

Le

Bon Combat

DU MÊME AUTEUR

Villa des Roses, roman. BERNARD GRASSET, éditeur.

FRANÇOIS LABEUR

Le Bon Combat

— *ROMAN* —



PARIS
BERNARD GRASSET
Éditeur
61, Rue des Saints-Pères, 61

1911

LE BON COMBAT

PREMIÈRE PARTIE

I

En débouchant sur la place de la Sorbonne, M. Steiner regarda l'heure à l'horloge de la chapelle.

— Ouf ! dit-il en s'épongeant le front ; huit heures et demie ! Je suis en avance. Willy m'avait pourtant bien dit qu'on ne saurait rien avant onze heures. Bah ! j'attendrai... Voyons : rue de la Sorbonne ? C'est là. Allons-y... Quelle chaleur déjà !...

Il tourna donc à gauche, longeant les hautes constructions de l'Université et, quelques pas plus loin, arriva en face d'un porche monumental portant en lettres d'or l'inscription : « Faculté des Lettres. »

Au moment où il allait s'engager sous la haute voûte, il eut un geste de surprise en se trouvant, à l'improviste, nez à nez avec un homme de petite taille, sec, noiraud, et qui semblait comme perdu dans une redingote trop longue. A côté de celui-ci, la haute stature de M. Steiner, sa corpulence avan-

tageuse et sa superbe barbe blonde qui encadrait son teint fleuri faisaient un plaisant contraste.

— Tiens, mais c'est bien monsieur Keregal que je vois ici ; il vient sans doute aux nouvelles,comme moi. Puis, s'avançant la main tendue :

— Enchanté de vous rencontrer, mon cher monsieur. Vous allez me piloter dans ce sanctuaire de la science où moi, profane, je me sens tout dépaysé ! Comment allez-vous? Et madame?

— Très bien tous deux, je vous remercie, monsieur. Et vous même, et tous les vôtres à Raon? Bien aussi? Parfait! Nous sommes bien en avance, je crois; mais, pour mon compte, je tenais à assister à l'épreuve orale de notre cher Willy. Son succès a dû vous rendre heureux.

— Pourvu qu'il n'échoue pas à l'oral! Mais, dites-moi, ce pauvre Jeandelize ! Comment s'expliquer son échec?

— Je n'y comprends rien. Lui, un des meilleurs élèves de sa classe. Il prétend qu'il a mal compris et par conséquent mal traité le sujet de la composition de philosophie. En tout cas, ce malencontreux échec n'ôte rien à sa valeur. Et j'espère que son père ne lui en voudra pas. Pour moi, je puis rendre à ce brave garçon ce témoignage qu'il a fait preuve, dans son travail de cette année scolaire, d'une énergie peu commune. Quant à sa conduite, elle n'a jamais donné lieu de ma part à aucun reproche sérieux. Je puis en dire tout autant, du reste, de votre cher fils. C'est un plaisir que d'avoir des pensionnaires aussi doués et aussi bien élevés que ceux-là.

Tout en causant ces messieurs s'étaient engagés

sous la voûte et se trouvaient maintenant dans la cour intérieure où cette session de juillet du baccalauréat mettait une animation extraordinaire. De tous côtés des groupes de jeunes gens discutaient les chances des examens. Sous les arcades du couloir central les bancs de pierre n'avaient plus une place inoccupée. Du côté de la chapelle, au pied des statues de Pasteur et de Victor Hugo, et jusque sur les marches de l'escalier du péristyle ceux qu'un trop long va-et-vient sur les pavés de la cour avait fatigués venaient prendre un instant de repos.

Des messieurs à l'air préoccupé, parents ou professeurs, des ecclésiastiques, quelques dames même, erraient comme des âmes en peine en attendant l'heure de la proclamation des résultats, levant de temps à autre des regards anxieux vers les hautes fenêtres derrière lesquelles se jouait le sort des aspirants au baccalauréat.

Avisant enfin un banc libre, M. Steiner proposa de s'y asseoir quelques minutes.

— Car vraiment, ajouta-t-il, je suis un peu las, ayant roulé toute la nuit en chemin de fer. A peine ai-je pris le temps de me débarbouiller à l'hôtel.

— Etes-vous pour quelques jours à Paris ? demanda M. Keregal.

— Non certes. Dès jeudi soir je ramène à Raon Willy et ce pauvre Jeandelize.

— Ils ont tous deux grand besoin de se remettre au vert avant de reprendre leurs études.

— A ce propos, mon cher monsieur, Willy vous a sans doute fait part de ses intentions, et vous n'ignorez pas certainement à quel point je les déplore...

— Je sais qu'avec son goût prononcé pour les lettres son plus grand désir serait de pouvoir continuer dans cette voie et de se préparer à l'Ecole Normale. Et vraiment, doué comme il l'est, très artiste et en même temps très travailleur, on peut lui promettre un très brillant avenir dans la littérature. Vous a-t-il communiqué les quelques poésies qu'il a composées cet hiver ? Il y a là-dedans un ou deux sonnets...

— Nous n'avons pas besoin de sonnets dans le coton, interrompit M. Steiner avec humeur. La moindre épure de machine ferait bien mieux mon affaire. Cher monsieur, quelle déception pour moi de voir ce fils, sur lequel je comptais tant, renoncer à l'industrie et à la situation splendide qui l'y attendait ! J'espère au moins que vous ne l'avez pas encouragé à cette véritable folie, à cette désertion, à cet oubli de tous ses devoirs...

— Bien au contraire, monsieur. Vous savez du reste, et vous me rendrez cette justice, que pendant les trois années qu'il a passées chez nous, votre fils a toujours été influencé par moi dans le sens que vous désiriez. Me suis-je d'ailleurs jamais occupé moi-même d'autre chose que de sciences ? Mais, c'est en l'aidant à faire ses problèmes pour le lycée que je me suis rendu compte à quel point ce genre d'études lui était vraiment antipathique. Il n'a pas la bosse ! Je suis arrivé à cette conclusion formelle : autant il est brillamment doué pour les lettres, autant il l'est peu pour les mathématiques et pour la mécanique. Il ne veut donc pas entendre parler de l'industrie. Pourrait-on passer outre, et lui imposer une activité contraire à ses

goûts et à ses aptitudes ? Telle est la question.

— Faut-il avoir de la malechance ! Ce fils aîné sur lequel je fondais de si belles espérances ! Mais ne voyez-vous donc pas, cher monsieur, ce qui va résulter pour moi de l'inconcevable entêtement de mon gaillard ? Les deux fils qui me restent ne seront pas en état avant au moins vingt ans d'entrer dans les affaires ; ils ont six et huit ans seulement. Maréchal, mon associé, n'a que des filles, le malheureux ! Et voilà notre maison, nos magnifiques établissements de Raon-les-Bois destinés sans doute à passer en d'autres mains. Car, moi, je me fais vieux, et si dans dix ans d'ici je suis encore de ce monde, je n'aurai plus, en tout cas, les forces nécessaires pour mener une affaire aussi importante. Et alors, quoi ? La mettre en actions ? En faire une chose anonyme ? En effacer jusqu'à notre nom ? C'est notre œuvre pourtant, c'est l'œuvre de mon père ! C'est lui qui, après la guerre de 1870, il y a une trentaine d'années, a transporté ses établissements d'Alsace de ce côté de la frontière. A cette époque, Raon n'était qu'un pauvre village d'une centaine de feux à peine et dont les habitants vivaient péniblement de l'exploitation des forêts domaniales. En fait de ressources, une mauvaise auberge faisant la boulangerie et l'épicerie, et c'était tout ; comme voie de communication une seule route toujours fatiguée par les transports de bois, et, pendant trois mois d'hiver, utilisable seulement pour les traîneaux. Aujourd'hui, monsieur, aujourd'hui Raon-les-Bois compte près de quatre mille habitants. Le chemin de fer de l'usine y amène voyageurs et marchandises, en vingt minutes, de Raon-

l'Etape, quatre fois par jour. Nous avons le gaz, l'électricité, le téléphone, plusieurs cafés, un hôtel très convenable, fameux même pour sa cuisine, deux boucheries, plusieurs magasins très bien assortis, un marché deux fois par semaine. Nous avons un médecin, un pharmacien, une brigade de gendarmerie... que sais-je encore ? Et tout cela, créé pour ainsi dire, alimenté et vivifié par les cinquante mille broches et les cinq cents métiers à tisser de la maison Steiner, Maréchal et Cie, tout cela l'œuvre de mon père, continuée et développée par nous, mon beau-frère Maréchal et moi, en vue du bien du pays et de l'avenir de nos enfants ! Et vous voudriez que mon fils aîné nous tourne le dos, nous plante là ?

— Comment, je voudrais ?... Mais j'en suis le premier désolé, monsieur. Et croyez-le bien, s'il n'avait dépendu que de moi...

— Me laisser seul en face d'une tâche pareille ! Car vous ne vous imaginez pas ce qu'il faut aujourd'hui de travail et d'efforts dans l'industrie cotonnière pour arriver à lui faire rendre quelque chose ! Ah ! il ne suffit pas d'avoir de la houille et du coton d'une part, des broches et des navettes de l'autre pour faire un inventaire passable ! Il y a la concurrence pour la clientèle, les nouveaux débouchés à chercher, la main-d'œuvre... Ah ! celle-là... les ouvriers ! Savez-vous, monsieur, que nous avons maintenant un syndicat, à Raon, qui prétend nous tenir tête ? Nous avons déjà subi deux grèves, et sans les gendarmes et les chasseurs à pied de Saint-Dié, notre vie à nous les patrons eût été en danger. Que voulez-vous... c'est ainsi qu'aujourd'hui

les ouvriers témoignent leur reconnaissance aux chefs d'industrie qui font pour eux tous les sacrifices imaginables ! A Raon nous avons créé à leur intention économat, crèche, infirmerie, gymnastique, salles de lecture, fanfare et le reste ; et tout cela ne nous vaut même plus un coup de chapeau lorsque nous traversons le village. Voilà où nous en sommes ! Et notre situation est, à peu de chose près, celle de tous les industriels d'un bout à l'autre du pays. Le poison socialiste s'infiltre partout ; la classe bourgeoise, du moins dans certains de ses éléments, commence à être contaminée. Le croiriez-vous, notre brave docteur Jeandelize, le propre médecin des usines, m'est devenu suspect.

— Le père de Jacques ?

— Lui-même. Mais, entendons-nous : je n'ai jusqu'ici aucun reproche grave à lui faire ; cependant son attitude indécise pendant notre grève de l'an dernier, sa popularité parmi les ouvriers et bien d'autres indices me font voir qu'il n'est pas franchement avec nous. A ce propos, avez-vous jamais entendu son fils causer de ces questions-là ? Vos pensionnaires doivent parfois discuter entre eux, parler politique ; quelles sont, croyez-vous, leurs tendances ?

— Ils ont, comme tous les jeunes, une tendance à parler d'une foule de choses dont ils n'entendent pas le premier mot. Ils ont des solutions toutes prêtes pour tous les problèmes de l'existence. Chacun apporte dans sa manière de voir les qualités et les défauts de son tempérament. Willy avec plus de dilettantisme, Jacques avec plus de fougue se rencontrent cependant en une même aspiration vers

tout ce qui est beau et généreux. Pour le moment, leur idéal est de réformer l'humanité, rien que cela ; c'est puéril... et touchant ! Et quel jeune homme n'a pas passé par là ?

— Permettez, cher monsieur, permettez... j'ai été jeune aussi, mais je vous certifie qu'à « Centrale » nous songions à notre diplôme et nullement à bouleverser le monde. D'où diable peuvent bien leur venir ces idées-là ? Je me suis parfois demandé si quelque influence... pas vous... non, croyez-le bien, ce n'est pas à vous que je fais allusion... Mais... Ah ! tenez, je n'irai pas par quatre chemins : Ce jeune Rabaud dont mon fils nous parle dans ses lettres me paraît inquiétant. Dites-moi franchement ce que vous savez et ce que vous pensez de lui.

— Rabaud, Étienne Rabaud ? Il a été pendant quatre ans notre pensionnaire et est resté notre ami. Il vient de terminer ses études de théologie protestante et suit actuellement les cours de l'Ecole des Hautes-Etudes. J'ajoute que dimanche dernier il nous a fait part de ses fiançailles avec mademoiselle Cadillac, fille du député de Nîmes, ce qui, par parenthèse, fera de ce farouche anticlérical le beau-père d'un pasteur protestant.

— Cadillac... un radical socialiste... C'est joli !

— A la mode du Midi... ce qui n'est pas bien dangereux, croyez-moi.

— Enfin nous verrons bien ce qu'il a dans son sac, ce Rabaud, car Willy n'a eu de cesse qu'il ne nous eut arraché une invitation pour ce futur ministre protestant à venir tirer nos chevreuils à Raon. Mais j'aurai l'œil sur lui...

— Vous pouvez commencer tout de suite, car, tenez, le voilà qui vient vers nous.

— Là? Cette tête de magot en vieil ivoire... c'est lui? Mais il est laid à faire peur!

— Hem!... pas tant que cela... Vous verrez... Et qui sait si, à votre tour, vous ne serez pas pris par le charme indéniable qui se dégage de toute sa personne. En attendant, je vais vous le présenter, n'est-ce pas?

Le jeune homme, à deux pas de ces messieurs, s'était arrêté le chapeau à la main, et déjà M. Steiner faisait à part soi la réflexion que son regard profond et doux à la fois n'avait, certes, rien de banal.

Les présentations faites, Rabaud raconta qu'il sortait à l'instant de la salle Descartes où il avait assisté à la plus grande partie de l'examen oral de Willy.

— Dès maintenant, je le tiens pour reçu, ajouta-t-il. Il ne lui reste plus que les langues vivantes à expédier... un jeu pour lui!

— Si nous allions l'écouter, qu'en dites-vous? fit M. Steiner s'adressant à M. Keregal. Et traversant les groupes épars sur la place ils se dirigèrent tous trois vers la salle d'examens, où, sans bruit, ils prirent place sur un des bancs en gradins en face desquels siégeait le jury. Les candidats massés sur les banquettes inférieures qu'une balustrade ouverte séparait du redoutable tapis vert, répondaient à tour de rôle à l'appel de leur nom et allaient prendre position, debout, en face de leurs juges. Chacun des cinq membres du jury avait ainsi sa victime à portée, et comme tous les interrogatoires se faisaient à la fois, il en résultait une confusion de voix qui

ne laissait guère arriver aux gradins supérieurs qu'un murmure indistinct. M. Steiner n'avait pas encore reconnu son fils, lorsque l'appariteur de service lança son nom. En se levant, Willy détourna la tête et distinguant son père dans l'auditoire il lui envoya un sourire joyeux, puis, ayant d'un geste rapide vérifié sa raie et son nœud de cravate, il s'approcha de son examinateur.

— Impossible de saisir un mot de ce qu'il dit, murmura M. Steiner à l'oreille de Rabaud, tandis que Willy répondait aux questions qui lui étaient posées.

— Soyez tranquille, monsieur, je vois à la mine du professeur que cela va bien.

En effet, quelques instants après, sur un signe amical de celui-ci, Willy, faisant demi-tour, s'élançait vers son père qui, tout ému, le prenait dans ses bras.

— Ça y est, p'pa ! chuchota Willy tout rayonnant de joie ; il serrait les mains que lui tendaient M. Keregal et Rabaud, puis à petites phrases pressées, haletantes il donnait des détails. Même en « math » où il avait eu peur d'être « sec » il s'était bien tiré d'affaire ; quant à la « philo », le « prof » avait vu tout de suite qu'il était « trapu »...

M. Steiner que ce jargon lycéen ahurissait un peu, considérait son fils avec un sentiment d'orgueil qui épanouissait toute sa personne au point qu'il en oubliait la déconvenue que lui avait causée la résolution de son fils de renoncer à l'industrie. Après tout, son fils serait assez riche, un jour, pour se passer de travailler ou, ce qui dans sa pensée revenait au même, s'adonner aux belles-lettres. Joli garçon

comme il l'était, élégant, distingué, ce serait presque dommage de l'enfermer pour la vie dans un trou comme Raon ; à vrai dire, pouvait-il se figurer Willy dans les bureaux de la filature au milieu de commis quelconques, fils de contremaîtres ou de boutiquiers ? Il est vrai qu'il y était bien lui-même et qu'il s'en accommodait ; son fils qui, disait-on, était son vivant portrait, ne pourrait-il en faire autant ? Son portrait ? Alors, dans une trentaine d'années ce joli garçon, à peine sorti de l'enfance et encore tout empreint de ses grâces, serait comme son père, aujourd'hui, un bonhomme alourdi, aux traits fatigués, aux cheveux rares... Mais il n'eut pas le temps de poursuivre cette comparaison mélancolique. Comme en manière de correctif il passait complaisamment sa main sur la très belle barbe blonde étalée sur son gilet blanc, Willy le poussa du coude :

— P'pa, ils délibèrent... Attention !

En effet, les membres du jury groupés autour du président discutaient à voix basse, tandis que l'auditoire, candidats, parents et amis, s'immobilisait dans un silence angoissé.

— On dirait qu'il y a du tirage, souffla encore Willy.

Mais le président s'était levé, et d'une voix ferme proclamait les noms des candidats reçus : — Sont admis, messieurs...

A son rang alphabétique et avec la mention « bien » venait de retentir le nom de Steiner. Et aussitôt, sans attendre la suite, Willy entraînait son père, M. Keregal et Rabaud hors de la salle.

Ce furent, une fois dans la cour, des exclama-

tions joyeuses, des félicitations, des poignées de mains sans fin, presque tous les camarades, les copains de Henri IV, se trouvant là réunis. Mais lorsque l'heureux bachelier vit tout à coup s'avancer vers lui son intime, Jacques Jeandelize, il s'élança :

— Ah ! tu sais... ce qu'ils ont fait là, c'est infect, cria-t-il. Dire que tu as le prix de « philo », et que c'est en philo que tu es « recalé » ! C'est infect, mon vieux... voilà !

— Que veux-tu... observa simplement le pauvre « recalé » en prenant la main qui lui était tendue. Mais, à cet instant, une flamme passa dans son œil noir, et entre ses lèvres serrées, sa voix contractée par la colère lança cette apostrophe : Les salauds !

Cependant M. Steiner s'était approché, et, lui mettant familièrement la main sur l'épaule, cherchait des mots de consolation et d'encouragement.

— Ne prends pas ton échec au tragique, Jacques. Il ne prouve rien sinon que le bachot est une loterie... Tu auras ta revanche... Un solide garçon comme toi... un vrai chasseur à pied !... Allons... du nerf !...

— C'est à cause de mon père... reprit Jacques avec un léger tremblement de la voix. Qu'a-t-il dit en recevant hier la dépêche ?

— Il a été désolé pour toi... naturellement... Mais il sait que tu as bien travaillé, et que tu ne te décourageras pas pour si peu.

— D'autant plus, remarqua Keregal, que rien ne t'empêche de prendre à la rentrée ta première inscription à la Faculté de médecine.

— Quant à cela, j'y compte bien, je prétends

même, sitôt après le bachot-lettres me présenter au bachot-sciences... et emporter le morceau !

— Bravo ! voilà une parole virile ! s'écria M. Keregal ; puis s'adressant en particulier à M. Steiner, il continua à voix plus basse :

— Ardent comme il est, notre brave Jeandelize se relèvera toujours. Malheureusement il n'a pas le travail régulier, partant tenace ; il va par bonds. Et en cela il obéit bien aux impulsions de son tempérament fougueux. Quelle différence entre lui et votre fils ! Voyez-les marchant, devant nous, bras dessus, bras dessous : Willy mince, élancé, Jacques trapu, râblé. Ne dirait-on pas la grâce et la force personnifiées en eux ? Et cette différence s'accentue encore dans leurs physionomies, l'une, éclairée par un charme vraiment poétique, l'autre, presque rude à force d'énergie.

— Ce qu'il y a de singulier, fit remarquer M. Steiner, c'est qu'avec des natures si opposées, ils soient si bons amis. Il est vrai que parfois les contrastes se recherchent...

Puis, comme tout en causant ils étaient arrivés à la sortie de la cour, M. Steiner ajouta :

Je les emmène déjeuner au restaurant. Ne nous ferez-vous pas le plaisir ?...

Mais M. Keregal s'excusa ; il était attendu à la maison. Au contraire Rabaud, qui avait rejoint les jeunes gens, accepta bien volontiers l'invitation qui lui fut faite, après avoir joint ses instances à celles de M. Steiner pour entraîner aussi Jeandelize qui, dans son désarroi, ne parlait de rien moins que d'aller se remettre sur l'heure au travail.

— Tu ne toucheras pas un bouquin d'ici trois

semaines, Iako ; c'est moi qui te le dis, déclara Rabaud avec autorité. Je ne fais d'exception que pour les prix qui te seront solennellement remis après-demain matin, ajouta-t-il gaîment.

— Nous nous verrons à cette fête, bien entendu ? demanda le professeur à M. Steiner.

— Sans doute ; mais j'ai encore bien des affaires à régler ici, demain ; des clients à visiter avec notre représentant, notre dépôt de la rue du Sentier à inspecter... Puis je compte bien aller, dans la soirée, présenter mes hommages à madame Keregal. Et maintenant, jeunes gens, en route pour le déjeuner ! A vous le menu, et un crédit illimité !

II

Vers les cinq heures du matin l'express, qui la veille au soir avait emporté M. Steiner et ses deux lycéens, s'arrêta en gare de Lunéville. Réveillés depuis longtemps déjà, Jacques et Willy sautèrent sur le quai tout joyeux de s'étirer à l'aise dans l'air vif du matin, tandis que M. Steiner, descendu à son tour, surveillait le transport des petits colis dans le train de Saint-Dié en stationnant sur une voie latérale.

Il faisait déjà grand jour, mais le soleil n'avait pas encore dissipé les dernières brumes de l'aube étendues comme un voile transparent sur la petite ville. Une légère brise d'est apportait, par bouffées, les sonneries des escadrons en manœuvre sur l'esplanade du Château, et c'était pour les deux lycéens comme une joyeuse aubade saluant leur retour au pays. Mais subitement sur un appel nasillard de la cornette du chef de train, la locomotive siffla puis, dans des torrents de vapeur et de fumée fit démarrer le lourd express. Les jeunes gens le virent disparaître au tournant de la voie ferrée, puis rejoignant M. Steiner ils s'attablèrent tous trois au buffet autour d'un café chaud en attendant le départ de leur train. Dans moins de deux heures ils se-

raient à Raon ! A cette pensée Willy tressaillait d'impatience joyeuse, cherchant à se figurer d'avance tous les moindres détails de la réception qui l'attendait à la maison : sa mère, sa sœur Adda et les petits frères sur le perron du château faisant des signaux à la voiture à peine engagée dans l'allée des tilleuls, les domestiques accourant et jusqu'aux chiens, ses chers épagneuls, bondissant à sa rencontre avec des aboiements de bienvenue. Qui pourrait rester étranger à son bonheur ? Mais toute son animation tomba devant l'air sombre et attristé de son vieux camarade, son cher Iako, qui évidemment songeait, lui aussi, à l'accueil des siens, à la déception qu'il leur apportait, et, qui sait, aux reproches qu'il sentirait en eux malgré toutes les effusions de leur tendresse. Osera-t-il seulement se montrer au village, affronter la curiosité des gens, les questions indiscrètes, les condoléances odieuses ? Il lui semblait que toutes les personnes qu'il rencontrerait, les boutiquiers derrière leurs vitrines, les ménagères sur le pas des portes, les ouvriers sortant en bandes des usines, et jusqu'aux gamins dans la cour de l'école, le poursuivraient du regard en disant : « Voici le fils Jeandelize qui a été recalé au bachot. »

Et il aurait voulu fuir bien loin, se terrer quelque part, qu'on ne le vît plus. Mais il n'était plus temps. Il fallait aller au bout de l'épreuve, car maintenant on appelait les voyageurs pour la direction de Saint-Dié, et M. Steiner se levant s'écriait :

— Allons, jeunes gens, en voiture !

Lorsqu'ils furent en marche, les distractions de la route dérivèrent le cours de leurs pensées à tous

deux. Tout leur était familier sur cette petite ligne que le train semblait desservir en flânant, s'arrêtant à chaque village, et n'ayant jamais l'air d'en vouloir repartir ; ils revoyaient avec joie les vieux clochers lorrains dominant les vergers, les coteaux où déjà les blés commençaient à jaunir, et les longues files de peupliers bordant la route nationale, à travers les prairies où la Meurthe promenait ses eaux lentes. Peu à peu ils se rapprochaient des montagnes ; ils les connaissaient toutes, ces belles forêts bleues moutonnant à perte de vue jusqu'à la ligne onduleuse des sommets. C'était comme leur domaine ; ils avaient hâte d'en reprendre possession.

Maintenant le train ralentissait sa marche aux approches d'une gare. Il longeait des voies encombrées de marchandises, hautes piles de planches envoyées par les scieries de la montagne, trains de houille et de balles de coton pour Steiner, Maréchal et Cie; puis, enfin, il s'arrêtait devant les quais de Raon-l'Etape.

— Le break est là, n'est-ce pas? fit Willy s'adressant à son père.

— Oui; nos bagages suivront par le train de l'usine qui doit attendre encore celui qui vient de Saint-Dié. Par la voiture nous arriverons plus vite.

Un instant plus tard, ils prenaient place tous trois dans l'équipage que deux percherons attelés en poste enlevaient à vive allure sur la route de Raon-les-Bois.

— Comme il fait bon, comme on respire à l'aise ! s'exclamait Willy. Allons-nous nous en donner, hein, Jacques? Car je compte bien t'arracher à tes bouquins, tu sais, mon vieux...

— Faudra voir... Pour moi je voudrais être à Paris...

— A Paris? Malheureux, es-tu braque? Dès demain je t'emmène au Donon. Lorsqu'on revient au pays c'est un pèlerinage obligatoire. Nous irons en bande, vous, les Maréchal et nous... Un pique-nique colossal! Tiens, voilà la scierie des Jadot! Et voilà le vieux lui-même qui ôte son bonnet... Salut, salut, père Jadot! C'est nous... Nous revenons... A-t-il l'air vieux et cassé, celui-là!... Au prochain tournant de la route, nous verrons les cheminées des usines. Avec leur sale fumée, elles gâtent le pays...

— Gâtent le pays ? interrompit M. Steiner. Willy, tu parles comme un écervelé. Ces cheminées sont l'emblème de sa richesse...

— De la nôtre surtout... murmura Willy.

— Et si elles cessaient de cracher de la « sale fumée », comme tu dis, ce serait la misère dans toute la vallée. Parler ainsi de l'industrie ! Ah ! tu me navres !

Willy détourna la tête d'un air contrit, puis parut s'absorber dans la contemplation des chevaux dont il discuta avec le cocher le harnachement, d'ailleurs impeccable, cuir jaune, grelotières et queues de renard. Finalement, ayant enjambé le siège de devant, il prit les rênes et se mit à conduire.

En cet endroit la route longeait une forêt de sapins qui lui donnait une ombre fraîche, tandis que de l'autre côté, dans les prairies où la rivière bruissait sur son lit caillouteux, les bouquets de charmes, les troènes et les saules vibraient dans la lumière de ce matin d'été.

Après un dernier tournant, la vallée s'ouvrait en un large cirque au centre duquel s'étendait le grand et beau village de Raon-les-Bois. A la distance où se trouvait encore le break, on se rendait bien compte de son aspect général : dans le bas, de chaque côté de la rivière, les usines avec leurs files de longs rez-de-chaussée à toits vitrés, les bâtiments plus élevés des bureaux et des magasins, les halls des machines à vapeur, flanqués de leurs immenses cheminées, d'autres bâtiments plus anciens à plusieurs étages, tout un monde de moellons, de briques et de fer, abritant les métiers infatigables et d'où montait un bruit continu comme un sourd grondement qui planait sur le village; sur la route et jusqu'à la lisière des bois, la cité ouvrière, plusieurs centaines d'humbles petites maisons, avec des jardinets sans arbres, rigoureusement alignées en rues parallèles ; enfin, bien au delà des usines, dépassant les tilleuls de la place, le haut clocher de la nouvelle église autour de laquelle se groupaient à leur aise les habitations des gens du pays, boutiquiers, marchands, employés, tous plus ou moins dépendants de la puissante commandite Steiner, Maréchal et Cie. Ce n'est qu'après avoir traversé la grand'rue et laissé le village derrière soi qu'on apercevrait, sur la gauche, les grilles du parc magnifique au fond duquel les maîtres du pays avaient leurs résidences.

Comme on touchait aux premières maisons, M. Steiner donna l'ordre au cocher de reprendre les rênes au grand désappointement de Willy qui aurait voulu guider lui-même son entrée triomphale à Raon, puis il ajouta :

— Michel, tu arrêteras sur la place, chez le docteur. Et toi, Jacques, allons, secoue-toi un peu... Tu vas revoir tes parents, tes sœurs, après six mois d'absence. Ce n'est pas le moment de prendre une mine d'enterrement.

Jacques leva les yeux sur M. Steiner avec une expression si sombre et si triste à la fois, que celui-ci en fut impressionné.

— Ecoute, reprit-il, cela me fait de la peine de te voir ainsi. Dans quelques semaines tout sera réparé et, au moins, ton père aura la satisfaction de te voir étudier la médecine, suivre ses traces et te préparer à l'aider dans sa tâche... Il a plus de chance que moi, ton père...

En bordure des tilleuls de la place, devant une grille toute fleurie de glycines, le break s'arrêta. D'un bond Jacques se trouva sur le trottoir ; tout en bredouillant de rapides remerciements à l'adresse de M. Steiner, il serra la main de Willy, et courut vers le perron où il venait d'apercevoir sa mère et ses deux petites sœurs.

— Maman ! s'écria-t-il, tremblant d'émotion en se jetant dans ses bras. Et aussitôt, comme par miracle, le poids qu'il se sentait depuis si longtemps sur le cœur lui sembla disparu pour faire place à une joie attendrie. Il riait, les yeux humides...

— Mon Dieu ! mon Iako ! répétait sa mère, tu es à nous de nouveau ! Il nous tardait tant, à ton père et à moi, de t'avoir près de nous puisque tu avais un chagrin...

— Il n'est pas à la maison ?

— Non. Il est parti il y a une heure pour l'infirmerie où l'on a apporté un ouvrier blessé.

— Je vais à sa rencontre, dis ?

Pendant ce rapide dialogue, le cocher avait déchargé les petits bagages de Jacques et allait remonter sur son siège. A cet instant Willy se dressa dans la voiture et saluant de la casquette Mme Jeandelize il lui cria :

— Jacques a tous les prix, madame. C'est le plus fort de la classe et les « profs » de la Sorbonne sont des gredins. Il n'y a pas de justice !

La voiture s'éloignait que les imprécations généreuses du jeune bachelier partaient encore en feu roulant, dans la direction de la grille aux glycines.

— Assez ! assez ! finit par dire son père. Tes « profs » comme tu dis, t'auraient recalé, toi, que tu ne ferais pas plus de bruit...

— Naturellement, car alors cela eût été moins injuste.

Mais il fallut pourtant se calmer. D'ailleurs le break venait de prendre le tournant de la place et roulait maintenant dans la principale rue du village, où Willy et son père avaient fort à faire pour répondre aux nombreux coups de chapeau ou de casquette qui les saluaient au passage.

Après la rue c'était de nouveau la grande route longeant les grilles du parc, puis un arrêt... Lentement le portail en fer forgé tournait sur ses gonds : on était arrivé.

Pendant qu'au château Willy, reçu en triomphateur, s'abandonnait aux tendres effusions de sa mère et à la bruyante allégresse de ses frérots et de sa grande sœur, Jacques se dirigeait seul vers l'infirmerie, hâtant le pas dans l'impatience de l'accueil que lui ferait son père. Il l'aperçut de loin

qui, sur le pas de la porte, causait avec la sœur directrice. C'était un homme de petite stature, mais d'apparence robuste et auquel ses cheveux en brosse, sa barbiche en fer à cheval donnaient une physionomie beaucoup plus militaire que doctorale. Son port, son geste révélaient l'homme d'action toujours prêt à marcher ; dans la ligne ferme de sa bouche comme dans son œil froid et clair se lisaient l'énergie et la décision du chirurgien dont ni la main ni le cœur jamais ne tremblent. Sous des dehors un peu rudes il cachait une sensibilité que reconnaissaient bien vite ses patients, qui tous l'adoraient. On lui pardonnait sa brusque apparence, les éclats de sa voix lorsqu'il grondait, et jusqu'aux gros mots où son indignation s'épanchait en face de la bêtise ou de la méchanceté, parce qu'on savait qu'il n'y avait pas de dévouement et de sacrifice dont il ne fût capable envers ceux qu'il soignait. D'ailleurs, comme disaient les ouvriers, c'était le premier travailleur du pays. C'était aussi de tous les docteurs de la contrée celui dont la réputation s'étendait le plus loin. Entre Epinal et Nancy son diagnostic toujours si sûr, son adresse d'opérateur, lui valaient une clientèle de plus en plus nombreuse ; aussi avait-il récemment créé à Raon une clinique privée où déjà les malades affluaient. Ses consultations et ses opérations au dehors ou à sa clinique, le service très chargé de la cité ouvrière et de l'infirmerie, sa clientèle au village parmi la petite bourgeoisie ou chez les grands patrons, ses courses dans la montagne, de nuit comme de jour, par tous les temps dans un pays difficile et sous un climat très rude, toute cette prodigieuse

activité n'arrivait pas encore à absorber entièrement sa capacité de travail : aux congrès de chirurgie où parfois il présentait des mémoires, la considération avec laquelle on les accueillait, témoignait en faveur de son érudition comme aussi de son autorité scientifique. Quant à s'accorder des vacances, il n'y songeait pas encore. A sa femme qui souvent le pressait de prendre un peu de repos, il répondait : Nous verrons cela quand Jacques pourra me donner un coup de main... Jacques, son aîné, ce fils dont il avait été si fier jusqu'alors et qui lui causait aujourd'hui une déception aussi inattendue ! Echouer au premier examen auquel il se présentait ! Quel mauvais présage pour l'avenir ! Depuis que la nouvelle en était arrivée, M[me] Jeandelize s'était employée de tout son pouvoir, mais sans grand résultat, à calmer l'irritation où elle voyait son mari. Fort heureusement une seconde dépêche annonçant les nombreuses nominations dans le Palmarès avait apaisé le courroux paternel. Aussi, lorsque à son tour, il aperçut son fils accourant vers lui, ce fut d'une voix joyeuse qu'il lui cria, de loin :

— Arrive ici, polisson de lauréat ! Le voilà, le prix d'excellence ! C'est bien, cela, Jacques. Et il l'avait serré dans ses bras.

— Mais... fit Jacques avec embarras, mais... le bachot ?

— Ah voilà ! tu ne t'attendais pas à celle-là, hein ? Tu t'imaginais que cela t'était dû, puisque tu avais bien travaillé. Et maintenant que malgré tes bonnes places et tes prix ces messieurs de la Sorbonne t'envoient promener, tu n'y comprends

plus rien. Tu en verras d'autres dans la vie! Après tout, ce qui t'arrive n'est pas si mal: il est bon d'apprendre de bonne heure à tout accepter, à tout digérer, même les plus mauvais morceaux. Ce sont parfois les plus fortifiants. Tu as bon estomac, n'est-ce pas?

— Si tu ne m'en veux pas, père, tout va bien.

— A la bonne heure! Et maintenant, rentrons. Figure-toi que je n'ai pas déjeuné; nous allions nous mettre à table lorsqu'il m'a fallu courir ici pour une bien vilaine affaire: le Davy-Louis, que tu dois connaître encore, un brave type, un bon travailleur, venait d'être frappé en plein œil par une navette échappée d'un métier. J'ai fait l'énucléation de l'œil crevé. Et voilà un ouvrier, un père de famille estropié pour la vie. A côté de cela, un échec à un examen, c'est de la broutille, pas vrai?

Puis prenant son fils à son bras il l'avait entraîné de son pas accéléré vers la maison.

Ils trouvèrent Mme Jeandelize qui, avec les deux petites sœurs Rosette et Suzon, les attendait à la salle à manger, où le café au lait et la miche de ménage, encore sur la table, répandaient un arome d'intimité familiale.

Cette pièce, assez vaste, avait d'ailleurs plus d'une destination: En effet, si la toile cirée de la table, le gros buffet en poirier sauvage et les assiettes paysannes accrochées aux murs étaient bien d'une salle à manger, la bibliothèque vitrée avec ses livres de classe et le tableau noir à côté indiquaient qu'elle servait aussi de salle d'étude aux enfants à leur retour de l'école. Alors, la mère

installée dans l'embrasure de la fenêtre avec ses deux petites jouant à ses pieds pouvait surveiller son turbulent Iako sans abandonner pour cela le panier aux raccommodages. Que de laborieuses soirées Jacques avait ainsi passées sous la lampe de la suspension guettant le moment où le vieux coucou de bois sonnerait enfin l'heure de la récréation ! Mais aussi que de beaux après-midi de congé consacrés à ses collections de pierres, d'insectes, ou de timbres-poste étalées sur la table ronde et qu'il fallait bien vite déménager lorsque la bonne venait mettre le couvert du souper ! Voici le grand poêle en faïence d'Alsace où, en hiver, il réchauffait ses mains bleuies en cuisant la pomme de son goûter. Voici toujours à la même place, entre les rideaux blancs de l'autre fenêtre, la cage où tant de couvées de canaris s'étaient succédé et d'où partait encore aujourd'hui la même chanson qu'autrefois.

C'était bien le foyer familial cette chère « grande chambre » comme on l'appelait, où chaque objet, chaque recoin éveillait un souvenir et parlait au cœur.

Tandis que le père avalait hâtivement son café, on s'était groupé autour de lui. Jacques, les deux petites sœurs sur ses genoux, racontait avec animation la distribution des prix, des histoires du lycée où professeurs et camarades jouaient leur rôle ; puis c'était la pension Keregal, les jeunes anglais si forts au foot-ball et si nuls en lettres, les promenades du dimanche dans les bois de Meudon et de Viroflay, les visites de Rabaud et ses discussions avec M. Keregal, à table, ensuite au salon, très tard, pendant le nain jaune ou le rams

des pensionnaires. Étienne Rabaud ! Ce nom qui revenait à chaque instant dans la conversation amena une observation de Mme Jeandelize.

— Tu nous as si souvent, dans tes lettres, parlé de ce jeune homme, que je suis assez impatiente de le voir. A-t-il au moins accepté l'invitation des Steiner ?

— Oui, et tout est convenu : il sera ici au commencement d'août.

— C'est donc un phénix ? demanda le docteur en riant. A t'entendre on dirait qu'il t'a ensorcelé.

— J'espère au moins, reprit la mère, qu'il ne cherche pas à t'attirer au protestantisme. Ce serait, de sa part, bien indélicat...

— Pas de danger, protesta Jacques. Il dit du reste lui-même qu'il ne veut pas qu'on l'appelle protestant...

— Et pourtant il veut être pasteur ? interrompit le père ; alors je n'y comprends plus rien ; mais sans doute tu l'as mal compris. Et là-dessus, je me sauve ; j'ai encore de la besogne avant midi. Que vas-tu faire jusque-là, Jacques ?

— Nous allons déballer ensemble, fit Mme Jeandelize ; la malle vient d'arriver. Plus tard, après dîner, il devra faire sa visite aux Steiner et aux Maréchal.

Cette perspective parut sourire médiocrement à Jacques, mais, songea-t-il, puisqu'il fallait en passer par là, mieux valait s'en débarrasser tout de suite. Après tout, les petites Maréchal et même Adda Steiner n'étaient que des gamines ; leurs mines moqueuses le laisseraient indifférent. Mais qu'elles ne

viennent pas ensuite le supplier de les suivre au tennis ; car, sûr, il les enverrait promener...

Ainsi songeait Jacques, ce pendant que tout son courage l'abandonnait à l'idée de comparaître en vaincu devant la sœur et les cousines de Willy.

Au déjeuner, l'entrain de son père finit par avoir raison de ce nouvel accès d'humeur sombre ; une vieille bouteille de Thiaucourt, qu'il avait cherchée lui-même à la cave, fut appelée à la rescousse et chacun, même la petite Suzon perchée sur sa chaise le verre en main, y alla de son petit toast en l'honneur du lauréat. Mais plus réconfortant que tout le reste était pour le pauvre Iako le regard de sa mère et toute la tendresse dont il se sentait couvé dès qu'il levait les yeux sur elle. Elle parlait peu, sa chère maman, et semblait toujours vouloir s'effacer, mais elle n'en était pas moins la lumière et la chaleur du foyer. Près d'elle il faisait toujours bon !

Enfin il fallut se mettre en route. Ce fut d'une allure dégagée, jouant avec une badine et sifflotant qu'il traversa le village. A la grille du parc, il eut un moment d'hésitation ; puis, haussant les épaules comme au mépris de sa propre timidité, il en franchit résolument le seuil.

A distance il vit, à travers les arbres, le toit d'ardoises et les persiennes blanches de la maison des Steiner ; quittant la grande allée et prenant un sentier sous bois, il fit un grand détour de façon à éviter l'abord du château par la façade donnant sur la grande pelouse et d'où l'on aurait pu le voir venir de loin. Mais il avait compté sans les chiens, les fameux épagneuls de Willy, qui déjà s'élan-

çaient vers lui en donnant joyeusement de la voix. Un instant après, Willy lui-même les rejoignait et avec force blagues à l'adresse de cette pâquerette de Jacques il l'entraînait bras-dessus bras-dessous, droit à travers la pelouse, vers la terrasse où les deux familles, parents et enfants, étaient réunis pour le café. Ce fut pour Jacques un mauvais moment que celui où il dut s'avancer, saluer, serrer les mains qu'on lui tendait ; pourtant les petites Maréchal eurent l'air sincèrement heureuses de le revoir et le lui dirent sans ce sourire moqueur qu'il avait tant appréhendé. Quant à Adda, elle fut tout à fait gentille et affectueuse ; son œil si bon lui dit mieux que toutes les paroles le mot de sympathie dont il avait besoin.

Mais déjà M. Steiner s'était avancé et dominant de sa haute taille le groupe de la jeunesse il s'écriait :

— Eh bien, les enfants, maintenant que vous voilà au complet, vive la joie et en avant le plaisir !

— Au tennis, au tennis ! lancèrent toutes les voix, et comme une volée de moineaux, la joyeuse troupe disparut.

Lorsque M. Steiner eut repris son fauteuil d'osier auprès de ces dames et de son beau-frère, celui-ci commença avec lui une discussion d'affaires dont le cours des cotons, la hausse des cretonnes qui venaient encore de gagner deux points, firent d'abord les frais. Puis allumant un havane et humectant de temps à autre ses lèvres à son petit verre de bénédictine, il raconta à son associé l'accident arrivé le matin même à Davy-Louis le tisseur.

— Cette histoire est vraiment déplorable, ajouta-

t-il d'un ton ennuyé. Nous aurons maille à partir avec le syndicat si cet homme, circonvenu par les meneurs, cherche à nous faire chanter. M'est avis qu'il faudrait, ce soir encore, s'aboucher avec Javel sous un prétexte quelconque. Ce roublard, de son auberge, inspire plus ou moins le syndicat, tout en étant à nous. Il saura bien nous cuisiner le Davy-Louis dans les prix doux et sans esclandre.

— Le fait est, fit observer M. Steiner, qu'il est un maître queux tout à fait distingué. N'est-il pas aussi correspondant du *Prolétaire* de Saint-Dié ?

— Grâce à nous... ce dont nos ouvriers ne se doutent pas, et ce que le *Prolétaire* lui-même ignore !

— Tant que le syndicat aura son siège social chez lui, nous pourrons être à peu près tranquilles...

— L'essentiel est qu'il joue bien son jeu... et nous le nôtre. De la prudence, de la prudence *for ever !* C'est égal, le coup du *Prolétaire* n'est pas banal du tout !

A ce moment de leur conversation ils furent interrompus par Mme Steiner qui, de sa bergère, les interpellait :

— Eh bien, mes amis ? Ne pourriez-vous pas oublier vos cotons pendant les quelques instants que vous êtes en notre compagnie ?

— Mille excuses, chère amie, fit son mari en rapprochant son fauteuil. Nous avons terminé et nous sommes à vous, ajouta-t-il en s'inclinant.

— Qu'allez-vous faire de Willy cet automne ? demanda M. Maréchal ; le laisserez-vous au professeur Keregal ?

— Bien entendu que non ! fit Mme Steiner avec

décision. Willy, à partir d'aujourd'hui, est un étudiant; il est juste qu'il ait son appartement en ville.

— Vous n'étiez cependant pas mécontent de Keregal?

— Au contraire, répondit M. Steiner. Keregal, comme pédagogue est unique. D'ailleurs tous ses pensionnaires passés et présents lui sont très attachés. Je regrette seulement qu'il n'ait pas réussi à inculquer à Willy le goût des sciences. Mon fils aîné renoncer à l'industrie! Comment avaler cela?

— Et les Jeandelize, ont-ils pris une décision pour leur fils?

— Je suppose, reprit Mme Maréchal, qu'ils le mettront aussi en garni.

— Ce sera alors bien modeste, fit Mme Steiner sur un ton de commisération, car la brave maman Jeandelize me disait encore l'autre jour combien ces trois années de pension de Jacques chez les Keregal avaient été lourdes pour elle et son mari.

— Dame! remarqua en riant M. Maréchal, comme rapport, la médecine ne vaut certainement pas les cotons...

— Il va donc bien en ce moment, le coton? demanda Mme Maréchal.

— Pas trop mal, je vous remercie, répondit M. Steiner, en minaudant plaisamment, pas trop mal pour nous qui, avant la grande hausse, avons eu le flair d'acheter à peu près tout le disponible du Havre, et qui maintenant qu'il a monté de vingt points et qu'il monte encore, avons, pour nos produits, une marge de bénéfices énormes.

— Vendredi, à la Bourse d'Epinal, on ne parlait que de cela, fit observer M. Maréchal. Ils en étaient

tous jaunes comme des coings. Ah ! ils le payeront cher le coton qu'il leur faudra d'ici trois mois !

— S'il en est ainsi, lança Mme Steiner avec sa vivacité habituelle, si vous êtes en train de gagner tant d'argent... je réclame ! Je veux une nouvelle auto, une limousine de quarante chevaux ! L'autre jour en reconduisant Monseigneur à Saint-Dié, j'étais honteuse de la vieille guimbarde où j'avais dû le faire monter !

— Entendu ! fit son mari. Tu auras ta limousine !

— A propos, demanda Mme Maréchal, il est donc arrivé un accident aux usines ce matin ?

— Mon Dieu, oui, fit son mari avec indifférence, un ouvrier blessé à l'œil par un coup de navette.

— Grave ? demanda-t-elle encore.

— La vie, pas en danger, répondit-il, mais l'œil est perdu.

— Le malheureux... il a femme et enfants, n'est-ce pas ?

— Oui, mais sois tranquille, nous ferons le nécessaire. As-tu jamais entendu dire que nous ayons laissé un malheureux dans le besoin ? Non, n'est-ce pas ? Comme c'est un très brave homme, nous continuerons à l'occuper, comme garde de nuit, par exemple, ou autrement. Nous en causions à l'instant tous deux.

— C'est vrai, dit M. Steiner. Puis se tournant vers sa femme, il ajouta : — Et il me vient maintenant à l'idée que ce serait une bonne action, chère amie, si tu voulais bien envoyer quelque chose à sa femme, un petit secours en argent ou en nature. Cela ferait un effet excellent. Mais, dites-moi, continua-t-il en s'adressant à son beau-

frère, n'est-il pas temps que nous allions à nos affaires? Voilà une heure que l'auto attend. Vous nous excusez, n'est-ce pas, mesdames?

Et après avoir pris congé, ces messieurs se retirèrent.

III

Derrière le Panthéon, rue des Fossés-Saint-Jacques, se voit encore aujourd'hui une vieille maison qui, de loin, se présente sous les apparences d'un hôtel particulier d'une certaine élégance, mais qui, dès qu'on l'approche, ne peut plus dissimuler les tares dont l'âge, l'abandon et la misère l'ont progressivement marquée. Cependant les lignes en sont encore belles. Les hautes fenêtres de ses deux étages ont leurs encadrements ornés de sculptures d'un excellent style, mais celles-ci disparaissent presque complètement sous l'ignoble badigeon dont la pierre est revêtue. Toute la façade semble rongée par une sorte de dartre sénile ; les persiennes en train de pourrir tremblent dans leurs gonds et sur maint carreau de vitre fendu une bande de papier collé est la seule réparation que se soient permise les modestes locataires de l'immeuble. De chaque côté du portail d'entrée, le rez-de-chaussée a été transformé en boutiques dont l'une est occupée par une crémerie, l'autre par un marchand d'oiseaux ; tout le premier n'est lui-même qu'un vaste atelier de reliure. Sous la voûte un réduit servant de loge au concierge fait face au large escalier de pierre dont la rampe en fer très artistement forgé

déroule ses fleurons d'un palier à l'autre jusqu'aux combles. La voûte passée, on se trouve dans une cour pavée au fond de laquelle s'élève un pavillon à un étage, inoccupé depuis plusieurs mois. Le concierge en le faisant visiter aux rares amateurs qui se présentaient ne manquait pas d'en faire valoir tous les avantages : une tranquillité parfaite, pas d'autres voisins que les habitants de la grande maison, tous honnêtes ménages de petits employés ou d'ouvriers, et surtout la jouissance exclusive du jardinet sur lequel donnait l'autre façade du pavillon. Il ne faisait pourtant pas grande impression dans sa ceinture de hautes murailles, ce carré de verdure, cette maigre pelouse de dix mètres de côté à peine, au centre de laquelle végétait un pauvre massif de lilas. Mais l'allée étroite qui en faisait le tour, une fois nettoyée des mauvaises herbes, était, selon le concierge, tout ce qu'il y avait de bien pour faire les cent pas en pantoufles et en robe de chambre... Dans un des angles du fond un vieux figuier faisait tonnelle, un figuier véritable, avec des figues mûres en septembre, ajoutait le brave homme d'un air pénétré, le seul figuier de tout le quartier et, qui sait, de tout Paris, peut-être...

Quant au pavillon lui-même, il offrait le même état de délabrement que la maison de la rue. Dans l'appartement du rez-de-chaussée, deux chambres et une petite cuisine, les plafonds étaient sales et lézardés, les papiers fanés manquaient çà et là; sur les cheminées aux marbres fendus les glaces étaient absentes; les persiennes des deux portes-fenêtres donnant sur le jardinet avaient leurs ferrures rongées par la rouille et ne tenaient plus d'aplomb

dans le couloir longeant la façade de la cour et aboutissant à la cuisine plusieurs pièces de carrelage avaient disparu laissant à nu le mortier sous-jacent; et l'apparence du premier n'était que la répétition de celle du rez-de-chaussée.

A toutes les observations et doléances du concierge, le notaire gérant répondait d'un ton désolé que le propriétaire, toujours absent de Paris, — un original, celui-là, — ne voulait rien entendre et ne répondait pas même à ses lettres. Aussi ce bel immeuble fait pour la clientèle bourgeoise était tombé au rang d'habitation ouvrière, et le pavillon, bien qu'on l'offrît pour un prix dérisoire, ne tentait plus personne.

Cette année-là pourtant, vers la fin de septembre, un amateur s'était présenté. Il se disait étudiant et avait donné son nom : Étienne Rabaud.

C'était un grand garçon de forte carrure et portant une tête singulièrement expressive : d'abondants cheveux noirs en boucles épaisses encadraient un visage glabre au teint mat, ambré par le soleil, aux traits irréguliers presque disgracieux, mais où brillaient deux yeux d'un noir velouté dont le charme, d'emblée, attirait. Rapidement il avait visité l'étage inférieur du pavillon, jeté un coup d'œil sur le jardinet, et presque aussitôt, sur le prix que le concierge lui en avait fait presque en tremblant, il avait déclaré l'affaire conclue. Le lendemain il emménageait; pour cette occasion, le concierge et sa femme avaient offert leurs services qui avaient été acceptés de bonne grâce. Ce fut d'ailleurs besogne rapidement achevée, car à part de nombreux paniers bondés de livres, le mobilier du nouveau locataire ne se

composait guère que d'un lit de fer, deux grandes tables en bois blanc et quelques chaises de paille. Mais le jour même un marchand de meubles du voisinage apportait une armoire, une commode en sapin et quelques autres articles de première nécessité, puis, d'une quincaillerie, arrivaient un peu de vaisselle et trois ou quatre ustensiles de cuisine. Tout cela ne révélait pas un locataire bien fortuné...

— Et pourtant, songeait à part soi le vieux bonhomme de concierge, voilà un particulier qui n'a pas l'air d'un gueux; les pourboires donnés aux déménageurs, les notes des fournisseurs acquittées sur l'heure et sans la moindre observation, l'allure même de ce monsieur Rabaud, son air bon enfant et pourtant si aristocratique, cela donnait confiance malgré tout. Si avec cela il avait de la conduite et n'amenait pas de vilain monde chez lui, on pourrait bien s'entendre.

L'impression de la concierge, une vieille ruine en savates, était encore meilleure. De retour à la loge après avoir travaillé toute l'après-midi au pavillon, elle ne pouvait contenir sa surprise et sa satisfaction :

— Il me prend à trente francs par mois pour faire son petit ménage le matin... Je lui ai bien dit que je n'étais pas forte, peut-être... Mais il m'a gentiment tapoté sur l'épaule et m'a dit : ma bonne mère, on peut toujours essayer. Il ne voulait pas que je me baisse, rapport à mon âge, qu'il me disait, et il me passait les affaires à ranger dans la commode. Du linge... ! Un riche n'en a pas de plus beau ! Il m'a montré la photo de sa maman dans un cadre sur sa table et m'a dit : Vous n'avez pas d'enfants,

vous? Et des manières!... Demain il fera mettre des rayons aux murs pour ses livres, qu'il en a des mille et des mille! Ça doit être un savant, si jeune qu'il soit, et peut-être un riche, un noble... est-ce qu'on sait?

— Mais, interrompit le vieux avec humeur, quand on est tout ça, on a un mobilier, on exige des réparations, que diantre! Nos ouvriers, là-haut, sont mieux montés que lui...

— Eh bien quoi? Si c'est son goût, est-ce que ça te regarde? Tâche de te tenir et il te prendra pour faire le jardin. Quant à moi, j'ai mon idée... C'est pas le premier venu...

— Peut-être quelqu'un qui se cache... rapport à la politique...

— Encore une fois, ça le regarde... Nous n'avons pas à fourrer le nez dans ses affaires, bien sûr...

Et longtemps encore les deux vieux continuèrent leur échange d'impressions sur leur intéressant, mais un peu énigmatique locataire.

Celui-ci eût été bien surpris s'il avait pu se douter de toutes les suppositions de haute fantaisie qu'on faisait dans la loge sur son compte.

En réalité,son histoire était beaucoup plus simple.

Fils unique d'un avocat de Nîmes mort de très bonne heure, il avait été élevé par sa mère qui ne s'était pas remariée, bien qu'elle fût encore jeune, fort jolie et, par elle-même, assez fortunée. Pendant les deux premières années de son veuvage, elle avait habité Nîmes, puis elle était retournée dans sa famille, à Alais, où son père, le vénérable pasteur Linois, exerçait encore son ministère. Veuf et sans autre enfant, il comptait sur sa fille pour

diriger son ménage et apporter un peu de vie et de lumière à son foyer ; il pourrait ainsi la diriger dans l'éducation du petit Sten qui allait sur ses six ans. Qui, mieux que le grand-père aurait pu lui donner l'instruction religieuse et semer en cette âme vierge encore le bon grain de l'Evangile ? Aux yeux du vieux pasteur cette tâche était d'autant plus importante qu'à Nîmes l'enfant avait été entouré d'influences antiprotestantes auxquelles toute la vigilance de sa mère n'avait pas pu le soustraire.

Il n'avait que trop de sujets d'alarmes lorsqu'il repassait dans son esprit l'histoire du mariage de sa fille, le veuvage qui l'avait suivi de si près et les premières années du petit, à Nîmes.

L'avocat Rabaud avait été catholique, mais bien qu'appartenant à un milieu très dévôt, — son frère était vicaire à la cathédrale, — il passait pour indifférent et même hostile à sa religion d'origine. Il s'était de même séparé de toute sa famille sur le terrain politique et avait donné, en pleine société nîmoise, ce scandale de frayer avec les « rouges », de faire des conférences socialistes et même, disait-on tout bas, de se faire franc-maçon. Quant à cette dernière accusation, elle ne reposait encore que sur de vagues indices ; le vicaire notamment ne l'admettait pas ; au contraire, il ne doutait pas que son misérable frère ne subît l'influence de ses amis protestants et républicains. Le scandale n'en était du reste que plus grand. Mais il devint surtout retentissant lorsqu'on apprit que le jeune avocat qui venait de plaider, au civil, dans un procès où la famille Linois était intéressée, avait demandé la main de la fille du pasteur protestant d'Alais. On

le traita de renégat, de fou : on l'eût fait interner si l'on avait pu. Un moment on espéra que ce mariage ne se ferait pas, le vieux Linois ayant déclaré que jamais sa fille n'épouserait un catholique. Mais, après avoir résisté pendant des mois aux jeunes gens qui s'aimaient, il avait dû céder ; il ne l'avait cependant fait qu'après avoir obtenu l'engagement écrit que les enfants à naître seraient tous élevés dans la religion protestante.

Le mariage fut donc célébré dans le temple d'Alais, et, bien entendu, aucun membre de la famille Rabaud n'y assista. Le seul signe de vie qu'elle donna à cette occasion fut l'envoi d'un télégramme rédigé par le fougueux vicaire et apportant aux nouveaux époux l'anathème de la Sainte Eglise apostolique et romaine.

Une fois installé à Nîmes, le jeune ménage eut à souffrir de la persécution en règle que tous les Rabaud organisèrent autour de lui. Mais l'avocat, qui de plus en plus se poussait dans la politique, comptait bien, une fois élu député, habiter Paris la plus grande partie de l'année. Il faisait à ce sujet les plans les plus séduisants avec sa femme, et se voyait déjà à la veille de les voir se réaliser lorsqu'il fut emporté subitement par une syncope cardiaque en plein prétoire. Ainsi, fit remarquer son frère le pieux vicaire, après avoir vécu dans le péché, Dieu l'avait impitoyablement frappé, sans même lui accorder la grâce de l'absolution *in articulo mortis*. Cependant, comme depuis son mariage il avait assez assidûment accompagné sa femme au temple, le pasteur ne fit aucune difficulté pour faire le service religieux

de l'enterrement et se permit même, dans un courte allocution, de déplorer la perte que le protestantisme nîmois venait de faire en la personne de cet homme intègre au cœur généreux, à l'âme chrétienne, etc. Ce discours, reproduit par un journal républicain, mit le comble à l'exaspération du clan Rabaud. On parlait de représailles sur la veuve qu'on aurait voulu expulser de la ville, quand à la surprise générale, le vicaire intervint. Il y avait un enfant, le petit Étienne... c'était un Rabaud, après tout. Et si sa mère restait à Nîmes, si même la famille avait quelques égards pour elle, ne pourrait-on pas, avec le temps, avec beaucoup d'adresse et de prières, regagner pour l'Eglise l'âme en perdition de ce pauvre petit ? Quel triomphe si un jour l'enfant effaçait le péché du père, et abjurait l'hérésie de son baptême huguenot ! Sans doute il était encore trop jeune, trois ans à peine, pour qu'on pût songer à s'occuper de lui autrement que par ces menues gâteries qui plaisent aux bébés. Mais au moins avait-on quelques années devant soi pour capter la confiance de la mère et la familiariser avec l'idée que les grands-parents Rabaud avaient aussi des droits sur leur petit-fils. Ce plan de campagne du vicaire avait fini par rallier tous les suffrages. Il commença à le mettre à exécution, peu de temps après la mort du père, en allant bravement faire visite à la jeune veuve pour lui porter, avec les sincères condoléances de toute la famille, l'expression personnelle de sa sympathie chrétienne. La pauvre Mme Rabaud fut si touchée de cette démarche qu'elle ne songea pas même à en rechercher les mobiles. Dans son isolement, dans sa détresse, les

paroles du prêtre lui apportaient la force bienfaisante dont elle avait besoin. La pensée que la famille de son mari reconnaissait enfin ses torts envers elle et voulait les faire oublier peu à peu, que son enfant retrouverait dans cette famille la place à laquelle il avait droit, et qu'elle-même verrait tomber l'hostilité dont tous les Rabaud l'avaient accablée jusqu'ici, cette pensée lui fit verser des larmes de reconnaissance.

Aussi, pendant les cinq premières années de son veuvage eut-elle l'illusion qu'elle était entourée de l'affection, discrète et peu démonstrative, il est vrai, de ses beaux-parents, sans que jamais pourtant elle pût en suspecter la sincérité. Parfois, cependant, ils s'étaient laissé aller envers l'enfant à des propos ou à des actes qui avaient peiné sa mère, tels que des allusions aux châtiments réservés aux méchants et aux hérétiques, des petits cadeaux de jolies images saintes, et même des visites aux reposoirs magnifiques de la Fête-Dieu ou à la crèche de Noël dans la cathédrale.

Mais, lui disait le vicaire, quel mal de tels enfantillages pouvaient-ils causer au petit ? Etait-ce plus mauvais que le cirque de la foire ou le Guignol du jardin public ? La bonne vieille grand'maman n'entendait pas malice et ne voulait qu'amuser son chéri. Cependant un jour, l'enfant qui avait cinq ans déjà, rapporta, d'une visite chez ses grands-parents, un scapulaire que sa mère découvrit sous sa chemisette en le déshabillant. Pressé de questions il avoua alors que, depuis quelque temps, chaque fois qu'il arrivait chez sa grand'mère, elle commençait par lui mettre le scapulaire qu'elle avait soin

de reprendre lorsque la bonne venait le rechercher ; mais il ne devait pas le raconter à sa maman autrement le bon Dieu le punirait et ne permettrait plus à sa grand'mère de lui donner de si bonnes tartines pour son goûter. Il savait aussi faire le signe de la croix, et même dire les premiers mots de l'*Ave Maria*.

Cette fois-ci sa mère fut révoltée. Elle appela son père à son secours. C'était le moment où celui-ci venait de perdre sa femme. Il fut donc décidé que Mme Rabaud prendrait prétexte du veuvage de son père pour s'installer pour quelques mois du moins, auprès de lui, à Alais. Les vieux parents Rabaud songèrent bien à protester contre ce départ, mais ici encore le vicaire intervint et réussit à faire prévaloir la conciliation. De son côté, la mère de Sten n'osa donner le véritable motif de sa décision, en sorte, qu'en apparence, on se sépara comme si rien d'autre que le décès de Mme Linois n'avait provoqué cette détermination et avec l'espoir de se retrouver bientôt. Mme Rabaud avait été si bien gagnée par les égards et les bons procédés de ses beaux-parents qu'elle ne tarda pas à leur pardonner les excès de leur zèle catholique. Cela lui paraissait un peu enfantin, mais aussi touchant et respectable.

Le vieux pasteur Linois n'était pas absolument de cet avis ; il n'était que temps, gémissait-il, d'enrayer le mal, et de détruire dans l'âme de l'enfant les germes de perdition. Mais le bambin s'ennuyait aux exhortations du grand-papa dont la physionomie austère lui faisait peur, surtout lorsqu'il le voyait en sa longue robe noire tonner du haut de la

chaire dans le temple huguenot si froid et si triste. A la cathédrale de Nîmes, toute ruisselante d'or et de lumière, tout était bien plus beau !

Sur ces entrefaites un événement survint qui changea de nouveau sa destinée et celle de sa mère. Le vieux pasteur Linois mourut. Ce fut pour les grands-parents de Nîmes une occasion de rappeler auprès d'eux leur bru et leur petit-fils, ce à quoi ils réussirent à force de prévenances et d'amabilités.

L'année suivante, le jeune Étienne fut mis au lycée comme externe. Les jeudis après-midi étaient réservés à la grand'mère qui le comblait de gâteries ; parfois aussi ils se passaient en invitation chez des amis, les Cadillac, qui avaient deux enfants, un garçon à peu près de l'âge de Sten, et une petite fille, de cinq ans plus jeune. M. Cadillac avait été très intimement lié autrefois avec ce pauvre Rabaud son collègue au barreau de Nîmes. Comme lui, lancé dans la politique, il avait réussi, l'année précédente, quoique protestant, à se faire nommer député, et devait sous peu s'installer, avec tous les siens, à Paris.

Au lycée Etienne Rabaud et son ami Marius Cadillac étaient très bons amis; aussi, cruel fut leur chagrin lorsqu'ils apprirent qu'on allait les séparer.

Mais on se reverrait aux vacances et surtout l'on se promettait de ne plus se quitter lorsqu'à leur tour, Sten et sa maman iraient se fixer à Paris. Entre temps la grand'mère Rabaud était toujours très recherchée. Quant à l'abbé Rabaud, maintenant professeur au Grand Séminaire, s'il suivait avec le plus vif intérêt les études de son neveu, il semblait

avoir renoncé à le convertir ; soit devant lui, soit devant sa mère, il ne touchait aux questions religieuses qu'en termes vagues, et sans jamais se permettre la moindre controverse.

Cependant il arriva qu'un jour au Lycée, dans le feu d'une querelle avec un camarade, celui-ci lança à Étienne l'épithète de « bâtard » ; et bientôt l'insulte, ramassée et répétée par tous les témoins du conflit, courut la cour pendant toute la récréation.

Un bâtard, qu'était-ce donc ? se demandait Étienne en rajustant ses vêtements. Pour le renseigner il ne manquait pas, dans la classe, de bouches complaisantes autant que malpropres. Il sut donc qu'on l'accusait d'être né en dehors du mariage, puisque ses parents s'étaient unis sans l'assistance du prêtre.

Lorsqu'il sentit sa mère insultée, Étienne se rua sur ses agresseurs ; mais il succomba sous le nombre et quitta le lieu du combat cruellement battu.

Au lieu de rentrer directement à la maison, il se rendit chez son oncle l'abbé et lui demanda, à brûle-pourpoint, si vraiment il était un bâtard. Celui-ci, soupçonnant ce qui avait dû se passer, n'osa pas répondre catégoriquement et se borna à recommander au gamin d'oublier ce vilain mot et de prier Dieu pour le salut de ses parents, car certainement ils avaient commis un grand péché.

Le soir, Étienne raconta tout à sa mère.

Huit jours après elle l'emmenait à Paris, et en attendant qu'elle pût y organiser leur installation définitive, elle le plaçait en pension chez le professeur Keregal, que Cadillac, l'ami fidèle, avait indiqué sur l'avis du proviseur du Lycée Henri IV

où Étienne devait entrer. Mais lorsque après les vacances passées dans les environs d'Alais, Mme Rabaud voulut déménager à Paris, elle en fut empêchée par sa santé qui, depuis quelques semaines lui donnait des inquiétudes. Etienne retourna donc à Paris avec les Cadillac et reprit sa place chez le professeur Keregal pendant que sa mère, de plus en plus souffrante, attendait à Alais l'inéluctable échéance d'une grave opération. Celle-ci n'ayant que partiellement réussi, la pauvre mère resta infirme et dut abandonner tout espoir de rejoindre son fils à Paris.

C'est ainsi qu'il resta pensionnaire des Keregal pendant quatre années, au bout desquelles il passa avec succès son baccalauréat ès lettres.

Il avait alors seize ans. Pendant ces dernières années, il s'était remarquablement développé à tous égards. Tout en gardant la turbulence de son tempérament de méridional, il avait acquis une fermeté de caractère et une ardeur pour le bien qui le distinguaient entre tous ses condisciples. Ceux-ci, par manière de blague, l'appelaient parfois le « saint » ou bien encore « monsieur le ministre ». Mais il n'en avait cure et au contraire se réjouissait de ces taquineries comme de glorieuses persécutions. D'ailleurs, ceux qui le plaisantaient étaient les premiers à le respecter parce qu'à la différence de certains de ses camarades, dévots craintifs et presque honteux, il arborait franchement son drapeau et qu'en toutes circonstances il se montrait loyal et généreux. Il était devenu très épris de piété autant sous l'influence de sa mère avec laquelle il correspondait régulièrement que

sous celle du pasteur qui lui donnait l'instruction religieuse. A mesure qu'approchait l'époque de la solennelle confirmation de son baptême et de son admission à la Sainte-Cène, il sentait redoubler en lui sa ferveur chrétienne. C'était une foi enthousiaste qu'aucun doute ne venait effleurer, un besoin de se consacrer à Dieu, un désir ardent de vivre dans la pureté, selon l'exemple du Christ. Le péché, le pardon, la justification par la foi, la rédemption par la croix du Sauveur, tous ces dogmes mystérieux et troublants lui paraissaient clairs comme la lumière elle-même. Il éprouvait le même besoin de prier Dieu que de s'adresser à sa mère.

Tant de fervente piété lui avait gagné l'affection de son pasteur qui, en lui parlant de son avenir, lui demandait parfois s'il ne songeait pas à se donner à « Lui » complètement et à « travailler dans sa vigne » comme un de ses bons ouvriers.

Etre pasteur ! Oui, il le voulait de toute son âme, et dans ses lettres à sa mère, il épanchait la joie que cette perspective mettait en son cœur. La pauvre infirme, toujours condamnée à un repos presque absolu, ne pouvait plus que prier pour lui ; mais, lui écrivait-elle, si la vocation pastorale s'affermissait en lui, ses prières les plus ferventes seraient exaucées. Comme il n'avait pas encore dix-sept ans, elle le trouvait encore trop jeune pour entrer à la faculté de théologie et lui conseillait de préparer d'abord sa licence ès lettres ou philosophique. Tel fut aussi le sentiment d'Etienne pour lequel cette année d'études libres à la Sorbonne fut un temps de joyeux épanouissement de ses forces intellectuelles. Il demeura chez les Keregal aux-

quels il était très attaché ; mais considéré comme un étudiant, il fut plus libre de son temps et de sa personne.

Il n'avait d'ailleurs guère d'autres relations à Paris que la famille de son pasteur où il était très aimé et les Cadillac qui le traitaient presque comme leur fils. Son intimité avec Marius n'était cependant plus aussi étroite qu'autrefois. Décidément, le jeune Cadillac paraissait vouloir suivre une voie toute différente de la sienne ; s'il était toujours l'ami au cœur chaud, il montrait trop d'insouciance pour les choses sérieuses et au contraire trop de penchant au plaisir pour qu'il pût s'entendre avec Etienne. Il faut dire à sa décharge que chez ses parents tout ce qui concernait la vie spirituelle était traité avec indifférence ou dédain. Sa mère, bonne Nîmoise sans instruction, ne savait guère que déblatérer contre Paris ; quant à son père, toujours absorbé par la politique, les soucis de la réélection et l'affût aux portefeuilles, il professait, avec grands gestes, que le règne des dieux était passé et que tout ce dont l'humanité avait besoin c'était de plus de bien-être et de plus de justice ; néanmoins il lui concédait, par surcroît, le droit de s'amuser un peu, ce dont, pour son propre compte, il ne se faisait pas faute.

Dans ce milieu frivole grandissait une enfant qui en était la grâce et la joie. Marie avait douze ans à peine ; c'était encore une fillette, mais tel était l'attrait de sa petite personne, et surtout de son âme si candide, que tous autour d'elle étaient captivés. Quant à Étienne, au fond de son cœur, dévotement, il l'adorait. Ses soirées du dimanche

qu'il passait assez régulièrement chez les Cadillac étaient les moments les plus doux de son existence. Lorsque à table Marius ou parfois même M. Cadillac le plaisantaient sur ses idées religieuses, il lui suffisait de rencontrer le regard profond et le sourire de Marie pour qu'il se sentît invulnérable à tous les traits. Sur ces questions-là, il sentait qu'elle était avec lui.

Lorsque après l'année de sa licence il annonça son intention de s'inscrire à la Faculté de théologie, il dut subir un assaut en règle de la part de l'anticlérical qu'était Cadillac. Etait-il admissible qu'un garçon aussi bien doué qu'Etienne renonçât au brillant avenir ouvert devant lui, dans la politique, par exemple, pour se consacrer à une cause aujourd'hui perdue? Mais comme Étienne devait auparavant faire son année de service militaire, Cadillac exprima cyniquement l'espoir que ses camarades de la caserne réussiraient à le dégourdir, à le déniaiser et à le ramener au bon sens. Pourtant rien de ce que Cadillac avait espéré ne se réalisa, car à sa sortie du régiment, Étienne était tel qu'il y était entré, aussi ferme dans ses principes de vie morale que dans sa foi religieuse.

Il avait passé douze mois en contact permanent avec des hommes du peuple, rudes, portés aux excès et la plupart ignorants, mais qui, sous le drapeau, savaient être d'admirables soldats, et il avait conçu pour eux une affection mêlée de respect et de pitié. Quelle belle œuvre il y aurait à faire, songeait-il, parmi les hommes de l'armée, ces grands enfants trop souvent abandonnés sans aucune sauvegarde aux pires tentations de la vie de

garnison ! Et il se promettait bien, dans l'avenir, de leur réserver une bonne partie de son activité chrétienne.

Il arriva ainsi que cette année de service militaire, loin d'ébranler la foi d'Étienne, avait plutôt abouti à la fortifier. Et c'est dans ces dispositions qu'aussitôt après sa libération il avait commencé ses études à la Faculté de théologie.

Tout d'abord il y avait pris un goût extrême. L'histoire des religions lui montra que partout et toujours l'homme avait recherché Dieu, c'est-à-dire la puissance surhumaine dont il se sentait dépendant. Fétiches, idoles, forces cosmiques, divinités païennes, toutes ces conceptions naïves ou grossières témoignaient de cette aspiration instinctive de l'homme vers Dieu. Cette notion de Dieu incarné s'était précisée surtout chez le peuple hébreu. Mais si Jéhovah lui avait donné une loi morale, il n'était encore que le Justicier devant lequel l'homme tremblait. A l'apparition de Jésus de Nazareth, mais surtout après sa mort, Dieu, humanisé en lui, était devenu le Père qui aime son enfant et veut le sauver. Malheureusement tout ce que nous savions de cette personnalité merveilleuse du Christ, nous le puisions dans des documents historiques de valeur très inégale, pleins d'obscurités et de contradictions. Aujourd'hui même la science n'était pas arrivée à dégager la vérité et à reconstituer le Christ tel qu'il avait été, qu'il était encore, rien que lui, mais lui tout entier !

Ces études d'exégèse biblique n'apportèrent en fin de compte aucune satisfaction à Étienne. Ses professeurs, presque tous de savoir médiocre, l'irri-

taient par la froide indifférence avec laquelle ils disséquaient la Bible. Aussi finit-il par fréquenter leurs cours le moins possible. Quant à ses condisciples, le genre « étudiant du quartier latin » que certains d'entre eux affectaient parfois lui causait une douloureuse surprise. Il les recherchait donc peu, ne se liait avec aucun, et insensiblement se détachait de cette Faculté de théologie où il était entré si plein d'ardeur et d'espérance. Pour y suppléer, il se mit à suivre les cours de l'Ecole des Hautes-Etudes où il trouva dans les sections des sciences religieuses et sociales un aliment nouveau à son besoin de connaissance.

Mais ce fut au détriment de sa foi. Peu à peu, il s'en rendait compte, le doute s'emparait de son âme. Où était le bel enthousiasme de sa première communion ? Et il souffrait de ce qu'il considérait comme un reniement de ses engagements. N'était-il donc pas possible de mener de front le double culte de la science et de la religion ? Arriverait-on fatalement à un point où elles devaient se contredire et s'exclure ?

Il s'ouvrit de ses perplexités à l'un de ses maîtres de la Faculté, homme dont le savoir égalait la piété.

La conciliation entre la science et la religion, lui dit celui-ci, loin d'être impossible, était le but vers lequel devait tendre l'effort du chrétien. Si l'esprit se complaisait dans les méthodes scientifiques, l'âme avait besoin de vie. Si l'un et l'autre avaient nettement conscience de leur droit et de ses limites, toute cause de conflit entre eux disparaîtrait et l'harmonie serait établie.

Mais, objectait Étienne, la critique scientifique appliquée à la Bible ne portait-elle pas atteinte à la doctrine chrétienne ? On lui avait appris au cours de ses études que ce que nous savions du Christ avait traîné pendant un demi-siècle dans la tradition orale et ne nous avait pas été finalement transmis sans de fâcheuses altérations et des additions de pure légende. Il en résultait forcément un doute scientifique concernant les propositions doctrinales tirées de l'histoire du Christ, c'est-à-dire les dogmes.

L'âme religieuse, lui répondait le pieux maître, interprétait en toute liberté ces dogmes. Pour le catholique seul ils étaient indiscutables, ayant été établis par une autorité soi-disant infaillible. Mais de cette servitude le protestant s'était affranchi : pour lui la connaissance religieuse, comme toute autre, était soumise à la loi de transformation et d'évolution qui gouvernait tous les actes de la pensée. Seul était immuable le principe essentiel, le lien rattachant l'homme à Dieu. Sans doute la recherche de la vérité menait le chrétien par des chemins difficiles, mais c'était son honneur d'oser les affronter. C'est dans la Bible même qu'il trouvait la lumière qui était son guide ; et cette lumière divine planait au-dessus de toutes les questions historiques et philologiques. C'était l'amour de Dieu pour sa créature. Nous devions y répondre comme l'enfant à celui de sa mère. « Lorsque l'enfant, a dit un penseur, a fait l'expérience de l'amour de sa mère, il devient certain de cet amour sans le moindre raisonnement, mais par une puissante impression qui l'enveloppe, le pénètre et le domine. » Fort de cette

impression, le chrétien pouvait aborder en toute sécurité et en toute liberté l'étude des questions dogmatiques. Il n'y succomberait pas. Pour lui, la Bible serait toujours ce livre dont on a dit « qu'il était et resterait le livre puissant, le livre merveilleux, le livre par excellence, la lumière des esprits, le pain des âmes ; ni les superstitions ni les négations irréligieuses n'avaient pu lui nuire, et s'il était quelque chose de certain au monde, c'était que ses destinées étaient liées aux destinées de la sainteté sur la terre ». Mais la Bible appartenait aussi à la science qui avait des droits sur elle, et vouloir le nier serait méconnaître le principe et la nature du christianisme qui excluait tout régime d'autorité. Ces droits de la critique réservés, restaient les questions vitales par excellence auxquelles étaient liées les destinées de l'humanité. Là, il ne fallait plus raisonner, il fallait goûter, expérimenter ; et alors nous trouvions dans la Bible, même passée au crible de la critique, l'appui sûr dont nous avions besoin. Pour cela il fallait avoir foi en Dieu, et ne pas se borner à accepter tels ou tels dogmes.

La croyance seule, sans la foi, donnait une sécurité illusoire ; mais, comme disait la Bible : le juste vivrait par la foi.

De ses longs entretiens avec son maître, Étienne revenait chaque fois aussi édifié que perplexe : il se sentait sincèrement religieux, c'est-à-dire rattaché à Dieu par un lien ; mais avait-il encore la conviction que son union avec Dieu se faisait par le Christ en qui s'était faite la révélation divine qui avait apporté le salut à l'humanité ? Le Christ était-il homme ou Dieu ?

Des élèves de la Faculté, les uns se rattachaient à la doctrine orthodoxe de la divinité du Christ, les autres considéraient que cette doctrine dénaturait le véritable Evangile. Pour ces derniers, Jésus n'avait jamais réclamé de ses disciples une adoration ni revendiqué une dignité métaphysique. Il avait voulu leur donner le sentiment du péché et leur faire sentir ensuite que la condition du pardon et du salut c'était la repentance, c'était la foi. C'était là l'œuvre divine qu'il accomplissait dans les cœurs. Tout son évangile se résumait dans la parabole de l'enfant prodigue, et visait à nous ramener à Dieu notre père. Que nous fallait-il de plus ?

Mais Étienne jugea que tant que la lumière ne se serait pas faite en lui sur ce point fondamental, il ne pouvait pas aborder le ministère ecclésiastique.

Bien que très attristée, sa mère ne put que lui donner raison.

Comme d'autre part un grand travail qu'il entreprenait pour l'Ecole des Hautes-Etudes réclamait de nombreuses recherches dans les littératures étrangères, il fut décidé qu'il ferait, dans ce but, un voyage à travers l'Europe. Il visita ainsi l'Italie, l'Angleterre et l'Allemagne, faisant des séjours plus ou moins longs dans les principaux centres universitaires.

Au bout d'un an d'absence, il revint en France. De sa première vocation il ne restait plus rien en lui. En revanche, il se sentait entraîné de plus en plus vers l'étude des sciences sociales dont les problèmes troublants le passionnaient. Que donneraient

dans la pratique les solutions proposées par les théoriciens de la doctrine nouvelle? En trouverait-on un jour l'application aux besoins du prolétariat ou bien resteraient-elles chimères inaccessibles et décevantes ? Un des éléments de la question, Étienne l'ignorait complètement : le peuple, la masse, la force prolétarienne. Il résolut donc de se rapprocher du peuple et de mêler, autant que possible, sa vie à la sienne. Il sentait du reste en lui un besoin de se donner, une ardeur de charité et d'amour du prochain qui le portaient irrésistiblement vers les déshérités de ce monde. Il aurait, au milieu d'eux, un sacerdoce à remplir qui le dédommagerait, en quelque mesure, du sacrifice qu'il avait fait en renonçant à celui du pastorat.

C'est dans ces vues qu'il s'était installé, très modestement, rue des Fossés-Saint-Jacques, derrière le Panthéon.

IV

Après avoir passé toute sa journée à ranger sur leurs rayons ses innombrables bouquins, Etienne était allé se reposer sur le banc vermoulu au-dessus duquel le vieux figuier étendait ses bras noueux. Déjà les premières nuits froides de l'arrière-saison l'avaient dépouillé de ses feuilles qui, sur les herbes folles de l'allée et le gazon encore vert, faisaient de grandes taches d'un jaune cuivré. De sa place, Étienne inspectait son minuscule domaine, ce paisible enclos si propice, songea-t-il, à l'étude et au recueillement. Entre les hauts pans de mur des maisons voisines, le pavillon, avec son toit de vieilles tuiles, semblait une humble maisonnette des champs. Les cris d'une bande de pierrots, en querelle dans le massif de lilas, couvraient le grondement lointain de la rue, accentuant encore l'impression de charme rustique, en plein cœur de Paris, à laquelle Étienne s'abandonnait.

Soudain, il lui sembla entendre un bruit dans son rez-de-chaussée. Ayant levé les yeux il vit presque aussitôt, s'encadrant dans la porte-fenêtre grande ouverte, la personne sympathique de son vieux camarade Marius Cadillac.

— Allo, allo !... cria celui-ci gaiement ; on peut entrer ?

— Ah, par exemple! fit Étienne accourant au devant de lui ; c'est toi, Marius ?... la première visite que je reçois...

— On vient voir le cagnard de son vieux copain, interrompit Marius avait une gravité comique. Quel luxe, quel luxe!... Des trous dans l'antichambre, des...

— Si tu ne blaguais pas mes pénates, hein?

— Eh bien, fais-moi faire le tour de tes salons, puis tu m'offriras une promenade dans le parc où tu étais en train de philosopher lorsque je t'ai surpris...

Après une inspection détaillée de l'appartement, pendant laquelle la verve satirique de Marius s'en prit impitoyablement à tout, ils revinrent au perron et gagnèrent le banc du figuier où ils s'assirent.

— Et maintenant, continua Marius, c'est assez de rire. Tu veux peut-être avoir mon impression... sérieuse... sur ton nouveau logis? Non? Eh bien, la voici : tout cela sera parfait, confortable et gentil lorsque tu l'auras abandonné, huit jours durant, à un bon tapissier auquel tu donneras carte blanche...

— Et toi, farceur, veux-tu connaître mon idée à moi ? C'est de laisser mon logis tel qu'il est, car c'est ainsi qu'il convient à mes goûts.

— Incorrigible rêveur! Je parie que c'est encore au nom des grands principes que tu t'imposes un tel sacrifice de tout confort! Mais que fais-tu alors de ton argent? Car tu es un richard, je le sais... le paternel l'a dit... trente mille livres de rente peut-être. Si j'en avais seulement le quart à moi! Mais

voilà, la politique n'enrichit pas les pauvres papas... Nous sommes un intègre démocrate, hélas !...

— Plaignez-le, plaignez-le, ce pauvre garçon... qui n'a que trop d'argent dans sa poche pour ce qu'il en fait...

— Mais dis-moi seulement quel plaisir tu trouves à vivre en ascète ?

— Moi, vivre en ascète ? Mais je suis un jouisseur !

— Arrête, arrête... Toi, un jouisseur ? Tu veux donc me donner une attaque ?

— Ecoute, Marius. Soyons sérieux. Ne conçois-tu pas qu'à restreindre mes besoins autant que je fais, je ne vise qu'à m'affranchir de toutes les servitudes dont, sous le nom de confort ou de luxe, vous autres vous êtes esclaves ? S'affranchir... être libéré de tant de désirs, de tant de besoins factices, de tant de conventions qui encombrent votre vie et la rendent lourde à traîner, cela n'est-il donc rien ?

— Heu, heu... je m'accommode assez de ces désirs et de ces besoins... quand je puis les satisfaire. Mais toi ! Tu n'éprouves donc pas le besoin d'être heureux ? La belle affaire d'être libre, si la liberté ne vous donne pas le bonheur !

— Le bonheur, mon bonheur ! C'est à quoi je tends de toutes les forces de mon être ; et je ne parle pas ici des joies supérieures auxquelles l'âme peut atteindre ; j'entends le bonheur comme tu l'entends toi-même : la joie de vivre, de se sentir jeune et fort, d'admirer et d'aimer tout ce qui, dans la création de Dieu ou dans l'œuvre de l'homme, est beau et bon ! Tu sais toi-même combien je suis fou

de musique ! Et Victor Hugo !... Et Puvis de Chavannes...

— Et ta fortune...

— Elle est aussi pour moi un élément de bonheur. Et si tu veux savoir comment, je te proposerai une expérience ; le jour où, ayant un louis en poche, tu voudras prendre un fauteuil à l'Opéra, contente-toi d'une place au poulailler et donne la différence à un pauvre... puis, analyse ce que tu ressentiras... et tu m'en diras des nouvelles ! Tu le voix, je suis jouisseur... avec raffinements...

— Brave type, va ! s'écria Marius en secouant la main d'Étienne ; avec toi il n'y a pas à discuter. Il faut t'aimer tel que tu es, et, fichtre, ce n'est pas difficile. Et maintenant je file... A dimanche soir à la maison, n'est-ce pas ?

— Oh oui ! répondit Étienne d'une voix dont il ne sut dissimuler l'émotion. Puis, se reprenant, il ajouta : A propos, ça va bien à ton hôpital ?

— Epatamment ! J'y suis comme un poisson dans l'eau. Ah ! mon vieux, quand j'ai ma calotte d'interne sur la tête, le roi n'est pas mon cousin...

— Et ton grand chef ?

— Fréneuse ? Toujours le même brave type. Mais en ce moment il ne fait pas son service. C'est son neveu Keller, notre chef de clinique, qui le remplace. Un enragé de travail, celui-là. Il nous esquintera tous avant qu'il soit longtemps... Mais je me sauve... Cinq heures... Et j'ai encore la contre-visite du soir à faire !

Resté seul, Étienne avait repris sa place sous le figuier, et maintenant il se laissait aller au recueillement de cette fin du jour. C'était pour son âme

ardente et mystique un besoin de s'isoler de temps en temps, pour reprendre, dans le calme et la méditation, un meilleur contrôle d'elle-même. Les heures du crépuscule étaient celles qu'il affectionnait surtout pour ces débats intimes. Il les prolongeait parfois jusqu'à la nuit noire où il était tout surpris de se retrouver lorsqu'il reprenait conscience de l'heure et du lieu où il était.

Ayant relevé la tête, son regard se dirigea vers la porte ouverte de sa chambre, qui semblait l'inviter à rentrer. Puis il considéra les persiennes closes du premier... Si un jour celles-ci aussi s'ouvraient, et si, de là-haut, une voix l'appelait... Et il sentit un flot de sang lui monter au cœur. Un mot, un souffle lui vint aux lèvres... Marie !

Elle avait maintenant dix-huit ans, lui, vingt-cinq, et depuis qu'ils se connaissaient, depuis leur première enfance, ils n'avaient jamais cessé d'être étroitement unis. Cela avait été d'abord d'une naïve et fraternelle intimité ; mais peu à peu un sentiment nouveau avait mis dans cette bonne amitié un trouble délicieux ; et aujourd'hui, ils le sentaient bien, c'était un indissoluble amour qui les liait l'un à l'autre.

Il ne manquait à cet engagement tacite que la consécration des parents. Pour son compte, Étienne qui n'avait rien de caché pour sa mère, savait que celle-ci accueillerait Marie à bras ouverts. Quant à ses parents à elle, comment supposer qu'ils pussent mettre obstacle à une union qui, depuis des années, se préparait, au grand jour, sous leurs yeux ?

Etienne avait donc bon espoir de voir sa demande agréée, lorsqu'il sentirait que le moment de la faire

serait arrivé. A vrai dire, il était à peine installé rue des Fossés-Saint-Jacques depuis quelques jours, qu'il eut le sentiment très net que là serait le nid où il appellerait sa compagne.

La femme ! Lui qui, jusqu'alors, s'était imposé, — au prix de quelles luttes ! Dieu seul le savait, — la chasteté comme un devoir supérieur, il allait enfin la connaître cette charmeuse, qui, depuis si longtemps, hantait sa pensée et ses sens ! Il savait par expérience, tout ce qu'un jeune homme doit souffrir lorsqu'il accepte de se soumettre à la loi morale. Que de fois n'avait-il pas été sur le point de se révolter contre ses exigences, et de revendiquer pour lui, au nom de la loi naturelle, le droit au libre exercice de ses forces comme à la satisfaction de tous ses besoins ! Mais toujours il avait tenu bon. Et maintenant à l'idée que bientôt la femme ne serait plus pour lui l'inconnu, l'interdit, le mystère affolant, il frissonnait d'émoi dans tout son être. Cette émotion même lui était vraiment pénible et il en avait honte. Mais il suffisait qu'il élevât sa pensée vers Marie pour qu'aussitôt toute obsession impudique se dissipât. Sans doute elle était pour lui la personnification de tous ses rêves, mais elle lui apparaissait alors rayonnante d'une telle pureté qu'il sentait son amour pour elle allégé de toute entrave charnelle. Ils ne seraient qu'un corps et qu'une âme ; et cette pensée, rapportée à Marie, avait pour lui quelque chose de pieux et de très chaste, même dans l'image qu'il se faisait de l'intimité de leur union.

Du reste, ce qu'il aimait surtout à considérer en elle, c'était l'aide qu'elle serait pour lui dans

l'œuvre qu'il rêvait d'accomplir dans le quartier très populeux qu'ils habiteraient ensemble, cette partie du ministère pastoral dont il se sentait encore digne, la lutte contre le mal, le relèvement de ceux qui étaient tombés et la charité envers ceux qui souffraient. Marie était depuis longtemps au courant de tous ses projets et partageait sa foi et ses espérances. Elle avait, vraiment en cela, l'âme d'une sœur de charité. Dans leurs longues causeries du dimanche soir, avant le dîner de famille, ils ne parlaient guère que de visites de pauvres, ouvroirs, dispensaires, cafés de tempérance, salles de lectures, conférences populaires, jetant ainsi les bases d'une activité à laquelle Étienne brûlait de se donner tout entier, et dont Marie, très naturellement, parlait comme si déjà elle y était associée.

Dès qu'il avait conclu la location du pavillon, Étienne, par un mot à la poste, en avait fait part à Marie. Mais il avait hâte, surtout depuis la visite de Marius, de faire lui-même la description de son home, que le fantaisiste étudiant en médecine avait sans doute dépeint à sa sœur sous des couleurs peu engageantes. Aussi, le jour suivant, à peine était-il six heures que déjà il s'arrêtait boulevard Saint-Germain devant la maison qu'habitaient les Cadillac. C'était un grand immeuble de construction moderne qu'une cour intérieure séparait d'un deuxième corps de logis au cinquième étage duquel le député de Nîmes occupait un très modeste appartement. Cadillac ne cachait pas qu'il était sans fortune ; volontiers il se plaignait des charges de son mandat et se donnait l'air d'être accablé de travail, commissions parlementaires, con-

férences, réunions politiques le soir, ce qui lui permettait de légitimer ses sorties fréquentes et ses rentrées souvent très tardives. Malgré toute sa hâblerie de méridional et ses frasques de vieil étudiant qu'il prenait tant de peine à cacher, il avait pour ses enfants, son pendard de Marius, comme il disait, et surtout pour Marie, sa petite sainte, sa « bello pitchouno » une tendresse aveugle. En face d'elle il se reprochait parfois sa conduite, il maudissait, à part soi, son sacré tempérament, se jurait de le mater et de n'être plus qu'un bon papa bien respectable, puis, la conscience allégée par l'effet de ces bonnes résolutions, il ne se sentait que plus allègre pour courir à de nouvelles fredaines. Mais c'était surtout Étienne qui l'intimidait. En voilà un, se disait-il, qui pour la vertu lui damait le pion ! Il n'en voyait pas moins d'un très bon œil l'attachement que Marie et lui éprouvaient l'un pour l'autre. Marie n'avait pas de dot, mais Étienne était riche pour deux. Il n'était certes pas ce qu'on appelle un beau garçon malgré sa stature et sa force ; il avait les traits trop accusés et trop irréguliers ; mais, songeait encore Cadillac, c'était un masque d'orateur fait pour être vu de loin... Que de beaux effets dans sa mâchoire puissante, quelle flamme dans ses yeux, et cette voix !... Grave et douce à la fois, d'une sonorité si pleine, comme on sentait qu'elle était faite pour s'imposer aux foules ! Avec des dons si rares, le succès en politique était certain. Étienne, heureusement, n'avait pas persisté dans l'étrange lubie qu'il avait eue de se faire théologien et pasteur. Cela avait été pour Cadillac un immense soulagement d'apprendre ce changement

de front. Comme beau-père d'un ministre protestant, la situation du député radical-socialiste et anticlérical de Nîmes vis-à-vis de son comité et de la Loge dont il était Vénérable eût été vraiment bien délicate. Maintenant l'avenir d'Étienne se dessinait mieux et paraissait même plein de promesses. Avant un an il serait conseiller municipal de son quartier, et, à la prochaine vacance, il pourrait poser sa candidature au Parlement. D'ici là il n'y avait qu'à le laisser faire de la popularité autour de lui, ce à quoi, aidé par Marie, il réussirait sans peine.

Telles étaient les réflexions que faisait Cadillac, lorsque, rentrant vers sept heures pour le dîner, il gravissait en soufflant les cinq étages qui aboutissaient à son appartement.

Dans la demi-obscurité du salon qu'une seule bougie allumée au piano éclairait faiblement, Cadillac ne distingua d'abord personne. Mais, du coin de la cheminée, la voix de Marie l'interpella :

— C'est toi, père ? Bonsoir !...

— Eh, bonsoir, chérie... Sais-tu qu'on n'y voit goutte ici ? Tiens ? tu es avec Étienne, si je ne me trompe... Et maman ?...

— Elle est au lit avec la migraine.

— Bonsoir, monsieur Cadillac ; comment allez-vous ? fit Etienne en s'avançant la main tendue.

— Bien, très bien, Étienne, et toi ? A propos, Marius nous a raconté les splendeurs de ton hôtel... Mais, il n'est donc pas ici, mon fils ?

— Je crois que tu as oublié qu'il est de garde à l'hôpital. Il ne rentrera pas avant demain, répondit Marie.

— Tu as donc déjeuné toute seule, petite ?

— Mais oui, puisque tu n'es pas rentré...

— J'ai été retenu par Gravigny. Mâtin ! On se met bien aux Travaux Publics ! Et dire que ce sauteur de Gravigny, aujourd'hui ministre, était, il y a dix ans, un pauvre diable de médicastre, sans clientèle, dans la banlieue de Toulouse ? Enfin, n'en parlons pas... mais c'est infect ! Alors, nous allons dîner tous les trois, seuls ? J'espère au moins que la dînette sera bonne ?

Tout en causant, Cadillac s'était approché de la table et avait pris un fauteuil. Il y eut un moment de silence. Puis Cadillac le rompit et, pinçant le menton de sa fille, il lui demanda, de son ton le plus jovial :

— Et que complotiez-vous donc tous deux, dans cette nuit profonde, lorsque je vous ai surpris ?

Très calmement et sans le moindre embarras, Marie lui répondit :

— Nous causions de l'avenir... Étienne me parlait de certains projets...

— Des projets bien mystérieux, sans doute, et qu'un profane comme moi n'est pas admis à connaître...

— Au contraire, père chéri...

— Alors j'écoute... Qui demande la parole ?

Au moment où Étienne allait ouvrir la bouche pour répondre, Marie mettant ses bras autour du cou de son père et penchant la tête sur son épaule, lui dit très doucement :

— Il vaudrait peut-être mieux attendre que maman fût ici...

Si, à cet instant, l'obscurité qui les enveloppait

s'était levée, Cadillac aurait pu voir la joue de Marie s'empourprer d'une émotion subite. Un nouveau silence se fit, que, cette fois encore, il interrompit.

— Comme ton cœur bat, petite ! Allons, dis-lui de se calmer. C'est donc affaire entendue... reportée fin migraine ; mais ne voudriez-vous pas me donner un petit avant-goût de ce que vous allez nous servir à maman et à moi ? Je vous promets de garder votre secret...

— Devine... fit Marie d'une voix faible comme un souffle. Mais Étienne voulut de nouveau intervenir :

— Je t'en prie, Marie, laisse-moi parler...

— Halte-là ! Étienne, interrompit vivement Cadillac; Marie veut que je devine ; nous jouons aux petits jeux. Je commence : les projets d'avenir me concernent-ils ?

— Oui... et non... ça dépend, répondit Marie malicieusement.

— Me voilà bien avancé... Ils concernent peut-être Étienne ?

— Oui et non, cela dépend encore... Tu n'y es pas tout à fait...

— Alors ils te concernent toi, peut-être...

— Tu brûles... mais...

— Mais il faut faire un pas de plus... Ils vous concernent donc tous deux ?

— Tu y es ! s'écrie gaiement la jeune fille, tu as gagné... Puis, redevenue grave, elle lui murmura à l'oreille, dans un baiser : Ecoute, père...

— Tatatatatata... fit Cadillac en se dégageant ; j'ai gagné : la partie est finie... Mais nous en ferons

une autre, si vous voulez, quand la migraine de maman sera passée. Et maintenant, causons sérieusement : Quand nous feras-tu visiter ton ermitage, Étienne?

— Je serai très heureux de vous y recevoir le jour qui vous conviendra...

— Si nous y allions demain après-midi ? fit Marie en interrogeant du regard son père.

— Entendu, décida Cadillac. Demain nous inaugurons tes « five o'clock » !

— Je sollicite seulement votre indulgence pour mon installation qui vous paraîtra sans doute bien primitive, dit Étienne ; mais après quelques réparations urgentes, cela n'aura pas, je crois, trop mauvaise façon.

Et il ajouta, en accentuant ses paroles :

— J'espère ardemment que ce home vous plaira !

A ce moment, la bonne étant venue annoncer que mademoiselle était servie, ils passèrent tous trois à la salle à manger.

En dépit des efforts que fit Cadillac pour l'égayer, le dîner manqua d'animation. Étienne et Marie restaient sous l'impression émue de l'aveu qu'ils venaient de se faire de leur amour. Ils auraient voulu être seuls de nouveau pour savourer, dans le recueillement, le bonheur qui rayonnait en eux. Mais comment faire comprendre cela à ce grand enfant, cet incorrigible loustic qu'ils avaient en face d'eux ? Il n'y fallait pas songer pour le moment.

Aussitôt après le dessert, Marie alla donc rejoindre sa mère, tandis que Cadillac entraînait Etienne dans son bureau pour « en griller une » en prenant le café.

Renversé dans un fauteuil bas, l'excellent homme parut tout d'abord absorbé dans la confection de sa cigarette. L'expression de son masque de terre cuite qu'encadrait une barbe grisonnante, taillée à la Henri IV, se composait évidemment en vue d'un entretien sérieux. Le regard abaissé vers la bedaine, assez forte déjà, qui lui cachait ses petites jambes, il semblait ruminer son entrée en matière. Puis lorsqu'il eut allumé et que la première bouffée fut ressortie en deux jets puissants de ses narines, il poussa un ah! de satisfaction, et, levant ses petits yeux vers Etienne, il commença :

— Or ça, mon cher Étienne, fit-il en mêlant le plus de gravité possible à sa bonhomie naturelle, maintenant que nous sommes seuls, entre hommes, voudras-tu bien me mettre plus exactement au courant de ce que Marie et toi vous avez mijoté ensemble ?

— Je brûle du désir de le faire, croyez-le bien. Donc, au moment où vous êtes entré au salon, nous venions de convenir entre nous, Marie et moi, que ce soir même je vous demanderais sa main. J'ajoute que ma mère, pour laquelle je n'ai jamais rien de caché, verrait se réaliser ses vœux les plus chers si ma demande était agréée. Ne vous a-t-elle pas écrit à ce sujet, comme elle en avait l'intention ?

— Ta mère... une sainte femme !... Non, nous n'avons encore rien reçu d'elle ; mais si tu le veux, nous pourrons considérer la demande officielle comme faite par elle. Cela étant, et parlant au nom de ma femme comme au mien, voici notre réponse. Mon brave Étienne, nous te connaissons depuis l'enfance, nous t'aimons comme un fils, nous sa-

vons ce que tu vaux,... dans ces conditions je ne vois pas comment nous nous y prendrions pour te refuser notre fille. Prends-la... C'est en toute confiance que nous te la donnons. Et là-dessus, verse-moi donc une chartreuse... car, ma parole, je sens mon cœur mollir...

Trop ému pour parler, Étienne avait pris la main de Cadillac et la serrait dans les siennes, lorsque la porte s'ouvrit et Marie parut accompagnée de sa mère à laquelle la migraine laissait quelque répit.

Mme Cadillac, encore très dolente, se laissa aller dans un fauteuil, et, d'une voie entrecoupée de soupirs, s'adressa à son mari :

— Eh bien, mon ami, il se passe ici de jolies choses quand je n'y suis pas... Terribles enfants... Et ils ne pensent pas même à m'embrasser... Oh, ma tête !...

— Que veux-tu, ma bonne... c'était écrit... fit Cadillac en imitant le ton larmoyant de sa femme. Et vous, continua-t-il en prenant une pose théâtrale, enfants dénaturés, laissez vos infortunés parents à leur douleur. Marie, nous te donnons un quart d'heure pour mettre Étienne à la porte... un quart d'heure... pas une minute de plus... puis tu viendras nous retrouver ici... Bonsoir, Etienne... A demain... Tiens... viens ici, brigand, que je t'embrasse...

Ce soir-là, en regagnant à pied son quartier du Panthéon, Etienne eut pour la première fois de sa vie l'impression de ce que devait être l'ivresse du bonheur. Il n'était plus lui-même, il n'était plus rien... tout se brouillait dans son cerveau... Il aurait pu rire comme il aurait pu pleurer, danser, et même

voler... car évidemment il avait des ailes... Tout en marchant, il frappait du pied le sol pour s'assurer qu'il ne l'avait pas quitté, et lorsqu'il arrivait à se ressaisir, il se gourmandait lui-même de l'air un peu fou qu'il devait avoir...

Mais, rentré chez lui, et ayant, à la lueur de la lampe, porté son regard sur tout ce qui l'entourait, rien que des livres aux murs, et par-ci par-là quelques chaises de paille, il s'assit à la table de sapin qui lui servait de bureau, et, la tête dans les mains, il songea avec effroi à la visite annoncée pour le jour suivant.

Quelle impression ferait sur les parents Cadillac l'extrême simplicité, le dénuement même du foyer qu'il prétendait offrir à leur fille ?

Sans doute, Marie et lui, ayant les mêmes goûts et les mêmes principes, s'accommoderaient toujours du vieux pavillon tel qu'il était ; mais pourraient-ils se défendre contre la prétention qu'on aurait peut-être de leur imposer une installation plus conforme à leur fortune et à leur rang?

Heureusement il arriva que la visite des Cadillac fut, du commencement à la fin, empreinte d'une cordialité et d'une joyeuse confiance qui ne laissèrent aucune place aux critiques qu'Etienne avait appréhendées. On convint seulement d'un commun accord que les réparations essentielles seraient faites par Etienne à défaut du propriétaire, puis que pour le premier étage qu'il allait louer et qui serait plus spécialement le domaine de Marie, Etienne à celle-ci donnerait carte blanche. Le thé servi tant bien que mal par la mère Philip, la femme du concierge, sous la direction de la future maîtresse de céans fut trouvé

délectable et lorsqu'ensuite on fit le tour du jardinet, il n'y eut qu'une voix pour louer la paix de cette oasis si bien abritée en plein désert de Paris. Marius lui-même, accouru de l'Hôtel-Dieu au dernier moment, et tout à la joie que lui causaient les fiançailles de sa sœur, ne trouva que des louanges pour tout ce qu'il avait sous les yeux, le vieux figuier, le bosquet de lilas et même le pavillon, retraite idéale, dit-il, pour deux amoureux... Et l'on se sépara, aux approches de la nuit, enchantés les uns des autres.

Cependant une déception attendait les fiancés. Donnant pour motifs l'âge de Marie qui avait à peine dix-huit ans, et sa constitution un peu délicate, ses parents exigeaient que le mariage fût reporté à l'été suivant. Dix mois d'attente semblaient durs à accepter ; pourtant Etienne fut le premier à se soumettre. Le mariage pourrait ainsi avoir lieu au pays natal, ce qui permettrait à sa mère d'y assister. Le député de Nîmes eût préféré Paris pour cette solennité afin de pouvoir inviter comme témoins un ministre pour le moins et peut-être même le Président de la Chambre ; mais l'appartement du boulevard Saint-Germain était décidément trop modeste ; il valait mieux renoncer au faste rêvé.

Etienne eut enfin le chagrin de voir ses grands-parents paternels accueillir avec froideur et indifférence la nouvelle de ses fiançailles. Depuis longtemps leurs relations n'étaient plus que de surface. Mais il avait espéré qu'à l'occasion de son prochain mariage, un rapprochement serait possible. Quant à l'abbé Rabaud qu'on disait en passe de devenir

évêque, il ne répondit pas même à la lettre d'Etienne. Cette abstention soulignée par Cadillac comme un véritable affront lui fut prétexte à déblatérer contre le cléricalisme et ses infâmes suppôts; mais il se consola en songeant à la rage de tous les Rabaud de Nîmes lorsqu'ils verraient un des leurs marié au temple par un pasteur huguenot.

Il fut donc décidé qu'aussitôt le Parlement en vacances, les Cadillac iraient, selon leur habitude, faire un séjour en Suisse, où Étienne serait invité à les rejoindre ; puis que de là on ferait route ensemble pour Nîmes et Alais.

V

Étienne s'était rendu ce soir-là à la gare de l'Est pour prendre congé de M. Steiner et de ses deux lycéens. Après avoir vu s'éloigner le train qui les emportait vers Raon, il regagnait à pied les parages de la montagne Sainte-Geneviève.

Succédant à l'accablante chaleur de cette journée de juillet, la fraîcheur de la nuit lui paraissait délicieuse. Il remontait le boulevard Saint-Michel d'un pas de flânerie, donnant à peine çà et là un regard distrait au mouvement de la chaussée que trams et fiacres illuminaient de leurs feux, ou à la bruyante animation du trottoir dont la jeunesse des écoles, à la veille des vacances, foulait une dernière fois l'asphalte aimé. Les terrasses des cafés et des brasseries regorgeaient de monde, des étudiants surtout, mêlés à des filles aux allures tapageuses ; et de cette foule pressée autour des petites tables, les volutes bleues de tabac montaient comme un encens profane vers les plateaux chargés de flacons multicolores et de bocks mousseux que les garçons en sueur apportaient sans cesse. Cris, éclats de voix, rires, apostrophes grivoises entremêlés, crépitaient joyeusement dans la cohue. Faufilés entre les groupes des camelots hurlant les journaux du

soir, des marchandes de fleurs ou de cartes postales « artistiques » et çà et là quelque loqueteux tendant la main s'efforçaient d'attirer la curiosité ou la pitié des consommateurs.

A l'une de ces terrasses Étienne vit attablé devant un bock un grand garçon en blouse blanche qu'il reconnut et qu'il salua d'un geste amical de la main. Mais celui-ci s'étant levé l'appela :

— Bonsoir, monsieur Rabaud...

— Bonsoir, ami Girard, repartit Étienne ; il est bon, ce bock ?

— Tout ce qu'il y a de plus frais. Vous en offrirai-je un ?

— Non, merci, je rentre... Et Étienne s'éloigna.

Le jeune homme qu'il venait de saluer était ouvrier relieur à l'atelier de la rue des Fossés-Saint-Jacques, au-dessus duquel il logeait en garni. A propos de livres à relier Étienne était entré en relations avec lui et n'avait pas tardé à s'intéresser à ce type de l'ouvrier parisien, très compétent dans sa partie, artiste même, et en outre, socialiste militant. Il lui avait d'abord prêté des revues et des livres, principalement des ouvrages relatifs au socialisme que Girard, très avide de lectures, dévorait durant ses veilles. Puis ils avaient eu à ce sujet des discussions fréquentes et finalement s'étaient liés de bonne amitié. Souvent l'ouvrier, sa journée finie, venait frapper à la porte du pavillon, et sous un prétexte quelconque, un livre à rendre, un renseignement à demander, entamait la conversation.

C'était alors, sous la lampe au coin du feu, ou bien, lorsque la soirée était douce, dehors sous le

vieux figuier, une fraternelle intimité entre ces deux jeunes gens d'origine et de culture pourtant si différentes. Pour Girard, Étienne était un type social qu'il n'arrivait pas à classer, une nature d'exception qui, par bien des côtés, lui était incompréhensible ; mais il subissait son ascendant, et instinctivement allait à lui comme à un foyer de lumière pour sa pensée. Il lui avait demandé la permission de lui amener de temps en temps des camarades, militants comme lui, et ainsi s'était constitué au pavillon un petit cercle d'études sociales dont Étienne était l'âme. Pourtant au début de ces réunions Étienne avait senti chez quelques-uns de ses nouveaux amis une certaine prévention contre lui ; et l'un d'eux lui en avait même carrément avoué les motifs : malgré la simplicité de sa vie, Étienne était un bourgeois, un capitaliste et la preuve en était l'argent qu'il répandait autour de lui ; or un bourgeois aurait beau faire et beau dire, il serait toujours suspect aux prolétaires ; puis, il était charitable, et de l'obole du riche, eux n'avaient que faire, car elle les humiliait et leur faisait oublier leurs droits sur ce que le riche possédait. Ils ne devaient tendre la main... que pour prendre ! Enfin Rabaud, par sa morale et ses idées de « bondieusard », ne visait qu'à rendre encore plus triste la vie déjà si dure des travailleurs. Il ne fallait pas d'une religion prêchant la résignation. Le socialiste devait être un révolté et c'est ce sentiment de révolte qu'il devait cultiver en lui à l'exclusion de tout autre.

Mais Etienne avait parlé... et à sa voix les colères s'étaient apaisées. Il y avait en lui une

telle flamme de sympathie, un tel élan de fraternité généreuse qu'il emportait toutes les résistances. A l'occasion d'une élection municipale dans le quartier, il avait été appelé à prendre la parole dans une réunion publique en faveur d'un candidat ouvrier; son succès avait été tel qu'il avait eu de la peine à se soustraire aux ovations enthousiastes de la foule. Depuis ce jour-là, Girard et ses amis, bien loin de le discuter et de le tenir en suspicion, l'avaient adopté comme un des leurs; malgré les différences doctrinales qui les séparaient encore, ils éprouvaient un orgueil naïf à être admis à discuter d'égal à égal avec un homme dont ils sentaient toute la supériorité. Et c'est ainsi que, quelques mois après son installation rue des Fossés-Saint-Jacques, Étienne se trouvait en pleine activité dans ce milieu prolétaire dont il avait si ardemment désiré connaître les besoins, les souffrances et aussi les revendications.

Comme il remontait lentement la rue Soufflot, il fut rejoint par Girard qui l'accosta :

— Vous permettez que je rentre avec vous? A la bonne heure! Ah! on s'amuse ferme, ce soir, sur le *boul'Mich'*... Et ce que cela doit être à Bullier! Belle jeunesse, il n'y en a que pour elle! Nous autres, nous sommes déjà trop vieux...

— Trop vieux? fit Étienne en riant. Ah! quant à cela, je proteste!

— Et pourtant on ne vous voit pas vous mêler à ces bandes joyeuses! Mais je ne veux pas vous blaguer... Excusez-moi... N'empêche que la vie, telle que vous la concevez, n'est pas une partie de plaisir...

— Qu'en savez-vous ? Je sais aussi faire la bonne part des distractions, mais je les choisis propres.

— Un peu de rigolade, pourtant... c'est défendu ?

— Ce que nous devons nous défendre, c'est d'entraîner à leur ruine, pour notre seul plaisir, de pauvres filles qui eussent pu être, comme d'autres, des femmes respectées, des mères de famille. Ce sont les filles du peuple qui servent à la débauche de la jeunesse élégante que vous admiriez tout à l'heure ; ce sont vos sœurs que ces messieurs troussent ! Mais allez donc demander à nos syndicats de s'occuper d'elles ; la protection de la femme, son droit au travail, le respect de son rôle social, ils se soucient de tout cela comme de rien.

— Il y en aura toujours, des femmes qui ne seront bonnes que pour la noce ; d'ailleurs il en faut...

— Il en faut, oui, pour le citoyen Girard qui pour éviter les charges d'une famille à élever, entend rester garçon.

— Pas indéfiniment pourtant... Ah !... si je vous disais que je songe à me mettre en ménage, dans les formes, bien entendu... la mairie... et surtout la fleur d'oranger... C'est que c'est vrai, voyez-vous, je crois bien que je vais me marier... Comme vous... A ce propos, nous allons donc vous perdre ?

— Qu'entendez-vous par là ?

— Bien sûr que votre dame voudra habiter les quartiers chics, et que, de votre côté, vous aurez bien d'autres affaires sur les bras que les nôtres.

— Détrompez-vous : celle qui sera bientôt ma femme continuera à être, comme elle l'est déjà, mon aide et mon soutien dans tout ce que je fais. Le

pavillon vous sera ouvert tout grand, comme autrefois...

Girard, à ces mots, ne put retenir un geste d'étonnement ; mais, comme ils arrivaient à la maison, la conversation fut interrompue.

Au moment de se séparer sous le porche, Girard se reprit :

— A propos, j'ai terminé la lecture de *l'Avant-Garde* que vous m'aviez prêté. Puis-je vous le rapporter chez vous ?

— Et moi vous offrir une tasse de thé ?

La bouilloire chantait sur la table, près de la lampe allumée, tandis que les deux jeunes gens, assis dans l'embrasure de la porte-fenêtre, recevaient du jardinet un peu de la fraîcheur de la nuit. Après un assez long silence, Girard revint au sujet qui le préoccupait évidemment, le prochain mariage d'Étienne.

— Votre beau-père voudra sûrement vous lancer dans la politique...

— Peut-être, mais, moi, je ne me laisserai pas faire.

— Vous feriez pourtant un fameux député. Tudieu ! Il n'y en a pas deux à la Chambre pour parler comme vous. Par ici, vous n'auriez qu'à lever le petit doigt...

— Je vous ai pourtant assez souvent exposé mes idées à ce sujet. Je suis trop indépendant de nature pour accepter jamais de m'inféoder à un parti ou à un comité électoral. D'ailleurs sur la question de programme, vous le savez aussi, je suis en désaccord avec vous. Vous êtes peut-être dans la logique pure lorsque vous voulez combattre et

ruiner les croyances religieuses, l'amour de la patrie, la force de l'armée ; vous l'êtes peut-être encore lorsque vous décrétez la lutte des classes jusqu'à l'anéantissement final du capitalisme. Mais moi je ne vous suis pas. J'aspire à une transformation et non à une destruction de la société. Quant à l'action directe, à la pression par menaces ou violences sur les particuliers et les pouvoirs publics, je les réprouve.

— Même s'ils ne veulent pas céder ?

— Soyons les plus forts par le nombre, et, sans violence, nous imposerons notre volonté. La grève générale, soit. Les tueries dans les rues, jamais ! Tout notre programme économique est réalisable par des moyens légaux.

— Même la suppression de la propriété ? Allons donc !

— Vouloir la supprimer complètement est une utopie. Chercher à la rendre accessible à tous est un programme réalisable. Et votre conception est non seulement utopiste, elle est même criminelle par les moyens qu'elle préconise. La haine n'a jamais enfanté rien de vrai ni de durable ; tôt ou tard ses armes se retournent contre elle. Mais Celui qui a dit : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même », nous a donné dans ce précepte la solution de tous les conflits sociaux.

— Jésus, n'est-ce pas ? Il en a dit, on lui en fait dire de toutes sortes, et pour tous les goûts.

— Il a dit les choses essentielles pour le salut de l'humanité.

— Il s'est fait passer pour le fils de Dieu.

— Vous l'êtes aussi, au même titre que lui...

Que ceux qui se sont chargés de raconter sa vie l'aient enjolivée de légendes regrettables, cela n'altère en rien le fond de sa doctrine. Il a dit, il redit à chacun de nous : « Suis-moi ! » Voyez-vous, Girard, bien des questions sont encore pour moi ténébreuses, mais une chose est certaine, c'est qu'en suivant Jésus je marche vers la lumière et la vérité. Tous mes efforts tendent à ne pas perdre de vue mon guide... et mon but.

— Et toutes les blagues que les curés nous font avaler sur son compte ?

— Laissez les blagues de côté. Mettez aussi de côté curés et pasteurs, puis cherchez vous-même...

— C'est cependant en son nom que le tribunal de l'Inquisition a grillé des milliers de pauvres bougres...

— Eh ! oui, je vous l'accorde. Il n'est pas une seule des iniquités qui ont désolé la conscience humaine que les Eglises n'aient défendue, la Bible à la main. Cela n'empêche pas que, dans ce livre écrit par des hommes forcément sujets à l'erreur, il n'y ait sur la personnalité du Christ des documents suffisamment précis pour nous permettre de le reconnaître et de lui donner sa vraie physionomie. Il nous apparaît alors comme un frère, en qui s'est faite la révélation de l'amour de Dieu pour l'humanité.

— Au moyen âge, vos idées sur la religion vous auraient conduit droit au bûcher. Vous avez de la chance de vivre à une époque où l'Église n'a plus les moyens de vous en demander compte. Quant à nous socialistes, notre hostilité contre la religion sous toutes ses formes est une nécessité de tactique.

C'est sur la religion comme sur l'armée que la classe des possédants s'appuie pour nous contenir. Lorsque ces deux forces viendront à lui manquer, elle sera à notre merci : à votre point de vue spécial, je crains pourtant que votre piété même ne nuise à votre action sur le peuple.

— Au point de vue électoral, j'en suis convaincu. Mais, je vous l'ai dit, je ne lui demanderai jamais rien, au peuple, je ne m'asservirai jamais à lui ; je n'en serai que plus fort pour agir envers lui et le servir selon ma conscience.

— Le peuple... Voyez-vous, vous l'avez pris par le cœur ; dans ce quartier il se ferait massacrer pour vous...

— Vous aussi ? fit Étienne en riant.

— Moi tout le premier, répondit l'ouvrier sur le même ton.

Plus tard, lorsque Étienne se retrouva seul dans son bureau, il repassa dans son esprit l'entretien qu'il venait d'avoir avec son voisin, et il en eut quelque tristesse. Ce Girard, songeait-il, était un bon ouvrier, aimant le travail, sobre et sans la moindre méchanceté ; et pourtant il suffisait de l'attirer sur le terrain des problèmes politiques et sociaux pour qu'instantanément il devînt haineux. Était-il seulement sincère ? Sa passion égalitaire ne serait-elle pas apaisée et satisfaite du jour où un coup de fortune ferait de lui l'égal de ceux qu'il enviait aujourd'hui ? Qu'on lui suppose du jour au lendemain vingt mille francs de rente et qu'on se demande ce qui lui resterait encore de cette généreuse ardeur à vouloir le bonheur de tous par la suppression de la richesse individuelle et par la mise en

commun des biens actuellement détenus par de rares privilégiés... Et, comme dans une vision cruelle, Etienne entrevoyait son ami Girard, mué en un bourgeois repu, apportant à défendre son bien contre ses anciens frères la même ardeur qu'il mettait autrefois à vouloir lui-même prendre d'assaut la citadelle capitaliste. Pouvait-il d'ailleurs en être autrement ? Avait-on jamais parlé au peuple d'autre chose que de l'assouvissement de ses appétits ? Dans tout ce programme communiste aucune place n'était réservée à la fraternité, à la solidarité sociale ; on apprenait aux prolétaires la haine des possédants, et on ne les instruisait pas de leurs devoirs. Aussi vivaient-ils tous sans aucun lien de charité entre eux. C'était à leur relèvement qu'Etienne voulait se consacrer. Sans doute il suivrait toujours avec une ardente sollicitude leurs efforts vers l'émancipation, mais surtout et plus que jamais il s'attachait à éveiller en eux le véritable amour du prochain qui va jusqu'au sacrifice de soi-même, et dont le Christ était la vivante personnification.

Depuis un moment déjà, Étienne avait quitté son bureau, et dans le silence de la nuit arpentait à pas lents l'allée du jardinet. Devant la figure du Christ que sa pensée venait d'évoquer, il s'arrêta, pris d'une intime émotion, puis, levant les yeux, il laissa monter très haut sa prière muette. Et il lui sembla que, du ciel tout scintillant d'étoiles, descendait en lui une paix joyeuse et confiante.

Puis, plus tard encore, ce fut une autre évocation : Marie était près de lui... Leurs deux âmes étaient étroitement unies dans un ravissement plein

de délices. Il ne serait plus seul maintenant dans la vie ; les heures tristes de son isolement étaient comptées, car maintenant, la place si longtemps vide à son foyer était retenue ; la femme aimée l'avait acceptée de lui et, en retour, lui avait donné son amour et sa vie. Et dans l'enchantement de cette vision il se laissa enfin vaincre par le sommeil.

Tous les soirs maintenant, il accourait boulevard Saint-Germain. Après le thé pris en compagnie de Mme Cadillac, celle-ci se retirait, les laissant, Marie et lui, l'un à l'autre jusqu'à l'heure du dîner. Souvent ils sortaient ensemble et par les quais de la Seine gagnaient les ombrages des Tuileries et des Champs-Elysées où dans la foule ils se sentaient délicieusement isolés. Parfois même ils se faisaient conduire au Bois où, tantôt sous la voûte feuillue des sentes écartées, tantôt le long des eaux tranquilles des lacs, ils se promenaient à pas lents. Mais leur plus grand bonheur c'était quand Marius, ayant dîné à la maison, proposait à Marie de reconduire tous deux Étienne rue des Fossés-Saint-Jacques. Tous les trois prolongeaient alors la soirée en devisant gaiement sous le vieux figuier et ne se séparaient qu'aux premières étoiles. A propos de réparations au pavillon qu'on allait commencer incessamment, Marius ne pouvait contenir son étonnement indigné. Quoi ? Du papier à quatre sous le rouleau, de la cretonne unie aux fenêtres, un mobilier de sanatorium ?

Et prenant son ton le plus grave, il prononçait :

— Mes petits, décidément vous êtes tous les deux encore plus toqués que je ne croyais !

Quant à M. Cadillac, auquel son collègue le député du septième arrondissement avait parlé du prodigieux succès d'éloquence du jeune Rabaud dans différentes réunions publiques, il avait peine à garder le secret de ses ambitions. Pour le quart d'heure il n'y avait qu'à se tenir coi, de crainte d'effaroucher Étienne. Mais, au moment propice on pourrait intervenir : il s'agirait alors d'éveiller son ambition, et de l'amener à poser sa candidature à la Chambre. Pour un homme de sa valeur, la tribune du Parlement vaudrait mieux que celle de la rue ; sa parole s'entendrait d'un bout à l'autre du pays ; il servirait, non plus un quartier de Paris, mais la France entière. Quelle belle avance alors pour le député de Nîmes, candidat à tous les portefeuilles, s'il pouvait mettre dans son jeu le prestige irrésistible du jeune tribun ! Mais il y avait du chemin à faire pour en arriver là. Pouvait-on concevoir, par exemple, qu'Étienne en était encore à ignorer ou à dédaigner la toute-puissance de la presse ? Il avait même eu sur le journalisme en général des mots malheureux. Corruption... vénalité... C'était vite dit ! Mais, en attendant, c'était le journal qui faisait et défaisait les réputations. Cela lui assurait une considération très suffisante, et c'était folie de la lui refuser.

A d'autres moments, il supputait, en bon père de famille, l'estimation des revenus dont disposerait le jeune ménage, et qui, déjà très avantageuse à l'heure actuelle, serait encore plus brillante au décès des vieux parents Rabaud.

C'était pour lui qui n'avait jamais su mettre un sou de côté, et qui n'avait rien à donner en dot à

sa fille, un grand soulagement, une chance inespérée de pouvoir la marier ainsi.

Sur ces entrefaites arriva la date fixée pour le voyage en Suisse. Il avait été convenu qu'après le départ des Cadillac Étienne achèverait à loisir l'installation du pavillon et qu'ensuite il les rejoindrait au Charmet, village au pied du Jura où ils passeraient en famille le mois d'août.

Mais, une fois seul à Paris, Étienne donna une telle impulsion à ses travaux qu'en moins d'une semaine tout était prêt et qu'il pouvait annoncer à Marie sa très prochaine arrivée. Il passerait par les Vosges où il s'arrêterait deux jours au plus chez ses amis de Raon, puis il filerait directement sur Bâle, Lausanne et le pays de Vaud.

Et maintenant, à la veille de se mettre en route, il prenait avec le père Philip ses derniers arrangements pour la garde du pavillon pendant son absence.

Ils faisaient ensemble le tour de la petite pelouse à laquelle il faudrait sans doute donner de temps à autre quelques arrosoirs d'eau, lorsque, sur le perron, apparut M. Keregal dont la tête sèche et brunie émergeait de la longue redingote comme d'une soutane.

— Quelle chance, mon cher Rabaud, de vous trouver chez vous! fit-il en s'avançant vivement. Je tenais à vous serrer la main avant votre départ; c'est bien demain, n'est-ce pas?...

— Demain soir, oui, cher monsieur... Mais croyez bien que je ne serais pas parti sans vous avoir encore...

— Beau voyage que celui que vous entreprenez,

mon ami, interrompit le professeur. Vous allez à la conquête du bonheur... Je vous envierais si j'avais trente ans de moins, mais, hélas!... Oh! jeunesse! moi qui t'aimais tant, pourquoi, pourquoi m'as-tu abandonné?.. Et il éclata de rire.

— Oui, un beau voyage, fit Étienne d'un air rêveur; et surtout ce bonheur qui m'attend! Je n'ose y croire...

— Et vous oseriez encore moins en douter. Ah! mon bon Rabaud, si quelqu'un a mérité le sien, c'est bien vous!.. Dites-moi, savez-vous que votre pavillon a fort bonne mine maintenant? Mais vous allez me faire voir l'intérieur; si vous y avez mis votre esthétique simplifiée, cela doit être curieux...

— Et cela est charmant, par-dessus le marché. Vous verrez combien les choses les plus simples se prêtent à l'harmonie et à l'élégance. C'est encore un de nos préjugés bourgeois de croire que pour faire beau, il faut faire du luxe. Tenez, montons au premier, voulez-vous?

Pendant la visite du logis, un second visiteur fit son apparition au jardin. C'était Girard, qui venait à son tour faire ses adieux et offrir ses services. Dès qu'Étienne fut libre, il le rejoignit sous le figuier, et après l'avoir remercié de sa démarche, il ajouta :

— Vous m'offrez vos services... Eh bien! je les accepte. Voici en quoi vous pourriez m'être extrêmement utile, tout en faisant une bonne œuvre de solidarité sociale. Venez dans mon bureau; je vous donnerai quelques adresses de gens vraiment malheureux que j'allais voir à peu près une fois

par semaine : vous irez les voir à ma place. Cela vous va-t-il ?

— Je ne saurais peut-être pas... Je veux bien... mais je n'ai guère l'habitude...

— Rien pourtant de plus simple : y aller de bon cœur, témoigner de l'intérêt aux gens, de la sympathie, leur donner au besoin un coup de main... A ce propos, vous verrez sur ma liste un chiffre en regard de chaque nom, et je vous laisserai une certaine somme... Bien entendu, en cas d'urgence, vous pourrez dépasser le chiffre indiqué. Et vous vous rendrez compte, mon brave ami, qu'on peut être bon socialiste tout en ayant un peu de charité. Il y a des misères qu'il faut soulager autrement qu'avec des phrases, des misères qui ne peuvent attendre. C'est aujourd'hui que les ventres sont vides, et l'ère nouvelle ne commencera que demain... dites-vous cela !

— Je veux bien... mais ça sera drôle... Ça me fait un effet... Enfin on peut toujours essayer. D'ailleurs avec vous il faut qu'on marche. Mais vous m'expliquerez encore bien tout... tout...

— Ne vous tourmentez pas. Vous avez du cœur, donc vous saurez vous en tirer. Et maintenant, rentrons, si vous voulez bien.

— Vous allez faire une longue absence peut-être ?

— Je serai de retour le 1er octobre.

— Deux mois... Enfin... au petit bonheur...

Une heure après, lorsque Girard remonta chez lui pour mettre sous clef l'enveloppe aux billets bleus qu'Étienne lui avait remise, il la considéra

longuement, puis, avec un tremblement d'émotion dans la voix, il dit tout bas :

— Et si maintenant il met quarante sous à son dîner... ce sera tout...

VI

Lorsque Étienne arriva, gare de l'Est, au quai du train de Nancy, il eut quelque peine à se frayer un chemin dans la cohue bruyante qui assiégeait les wagons. Aux portières des troisièmes surtout la bousculade était forte. Les cris, les apostrophes de toute nature, les rires de cette foule énervée par l'accablante chaleur et la fièvre du départ couvraient les appels des employés pressés par l'heure, et les « Attention, s'il vous plaît ! » des facteurs poussant vers les fourgons d'énormes piles de malles.

— Pourtant, se dit Étienne, je serais mieux en première ? Bah ! tant pis.

Et délibérément il monta dans un compartiment de troisième classe où il y avait encore une place libre.

— Pas même un coin... Bonne nuit en perspective !

Il jeta un coup d'œil sur ses compagnons de route, des soldats, un ouvrier et deux ou trois femmes dont l'une tenait un nourrisson dans ses bras. Bruyants et passablement éméchés, deux artilleurs se passaient un litre et buvaient au goulot tout en pestant et sacrant contre l'infernale chaleur qu'il faisait dans ce caisson où ils étaient enfermés. Mais

le bébé s'étant mis à pousser des cris, sa mère s'aperçut qu'il fallait le changer, ce qui ne se fit pas sans protestations de la part des voisins ; il ne se tut que lorsqu'il fut mis au sein, et alors les militaires, redevenus galants, se permirent de grosses plaisanteries auxquelles les femmes répondirent le verbe haut. On allait se disputer, lorsque heureusement le train se mit en marche. Ce fut un soulagement pour tous lorsqu'on eut dépassé le hall surchauffé de la gare, de sentir un peu de la fraîcheur de la nuit entrer par les fenêtres du wagon ; puis on eut la distraction du mouvement des voies à la sortie de Paris, les innombrables signaux rouges et blancs scintillant à perte de vue, le va-et-vient des machines au voisinage des rotondes du dépôt, les longues rames de wagons en manœuvre s'entrechoquant, le fracas des trains remontant vers Paris, puis la traversée en ouragan des gares de banlieue jusqu'au moment où, lancé dans la plaine libre, l'express se perdit dans la nuit.

Cependant les artilleurs, en prenant trop à leur aise avec leurs éclats de voix, s'attirèrent les observations de l'ouvrier assis en face d'eux et qui réclamait le silence pour ceux qui voulaient dormir. Ils le prirent si mal qu'une querelle sérieuse faillit s'ensuivre. Avec beaucoup de sang-froid et de fermeté Étienne parvint à apaiser les colères qui montaient et à rassurer les femmes qui déjà gémissaient bruyamment. Enfin, après quelques autres velléités de tapage nocturne, le silence s'établit et ne fut plus troublé que par les ronflements des dormeurs. Ne pouvant fermer l'œil, Étienne se rabattit sur son voisin, un chasseur du 10ᵉ bataillon, qui fumait

à la fenêtre ouverte et ils causèrent à demi-voix. Sur quelques mots de dédain à l'adresse de ces lourdauds d'artilleurs, le chasseur à pied se mit à parler du service si dur dans les garnisons de l'Est, du bon temps qu'il venait de passer à Paris pendant un congé de convalescence dans sa famille. Il était typographe de son métier, et au point de vue des idées, socialiste « possibiliste ». Ce fut un trait d'union entre lui et Etienne qui, à son tour, parla un peu de lui-même, de ses études et de son activité.

Et le train roulait toujours à toute vapeur, brûlant presque toutes les stations et ne s'arrêtant guère que pour changer de machine. Ainsi passèrent Épernay, Châlons, Bar-le-Duc, et déjà une vague bande de clarté apparaissant au levant annonçait l'aurore prochaine, lorsque Étienne et son voisin, à leur tour, succombèrent au sommeil.

Il faisait grand jour lorsque, peu après Nancy, Étienne rouvrit les yeux, et il fut surpris de voir que le compartiment s'était à peu près vidé pendant qu'il dormait.

Descendus les artilleurs, à Toul probablement ; disparus aussi la bonne femme et son nourrisson, ainsi que son voisin l'ouvrier. Mais il importait peu d'avoir maintenant ses aises ou non car, dans quelques instants, on allait être à Lunéville, où les voyageurs pour la direction de Saint-Dié devaient changer de train.

Pendant cette dernière partie du trajet, remontant la vallée de la Meurthe, le chasseur qui rejoignait son bataillon à Saint-Dié faisait, à sa manière, les honneurs du pays à Etienne :

— Bon pays pour la troupe, par ici ! Le soldat est partout bien reçu, quoique les gens ne soient pas riches ; mais tous ces Lorrains, c'est des bons Français ! Malheureusement les terres ne rapportent pas grand'chose... il n'y a que les prairies... et encore... il faut être de rudes travailleurs pour en tirer son pain ! Pourtant cette plaine de la Meurthe et toutes les vallées qui s'y abouchent comptent parmi les plus riches de tout l'Est, et cela, grâce à l'industrie. Voyez les fameuses cristalleries de Baccarat où nous arrivons, voyez ensuite les filatures et tissages des deux Raons et de la vallée de Senones, les papeteries d'Etival et, plus en amont, Saint-Dié couvert de fabriques ; puis encore plus loin jusqu'à la haute forêt, des filatures et des tissages, en veux-tu en voilà, tout le long de la rivière ! Ah ! les millionnaires ne manquent pas dans ce pays de pauvres gens ! Vous vous arrêtez à Raon-l'Étape ? Eh bien ! poussez jusqu'à Raon-les-Bois et vous pourrez y admirer un bel échantillon de la grande industrie d'aujourd'hui. L'an dernier nous y avons passé deux semaines, tout le bataillon, pour maintenir l'ordre pendant une grève. Mais n'est-ce pas infect de faire servir l'armée à de pareilles besognes ? C'est à vous dégoûter du métier !

Comme le train entrait en gare de Raon-l'Étape, Étienne aperçut sur le quai Jacques et Willy qui de loin l'appelaient et agitaient leurs chapeaux ; puis, avant l'arrêt complet, ils se précipitèrent à la portière du wagon en poussant de joyeuses exclamations de bienvenue. Ayant serré la main à son compagnon de route, Étienne s'abandonna à ses

jeunes amis qui rapidement l'entraînèrent vers la sortie où le break stationnait.

Leur accueil si plein de cordialité lui causait une joie profonde, car il sentait qu'il était pour eux plus qu'une banale connaissance qu'on avait plaisir à retrouver.

Et en effet, pour Jacques comme pour Willy, il était vraiment l'ami, celui qui savait les comprendre, s'intéresser à tout ce qui les concernait, être jeune avec eux, celui qu'ils sentaient toujours de moitié dans leurs peines comme dans leurs joies.

Lorsqu'au trot allongé des deux postières le break roula sur la grande route, Étienne eut fort à faire pour répondre aux questions qui l'assaillaient. Son mariage? Fin septembre sans doute, à Alais ou peut-être à Nîmes. Les Cadillac? Au Charmet où il allait les rejoindre, un petit village vaudois au pied du Jura. Le pavillon? Rajeuni et tout pimpant avec ses persiennes blanches, il n'attendait plus que ses hôtes... Puis il demanda grâce pour pouvoir à son aise admirer cette vallée vosgienne qu'il parcourait pour la première fois. Quelle impression de verdure et de fraîcheur s'en dégageait pour le voyageur sortant de la poussière étouffante du Paris de l'été!

Les tons verts si francs et si riches des prés où la petite rivière semblait un ruban d'améthyste négligemment jeté, faisaient opposition avec le velours sombre des sapins revêtant la montagne. Une brise légère descendait au fil de l'eau mélangeant au passage le parfum des graminées en fleurs aux senteurs résineuses du bois. Elle caressait les lèvres et les faisait sourire...

— Et voici sans doute Raon-les-Bois ? demanda Étienne en désignant le village qui, au dernier tournant de la route, venait d'apparaître comme en un changement de décor.

— Parfaitement, c'est lui, répondit Willy très en verve. Permettez-moi de faire les présentations en règle : Raon, la perle de la vallée, le trésor de la dynastie des Steiner !... Monsieur Étienne Rabaud, de Paris, lui-même une perle de grand prix, un trésor de vertus exquises...

— N'aura-t-il pas bientôt fini, ce fumiste ! s'exclama Etienne dans un éclat de rire, en secouant Willy à tour de bras. Laissez-moi m'extasier... Oui, Raon est bien un bijou enchâssé dans une coupe de verdure... Décidément les Vosges ont un cachet qui n'appartient qu'à elles. Toutes ces croupes tapissées de forêts de sapins... sont-elles harmonieuses ! Mais où est donc le Donon ?

— On ne le voit pas d'ici, fit observer Jacques ; nous vous y conduirons demain, si le temps est beau, n'est-ce pas ? Willy.

— C'est exact ! fit celui-ci. Au reste, voici le programme que nous te soumettrons : Aujourd'hui, repos, flâneries et, si le cœur t'en dit, tennis ; le soir dîner de gala au château... Boum ! Demain, le Donon, puis dîner de grand gala chez les Jeandelize. Après-demain...

— Après-demain, interrompit Étienne, départ pour Bâle, s'il vous plaît...

— Tu rêves ? s'écria Willy. Déjà partir ? Mais c'est monstrueux ! Et la pêche, la chasse !... Que vont penser nos chevreuils ? T'imagines-tu donc que nous te laisserons filer ainsi ?

La discussion sur ce sujet continuait encore, lorsque le break atteignit le village et ensuite la grille du parc. On était arrivé. M. et Mme Steiner firent à leur hôte un accueil où un peu de curiosité se mêlait aux efforts qu'ils faisaient pour être très aimables, puis ils le laissèrent s'installer dans la plus belle des chambres d'amis en lui donnant rendez-vous pour l'heure du « lunch ».

Lorsque vers midi, M. Steiner revint des bureaux des usines, il trouva Etienne assis sur la terrasse au milieu des enfants :

— C'est parfait ! se dit-il ; à peine arrivé, il a déjà toute la jeunesse à ses trousses... même Adda !... Puis s'étant approché, il ajouta d'un ton plaisant...

— Eh bien ! monsieur Rabaud, vous voilà prisonnier ! Vous avez donc fait connaissance avec ces moutards ? ajouta-t-il en désignant les deux petits qui s'étaient juchés sur les genoux d'Etienne. Voilà Rico ! Et celui-ci, c'est Poulot !

— Je ne suis pas Poulot, je suis Paul Steiner, de Raon, s'écria le petit d'un air indigné. Et je suis un grand... j'ai six ans !

— Nous sommes déjà de vieux amis, fit Étienne en se dégageant ; nous venons de faire des visites ensemble... les écuries, le chenil, le poulailler... nous avons tout vu !

— Je ne t'ai pas encore montré mes lapins et mes pigeons... déclara le nommé Rico. Tu veux venir, dis ?

— Ce sera pour l'après-midi, fit remarquer M. Steiner. Voilà le gong qui nous appelle. A table, enfants !

Au cours du repas la conversation entre grandes personnes eut d'abord un peu de peine à s'établir... Il y avait des trous, que fort heureusement le babillage des enfants servit à remplir. Les Steiner, madame surtout, avaient des curiosités qu'ils brûlaient de satisfaire... Ce Rabaud, d'après tout ce qu'ils en avaient entendu raconter, devait être si original, si différent des autres ! Et c'était presque une déception pour eux de le trouver très simple, sans rien qui les scandalisât, presque bon enfant.

A propos de l'emploi de son temps pendant son trop court séjour à Raon, M. Steiner lui demanda si une visite des usines l'intéresserait.

— Dans ce cas, ajouta-t-il, nous pourrions y faire un tour après le déjeuner ; vous pourrez ainsi vous rendre compte de ce que, nous autres industriels, nous faisons pour nos ouvriers. Mon Dieu ! oui... je ne le cache pas... et c'est notre honneur de dépenser largement en vue d'accroître leur bien-être, sans attendre d'ailleurs de leur part la moindre reconnaissance. Il semble, au contraire, que plus on fait pour eux, plus leurs exigences s'accroissent et se multiplient. C'est presque à vous en dégoûter...

Mme Steiner vit là un joint pour y glisser une question :

— Ces problèmes sociaux vous intéressent un peu, n'est-il pas vrai ? monsieur Rabaud. Notre fils nous a dit que vous les aviez travaillés à l'École des Hautes Etudes...

— Ils m'intéressent beaucoup, madame, répondit Étienne. Aujourd'hui d'ailleurs, qui peut rester indifférent à des problèmes qui mettent en jeu la constitution même de la société ?

— La croyez-vous sérieusement menacée ? demanda M. Steiner.

— Du tout, du tout, répondit Étienne ; mais le malaise dont elle souffre indique pourtant un mal latent dont il faudrait chercher le remède.

— Ce ne sont pas en tout cas les médecins qui manquent. Et quels médecins ! Mais vous personnellement, avez-vous une panacée toute prête ?

— Je n'en ai pas, et très sincèrement je crois qu'il n'y en a pas, du moins tant que l'homme sera ce qu'il est, c'est-à-dire asservi au mal. La plupart des réformateurs sociaux ou des philanthropes poursuivent une réforme superficielle. Ils se font illusion sur la gravité du mal. C'est l'extérieur de l'existence humaine et non pas le fond qu'ils visent à changer. Là est leur erreur.

— Très bien, cher monsieur, très bien, fit M. Steiner avec un geste approbateur. Que le peuple ait de la religion, et il sera heureux. Là où le prêtre est honoré, la question sociale ne se pose pas. Mais, que diantre voulez-vous qu'il advienne à un pays où il est sans cesse bafoué ? C'est alors le déchaînement de tous les appétits. Voyez-vous, autrefois on respectait le curé et le gendarme, et tout le monde était content. Aujourd'hui, il n'y a plus que des révoltés.

— Hélas ! soupira Mme Steiner. Mais vous, cher monsieur, vous êtes protestant, n'est-ce pas ? Eh bien ! avez-vous observé si, parmi vos coreligionnaires, l'irréligion faisait les mêmes progrès effrayants que chez nous ?

— Je suis protestant, il est vrai. Mais une bonne moitié de ma famille appartient à la religion catho-

lique et c'est peut-être à cette double origine que je suis redevable d'une certaine largeur d'idées... Quoi qu'il en soit, je vous avouerai que je fais peu de cas des différences de doctrine qui séparent les deux Eglises. Elles ne portent pas sur le fond, sur ce qui est essentiel; et ceci explique pourquoi il y a autant d'irréligion chez nous que chez vous. Ces différences ne sont qu'affaires de théologie. Et celle-ci peut étudier les manifestations religieuses, formuler des dogmes, mais elle ne peut produire la vie.

M. et Mme Steiner se regardèrent surpris. Leur hôte, évidemment, cultivait le paradoxe. Qu'allaient-ils entendre encore ! Mais Etienne ne poussa pas plus loin le développement de sa pensée. Du reste M. Steiner reprenait la parole.

— Ne croyez-vous pas cependant, qu'indépendamment des questions de doctrine il y ait dans le catholicisme une force qui lui soit propre et qui tienne autant au principe d'autorité qui est à sa base, qu'à sa puissante organisation hiérarchique et aux pompes si impressionnantes de son culte? Convenez qu'entre un évêque crossé et mitré, doré comme une châsse et un pauvre ministre protestant en robe d'avocat, le prestige est tout en faveur du premier.

Ce merveilleux argument provoqua chez Étienne un accès de franche gaîté :

— C'est peut-être, ajouta-t-il, riant toujours, cette raison qui m'a fait renoncer au ministère pastoral? Mais ce prestige a-t-il encore quelque action sur le peuple? Là est la question... Ici, par exemple, à Raon, lorsque Monseigneur, en tournée de

confirmation, officie pontificalement, estimez-vous qu'il fasse dans l'âme du peuple une impression vraiment profonde et durable?

— Ah! ne me parlez pas des gens d'ici, de nos ouvriers! repartit M. Steiner avec véhémence; leur irréligion n'a d'égale que leur ingratitude.

Et il se lança une fois de plus dans un amer réquisitoire contre le personnel des usines. Fort heureusement les enfants, que cette longue discussion importunait, devinrent plus bruyants, ce qui y coupa court. D'ailleurs le déjeuner touchait à sa fin. Pendant le dessert il ne fut plus question que de promenades, de chasse, de pêche et autres distractions pour lesquelles Raon était un centre incomparable. Puisqu'il n'y avait pas moyen d'y retenir Etienne plus de quarante-huit heures, la partie au Donon fut fixée au lendemain, et l'organisation en fut confiée aux soins de Willy; puis aussitôt le café pris sur la terrasse, M. Steiner emmena son hôte à la visite des fabriques.

La maison Steiner, Maréchal et Cie, s'enorgueillissait à juste titre de la perfection de son outillage industriel. Depuis les salles de batteurs et de cardes où le coton, extrait des balles, subissait un premier traitement, jusqu'à celles des bancs à broches et des métiers à filer « self-acting » où, amené à l'état de fil ténu, il s'enroulait en canettes prêtes à être portées au tissage, partout régnaient un ordre et une propreté irréprochables. Sous l'œil des contremaîtres, ouvriers et ouvrières, blancs de coton, servaient silencieusement leurs machines; au passage des deux visiteurs ils leur jetèrent à peine un coup d'œil qu'Etienne sentit chargé de rancune

et d'envie. L'aspect chétif et malingre de la plupart d'entre eux le frappa; l'atmosphère des fabriques n'était évidemment pas favorable à un développement physique normal. Fallait-il que l'appât des salaires fût irrésistible pour que les travailleurs préférassent le labeur de l'industrie à celui des champs! Toute cette race vosgienne, réputée jadis si robuste, allait sûrement à une irrémédiable déchéance.

Cependant M. Steiner s'était arrêté et, une navette en main, faisait remarquer à Étienne l'extrême ténuité du fil de coton.

— C'est le plus fin numéro fabriqué en France, disait-il ; avec une livre de coton nous faisons trois, quatre et même cinq cent mille mètres de fil ! Jugez ! C'est une spécialité de notre maison, qui pour cet article fait concurrence à Manchester. Dans un instant vous le verrez sur le mètier à tisser, et vous pourrez encore mieux juger de ce que doivent être les machines pour arriver à travailler quelque chose d'aussi fragile.

— Elles sont admirables, vos machines... et elles ont meilleure mine que vos ouvriers...

— N'est-ce pas ? fit M. Steiner avec un petit rire mauvais... C'est qu'aussi elles n'en ont pas les vices, nos bonnes machines. Elles ne connaissent pas la soûlerie, la débauche et tout ce qui s'ensuit comme ces messieurs du syndicat... Ah ! ils sont beaux, en effet .. regardez-les-donc !

Et la visite se continua au tissage où, dans le fracas assourdissant des métiers, les voix ne s'entendaient plus. Aussi ne firent-ils que traverser rapidement une salle, mais M. Steiner reprit ses

explications en promenant Étienne à travers les halls des chaudières, des machines motrices et des dynamos de l'éclairage, puis dans les magasins où les pièces de tissu étaient empaquetées pour l'expédition.

— Je vais maintenant vous faire voir nos institutions philanthropiques, fit M. Steiner en accentuant ces mots avec complaisance. Vous verrez ainsi que, pour des exploiteurs, nous nous entendons assez bien à nous sacrifier nous-mêmes. Tenez, voici l'économat où, au prix coûtant, l'ouvrier se procure tout : chaussures, vêtements, épicerie, lard, pommes de terre et le reste, la manutention, le local et le personnel restant à notre charge,

— Et comment s'acquitte-t-il ?

— Pas même besoin pour cela de mettre la main à la poche. Il prend au magasin ce qu'il veut et nous en débitons son compte. Que peut-on rêver de mieux ? Eh bien, — chose inconcevable ! — mes jolis syndiqués n'en veulent plus de notre économat ! Et le motif ? Ils allèguent que nous en empochons les bénéfices ! C'est à se tordre, hein ?

Il était près de quatre heures lorsqu'après avoir passé par les bâtiments de l'économat, le réfectoire, le gymnase, les bains, le dispensaire et la crèche, M. Steiner et Étienne arrivèrent au pavillon des bureaux.

— Eh bien ! mon cher monsieur Rabaud, fit le premier, vous venez de voir tout ce que nous, patrons, nous avons réalisé en faveur de notre personnel. Qu'en pensez-vous ?

— Je dis, répondit Étienne après un moment de réflexion, je dis que c'est de l'excellent patronat.

— Et du bon socialisme, j'espère ?

— Hélas ! non. N'oubliez pas que le socialisme prétend vous exproprier et qu'il ne sera pas satisfait à moins...

— Ah ! qu'il y vienne ! s'écria M. Steiner dans un violent accès de rire. Je l'attends de pied ferme !

C'est sur ces mots que la visite prit fin. Étienne qui se souciait peu d'entamer une nouvelle discussion et qui d'ailleurs tenait à voir encore les Jeandelize, se déclara très satisfait de tout ce qu'il avait vu, et, après avoir remercié son guide, il prit congé de lui.

De la porte monumentale des usines à la place du village, il trouva facilement son chemin, et quelques instants après il sonnait à la grille du docteur.

Ce fut Jacques lui-même qui vint lui ouvrir la porte.

— Je t'ai aperçu depuis ma fenêtre... là-haut... la mansarde... et tu peux croire que je n'ai pas été long à dégringoler l'escalier ! Ma mère est ici sous la tonnelle avec les petites. Quant à mon père, il n'a pas encore fini sa consultation ; mais il n'en a plus pour longtemps.

Et il entraîna Étienne dans le coin du jardin où, sous le berceau de chèvrefeuille et de vigne vierge, Mme Jeandelize, un grand saladier sur les genoux, était en train d'écosser des petits pois tandis qu'à ses pieds les gamines, Rosette et Suzon, faisaient avec des moules de bois des gâteaux dans le sable.

Vivement elle mit de côté son saladier et se leva pour recevoir le visiteur que son fils lui amenait.

Puis elle s'excusa, gênée d'avoir été surprise dans ses occupations de ménagère, et proposa qu'on entrât au salon.

— Et pourquoi donc? madame, fit Étienne ; ne sommes-nous pas très bien ici? Je vous en prie, ne vous dérangez pas pour moi. Et aussitôt il se mit à causer très cordialement. Avisant les petites, il les appela, leur demanda leur nom, admira leurs moulages et, un peu plus, se serait mis lui-même à en faire avec elles. Pendant ce temps, le docteur prévenu par Jacques avait rondement expédié sa dernière consultation et arrivait empressé de serrer la main de ce précieux ami de son fils.

— Vous venez de l'usine, dit-il, après les paroles de bienvenue ; si vous en avez fait le tour complet, vous devez être fatigué et altéré... Jacques, cherche-nous donc de la bière... Mais tout cela vaut la peine d'être vu. Ces messieurs ont créé là un établissement modèle. Ce sont d'ailleurs tous deux des industriels remarquables, et s'ils sont devenus très riches, c'est qu'ils ont travaillé dur. Encore maintenant les difficultés et les ennuis de toutes sortes ne leur manquent pas. Monsieur Steiner vous aura sans doute parlé de ses ouvriers, de la grève de l'an dernier et de celle qu'ils redoutent encore?

— Il s'est, en effet, beaucoup plaint à moi de son personnel. Celui-ci est-il donc vraiment aussi mal disposé pour lui qu'il le prétend ?

— Hum... Si cela est vrai, la réciproque ne l'est pas moins... Les ouvriers ici sont comme partout ailleurs. Ils sont mécontents, cela n'est pas douteux. Mais trouvez-moi une usine, un pays où les

travailleurs soient contents de leur sort ? Autrefois, avec des salaires moindres et plus d'heures de travail, ils ne se plaignaient pas ; ils étaient malheureux... mais qu'y faire ?... il fallait bien, disait-on, qu'il y eût de la misère dans le monde... Aujourd'hui, au contraire, l'ouvrier raisonne, et il proteste ; il parle haut et parfois même il menace... Entre le patron et lui la lutte est ouverte ; voilà le fait : je ne le discute pas... je constate ! Mais seul, l'ouvrier ne pouvait rien : de là les syndicats. Aujourd'hui que ceux-ci, conscients de leur force, prétendent traiter avec l'employeur d'égal à égal, celui-ci se rebiffe, refuse de les reconnaître, cherche à les briser... Et ainsi les malentendus et les conflits s'aggravent de jour en jour. Comment sortir de là ?

— Il me semble, fit observer Étienne, que le refus des patrons de reconnaître les syndicats et de traiter avec eux, est injustifiable. Ils prétendent avoir le droit d'ignorer la main-d'œuvre collective et en quelque sorte anonyme. Qu'est-ce à dire ? Les ouvriers ne sont-ils pas tenus, eux, de reconnaître le patronat collectif et anonyme ? Une société par actions est-elle autre chose qu'un syndicat de capitalistes ? Le groupement de la main-d'œuvre est-il moins légitime que celui du capital ? En réalité, il serait très désirable qu'une loi, complément de celle de 1884, imposât formellement au patronat la reconnaissance des syndicats ouvriers. Une fois égaux en droit, capital et main-d'œuvre arriveraient plus facilement à s'entendre, pour le plus grand profit de chacun. Ce serait la fin des hostilités. Il faudra bien qu'on y arrive !

— D'accord ! Mais je ne me figure pas bien

monsieur Steiner représentant de ses commanditaires discutant le prix de main-d'œuvre avec le représentant attitré de ses ouvriers. Pour en arriver là il faudrait qu'il consentît à sacrifier son orgueil intraitable et son instinct de despotisme.

— La loi qui l'y obligerait lui rendrait service, ne serait-ce qu'en le délivrant d'un des sept péchés capitaux, fit Étienne en riant.

Mais la bière était fraîche et moussait dans les verres.

— A votre santé! fit le docteur, en vidant le sien d'un trait, et à l'avènement d'une ère de fraternité entre tous les hommes!

Puis, sur l'intervention de Mme Jeandelize, on parla de Jacques, de ses examens d'octobre et de son entrée à la Faculté de Médecine. Il s'agissait aussi de lui trouver une chambre au quartier latin, et c'était là pour sa mère la principale préoccupation.

— J'y ai aussi songé, fit Étienne, et voici ce que je vous propose. Il y a encore une pièce disponible au troisième, chez mon propriétaire. Elle est mansardée, mais grande, bien orientée et propre. Jacques y serait, je crois, très bien. Il aurait comme voisins de palier mon ami Girard, un ouvrier relieur qu'il connaît d'ailleurs pour l'avoir vu chez moi, et un vieil employé de la mairie du septième, très brave homme. Quant au prix, je ne puis vous donner de chiffre exact, mais il est certainement très abordable.

Cette proposition fut accueillie avec empressement surtout par Jacques qui se réjouissait de ce voisinage immédiat du pavillon. Étienne se

chargea donc d'écrire au concierge pour cette location.

Puis comme l'heure s'avançait et qu'il y avait encore avant le dîner grand match de tennis au château, il demanda la permission de se retirer en emmenant Jacques qu'on attendait aussi.

Au dîner qui suivit, très long et passablement cérémonieux, Étienne eut pour voisine la très charmante sœur de Willy. Adda, qui pouvait avoir douze ans environ, était une blonde au teint très pur, aux yeux d'un bleu de pervenche. Très enfant encore, elle avait pourtant dans l'expression une gravité précoce qui frappa Etienne. Il fut surpris de la voir parler très simplement des visites que sa mère lui permettait de faire à la crèche et même à l'hôpital. C'était une joie pour elle d'aider les bonnes sœurs à débarbouiller les bébés ou à préparer les tisanes. Lorsque le docteur la surprenait dans ces occupations, il la plaisantait, l'appelant « ma petite sœur novice » et lui demandant si elle ne voulait pas l'assister dans les opérations et les pansements. En sa qualité de futur médecin, Jacques était son grand favori, et elle l'enviait de pouvoir apprendre tout ce qu'il fallait savoir pour « guérir les pauvres malades ». Quant à elle, il faudrait qu'elle se contentât d'être sœur de charité, et en disant cela, elle poussait un soupir de résignation qui amusa beaucoup Étienne. Cette future sœur de charité, songea-t-il, ferait tout aussi bien une épouse idéale pour le jeune D[r] Jacques Jeandelize ?

Puis ce fut l'excursion au Donon qui vint sur le tapis et fut discutée d'un bout à l'autre de la

table. Adda aurait bien voulu en être, mais sa mère s'y refusa et Willy, d'autre part, prétendit que pour cette journée Jacques et lui voulaient avoir Étienne à eux seuls.

Le lendemain donc, vers le milieu de la matinée, une voiture de chasse emportait les trois touristes vers le massif montagneux qu'on voyait, à quelques kilomètres de là, barrer l'horizon. Suivant une pente assez rapide le trajet remontait la vallée de plus en plus étroite et sauvage. A certains endroits les sapins se rapprochaient de la rivière au point de laisser à peine à la route la place pour passer ; ailleurs c'étaient des prés humides semés de blocs de rochers et de bouquets d'arbres, ou bien encore, près d'une scierie, quelques maigres champs d'avoine et de pommes de terre. On traversa un village, une cinquantaine de pauvres maisons groupées autour de l'église et qui donnait bien l'impression de ce que devait être Raon-les-Bois avant son accession à la fortune. Puis ce fut la dernière habitation de la vallée, une maison forestière accolée aux flancs de la montagne où la rivière prenait sa source.

— Ici, fit observer Willy, on accorde aux chevaux dix minutes pour souffler, car la côte du Donon que nous allons monter n'est pas pour eux une bagatelle. Il y a, chez le forestier, un kirsch assez bon, si le cœur vous en dit. Non? Eh bien! nous allons dans un instant nous remettre en route...

Maintenant on gravissait la côte du Donon par une route en lacet que les sapins couvraient de leur ombre. Leurs troncs moussus s'élançaient sous la voûte des branches comme les colonnes innombrables d'une mystérieuse cathédrale; dans les sous-

bois, ronces, houx et framboisiers, mêlés aux jeunes pousses d'épicéas, formaient des taillis impénétrables, retraites affectionnées des chevreuils et où abondaient la fougère et le myrtille. Çà et là un rayon de soleil, perçant le dôme se jouait sur les mousses ou caressait la corolle de quelque digitale solitaire.

On était à peu près à mi-chemin du col lorsque Willy signala, au bord de la route, un poteau de fonte surmonté d'un écusson aux armes de l'empire d'Allemagne :

— La frontière... fit-il à voix presque basse. Les autres, silencieux, regardaient...

Puis Jacques d'un ton de colère concentrée murmura :

— Qui le renversera ?...

Ils étaient encore sous le coup de cette impression lorsqu'à un tournant de la route ils se trouvèrent face à face avec un grand gaillard à barbe rousse, et qui, sanglé dans un uniforme sombre, la main dans la bretelle du fusil, les regardait, immobile...

— Un douanier... un Allemand, dit encore Jacques... Allons-nous-en... Cela me dégoûte... retournons chez nous !

Mais Étienne et Willy protestèrent. Manquer le Donon à cause d'un douanier ? Jamais de la vie ! D'ailleurs la présence d'un Allemand sur cette terre lorraine l'empêcherait-elle donc d'être française jusqu'au fond des entrailles ?

— Allez, Michel, passons vite ! Et les chevaux enlevés d'un vigoureux coup de fouet partirent à fond de train.

Enfin, après un dernier lacet, on atteignit le col. La route, à cet endroit, longeait la crête pendant une centaine de pas, puis, s'infléchissant brusquement, faisait le plongeon en pleine forêt sur le versant opposé.

Et là tout près, en face, dominant de son front chauve toutes les autres cimes, le Donon dressait son orgueilleuse carrure. Ce fut un cri d'admiration lorsqu'il apparut... On aurait voulu, tout de suite, courir à l'assaut..,

— Halte-là, fit Willy ; d'abord le déjeuner ! Au bord de la route, l'hôtel-chalet « Welleda », prévenu la veille, attendait ses hôtes et leur fit un accueil distingué ; après quoi l'ascension du sommet, une demi-heure de marche très facile, eut enfin son tour.

— Voici la suite du programme, reprit Willy, avec la gravité d'un agent de « Cook and Son ». Une heure d'arrêt là-haut, puis descente par le petit Donon et le Golbery et exploration à l'aventure des parties les plus sauvages de la forêt... sapins centenaires... rencontre probable de gros gibier, cerfs et biches... chances sérieuses de nous perdre et d'errer pendant des heures dans ces déserts avant de regagner la bonne direction, mais alors, certitude de trouver au pied de la côte la voiture nous attendant.

Le sommet du Grand Donon se présente sous l'aspect d'une plate-forme allongée couverte en partie par deux ou trois grandes pierres plates que l'on veut bien considérer comme des dolmens authentiques. Près d'elles se dresse une manière de petit musée de pierre brute et qui, derrière une

grille, laisse voir des morceaux de sculpture vaguement gallo-romaine. Assis sur le rebord de la grande dalle, les trois amis portaient de tous côtés leurs regards émerveillés. A leurs pieds, les croupes boisées montaient et descendaient comme les vagues d'une mer démontée. Du côté lorrain elles s'étendaient à perte de vue jusqu'aux plaines brumeuses où luisaient des étangs. Sur le versant d'Alsace, elles tombaient presque à pic dans la vallée de la Bruche puis remontaient de même sur le versant opposé pour se souder au massif dont Sainte-Odile est le centre. En ce point la rivière, lorraine de nom comme d'origine, débouchait dans la plaine d'Alsace qui, de Wissembourg à Bâle, formait un prodigieux panorama au fond duquel on distinguait encore la silhouette bleuâtre de la Forêt-Noire et la ligne argentée du Rhin.

Depuis un moment Willy fixait très attentivement un point de l'horizon. Tout à coup il s'écria :

— La voilà ! Et il montrait de sa canne, une fine aiguille qui là-bas, près du grand fleuve, se dressait comme un phare...

— La cathédrale... Strasbourg !... cria Jacques. Et il se mit à lancer à tue-tête les fameux couplets :

Nous l'avons eu, votre Rhin Allemand,
Il a tenu dans notre verre...

Puis se tournant vers Étienne il ajouta : — N'est-il pas douloureux de voir aujourd'hui l'Alsace sous la botte du Kaiser ? Pouvons-nous faire autrement que de haïr ceux qui nous l'ont ravie ? Mais alors, que devient la fraternité des hommes ?

Coup sur coup ces questions s'étaient succédé sur un ton d'âpreté presque agressive.

— Jacques, mon ami, tu es insensé, répondit Étienne avec véhémence : La fraternité des hommes n'est pas exclusive de l'idée de patrie, pas plus que de l'idée de famille. Elle en est, au contraire, l'origine et le fondement. Mais elle ne s'enferme pas dans ces limites : son champ, c'est l'humanité. Donc un Allemand, quel qu'il soit, est ton frère...

— Tiens, reprit Jacques, vois cet oiseau de proie, un milan, je crois, qui, à nos pieds, tournoie au-dessus de la forêt. Est-il Français, est-il Allemand ? Il n'en sait rien... ou il s'en fiche... Je conçois cela... Mais, nous, nous ne sommes pas des bêtes !

— Sans doute, mon vieux, car alors nous ressemblerions à cet oiseau de proie qui pourra passer et repasser à portée de sa femelle blessée sans songer à lui porter secours. Mais toi, Dieu merci, tu aurais vu tomber le douanier allemand que nous avons rencontré ce matin qu'aussitôt tu aurais sauté de voiture pour lui offrir tes services. Pourquoi ? Parce que c'est un homme, après tout... et ton frère ! Tu ne sortiras pas de là ! Comme toi, je porte douloureusement le deuil de l'Alsace, mais au-dessus de ce sentiment, je place l'amour que je veux avoir, malgré tout, pour le dernier des hommes, pour celui dont j'aurais le plus à souffrir !

— Ce qui ne t'empêcherait pas, fit observer Willy en riant, de lui envoyer, si tu étais soldat, une balle dans la tête, à l'occasion....

— Soldat, reprit gravement Étienne, je ferai mon devoir. Mais je proclame ici de toutes mes forces,

et au risque de passer à vos yeux pour antipatriote, à ce moment même, au dedans de moi grondera une protestation indignée contre cette monstrueuse iniquité qui aura armé mon bras contre mon prochain !

Il y eut un moment de silence, presque de gêne à ces dernières paroles que ni Jacques ni Willy n'osèrent relever.

Etienne promenait ses regards sur la plaine immense déployée sous ses yeux comme une carte géographique ; il se faisait nommer les villes, les villages, les voies de communication, les cours d'eau... Là-bas, très loin dans le sud, c'était la frontière suisse qu'il franchirait le lendemain. Puis ce serait le pays de Vaud... le Charmet...

Et ainsi, ils étaient amenés insensiblement à parler de ce que l'avenir leur réservait à chacun.

Pour Étienne, c'était un bonheur qui lui semblait presque trop grand... Willy envisageait son installation à Paris, la Sorbonne et surtout la liberté complète dont il allait jouir. Quant à Jacques, il voyait le travail acharné dans sa mansarde et à l'École de Médecine, avec la volonté d'arriver coûte que coûte...

Songeant aux embûches, aux périls auxquels allaient être exposés bientôt les deux jeunes gens qu'il aimait, Étienne avait à cœur de les avertir, de les mettre en garde contre le mal ; il aurait voulu leur fournir des armes sûres pour s'en défendre. Sans doute ils l'écoutaient avec toute l'affection qui les attachait à lui ; ils répondaient à ses appels en toute sincérité et droiture ; mais que valaient les meilleures volontés et les promesses au moment

décisif de la tentation si elles n'étaient pas soutenues par une force plus puissante que notre propre force?

Cependant l'heure s'avançant ils s'étaient levés pour repartir.

— Encore un dernier coup d'œil autour de nous, fit Willy, puis en avant ! Nous avons en perspective au moins quatre heures de marche en pleine forêt avant de nous retrouver dans la vallée de Raon. Il faut donc se hâter. Adieu, vieux Donon !

— Eh bien ! oui, reprit à son tour Etienne, s'abandonnant à une émotion soudaine, faisons nos adieux au Donon où nous venons de passer une heure inoubliable. Et avant de nous en éloigner, donnons-nous la main, voulez-vous, en témoignage de l'amitié qui nous unit. Elle remonte loin, cette bonne et solide amitié... et j'espère qu'avec les vigoureuses racines qu'elle a poussées dans nos cœurs elle n'est pas près de dépérir. En tout cas, n'oubliez jamais ceci : quoi qu'il vous advienne, bien ou mal, partout et toujours, comptez sur moi. Il y a dans la vie des heures où l'on se dit : Ah ! si j'avais un ami ! Eh bien, si jamais vous êtes dans une de ces heures où l'on croit tout perdu, dites-vous : J'ai encore un ami ! et venez à moi. Ensemble nous prendrons des forces nouvelles pour livrer le bon combat !

Puis d'une voix redevenue joyeuse, il s'écria : Rendez-vous en octobre rue des Fossés Saint-Jacques. Et maintenant : En route, mauvaise troupe !

VII

A quelque cent mètres du Charmet on rencontre les forêts du Jura qui, de là, montent presque à pic jusqu'à la Dôle, un des sommets les plus élevés de toute la chaîne. Au pied de la montagne le relief du sol est assez mouvementé, puis peu à peu il se nivelle et descend doucement vers la plaine du Léman. Les terres en lisière des bois, en général tufières et caillouteuses, sont peu estimées des agriculteurs, mais, là du moins où l'eau ne manque pas, elles sont recherchées par les amateurs de villégiatures pittoresques, à cause de la vue très étendue dont on y jouit ; aussi, en plusieurs points s'élèvent des maisons de campagne qui pendant l'été reçoivent leurs hôtes de la ville. Au-dessus du Charmet, l'un de ces domaines appartient à une famille du pays qui y exploite l'Hôtel-Pension de la Croix-Blanche. C'est une maison déjà ancienne qui sous le même toit immense abrite un corps de logis pour une quinzaine de personnes au moins et deux vastes écuries séparées par une grange. Du côté du lac la façade du bâtiment donne sur une terrasse ombragée de grands marronniers ; du côté du Jura une galerie vitrée regarde la place des jeux qu'une haie taillée bas sépare d'un épais

rideau d'arbres, protection nécessaire contre les coups de joran. Près des écuries se trouve la maison du fermier, le jardin potager et une fontaine intarissable qui fournit en abondance une eau de source excellente. Le domaine, assez considérable, est presque exclusivement en prairies naturelles avec un verger en plein rapport descendant vers le village et, çà et là, sur les mamelons ou le long des chemins, des bouquets d'arbres, d'essences diverses. A deux pas de la forêt une combe marécageuse a été transformée en étang et entourée d'une importante plantation de pins sylvestres qui lui forment un cadre toujours vert. A l'autre extrémité du domaine un petit bois de chênes où l'on a tracé des sentiers réserve aux hôtes de la Croix-Blanche ses paisibles ombrages. De la terrasse, comme d'ailleurs de tous les points de la campagne, la vue que l'on découvre est réputée la plus étendue de tout le pays. Tout le bassin du lac Léman, de Genève à Villeneuve est là, couché aux pieds du spectateur, tandis qu'à l'horizon se déploie un prodigieux panorama de montagnes allant des Alpes fribourgeoises jusqu'au massif d'Annecy, et que domine glorieusement le Mont-Blanc.

C'est là que depuis quelques années les Cadillac avaient coutume de passer un mois d'été avant de retourner dans le Gard. La modicité des prix de la pension autant que l'agrément du site les avaient attachés à cette villégiature. Loin des grands courants du tourisme cosmopolite, ils se reposaient dans le calme de cette retraite charmante. Monsieur, parfois, s'y ennuyait bien un peu, car les journées étaient longues dans la seule société de

quelques bonnes dames de Genève ou de Lausanne; mais il y avait le village où il descendait chaque matin à l'arrivée de la voiture postale pour avoir immédiatement la pile de journaux qu'il se faisait adresser, et où il ne dédaignait pas de causer avec ces braves paysans vaudois si différents de ceux du Midi. Souvent Marie l'accompagnait pour avoir aussi le plus vite possible son courrier personnel, la chère lettre d'Étienne. Elle la dévorait sur place, la relisait à la pension pour en communiquer des extraits à ses parents, et la savourait encore lorsqu'au crépuscule, sous les chênes du « Bois Sacré » elle se laissait aller à son rêve de bonheur.

—Encore six jours... plus que trois... Il part pour les Vosges... il est à Raon.... à Bâle.... demain soir, ici... Et, toute émue, elle songeait que dans quelques heures au plus elle suivrait à son bras le même sentier...

Le lendemain matin avant la cloche du premier déjeuner, M. Cadillac en chapeau de toile, complet de flanelle et espadrilles — Robinson dans son île, comme il disait — faisait les cent pas sur la terrasse. Il lui fallait, à son lever, le bon verre d'eau glacée qu'il allait boire à la fontainc, puis, sa première cigarette dans l'air frais du matin, pour se dérouiller à fond.

Ordinairement il allait sur le pas de la porte de l'écurie bavarder avec le fermier occupé à gouverner son bétail après la traite, ou bien encore arrêtait au passage le propriétaire de la Croix-Blanche, qui avait toujours quelque bonne histoire à raconter.

— Eh bien, père Cornaz, fit-il avec sa joviale

familiarité, quoi de neuf ce matin? Beau temps, hein?

— Voilà, voilà, répondit le brave homme du ton traînard et chantant du parler vaudois; un peu de pluie ne ferait pas de mal pour nos regains, surtout après le coup de bise de la semaine dernière...

— La bise... le joran... comme on s'en passerait volontiers, pas vrai?

— Voilà... le petit joran qui descend de la Dôle tous les soirs, ce n'est pas un vent de mal, croyez-moi, monsieur; il vous apporte l'air des bois... un bon air qui a passé sur des milliers d'hectares de forêt avant de venir à la Croix-Blanche... Et la bise, si elle brûle un peu nos prés, ça ne veut pas dire qu'elle ne soit bonne qu'à ça, peut-être...

— Allons, allons, tout est pour le mieux à la Croix-Blanche! N'en médisons donc pas. A propos, la chambre de monsieur Rabaud est prête, n'est-ce pas?

— Tout ce qu'il y a de plus prête! C'est bien aujourd'hui qu'il arrive, votre monsieur?

— Ce matin à la poste de huit heures et demie. Ah! la cloche! Vous savez, père Cornaz, elle a toujours un joli son quand elle appelle au café-au-lait-miel-et-beurre. C'est là le triomphe de la maison.

A table, tout en préparant ses tartines, M. Cadillac taquinait Marie qui venait de descendre avec sa mère.

— Je vais à la poste, chercher mon courrier... Mais sans doute tu ne te soucies pas de m'accompagner?

— En effet, répondit malicieusement Marie, je ne m'en soucie guère... Cependant, pour te faire plaisir...

— A la bonne heure ! Alors hâtons-nous, car huit heures ont sonné. Et très gaiement il avait pris sa fille à son bras pour descendre au village.

— Pas si vite, pas si vite, un peu de calme, pitchouno... disait-il, comme ils suivaient le chemin longeant le verger au lieu de l'allée des voitures, plus longue.

— D'ailleurs, ajouta-t-il, rien ne nous dit qu « il » arrivera par la première poste...

— Tout me le dit, au contraire, répliqua Marie. Il sera ici dans quelques instants.

Le bureau postal était presque chaque jour, au courrier du matin, le rendez-vous des quelques étrangers en séjour au Charmet. On y papotait, on combinait des pique-niques et même les jeunes s'y livraient à un inoffensif flirtage.

Lorsque M. Cadillac s'y rendait c'est à ce dernier groupe qu'il se joignait le plus volontiers, et alors, avec deux ou trois charmantes jeunes filles pour applaudir à ses traits d'esprit, il était heureux. Mais ce matin-là, il dédaigna le banc où on lui faisait une place et continua sa route avec Marie à la rencontre de la diligence.

— Elle arrive... j'entends les grelots! s'écria Marie. Et en effet, à ce moment même, ils la voyaient poindre au bout du village. A côté du postillon, c'était bien Étienne qui, les ayant vus, agitait son chapeau.

Un instant plus tard, sautant lestement à terre, il serrait sa fiancée dans ses bras...

Après les premières effusions de joie on se remit en marche vers la Croix-Blanche.

— Le domestique de la pension viendra pren-

dre ta malle, déclara M. Cadillac ; quant à nous, nous remonterons en flânant... un quart d'heure à peine... Tu admires le Charmet, n'est-ce pas ? Est-il bien le village tel qu'on le rêve ! Et cette vue ! Mais tu en jugeras encore mieux de notre terrasse.

Marie, au bras d'Étienne, l'interrogeait sur son voyage, son séjour dans les Vosges. Elles ne valaient pas la Suisse, n'est-ce pas ? Mais lui les défendait ; chacune avait son caractère propre et ses beautés. Il ne pouvait y avoir nulle part de plus belles forêts que celles des Vosges qu'il venait de traverser. Et il parlait avec enthousiasme du Donon, puis de ces solitudes où ses amis et lui avaient erré pendant des heures sans rencontrer âme qui vive, ne voyant autour d'eux que des sapins, et des sapins à l'infini.

A la pension Mme Cadillac reçut son futur gendre avec beaucoup de cordialité. L'ayant conduit à sa chambre, toute la famille lui donna rendez-vous sur la terrasse où le petit déjeuner l'attendrait. Tout en procédant à une rapide toilette, Étienne, par la fenêtre ouverte, regardait le Mont-Blanc qui, dans un lointain vaporeux, dressait haut sa cime étincelante. Il lui fit l'impression de quelque chose, presque de quelqu'un, de très noble et de très auguste, une royauté encore intacte et qui défiait le ciel et les hommes. Étienne en fut émerveillé. Cependant sous les marronniers qui lui cachaient la terrasse des voix parlaient : il distingua celle de Marie et se hâta...

La petite table du « breakfeast » avait été mise sous les arbres par Marie elle-même qui se réservait le rôle de servante de son fiancé. Avec une joie émue

elle lui remplissait sa tasse du lait écumeux, puis lui taillait des mouillettes.

— Voyez donc, disait son père en riant; ne dirait-on pas que le salut d'Etienne dépend de ces tartines tant elle met de soin à les faire ? Oh, amour !

— Oh! papa, fit vivement Marie, tu n'y entends rien...

— Hé oui, je suis trop vieux, n'est-ce pas?

— Mais non... je parle des tartines... Et chacun de rire.

— Maintenant qu'Étienne a déjeuné, ajouta-t-elle un instant plus tard, je vais lui faire faire le tour de la propriété. Il faut bien qu'il sache où il est...

— Je suis déjà au septième ciel, déclara Étienne tout joyeux. Où vas-tu me conduire encore?

— Eh bien... Il y a l'étang, le « Bois Sacré », la carpière dans le verger, la colline des Trois-Tilleuls, la petite cascade... et même, parmi les choses plus prosaïques mais intéressantes quand même, le jardin potager, les abeilles, les poules et, dans les écuries, les belles vaches de monsieur Cornaz. Tout ici vaut la peine d'être vu!

— Quel enthousiasme! Je devine qu'il faudra que je le partage. Partons donc, veux-tu, chérie?...

Après de longues visites à toutes les merveilles annoncées, ils s'étaient assis sur le banc de la colline des Trois-Tilleuls qui s'élevait comme un îlot au milieu des prairies de l'heureux M. Cornaz. De là surtout, la vue était belle :

Au bas du domaine et en partie caché dans les vergers, le Charmet alignait ses toits cossus tout le long de la grand'route. A son extrémité la plus

rapprochée l'église et la cure, belles toutes deux de leur sereine vieillesse, voisinaient avec les murailles massives d'un manoir dont le parc, aux arbres centenaires, rayonnait autour d'elles. A droite, à gauche, et plus bas jusqu'au lac, la riche plaine vaudoise étalait ses villages, ses fermes, ses vergers et ses moissons comme un tapis semé de merveilles que le soleil d'août rendait plus éclatantes encore. Il dardait ensuite ses feux sur la nappe azurée du Léman dont la courbe harmonieuse embrassait la côte de Savoie, puis, remontant les pentes rapides des Alpes du Chablais qu'il caressait de reflets de nacre et d'améthyste, il gagnait le massif du Mont-Blanc dont il faisait étinceler les champs de neige.

— Te reconnais-tu un peu, au milieu de toutes ces cimes? demanda Étienne.

— Très peu, je l'avoue. Mais, enfin, je puis, au petit bonheur, te faire quelques présentations. Là-bas tout à fait à notre gauche, du côté de Fribourg, c'est le Moléson, une belle montagne, n'est-ce pas? Je connais encore celles-ci... les Tours d'Aï, la dent de Morcles, les Rochers de Naye où on va en funiculaire... Tu distingues Glion et Caux au-dessus de Montreux. Puis là, vis-à-vis de Lausanne, c'est la dent d'Oche, c'est les Cornettes de Bise, un joli nom, à mon avis. Maintenant je me perds davantage... Il y a là des pics blancs qui sont pour moi des inconnus. Mais en tous cas, voici les sept pointes de la Dent du Midi... Après, de nouveau des inconnus, en gris, en blanc... Je n'y suis plus. Pourtant, ceci est peut-être le Cervin... Non, non... je dis une bêtise. Je me souviens qu'on ne

le voit pas d'ici... Enfin, laissons les suivants, et saluons leur maître à tous, notre ami le Mont-Blanc. Après lui, ce n'est plus que de la broutille... des montagnes bonnes tout au plus pour les gens d'Annecy et de par là.

— Bravo, miss Baedecker ! Applaudissons ! Tu es le plus délicieux guide qu'on puisse rêver... fit Etienne en s'emparant de la petite main qui avait si complaisamment dirigé ses regards, et la portant à ses lèvres.

— Un moment ! reprit Marie, avec importance. Je n'ai pas fini. Veuillez vous retourner, monsieur. Que voyez-vous maintenant ?

— Je vois que ce que nous avions derrière nous tout à l'heure, c'est, après une bande de prés, comme un rempart gigantesque tout couvert de la verdure des forêts et qui, de ce côté, nous séparerait du reste du monde !

— C'est le Jura, monsieur, tout simplement. Nous y ferons de belles promenades, va...

Et ils en firent en effet de bien belles, tant que dura le séjour d'Étienne au Charmet.

Tantôt seuls, tantôt accompagnés de leurs parents et de quelques hôtes de la Croix-Blanche avec lesquels ils s'étaient particulièrement liés, ils ne laissaient pas un coin de forêt inexploré. Les longues excursions naturellement se faisaient en bande, les vivres portés dans une hotte par le domestique de la pension. Pour l'ascension de la Dôle à laquelle, outre Marie, deux dames seulement se hasardèrent, on se mit en route en pleine nuit à la lueur des lanternes, de façon à arriver au sommet avant l'aube. Ce fut une rude journée mais dont la

fatigue fut largement compensée par l'enchantement d'un lever de soleil à pareille altitude.

Mais plus encore que ces parties organisées à l'avance, Etienne et Marie chérissaient les simples promenades qu'ils faisaient aux environs du Charmet, à travers champs et bois. Ils partaient sans autre but que d'être ensemble et d'être seuls. Ils connaissaient dans la forêt des sentiers entre les hêtres, où l'on marchait comme sous une voûte de feuillage, des coins, aussi, où les fraises abondaient ; lorsque Marie en avait la main pleine Etienne venait y picorer. Parfois, aux maisons forestières du Rouget ou des Allevaz ils se faisaient donner une tasse de lait qu'ils se partageaient.

Leur vagabondage à travers bois les avait conduits à une retraite où un mince ruisseau descendait en petites cascades entre les mousses et les buissons : ils s'y reposaient volontiers parce que l'endroit était toujours frais et que le gazouillis de l'eau les amusait ; les moindres bruits de la forêt y éveillaient leur curiosité : tantôt c'étaient les coups de bec d'un pic sur l'écorce, ou les cris d'un geai ; tantôt le bruissement d'un insecte dans les feuilles mortes, ou même seulement la plainte sourde du vent dans le haut des hêtres. Ils restaient ainsi de longs moments à écouter autour d'eux. Puis peu à peu la conversation reprenait :

— Sten, disait Marie, je m'en veux presque de sentir tant de joie en moi ; il me semble qu'à la veille du mariage, je devrais être plus sérieuse... Mais c'est plus fort que moi... la joie déborde et emporte tout...

— Il est certain, repondait gaiement Étienne, que je ne te reconnais plus ; toi, si grave autrefois, tu as maintenant l'air d'avoir toujours une chanson sur les lèvres. Mais pourquoi te le reprocherais-je ? Les heures sérieuses, et peut-être même tristes, ne viendront que trop tôt. Celle d'aujourd'hui ne doit éveiller en nos cœurs que des chants d'allégresse. Rions, soyons un peu fous... Le fait est que moi aussi je me sens envahi par une griserie de bonheur qui me tourne un peu la tête. Il me semble que puisque je suis si heureux, le monde entier doit l'être avec moi ; tout est paix, joie et harmonie... Et pourtant, tiens, baisse-toi et regarde : Là, à nos pieds, voici une bataille en règle entre fourmis ; la lutte et la douleur, même chez ces infiniment petits ! Il y a partout de la souffrance ; aucune créature n'y échappe ; mais il y a aussi partout de la joie, et chacun en a sa part, à son heure. Quant à nous, nous touchons à celle qui verra la réalisation de nos plus chères espérances. Et nous n'en serions pas fous de joie ? Ah ! chérie, laissons-la palpiter en nous cette joie sacrée... et rendons-en grâce à Dieu !

— Oui, Sten, tu as raison... Mais ce qui me trouble parfois, c'est moins un scrupule qu'un pressentiment. Il me semble que si je voyais ce qui m'attend demain, je serais moins heureuse aujourd'hui ; ou bien qu'étant trop heureuse aujourd'hui, il faudra que je le paye demain... Et j'ai peur... au milieu de ma joie...

— Et ma Marie aimée n'est qu'une affreuse petite païenne... interrompait Étienne avec un désespoir comique ; une païenne qui croit aux songes, aux

pressentiments... peut-être même aux sorts jetés... au nombre treize, aux vendredis, aux salières renversées, que sais-je? Quant à mettre sa confiance en Dieu seul... ah! non... ne lui parlez pas de cela...

— Oh! Sten ..faisait Marie, tandis que deux grosses larmes mouillaient ses yeux. Mais lui, l'attirant à soi, et se penchant sur son visage, les cueillait dans un baiser.

— Mon amour, ma perle, lui disait-il tout bas, ma Marie, t'ai-je fait de la peine?

— Comment pourrais-tu le croire, chéri? Mais, tu le vois bien, je suis parfois une petite sotte, et je ne serai jamais digne de toi... Quelle entrave serai-je peut-être pour toi dans ta tâche si difficile!

— Que viens-tu me dire là? Tu vas me faire bouillir d'indignation par des propos pareils! Ne sais-tu donc pas tout ce que tu es pour moi? J'ai eu moi-même le sentiment de ma propre faiblesse jusqu'à avoir honte de moi-même. Mais je sentais aussi qu'avec toi, je pourrais en triompher. Tu as toujours été mon ange gardien. Et tu l'es plus que jamais maintenant que tu es toute à moi. Tu es ma force, mon réconfort et ma joie. Tes ailes me portent. Quel but serait trop haut pour nous?

— Oh! si seulement cela pouvait être vrai... toujours! Elle avait dit ce dernier mot avec un léger tremblement de la voix, tandis que le regard qu'elle levait vers Étienne exprimait l'angoisse d'un doute, d'une crainte; mais aussitôt, se ressaisissant elle reprenait dans un élan de joyeuse confiance:

— Oui, oh, oui... près de toi, Sten, mon bien-

aimé... dans la bonne et dans la mauvaise fortune... jusqu'à ce que la mort nous sépare !

Il la contemplait longuement, trop ému pour dire un mot ; mais mieux que toutes les paroles, son regard exprimait l'infinie tendresse dont son cœur débordait.

— Près de toi... Tout près de toi... murmurait-il enfin avec une intonation si passionnée que, dans le silence où ils étaient retombés, elle se sentait, elle aussi, étrangement confuse. Puis, comme poursuivant leurs pensées à tous deux, il ajoutait en souriant :

— Que dira le vieux pavillon lorsqu'il nous verra entrer ? Dans sa longue carrière il n'aura peut-être jamais abrité un couple aussi heureux que nous.

— Nous y commencerons une vie nouvelle, faisait Marie. Je voudrais tant que, dès le début, nous puissions l'organiser selon notre idéal !

— Le tiers ordre des frères mineurs... tu te souviens donc de ce que je t'ai dit un jour sur les devoirs essentiels des frères et sœurs de la Pénitence ?

— Je n'en ai pas du moins oublié le sens...

— Et en voici à peu près le texte : « Accomplir avec joie les devoirs de sa profession ; donner aux moindres actions une inspiration sainte ; retrouver jusque dans les occupations les plus banales de l'existence les parcelles d'une œuvre divine ; rester pur de toute préoccupation avilissante ; user des choses comme ne les possédant pas, et comme ayant à en rendre compte un jour ; fermer son cœur à la haine, et l'ouvrir tout grand aux souffrances des pauvres, des malades et des abandonnés, tels sont les

devoirs essentiels que s'imposent les membres du tiers ordre des frères mineurs de Saint-François. » Ah! si nous pouvions nous aussi en faire la règle de notre vie !

— Nous le pourrons, puisque nous le voulons. Du reste, n'est-ce pas ainsi que tu as vécu jusqu'à ce jour ? N'as-tu pas usé de ce que tu possèdes comme si tu ne l'avais reçu qu'en dépôt et non pour en jouir toi-même ? Si ma présence dans ta vie devait en rabaisser l'idéal, je voudrais plutôt te fuir. Mais tu sais que, de cœur et d'âme, je souscris aux mêmes engagements que toi.

— Eh bien, nous voilà tous deux du tiers ordre, faisait Etienne en riant. Mais moi, membre indigne hélas. Car j'ai beau faire, les banalités triviales de l'existence m'exaspèrent ; je n'y vois rien de divin.

— Tu t'en déchargeras sur moi, répliquait Marie sur le même ton. Chacun de nous aura sa part du programme à remplir, et, en fin de compte, nous serons en règle.

— Et ces devoirs que l'engagement ne mentionne pas ? Savoir être patient, dominer son caractère, corriger tous ses défauts... Tu sais, hélas, combien vite je m'emballe, et combien vite aussi je me décourage... Je n'ose même rappeler mon impétuosité déplorable...

— J'en frémis rien que d'y songer, interrompit gaiement Marie.

— Mais tu ne sais pas assez sans doute à quel point je me sens parfois faible, et même désemparé ; il y a des heures où je doute de tout, où je suis dans les ténèbres... Il avait dit ces mots avec un accent de tristesse qui peinait Marie.

— Si nous étions sans défaut, disait-elle, nous ne serions pas humains ; si nous étions sans péché, nous n'aurions pas besoin du pardon de Dieu. Tels que nous sommes tous deux, nous nous mettons à son service, nous abandonnant pour le reste à sa miséricorde. D'ailleurs il est des clartés qui ne s'obscurcissent jamais, par exemple celles de cette religion pure et sans tache dont il est dit qu'elle consiste avant tout à « visiter la veuve et l'orphelin, » et, dans un sens plus étendu, tous ceux dont les peines font appel à notre cœur. La pensée peut s'obscurcir, l'action, l'action bonne est toujours là qui nous sollicite. Et Dieu merci, elle te trouve toujours prêt, sous les armes, comme un bon soldat que tu es, Sten, mon bien-aimé.

De nouveau ils se taisaient. Etienne avait pris la main de Marie dans les siennes et de temps en temps, dévotement, il la portait à ses lèvres. Puis leurs regards se rencontraient rayonnant d'amour, et ils se souriaient comme dans une extase.

Lorsque enfin ils abandonnaient leur retraite, après un dernier adieu aux petites cascades et qu'ils arrivaient à la lisière du bois, il leur semblait qu'ils reprenaient pied sur terre, après l'avoir quittée pendant des temps infinis. Etait-il possible qu'ils eussent été si loin du reste du monde ! Ils y revenaient cependant. Là, sous leurs yeux, c'étaient les prés du père Cornaz, le grand toit de la Croix-Blanche enfoui dans les arbres, puis le verger, le village avec sa vieille église entre la cure et le manoir, la plaine du Léman et surtout le Mont-Blanc, si haut dans le ciel. C'était aussi la petite table d'hôte, les conversations mesquines qu'ils devaient entendre,

la niaiserie des choses et des gens qui les entouraient. Il leur fallait un bon moment pour se remettre au diapason général, et M. Cadillac les en plaisantait.

— Vous êtes encore dans la lune ? Allons, racontez-nous votre promenade !

— Père, disait Marie, nous avons été dans la forêt...

— C'est tout ? Je parie qu'ils ne s'en sont pas même douté... Dans la lune, vous dis-je, dans les étoiles, dans le bleu... reprenait M. Cadillac au milieu de la gaieté de toute la table.

Cependant une semaine déjà, puis une autre s'étaient envolées, lorsque Étienne reçut une lettre de sa mère lui rappelant qu'avant le mariage ils avaient encore bien des choses à se dire et à régler ensemble, et le priant de ne pas attendre le départ des Cadillac pour la rejoindre à Alais. Elle éprouvait, disait-elle, le besoin d'avoir son fils pour elle seule pendant quelques jours, avant de le donner pour toujours à Marie. Cette prétention était trop légitime pour que les fiancés songeassent à s'y opposer, malgré la déception qu'elle leur causait. Le départ d'Étienne fut donc fixé au surlendemain.

Ils avaient d'abord redouté que la fin du séjour d'Etienne au Charmet ne fût un peu contrariée par le temps, une journée de pluie drue ayant succédé à un fort orage qui avait éclaté dans la nuit. Mais le jour suivant, leur dernier jour ! le soleil donnait en plein, et ce fut par une radieuse matinée qu'ils firent leurs adieux à tous les coins de la forêt, clairières, sentiers, douces retraites, qui avaient été témoins de leur bonheur.

Le soir, aussitôt le souper terminé, ils réussirent à s'esquiver et gagnèrent la terrasse. Le soleil venait de disparaître derrière le Jura laissant dans l'ombre toute la plaine vaudoise, tandis que de l'autre côté du lac, les sommets des Alpes rayonnaient encore de leurs derniers feux. Ils émergeaient de la demi-obscurité bleuâtre du crépuscule, comme si, de leur intérieur, des lumières roses et dorées les illuminaient. Mais, les uns après les autres ils s'éteignaient, envahis par l'ombre. Peu à peu les plus hautes cimes se glacèrent ainsi. Seule, l'extrême pointe du Mont-Blanc résistait encore. Pourtant, de seconde en seconde, on voyait la lumière s'éteindre en elle comme si la vie quittait le géant ; et, en effet, un instant après, c'étaient bien les teintes blafardes de la mort qui s'étendaient sur lui comme un linceul.

— Allons aux Trois-Tilleuls, veux-tu, Sten ? la lune va se lever, et de là nous la verrons mieux sur le lac.

Maintenant sur le banc de la petite colline, ils guettaient.

Et voici que, derrière les déchiquetures de la Dent du Midi, un point jaune apparut...

— C'est elle ! reprit Marie. Dans une minute elle sera dégagée et nous la verrons monter comme une énorme orange qui brillerait dans la nuit. Regarde... Ai-je bien deviné ? Et vois maintenant dans l'eau ce premier reflet d'argent qu'elle y met ! Est-ce assez joli !

— C'est beau, c'est beau, fit Étienne d'une voix contenue. Le coucher du soleil sur les Alpes, l'Alpenglühn, et le clair de lune sur le lac... Specta-

cles merveilleux ! Et vois-tu toutes ces lumières qui s'allument sur les rives ! C'est Genève là-bas n'est-ce pas ?

— Oui... et au-dessus, tu peux distinguer des feux jusqu'au haut du Salève. Dans la direction opposée tu vois les lumières de Lausanne, celles d'Evian et de Thonon vis-à-vis... Puis dans le fond une véritable illumination, comme en une nuit de fête. Ce sont les maisons et les hôtels innombrables qui couvrent le pays entre Vevey et Villeneuve, et qui, au-dessus de Montreux, escaladent même les Rochers de Naye. N'est-ce pas féerique ?

— Ce l'est presque trop ! J'aime encore mieux toutes ces étoiles qui déjà scintillent au-dessus de nos têtes. Et maintenant, chérie, voilà la fraîcheur de la nuit qui nous chasse. Rentrons, dis...

Pas à pas, elle s'appuyant à son bras, ils suivirent le sentier qui descendait de la colline. Une langueur indéfinissable pesait sur eux, et les rendait silencieux.

Près d'atteindre la maison, Marie, pourtant, lui murmura :

— Ce qui m'accable, ce soir, Sten, c'est mon bonheur. C'est trop, c'est trop !

Mais, bien que les lèvres d'Étienne frôlassent sa joue, elle n'entendit pas sa réponse...

DEUXIÈME PARTIE

I

En longue blouse blanche lui descendant jusqu'aux talons, et la calotte d'interne sur la tête, Jacques Jeandelize venait de terminer la contre-visite du soir dans la salle des femmes de son service de chirurgie à l'hôpital de la Pitié. Tout en se lavant les mains à l'office il donnait à la surveillante-chef ses instructions pour la matinée d'opération du lendemain.

— Ça ira bien comme ça, mademoiselle Alice; donc, pour commencer, madame Bergson ; puis l'appendicite, le curettage, la hernie, et, si nous avons encore le temps, le goître. Mais surtout que la salle d'opération soit chaude! Jeudi dernier les vingt-cinq degrés n'y étaient pas, et le chef s'en est plaint. A propos, mademoiselle Bergson est donc encore chez sa mère? Il me semble qu'elle abuse un peu des faveurs de l'Administration ; je m'en vais la renvoyer...

Il avait mis dans sa voix, en disant ces derniers mots, toute la mauvaise humeur possible; et pour-

tant en s'éloignant il n'était pas sûr que la surveillante, une fine mouche, s'y fût laissé prendre, car il lui avait semblé qu'elle était sur le point de sourire en dessous...

Traversant de nouveau toute la longue salle où le jour tombant mettait sur la blancheur des murs, des rideaux et des lits, une teinte uniformément blafarde, il jeta à droite et à gauche un coup d'œil distrait sur les têtes pâles et dolentes couchées sur les oreillers, puis prenant le couloir il gagna les chambres particulières et s'arrêta à la porte de l'une d'elles. Il y frappa discrètement et aussitôt l'entr'ouvrit.

— On peut entrer? demanda-t-il en baissant la voix; et sans attendre la réponse, il s'avança.

Dans le lit une femme très amaigrie, les traits tirés, le teint jaune paille, était étendue, ses deux mains squelettiques que de grosses veines sillonnaient, allongées sur les couvertures. A l'approche de l'interne elle leva sur lui un regard anxieux puis le reporta sur une jeune fille qui se tenait debout à son chevet. C'étaient, sous un casque de cheveux dorés, deux grands yeux d'un bleu invraisemblable qui éclairaient des traits d'une pureté parfaite, mais où se lisait aussi une angoisse que le sourire voulu des lèvres n'arrivait pas à démentir. Tout de noir et très simplement vêtue, elle avait dans les lignes encore indécises de sa taille une grâce juvénile qui, mieux que toutes les toilettes, la parait à ravir.

— Vous venez me chasser... dit-elle avec son triste sourire, et d'une voix si douloureuse que Jacques en fut nâvré.

— Oh ! mademoiselle, fit-il en levant vers elle un regard troublé ; vous chasser !... Non... Mais il est tard, et votre mère a besoin de beaucoup de repos cette nuit.

— Du repos... gémit la malade faiblement ; oh ! oui, s'il était possible !...

— Je vous ferai une piqûre encore ce soir... et vous ne ferez qu'un somme jusqu'à demain, déclara Jacques d'un ton encourageant.

— Demain... demain... reprit la malade... demain...

— Eh oui, demain, interrompit Jacques d'un air qu'il s'efforçait de rendre naturel et même insouciant ; demain, à pareille heure vous serez couchée dans ce bon lit comme ce soir, mais avec cette différence capitale que vous serez débarrassée de votre tumeur. Quant à l'opération, je vous l'ai dit et répété, vous n'en sentirez rien. On vous endormira, je vous endormirai moi-même, dans votre lit, et vous ne vous réveillerez pas avant d'y être de nouveau bien douillettement installée. Et maintenant, mademoiselle, je ne vous chasse pas, bien entendu ; mais enfin, que voulez-vous... il faut partir.

— Va, mon enfant, dit la mère en la regardant avec tendresse. Mais comme en même temps elle lui ouvrait les bras, Jacques discrètement se dirigea vers la fenêtre et attendit...

Au bout d'un moment le murmure des deux voix, coupé de soupirs et de baisers, prit fin, et la jeune fille l'appela.

— Je suis prête, monsieur.

— Comme j'ai affaire rue des Fossés Saint-Jacques, répondit-il, vous permettrez bien que je vous

y accompagne. Vous savez que madame Rabaud est toujours un peu inquiète quand vous rentrez seule le soir. Bon, merci ! Donnez-moi seulement cinq minutes pour me changer, et je suis prêt à mon tour.

Lorsque, côte à côte, ils furent engagés dans les petites rues qui grimpent la montagne Sainte-Geneviève, la jeune fille, qui d'abord était restée muette, pressant le pas comme si elle était seule, se décida enfin à adresser la parole à Jacques :

— Vous êtes inquiet, n'est-ce pas? Oh ! ne le niez pas... je le devine...

— Eh bien, mademoiselle, vous devinez mal. L'opération réussira. Cela ne fait pas de doute. Pour mon maître, c'est un jeu.

— Et après... les suites?

— Là, évidemment il y a une inconnue. La nature de la tumeur est encore indéterminée ; mais il y a tout lieu d'espérer qu'elle n'est pas maligne.

— Je croyais pourtant que, quand on avait eu des poussées de péritonite, c'était plus grave... Vous parliez l'autre jour, avec la surveillance, d'adhérences...

— Sans doute, sans doute... Et puis après? Ces adhérences, on les coupe, on les fait sauter...

— Ma mère est très faible...

— Pas tant que ça... D'ailleurs le sérum artificiel, c'est presque du sang. Si elle est trop faible, on lui en injectera un quart ou un demi-litre sous la peau, et tout sera dit.

La voix de Jacques, comme toute sa personne du reste, avait quelque chose d'énergique, presque de rude, qu'il cherchait en vain à adoucir. Mais, son-

geait-il, comment paraître sentimental quand on n'a pas le physique de l'emploi? Ses cheveux en brosse et sa barbe drue taillée en fer à cheval, comme celle de son père, étaient bien plus d'un chasseur à pied que d'un étudiant chic, il ne le sentait que trop, hélas! Que n'aurait-il pas donné pour trouver mieux que des phrases brèves et tout en jargon de carabin! Fallait-il qu'elle fît impression sur lui, cette grande gamine, qu'il ne connaissait que depuis huit jours à peine, pour que, devant elle, il se sentît stupide, au point de ne pas même trouver deux ou trois mots de sympathie à lui dire!

Et désolé de ces constatations, il n'osa plus ouvrir la bouche. Du reste on était arrivé.

A la porte du pavillon, ce fut Étienne lui-même qui vint répondre à leur coup de sonnette.

— Entrez, entrez, mes amis, leur dit-il. Miss Ellen vous trouverez ma femme chez elle, là-haut. Et toi, ajouta-t-il en serrant la main de Jacques, tu ne t'arrêtes pas un instant ?

— Un instant, bien volontiers, répondit Jacques, mais pas davantage. J'ai encore affaire ce soir à l'hôpital.

— Madame Bergson ?... interrogea Étienne, lorsqu'il fut seul avec Jacques dans son cabinet.

— C'est pour demain.

Après un silence, Étienne reprit :

— Je n'ose songer à ce qui arriverait si un malheur...

— Mademoiselle Bergson resterait donc seule au monde ? N'a-t-elle à Paris ou en Suède ni parents ni amis. En cas de malheur serait-elle sur le pavé ?

— Si sa mère mourait la pauvre enfant serait,

comme tu dis, sur le pavé, sur le pavé de Paris ! à peu près sans le sou, et sans personne pour prendre soin d'elle !

— C'est impossible, fit Jacques avec véhémence.

— C'est pourtant comme cela ! Tu sais un peu leur histoire, à ces deux malheureuses ? Non ? Eh bien, la voici en deux mots... Mais tout ceci entre nous, n'est-ce pas ? Si je t'en parle, c'est parce que je vois que tu as pris à cœur leur triste situation, et que tu as fait tout ce qui dépendait de toi pour la leur adoucir : madame, ou plutôt hélas ! mademoiselle Bergson, la mère d'Ellen, vint il y a quelque vingt ans de Suède à Paris pour y chercher fortune en donnant des « recitals » de piano. Malheureusement si le succès de l'artiste fut douteux, par contre, celui de la femme fut éclatant, et c'est ce qui causa sa perte. En effet très courtisée par un de ses nombreux admirateurs, le comte de X... qui lui avait promis le mariage, elle fut abandonnée par lui, lorsque, très peu de temps après le début de leur liaison, elle lui annonça qu'elle était enceinte...

— Une jolie canaille, ce monsieur... grommela Jacques entre ses dents.

— Quoi qu'il en soit, voici, presque du jour au lendemain, la malheureuse sans ressources et avec un enfant sur les bras.

— Il ne fit donc rien pour cet enfant, ce... demanda Jacques.

— Jamais rien... Il est possible cependant qu'il ait offert de l'argent... et que la mère l'ait refusé avec indignation. En tout cas, on n'entendit plus parler de lui. En somme, n'était-il pas en règle avec le code comme avec les convenances ? Dès lors,

qu'avait-il besoin de se mettre en quatre pour un enfant qui... après tout... sait-on jamais ?... Et sur une pirouette, ce parfait galant homme s'est mis sans doute à donner la chasse à quelque proie nouvelle...

— Que la recherche de la paternité soit encore interdite chez nous, c'est là une des plus grosses iniquités de nos lois.

— Il y en a, en effet, peu d'aussi criantes. Et, chose étrange, ce sont nos magistrats qui surtout s'opposent à ce que cette interdiction soit rapportée. Cela serait pour nous surprendre, si nous ne savions pas à quel point la magistrature d'aujourd'hui est démoralisée. Mais passons... Voilà donc madame Bergson professeur de piano. Du matin au soir, par tous les temps, elle court le cachet. Peu à peu ses affaires s'arrangent ; elle n'arrive pas à l'aisance, mais du moins elle peut élever sa fille. Plus tard elle réussit même à la faire entrer au Conservatoire où, à seize ans, la petite décroche un premier prix de piano. Mais alors la maladie survient... Il faut s'arrêter... et de nouveau la misère est là qui frappe à la porte. Sans l'intervention de mon ami le pasteur Walter on peut se demander ce que seraient devenues ces deux pauvres femmes. Mais le brave Walter était là..,

— Et le brave Rabaud aussi... interrompit Jacques...

— Et le brave Jeandelize et son chef et le directeur de la Pitié, aussi... Et tant de bonnes volontés réunies s'en mêlant, la malade est enfin reçue en chambre particulière à l'hôpital...

— Et sa fille, au pavillon... interrompit de nouveau Jacques.

— En sorte, reprit Étienne, que tout finit par s'arranger. Il n'y a plus qu'à attendre le résultat de l'opération de demain.

— Oui, il n'y a plus que cela... dit Jacques dont l'air préoccupé frappa Étienne.

— Tu es inquiet, fit-il, je le vois...

— Eh bien, oui... Ça se présente mal... Il y a certainement des adhérences, ce qui va prolonger sinon compliquer l'opération. Puis, que faire avec des reins qui fonctionnent mal et un cœur qui, au moindre prétexte, se met à flancher ? C'est tout ce qu'il faut pour que nous ayons là une sale affaire... Et pourtant il faut opérer : c'est la seule chance de la malade... la dernière...

Après une longue pause, Jacques reprit :

— Et sa fille ?... Il avait lancé cette question avec une brusquerie intentionnée qui cachait mal un léger tremblement de la voix.

— Elle est bien chez nous, pour le moment. Après, nous verrons...

— Vous ne l'abandonnerez pas...

— Nous ne la laisserons repartir qu'après nous être assurés qu'elle sera en bonnes mains, bien entendu. Le mieux pour elle serait de retourner dans son pays où, sans doute, elle a encore de la famille. Mais je doute qu'elle consente à quitter Paris. Elle est artiste dans l'âme ; elle a foi en son talent et en l'avenir. Et de fait, peut-on en douter quand on l'a entendue ? Elle nous tient tous les soirs sous le charme de son jeu ou de sa voix ; car déjà, elle a une voix de toute beauté. Quels dons admirables chez cette enfant ! Mais aussi que de dangers pour elle !

Jacques, cette fois, laissa tout à fait tomber la conversation sur ce sujet. Il regardait devant lui, tête basse, les mains crispées aux genoux et absorbé dans sa pensée. Au bout d'un moment, se redressant, et changeant de ton pour parler d'autre chose, il demanda à Etienne des nouvelles de Mme Rabaud.

— Bonnes, très bonnes, répondit Etienne ; Keller est venu la voir tantôt. Il prescrit encore huit jours de chaise longue... c'est tout. Il ne s'agissait, paraît-il, que d'une menace d'accident. La consigne est d'être prudent, ce qui est facile. C'eût été vraiment trop malheureux si, après six années d'attente, nos espérances eussent été déçues. Pour moi, pour ma chère femme, ç'eût été un coup terrible. Mais, Dieu merci, Keller ne doute plus maintenant qu'elle n'aille à terme. A propos, sais-tu qu'elle m'a demandé à plusieurs reprises pourquoi depuis près de quinze jours tu n'étais pas monté chez elle ? Ta visite, tu ne l'ignores pas, lui fait toujours plaisir. Hier elle a reçu celle de Willy qui lui a communiqué les épreuves d'un article sur Ibsen qu'il va faire paraître dans la *Revue de France*. Le voilà qui se lance, notre ami !

— J'ai été très occupé ces derniers temps, répondit Jacques ; mais certainement, au premier jour, je demanderai à être reçu chez madame Rabaud.

Puis, tirant sa montre, il s'écria :

— Sept et demi ! Voilà longtemps que je devrais être de retour à l'hôpital ! Et je vais sans doute retarder votre dîner... Excuse-moi... Je me sauve...

Sur un guéridon près du lit de Marie Rabaud on avait servi le dîner, deux couverts seulement, pour Ellen et Étienne.

— Tu ne manges pas avec nous? demanda-t-il en s'approchant du lit et en baisant sa femme.

— Merci, mon ami, lui répondit-elle gaiement ; mais, j'ai déjà fait dînette toute seule. Comme à six heures, j'étais affamée... tout simplement affamée, je me suis fait servir mon tapioca, mes œufs et mes pruneaux cuits. Il ne me reste plus qu'à prendre part en spectatrice à votre souper à tous deux... si vous le permettez !

— Eh bien, dans ce cas, reprit-il sur le même ton, mettons-nous à table. Miss Ellen, à vous le rôle de maîtresse de maison !

Marie, la tête soutenue par les oreillers, les suivait de son regard affectueux, tout en prenant part, ici et là, à la conversation. La masse sombre de sa chevelure, tordue en nattes pour la nuit, faisait ressortir la pâleur de son visage. Mais si la souffrance avait décoloré ses lèvres et sa joue et cerné d'ombre ses grands yeux, elle n'avait en rien altéré la pureté charmante de ses traits ni l'expression si tendre, si douce de son regard. C'eût été dans sa perfection la physionomie de la madone heureuse de sa maternité prochaine, si, de temps en temps, une expression d'anxiété n'avait passé sur elle comme un nuage et n'en avait, pour un instant, voilé la lumière.

C'est que, regardant Ellen, si pâle et défaite, la pensée de Marie s'en allait à ce sombre hôpital de la Pitié où, sur un lit d'angoisse, la pauvre mère attendait l'aube, comptant les heures, les minutes, et repassant peut-être, à la veille de l'opération où devait se jouer sa vie, tout son passé douloureux. Marie aurait voulu être auprès d'elle, la réconfor-

ter, lui faire sentir qu'elle n'était pas seule dans l'épreuve, prier avec elle... Puis ses yeux attristés rencontraient ceux de son mari et alors toute sa physionomie s'éclairait de nouveau de joyeuse et sereine confiance.

Plus tard, lorsque après le court repas du soir, Ellen se fut retirée dans sa chambre que le petit salon seul séparait de la leur, Étienne et Marie restèrent encore longtemps à causer, la main dans la main, dans la demi-obscurité de la veilleuse.

— Tu as des lettres de Nîmes ? demanda Etienne.

— Oui, de père... Ils vont tous bien... Maman est toujours plus enchantée d'être de nouveau dans le Gard. Malheureusement on n'en peut dire autant de père, qui n'arrive pas à prendre son parti de son échec aux dernières élections. Il compte toujours sur toi...

— Mais que puis-je pour lui ? Il est vrai que j'ai promis une conférence à la Bourse du travail de Nîmes, le mois prochain. Je doute pourtant qu'elle puisse servir à ses fins, car comme toujours, je me tiendrai rigoureusement en dehors du terrain politique.

— Quel sujet traiteras-tu ?

— Je parlerai de l'émancipation matérielle et morale du prolétariat. Au point de vue matériel je veux montrer que pour en assurer le succès, point n'est besoin de recourir à la violence. Une meilleure organisation syndicale suffirait ; mais là, tout à refaire. Je voudrais un organisme plus complet, plus puissant, de telle façon que tout travailleur admis à en faire partie eût son sort assuré. Ce seraient de véritables « Solidarités », des « Brotherhoods »

comme ils disent en Amérique, des « Fraternités » pourrions-nous dire, assez riches et influentes pour être véritablement maîtresses de la main-d'œuvre. Les chefs d'industrie seraient bien obligés de les reconnaître et, finalement, de traiter avec elles. Mais ces Fraternités syndicales comporteraient aussi une discipline à laquelle tous leurs membres devraient se soumettre. Et c'est plus spécialement sur ce point que je voudrais insister, allant même jusqu'à soutenir que cette discipline devrait s'étendre jusqu'à la vie privée et comporter des sanctions effectives. Un conseil de délégués, reconnu par tous, aurait le droit de sévir contre tout membre convaincu, par exemple, de fainéantise, d'intempérance ou de débauche. Et comme l'exclusion, mesure extrême, exposerait le coupable à mourir de faim faute de trouver du travail, on y regarderait à deux fois avant de transgresser la loi commune... Cette seconde partie de ma conférence sera évidemment très dure à faire passer. Lorsque je l'ai faite ici, il y a quelques mois, j'ai cru qu'on ne me laisserait pas aller jusqu'au bout. Mais après d'héroïques efforts j'ai fini par tout emporter, et j'ai été applaudi à tout rompre.

— Oui, je me souviens... Girard n'était-il pas parmi ceux qui t'ont le plus vivement pris à partie ?

— En effet. Il évolue de plus en plus vers les idées de violence, de lutte sans trêve ni merci contre la classe capitaliste qu'il s'agit, selon lui, de déposséder. Je suis navré de le voir engagé dans cette voie. Il est d'ailleurs tout à fait incapable de concevoir une organisation sérieuse du prolétariat,

une charte des travailleurs telle que je la rêve, où à côté de tous leurs droits seraient inscrits tous leurs devoirs. Et pourtant ce n'est qu'à cette condition que le prolétariat pourra réaliser son affranchissement complet ; mais pour cela il est essentiel qu'il prenne une notion plus exacte de ses obligations morales. Seule la soumission volontaire à la loi morale le conduira à la vraie liberté. Malheureusement ses éducateurs ordinaires, les Girard et autres, ne lui parlent que de la satisfaction de ses appétits ou que de la conquête violente du bien d'autrui. Et lorsque je viens, moi, lui rappeler ses obligations, je suis accueilli par des huées ou des ricanements. Mais que m'importe. Je suis encore bon pour la lutte... quoique... parfois...

— Oui, tu es fort... et tu ne te décourageras pas ?

— Je ne me découragerai pas... Étienne avait répété l'observation de Marie sur un ton rêveur, presque attristé. Il passa la main sur son front comme pour en écarter une pensée douloureuse, puis il se tut.

— Et pourtant, reprit-il presque aussitôt d'une voix sourde, tu le sais, chérie, à certains moments, tout courage m'abandonne. J'aurais alors envie, comme un mauvais soldat, de jeter mon fusil et de fuir loin de la bataille. Au moment même où je te parlais de ma conférence de Nîmes, j'ai éprouvé subitement cette défaillance de ma volonté, cette peur de la lutte, cet involontaire affolement qui pourraient faire de moi un lâche...

— Toi ! Jamais ! fit Marie avec feu. Les plus vaillants connaissent ces hésitations, mais toujours ils en triomphent.

— Je me dis aussi parfois, continua Étienne du même ton contenu, que tant d'efforts en pure perte démontrent sans doute l'inutilité de la lutte. Que n'ai-je pas fait depuis cinq ans pour susciter des « hommes » autour de moi... Et à quoi ai-je abouti? A rien, à rien, à rien!

— Qu'en sais-tu? Le bon semeur est sans inquiétude sur le sort du grain qu'il confie à la terre, car il sait qu'à son heure, la moisson lèvera. Et prenant la tête d'Etienne dans ses bras elle y déposa un baiser en ajoutant très tendrement: Que mon Sten ne doute plus... qu'il reste un vaillant! Puis elle ajouta à moitié plaisantant:

— Ce soir, chéri, tu es sous je ne sais quelle influence déprimante. Laissons là ce sujet, et causons d'autre chose.

— Oui, mon ange, tu as raison, fit Étienne tout à fait rasséréné; mais, que n'ai-je toujours la confiance aveugle du bon semeur ou la ténacité du combattant qui se laisse tuer à son poste plutôt que l'abandonner! Hélas!... Pour en revenir à la malheureuse conférence, je disais donc que je ne voyais pas en quoi elle pourrait servir à la réélection de père. Trop heureux encore si je ne lui nuis pas... Et Marius, as-tu aussi de ses nouvelles?

— Il est assez content... Père dit qu'il est déjà très bien coté à Nîmes. C'est maintenant la place de chirurgien de l'hôpital qu'il s'agit d'obtenir... Puis nos parents voudraient tant le marier! Mais, il fait un peu la sourde oreille...

— L'incorrigible, il regrette sans doute Paris; mais, peu à peu il se fera à la vie de province; c'est l'affaire de quelques mois.

— Le Dʳ Keller affirme qu'il a un bel avenir à Nîmes. Il faut qu'il patiente.

— C'est évident. Et puis ce serait vraiment trop fâcheux si tous les sujets distingués prétendaient rester à Paris. La province a droit à ses grands hommes! Ne vaut-il pas mieux être le premier dans son village que le second à Rome? A propos de Keller, viendra-t-il te voir demain?

— Évidemment non... Je vais tout à fait bien maintenant... Il n'y a plus qu'à être sage... Et comme à ce moment, une légère rougeur envahissait sa joue, elle se hâta, confuse, de changer de sujet de conversation.

Ils revenaient ainsi à ce qui les avait préoccupés toute la journée, l'opération du lendemain, ses suites possibles, et le sort de la pauvre enfant qu'ils avait provisoirement recueillie sous leur toit. Il y avait là une éventualité qu'ils osaient à peine envisager. En tous cas, ils étaient bien décidés à lui continuer l'hospitalité jusqu'à ce qu'ils pussent la rendre à sa mère ou la remettre en d'autres mains sûres. Mais quelles mains seraient assez sûres pour protéger un tel trésor de grâce et de jeunesse contre toutes les convoitises qui s'allumeraient immanquablement à sa vue? Ils s'inquiétaient d'autant plus que d'elle-même, de ses pensées, de sa nature intime, ils ne savaient rien. Toujours douce et calme, peut-être même trop réservée, du moins avec Marie, elle avait parfois dans le regard quelque chose d'énigmatique et de troublant. Qui pouvait augurer de ce qui, mystérieusement, s'ébauchait dans cette fillette, encore toute innocence et toute pureté?

Mais il se faisait tard; la causerie devenait de plus en plus languissante; puis elle s'arrêta, et bientôt le silence se fit complet dans la chambre à coucher.

Le lendemain dès les neuf heures, Etienne était avec la pauvre Ellen à la Pitié dont, grâce à l'obligeance du directeur, ils avaient obtenu l'entrée en dehors des heures réglementaires. Comme ils pénétraient dans la chambre de la malade, Jacques Jeandelize s'y trouvait déjà, et auscultait le cœur. Il releva la tête puis les salua :

— Mademoiselle, ajouta-t-il avec ce ton de décision un peu brusque qu'il avait surtout lorsqu'il était dans l'exercice de ses fonctions, je ne puis vous laisser qu'une minute pour embrasser votre mère, car nous sommes déjà en retard. Et, je vous en supplie, pas d'attendrissement; notre malade n'a pas besoin qu'on la trouble... Puis, au moment où un externe du service entrait à son tour, Jacques continua :

— Tout est prêt à côté? Le chef y est? Bon! Passez-moi l'éther... et allons-y.

Etienne avait entraîné Ellen dans le cabinet de la surveillante qui se trouvait à deux pas, et là, maintenant, ils attendaient. Au bout d'un moment ils entendirent des pas dans le corridor, puis un bruit de roulette, celui du brancard qui venait prendre dans son lit la malade endormie pour la conduire à la salle d'opération. Puis ils n'entendirent plus rien. Étienne tira sa montre : neuf heures et demie!

— Ce sera bientôt passé... dit-il doucement à la jeune fille qui, assise près de la porte, la fixait d'un œil hypnotisé. Elle voulut dire quelque chose, mais ses lèvres tremblaient si fort qu'elle n'y arriva pas.

Elle tenait entre ses doigts son mouchoir qu'elle tordait à le mettre en pièces. Étienne essaya encore de lui parler ; il aurait voulu détourner son attention en amenant la conversation sur des sujets quelconques, la musique, le pasteur Walter, Paris... mais il se rendit compte qu'elle ne le suivait pas. Il regarda de nouveau l'heure.

— Dix heures, dit-il encore ; cela doit être terminé... Mais naturellement le pansement est long... c'est ce qu'il y a de plus long... Encore un peu de patience et de courage ! Avec le chloroforme on ne sent rien, on ne voit pas ce qui se passe... Ah ! les chirurgiens ! Ils font des miracles aujourd'hui... Et il continuait à voix basse, répétant presque mot à mot les mêmes phrases, comme une litanie monotone. Il n'était pas de ceux qui, auprès des affligés, croient devoir faire intervenir aussitôt Dieu et la religion. Il avait vu si souvent les prêtres, curés ou pasteurs, abuser, en pareil cas, des phrases toutes faites, débitées presque machinalement comme une corvée professionnelle ennuyeuse, qu'il en était arrivé à une très grande discrétion en pareille matière. Mais certainement, du plus profond de son âme, montait vers le Dieu des consolations et des miséricordes une ardente prière.

— La surveillante m'a mis là de l'eau de mélisse et du sucre... Voulez-vous un canard ? Vous êtes si pâle...

— Oui, volontiers, fit-elle entre ses dents serrées. Puis, un peu remontée, elle voulut faire quelques pas à travers la pièce ; mais à tous moments elle s'arrêtait, l'oreille tendue vers la porte.

— On vient... fit-elle tout à coup ; c'est fini ! En

effet du fond du couloir on entendait des bruits étouffés, portes battantes, voix, roulement du brancard...

Et, presque au même instant, à l'entrée du cabinet bruyamment ouvert, la tête de Jacques apparaissait, toute rouge, la calotte de travers sur les cheveux en désordre.

— Opération bien terminée! cria-t-il très essoufflé. Et avant qu'on ait pu lui en demander davantage, il faisait claquer la porte et repartait en courant.

Etienne s'était approché de la jeune fille et lui prenant les mains, disait avec un accent d'émotion contenue :

— Chère enfant, Dieu soit loué! Votre mère est sortie de l'épreuve. Dans un instant vous pourrez l'embrasser...

Elle cherchait à lui sourire tandis que de grosses larmes roulaient sur ses joues ; mais elle était trop brisée par l'angoisse de l'attente pour pouvoir déjà se réjouir. Machinalement elle balbutiait toujours le même mot... Maman... maman... Enfin elle éclata en sanglots.

Cependant le temps passait et Étienne commençait à s'inquiéter de ce qu'on ne vint pas les appeler auprès de l'opérée. Que se passait-il donc là-bas ? Depuis la brusque apparition de Jacques, plus d'une demi-heure déjà s'était écoulée et on les laissait seuls, comme oubliés, dans ce cabinet de la surveillante. Puis il songea que Jacques avait l'air bien agité lorsqu'il était venu leur jeter la nouvelle que l'opération était terminée. Il avait crié : « bien terminée », c'est vrai ; mais il n'avait rien dit de la

malade, et s'était enfui précipitamment comme par peur qu'on ne lui en demandât davantage.

Etienne, devenu soucieux, considérait Ellen affaissée dans l'unique fauteuil de la pièce, n'osant plus lui parler de joie ou de délivrance, et comme obsédé par une appréhension qu'il voulait pourtant dissimuler.

Soudain, des pas précipités se rapprochèrent, la porte s'ouvrit en coup de vent et la surveillante parut, lançant d'une voix haletante :

— Monsieur !... monsieur l'interne vous appelle tout de suite...

Ellen qui s'était levée comme en sursaut, eut à peine jeté les yeux sur le visage bouleversé de cette femme, que, sentant un malheur arrivé, elle poussa un faible cri, et s'écroula comme une masse sur le parquet.

— Qu'y a-t-il, que se passe-t-il ? demanda Étienne, la gorge serrée.

— Des syncopes... Ils ne peuvent plus l'en tirer... Allez vite... Moi je vais m'occuper de la petite... Ce disant elle enlevait comme une plume la jeune fille encore évanouie et la couchait sur son lit.

Pendant ce temps, Étienne, à peine sorti du cabinet, voyait venir à lui, du fond du couloir, un groupe d'étudiants, en tête desquels Jacques, en longue blouse encore tachée de sang, s'avançait brisé, lamentable... Du coup, Étienne comprit...

L'ayant rapidement rejoint, Jacques put à peine articuler ces mots :

— C'est fini...

— Ah ! mon pauvre ami ! fit Étienne douloureusement en lui serrant la main... Et tous deux res-

taient là en face l'un de l'autre, atterrés. Finalement Jacques, faisant un effort pour répondre à la question qu'il lisait dans les yeux d'Étienne, reprit d'une voix basse que l'oppression saccadait :

— Déjà pendant l'opération, nous avons eu une syncope... Ç'a été trop long... C'était du cancer... Une fois recouchée, encore une syncope... Nous essayons tout, tout, tout... Et rien n'y a fait... Cœur trop affaibli... choc traumatique...

— Etant donné la nature de son mal, mieux vaut encore pour elle...

— Sûr... Pour elle, c'est heureux... en somme... Mais...

— Sa fille, n'est-ce pas ? Hélas, oui, pour la pauvre enfant, c'est affreux !

— Ecoute, mon devoir serait d'aller auprès d'elle... m'assurer si je ne puis rien pour elle... Mais je n'ose pas ; je lui ferais horreur, sans doute... Que faire ?

— Je vais courir chez moi, prévenir... puis je reviendrai la chercher en fiacre. Pour le moment la surveillante la soigne...

— Oui... un simple évanouissement... Ce ne sera rien... D'ailleurs je ne suis pas libre. Le chef m'attend pour la suite...

— Comment ? Vous allez encore opérer aujourd'hui ?

— Eh, oui ! « la séance continue »... Mon collègue doit déjà anesthésier l'homme qui va y passer. Que veux-tu... c'est comme ça ! Et le chef est en train de se mettre la tête et les bras dans l'eau froide, puis il reprendra le couteau, comme si de rien n'était...

— C'est un homme, celui-là !

— Et qui a du cœur, je t'en réponds ! Ce qu'il doit souffrir aussi en ce moment ! Maintenant, laisse-moi aller... Je suis pressé.

— Eh bien, va ! Mais tu passeras tantôt à la maison, voir ce que fait mademoiselle Bergson, n'est-ce pas ? Puis, nous avons des mesures à prendre...

— Oui, oui, je passerai... C'est égal... parfois c'est dûr ce métier-là ! Et il s'éloigna, suivi de ses externes.

II

Dans son coquet entresol de la rue de Médicis, la garçonnière de ses rêves d'antan, William Steiner emmitouflé dans de chaudes flanelles tisonnait mélancoliquement son feu. Près de son fauteuil, à portée de la main, ses journaux et son lait lui tenaient compagnie. Ayant levé les yeux vers la pendule il poussa un soupir qui pouvait tout aussi bien être un bâillement, et, avec effort, se leva de son siège.

— Quatre heures... gémit-il ; puis ayant contemplé dans la glace l'image de ses traits, il ajouta mentalement :

— Quelle tête, quelle tête ! Suis-je assez décati ! Cependant, ayant avec la main remis quelque ordre dans les boucles de sa chevelure et relevé les coins de sa moustache, il ne put s'empêcher de convenir que, malgré sa maigreur actuelle et l'empreinte que la maladie avait laissée sur sa physionomie, il n'en était pas moins joli garçon. Peut-être même pourrait-on, une fois qu'il se serait rasé de frais et remis en toilette, lui trouver un charme de plus... Mais une quinte de toux étant survenue, lui arracha une plainte :

— Oh ! murmura-t-il, ce point de côté ! Et Keller

qui m'annonce, en guise de consolation, que j'aurai encore longtemps à souffrir ainsi à chaque inspiration un peu forte, à chaque éternuement, au moindre accès de toux ! Une jolie saleté, la pleurésie !

Ayant poussé à fond les pieds dans ses babouches, il fit quelques pas sur le tapis, cherchant des yeux quelque distraction à son ennui dans les objets qui l'entouraient, ses livres, ses gravures, ses chers bibelots, puis il s'assit à son bureau, déjà las d'avoir marché.

— Plus de souffle, plus de jambes... plus rien ! se dit-il avec dépit. Et déjà il se laissait aller à un soupir de découragement lorsque son point de côté l'arrêta net :

— Chiennes d'adhérences ! fit-il encore ; il n'y a pas moyen de se débarrasser de cela, rondement ? Cependant, s'étant accoudé, la tête dans les mains, il songea, repassant dans son esprit ce terrible mois de mars qu'il venait de passer presque en entier au fond de son lit.

Cela l'avait pris un soir en rentrant du Théâtre Français... A peine couché un frisson l'avait secoué à le faire claquer des dents, et presque aussitôt sa tête s'était un peu perdue. Le fait est que le lendemain dans la journée il avait été très surpris de voir auprès de lui le Dr Keller et Jacques ; sa femme de ménage, en arrivant chez lui, à la première heure, l'avait trouvé brûlant de fièvre et divaguant passablement. C'était elle, paraît-il, qui les avait appelés en hâte. A partir de ce moment ses souvenirs se brouillaient. Vaguement il se rappelait l'arrivée de ses parents ; à travers ses cauchemars il voyait sa mère installée près de lui, puis une sœur de Bon-

Secours qui lui tendait à boire... Oh ! cette soif ! A boire ! à boire ! Jamais son gosier desséché n'en avait assez ! Ensuite c'étaient des bains qui lui paraissaient glacés et où on le plongeait toutes les trois heures. Plus tard sa mère lui avait raconté dans quel effroi, dans quelle consternation, la mettait ce traitement héroïque ; chaque fois que l'infirmier, après avoir pris la température, l'empoignait dans son lit pour le coucher dans la baignoire, la bonne sœur et elle tremblaient de peur. Lui ne se souvenait plus que de l'impression de froid qui le faisait grelotter une fois remis au lit, ou bien encore, de la tasse de lait chaud que la sœur lui faisait avaler quand il était dans l'eau. Il paraît que cette bonne sœur, encore jeune et timide, délayait de l'amidon dans le bain pour en supprimer la transparence... du moins c'était ce que l'infirmier, plus tard, lui avait raconté avec des commentaires d'un goût douteux. Pourtant, un malade dans l'état où il s'était trouvé, ce n'était plus un homme ; c'était encore moins qu'un enfant... plus qu'une pauvre chose, inerte et lamentable, aux mains de ceux qui la maniaient. Tel était du moins le sentïment qu'il avait éprouvé lorsqu'après une semaine de fièvre à quarante degrés en moyenne, il avait repris quelque vague notion de lui-même. Quelle faiblesse ! Quelle dépendance ! Mais ensuite il entendait bien la voix de sa mère et, sur le visage altéré par l'angoisse et la fatigue qui se penchait vers lui, il lisait la joie profonde de le savoir sauvé. Il fallait bien croire qu'il avait été en grand danger, à deux doigts de la mort, lui avait-on raconté depuis, pour qu'à tous ceux qu'il voyait à son chevet, ses parents,

le Dr Keller, Étienne Rabaud et Jacques surtout, qui y était resté des nuits entières, il retrouvât ce même air d'attendrissement joyeux.

Puis il était entré en convalescence. Mais bien que la fièvre fût tombée, il ne se remettait que très lentement, manquant d'appétit, toussant beaucoup et oppressé pour un rien. Le Dr Keller les rassurait tous, ses parents et lui, faisant valoir qu'après une pleuro-pneumonie aussi infectieuse, il était bien naturel que le retour à la santé fût lent, et cela d'autant plus que la plèvre avait été très prise. On constatait encore un peu d'épanchement ; quelques cuillerées à peine... l'affaire d'un peu de teinture d'iode ; mais quant aux adhérences dont les tiraillements étaient si douloureux, il se passerait des semaines avant qu'elles cessassent d'incommoder le malade. De la patience, disait le docteur ; puis une bonne cure de soleil et d'air marin à Cannes remettraient tout en bon ordre.

Cette perspective d'un voyage dans le Midi, seule arrivait à ranimer le courage défaillant de Willy. Il s'en réjouissait comme un enfant. Mais comment reprendre assez de forces pour pouvoir au moins se mettre en route ?

— Vous partirez au commencement d'avril, lui avait dit Keller ; vous resterez là-bas jusque vers la fin de mai, et de là, vous gagnerez directement les Vosges. Pour le quart d'heure, laissez faire mon masseur suédois.

— Cinq heures ! fit de nouveau Willy tristement, en entendant sonner la pendule... Et seul... personne, depuis ce matin ! Jacques m'avait pourtant promis, juré, de venir ce soir...

Sa mère qui, jusque-là, ne l'avait pas quitté, venait d'être rappelée à Raon pour une sérieuse indisposition d'un des petits ; la sœur de Bon-Secours, de son côté, était repartie ; et maintenant Willy n'avait plus auprès de lui que son infirmier qui, avec le secours du restaurant Folliot tout proche, arrivait tant bien que mal à assurer son alimentation.

Excédé d'ennui, Willy se leva et d'un pas traînant, se remit à arpenter de long en large son cabinet. Passant devant la cheminée il jeta un coup d'œil sur les photographies fixées dans le cadre de la glace ou simplement posées sur de petits chevalets. Il y avait là ses parents, son père toujours avantageux et florissant, Adda vraiment bien jolie, les jeunes frères, Rico et Paulot maintenant de grands boys, et qui devaient, à la rentrée des classes, entrer comme pensionnaires chez M. Keregal. Mais il y avait aussi, contre le socle de la *Vénus de Milo*, un portrait qui lui fit faire un geste de surprise. Comment celui-ci s'était-il égaré parmi ceux de la famille ? Rapidement il s'en saisit et lui ayant donné un sourire discret il le fit disparaître dans son portefeuille, au moment même où le timbre de l'antichambre annonçait une visite.

— Bonsoir, cher ami, fit Étienne qui venait d'entrer. Eh bien, comment allons-nous aujourd'hui ? Heu, heu... la mine est encore un peu chiffonnée, mais l'œil est bon... Et il s'assit dans le fauteuil que Willy lui avançait au coin du feu, vis-à-vis du sien. Puis comme Willy lui répondait d'un ton languissant, et se plaignait de son état de faiblesse, il l'interrompit d'une voix encourageante :

— Mais, non, mais non... tu n'es pas si misérable que cela... Au contraire, chaque jour tu fais des progrès... Et bientôt tu vas pouvoir te mettre en route pour le Midi... L'heureux mortel ! Et il se frottait les mains en signe de satisfaction. — C'est bien à Cannes que tu vas ? continua-t-il.

— Pas à Cannes même, mais tout près. Keller ne veut pas entendre parler de Cannes pour moi, à cause de la vie trop mondaine que je serais, paraît-il, tenté d'y mener, et il me fixe comme résidence la petite rade d'Agay où il y a, dit-on, un hôtel bien tenu. Ma consigne sera de vivre sur l'eau le plus possible, de me gaver consciencieusement, de me coucher comme les poules, moyennant quoi je pourrai revenir ici dans trois ou quatre semaines, rafistolé à fond.

— Et tu pars seul ?

— J'aurais voulu emmener Jacques comme médecin attaché à ma personne... si j'ose dire ; mais, l'animal, il m'a refusé... Il n'y a cependant que lui qui arrive à me faire obéir... M'a-t-il bien soigné pendant ma maladie ! Il me semble que, toute ma vie, je le verrai penché sur moi tel que je l'ai vu, à travers mon délire, des nuits entières, toujours prêt à répondre à mes moindres besoins ! Et maintenant il me lâche... Gredin, va !... Il soutient qu'il n'a pas le temps, qu'il ne pourrait pas obtenir de congé en ce moment... des tas de mauvaises excuses... A moins que ce soit sa jolie patiente, cette mystérieuse divette, cette invraisemblable héroïne de roman qu'il soigne actuellement chez toi, au pavillon, et dont il m'a touché deux mots déjà, en rougissant d'ailleurs comme une demoiselle... qu'il est !

— Tu te trompes. Il n'a pas eu à soigner cette jeune fille, qui, bien que très éprouvée par la catastrophe qui l'a faite orpheline, n'a pas été malade. En second lieu il ne l'a vue chez nous que très rarement. Enfin, il ne l'y verra plus, car je viens précisément de prendre, avec mon ami le pasteur Walter, des arrangements pour la placer chez une dame qui se chargera d'elle jusqu'à nouvel ordre.

— Elle est excellente musicienne, n'est-ce pas, cette demoiselle Barg... Berg...

— Bergson ! Oui, de toute première force au piano. Mais elle veut maintenant étudier le chant, et pour cela retourner au Conservatoire.

— Hum... le théâtre alors ?

— Oui, j'en ai peur... Mais qu'y pouvons-nous ? Au consulat de Suède où elle a joué et chanté il y a huit jours à peine, on lui a fait de tels compliments, on lui a prédit un si bel avenir, que cela lui a tout à fait tourné la tête. Nous avons eu beau lui parler, ma femme et moi, des déboires et surtout des dangers de la carrière théâtrale, rien n'y a fait...

— Après tout, à l'Opéra, à l'Opéra-Comique, les honnêtes femmes ne manquent pas...

— Sans doute..., et les autres non plus... Puis ces fréquentations, ces contacts...

— Il y a un mois, n'est-ce pas, que sa mère est morte ?

— Oui, environ. C'était, si je ne me trompe, deux ou trois jours après ta dernière visite au pavillon.

— Jacques en est amoureux, cela saute aux yeux.

— Le fait est qu'elle a fait grande impression sur lui...

— Tant pis !

— Que veux-tu dire par là ?

— Je dis : tant pis, c'est-à-dire que je serais désolé, si, à cause de cette femme, notre cher Jacques avait à souffrir... comme cela me paraît immanquable s'il se met à l'aimer vraiment.

— Il me semble que la carrière qu'elle veut suivre éloignera Jacques d'elle, forcément.

— Forcément ? S'il l'aime, il la suivra jusqu'en enfer !

— Il aura, je l'espère bien, la force et la sagesse de s'arrêter à temps.

— A moins que lorsqu'il y songera, il ne soit trop tard. Il ne supporte déjà plus qu'on le plaisante à ce sujet. J'en ai fait l'expérience hier : il s'est fâché tout rouge. C'est pour cela peut-être qu'il n'est pas venu me voir aujourd'hui. Ce serait joli s'il allait me bouder à cause de cette péronnelle !

— N'en crois rien. Mais, évidemment, il vaut mieux ne pas le taquiner à propos d'elle. Tiens ? On sonne ! Lui, sans doute..,

En effet, au moment même Jacques ouvrait la porte :

— Veine ! s'exclama-t-il gaiement. Étienne ici ? Le trio au complet. Et que dis-tu de bon, Willy ? Bonne journée ? Hé, vous autres, faites-moi une petite place au coin du feu ! Dehors, il fait frisquet...

Maintenant, à la flamme d'une maîtresse bûche que Willy venait de mettre dans le feu, les trois amis bavardaient entre eux. Étienne et Jacques s'efforçaient de remonter le moral déprimé du convalescent en faisant miroiter à ses yeux les séductions de

la « grande bleue », les beautés des forêts de l'Esterel et toute cette poésie du printemps dans le Midi. Que pouvait-on rêver de plus idéal que de se laisser aller dans quelque barque de pêcheur au gré de la brise toute parfumée de l'haleine enivrante du flot? Et quelle jouissance, à l'heure de la faim, de jeter l'ancre dans une de ces nombreuses criques toutes plus adorables les unes que les autres, et là, sous l'abri des rochers, d'assister aux préparatifs de la divine bouillabaisse qu'on va dévorer dans un instant? Pour un artiste tel que Willy, les promenades le long de cette côte d'un charme sans rival, seraient un continuel enchantement. Dans une huitaine, au plus, il serait en état de voyager ; Jacques l'affirmait rien que sur le vu de la feuille de température; en effet depuis plusieurs jours déjà le maximum n'atteignait plus même trente-sept degrés. Le voyage lui-même, une nuit en « sleeping », n'était rien.

— Et, ajouta-t-il, tu vas nous écrire de là-bas des lettres pour la *Revue de France*... « Dans l'Esterel : impressions d'art ». Voilà un titre tout trouvé...

— Blagueur! riposta Willy en souriant faiblement. Et toi, pendant que je serai à faire le lézard sur les rochers de l'Esterel, tu ne vas pas perdre ton temps, peut-être?

Etienne qui se doutait que Willy, oubliant ses recommandations, allait de nouveau taquiner Jacques au sujet de Mlle Bergson, se hâta d'intervenir.

— Il ne demanderait pas mieux que de t'accompagner, crois-le bien... comme moi, du reste... Mais nous sommes retenus ici...

— Toi, n'es-tu pas libre comme l'air ? Allons, un bon mouvement...

— Impossible, hélas ! Après les vacances de Pâques, je commence mon cours à l'Ecole des Hautes-Etudes, et c'est un gros souci pour moi.

— Un souci ? Et pourquoi donc ? Ne s'est-on pas mis à genoux devant toi pour te le demander, ce cours ? Ta leçon d'ouverture sera un événement.

— Pourvu qu'elle ne fasse pas scandale ! Te souviens-tu du tapage de l'an dernier à ma soutenance de thèse de doctorat ?

— Je m'en souviens, moi, s'exclama Jacques. Ce tapage d'ailleurs n'a été qu'une longue ovation. On n'avait jamais entendu parler ainsi à la Sorbonne. Quant aux deux ou trois jésuiteux qui ont essayé un vague chahut, il y en a au moins un qui n'en a retiré qu'un œil poché... mon poing en sait quelque chose, et il est tout prêt à recommencer, s'il le faut ! Ce sera sur la théorie du socialisme, ton cours ?

— Sur ses doctrines économiques, dont je voudrais faire une analyse critique aussi serrée que possible. Il faut convenir que parmi les théoriciens de socialisme, on compte un peu trop de rêveurs et, je le dis avec regret, beaucoup trop d'ignorants. On nous reproche souvent de ne songer qu'à démolir sans prendre souci de ce que nous rebâtirons ensuite. Pour moi, je ne rêve pas l'anéantissement de la société actuelle, mais bien plutôt sa transformation selon les lois qui partout régissent la vie. Le terme extrême de cette évolution doit être notre affranchissement. Tel est en deux mots le sujet de mon cours. Il n'y a pas là de quoi enflam-

mer mon auditoire. Tout au plus, quelques coups de sifflet... Mais quoi... j'y suis habitué.

— Et par contre, un tonnerre d'applaudissements, interrompit Jacques ; à cela aussi tu es habitué...

A ce moment, l'infirmier ayant frappé à la porte, entra pour présenter à Willy la carte du restaurant, et prendre les ordres pour le dîner.

— Hardi ! s'écria de nouveau Jacques ; il s'agit de manger ferme ! Laisse-moi faire ton menu : deux douzaines d'huîtres, un demi-poulet et une botte d'asperges ! Voilà... servez !

Mais Willy languissamment écartant la carte soupira :

— Un œuf à la coque, et une compote... c'est tout... Allez !

— Mauvaise tête, reprit Jacques, d'un ton grondeur. Ce n'est pas avec cela que tu te referas des jambes et du souffle... Et maintenant, bonsoir ; je file car il est près de sept heures ; viens-tu, savant maître ?

— Oui, oui, je te suis, répondit Étienne en riant de bon cœur. Et ils prirent congé de leur ami.

Comme ils remontaient lentement la rue Soufflot, Étienne interrogea Jacques :

— Dis-moi, sérieusement... que penses-tu de son état ?

— Eh bien voilà... répondit Jacques lentement et en pesant ses paroles ; il pourrait se faire qu'une fois le gros des lésions réparé, nous nous trouvions en présence d'un reliquat sous forme de foyer de tuberculose.

— Oh ! fit Étienne d'un accent douloureux.

— Ces pneumonies du sommet sont toujours suspectes continua Jacques tristement. Et puis le terrain est mauvais... Depuis longtemps je le dis et le répète à Willy : la vie qu'il mène...

— Le malheureux! C'est maintenant plus que jamais qu'il faut nous montrer fidèles à notre vieille amitié. Qu'il nous sente toujours près de lui s'il doit passer par l'épreuve! Ce pauvre Willy, si bon, si généreux, si noble même malgré ses fautes, je ne puis me le représenter terrassé par la maladie... Ses parents sont-ils prévenus?

— Non, pas encore. Keller veut attendre jusqu'au retour de Cannes. A ce moment nous l'examinerons encore, nous rechercherons les bacilles... On verra...

Comme ils arrivaient au Panthéon puis rue des Fossés Saint-Jacques, Etienne, cédant à un mouvement irréfléchi, demanda :

— Tu n'entres pas au pavillon? Si tu nous restes pour le dîner, tu entendras ensuite un peu de bonne musique.

Il avait à peine fait cette invitation qu'il en eut du regret, surtout à cause de l'empressement avec lequel Jacques l'accepta. N'aurait-il pas mieux valu éviter de le mettre en présence de la jeune Bergson ? Mais comme elle était à la veille de son départ il n'y avait, en somme, pas grand mal à ce que Jacques la vît une dernière fois, se dit Étienne. Et il introduisit Jacques chez lui.

Ils trouvèrent Marie et Ellen au salon, installées à la table à ouvrage où, chaque jour, tricot, crochet et couture allaient grand train pour les pauvres du quartier. Malgré la grande simplicité de

son ameublement cette pièce avait un cachet d'élégance discrète que rehaussait encore la distinction naturelle des deux jeunes femmes penchées sur leur travail, Marie encore pâle mais fraîche et gracieuse comme au premier jour de son mariage, Ellen plus ravissante que jamais dans son deuil sévère. Lorsqu'en entrant Jacques rencontra le regard de la jeune fille, ces yeux dont les profondeurs azurées lui donnaient le vertige, il dut baisser les siens pour ne pas trahir le trouble dont il se sentait envahi. Ayant répondu aux paroles de bienvenue de Marie et à sa poignée de main, il fallut bien qu'il en fît autant à Ellen, encore qu'à ce moment il se sentît la gorge sèche et contractée à ne pas pouvoir articuler deux mots intelligibles. Puis il choisit un siège en face dc Marie, de façon que la jeune fille lui tournât le dos presque complètement, et ainsi il se sentit moins gauche que s'il se fût trouvé en face d'elle. De là il pouvait plus à son aise admirer les gracieux contours de sa taille, et les épaisses torsades des cheveux d'or qui ombrageaient sa nuque. Il lui semblait que rien qu'en soulevant un peu l'écaille qui les retenait, toute cette masse allait s'écrouler et le noyer sous ses flots.

A table, où bientôt la servante les appela, il reprit son assurance, et forçant même la note, il fut presque bruyant dans la conversation. Il s'en rendit compte : à deux reprises différentes Mlle Bergson avait eu un léger froncement de sourcils, ce qui l'affligea. Il se figura qu'elle le trouvait rustre et mal élevé. Que n'avait-il, en sa présence, la parfaite distinction, l'élégance de bon ton, le charme discret d'un Willy, par exemple ! Et il se faisait

l'effet d'un ours mal léché faisant des grâces devant une déesse.

Ellen était évidemment anxieuse de savoir le résultat des démarches d'Étienne dans l'après-midi. Elle ne put attendre qu'ils fussent seuls pour lui en parler ; d'ailleurs il n'y avait là rien qu'on ne pût dire devant un tiers...

— Avez-vous trouvé ? demanda-t-elle donc à Étienne.

— J'ai, en tous cas, quelque chose à vous proposer. Mon ami le pasteur Walter m'a parlé d'une dame Stern, Alsacienne d'origine, femme de l'organiste du temple de la Rédemption et qui serait heureuse de vous avoir comme pensionnaire. Les Stern n'ont pas d'enfants ; leur intérieur est modeste mais confortable et très propre. Ils demeurent rue de Trévise, donc tout près du Conservatoire où madame Stern accepterait de vous accompagner. Si vous le vouliez, nous pourrions aller faire une visite à ces braves gens, un de ces jours.

Ellen accepta avec empressement, tout en s'inquiétant de savoir si cette pension ne serait pas trop chère pour elle ; mais réflexion faite, elle fit observer qu'en donnant quelques leçons de piano et peut-être un ou deux concerts, comme on l'y poussait au Consulat, elle pourrait se créer des ressources qui, ajoutées à son maigre avoir, seraient peut-être suffisantes...

— Madame Keller me disait encore avant-hier, interrompit Marie, qu'il fallait absolument qu'Ellen donnât des concerts l'hiver prochain. Elle est certaine du succès ; et vous savez si elle est compétente en musique.

— Je l'ai entendue deux fois déjà, reprit Ellen. Elle joue divinement bien ; voilà une grande artiste ! Quel dommage qu'elle se soit...

Elle s'était arrêtée là brusquement.

— Allons, miss Ellen, fit gaiement Étienne ; pourquoi ne pas achever votre phrase ? Quel regret alliez-vous exprimer ?

— Je voulais dire, reprit la jeune fille avec une certaine confusion, que... que... forcément... puisqu'elle était mariée, elle ne pouvait plus faire autant de musique qu'avant... Non, pas cela... mais... que peut-être elle ne l'aimait plus autant... ou bien...

Elle s'arrêta de nouveau, renonçant à formuler plus nettement sa pensée.

— Evidemment, répliqua Marie, depuis son mariage, madame Keller est moins souvent à son piano qu'autrefois. Mais qui la plaindrait ? Elle est plus heureuse de donner son temps à son mari et à ses trois beaux enfants, qu'à Mozart et à Beethoven. Cela ne l'empêche pas d'être restée très artiste, d'adorer la musique et de jouer, comme vous le dites, divinement bien [1].

A propos de Mme Keller on se mit à parler du docteur qui venait de sauver si miraculeusement Willy, puis de Cannes où le convalescent allait passer un mois. Ellen ignorait complètement le Midi. Comme Étienne lui en vantait les charmes, et lui décrivait la Côte d'Azur, ses rochers rouges que la mer frangeait d'écume, les forêts parfumées de l'Esterel, les îles Lérins, deux bijoux sans prix, et toute cette féerie de lumière déployant son faste

1. Voir : *Villa des Roses*.

sur ces baies luxueuses, elle l'écoutait, songeuse, le regard perdu, comme dans une vision lointaine... Mais à la fin de ce dithyrambe, elle fit observer seulement qu'elle espérait bien aller à son tour dans le Midi, l'hiver prochain, peut-être, pour y donner des concerts. Mme Keller avait promis de la recommander à des amis qu'elle avait là-bas... Du bonheur qu'elle éprouverait à voir toutes ces merveilles, pas un mot. C'était comme si cela n'existait pas pour elle, comme si, en dehors de l'art et de ses triomphes, en dehors de la musique qui la possédait tout entière, elle était inaccessible à n'importe quelle émotion. Du moins, Jacques en fit, à part soi, l'amère réflexion.

Lorsqu'on fut remonté au salon, après le repas, Ellen consentit, sans se faire prier, à se mettre au piano et pendant une bonne heure, elle leur joua tout ce qu'ils lui demandèrent : pour Marie une rapsodie de Liszt qu'elle exécuta avec une virtuosité merveilleuse ; pour Etienne un nocturne de Chopin qu'il affectionnait et pour Jacques enfin, la sonate de Beethoven *A la lune* pendant laquelle il eut peine à refouler ses larmes. Et tout cela elle le fit de son petit air tranquille, comme si elle restait étrangère à l'émotion qu'elle créait autour d'elle. Etait-ce froideur apparente ou réelle ? Bouleversé jusqu'au fond de l'âme, Jacques la dévorait des yeux, sans pouvoir prononcer un seul mot de remerciement. Un peu surprise, Ellen le considéra un court instant, puis prenant un air narquois, elle lui dit :

— Eh quoi, monsieur Jeandelize, pas un mot de vous ? J'ai donc mal joué ?

— Oh! mademoiselle... fit-il, presque en bégayant...

Mais, voyant son trouble, elle eut un petit rire perlé qu'elle souligna de ces mots dits à voix presque basse :

— Vous êtes encore un peu bébé... je vois... Et elle continua à le tenir sous son regard, jusqu'au moment où se levant brusquement, il déclara avec rudesse :

— Il faut que je m'en aille... Bonsoir, vous ! Ayant serré la main aux Rabaud, il prit pour finir, celle que la jeune fille lui tendait avec un sourire candide et, au lieu de la broyer dans les siennes comme il en aurait eu envie, il l'effleura à peine, puis rapidement sortit du salon.

Affolé par le conflit de sentiments qui se livrait en lui, et brûlant d'une fièvre de désirs qui le désespérait, il erra une partie de la nuit dans les rues du quartier, puis enfin maté par la fatigue, il revint rue des Fossés Saint-Jacques, et monta dans sa mansarde.

Pendant ce temps, Étienne et Marie, retirés dans leur chambre, repassaient ensemble, comme d'habitude, leurs impressions sur les divers événements de la journée.

Lorsqu'ils en vinrent à la soirée qui venait de s'achever, à la séance de musique, à l'attitude étrange de Jacques et à son départ si précipité, ils eurent tous deux la même pensée qu'il formulèrent presque en même temps : il était touché à fond.

— Et c'est bien malheureux, ajouta Étienne. Cette petite me paraît inquiétante... Malgré son air angélique, il me semble pressentir en elle une

coquette de race, qui se jouera de notre cher Jacques, le bernera, l'affolera et finalement le mettra dédaigneusement de côté quand elle aura assez de ce jeu. Il nous reviendra alors, mais dans quel état, grand Dieu !

— C'est inconcevable ! fit Marie en soupirant ; Ellen... une enfant... Mais, ils ne se sont pas dit deux mots de toute la soirée ?

— Soit, reprit Étienne. As-tu pourtant observé les regards provocateurs qu'elle lui lançait ? Pour moi ils en disaient plus long que tous les discours. Et vois-tu, chérie, quand on songe à l'hérédité qui pèse sur elle... une mère artiste et en cette qualité plus sensible que raisonnable, des nerfs, pas de bon sens ; d'autre part un père égoïste et jouisseur jusqu'à l'inconscience, un criminel, celui-là... on ne peut se défendre de trembler pour elle, la pauvre... et plus encore peut-être pour tous ceux qui l'approcheront de trop près. Aujourd'hui, c'est encore une enfant, c'est vrai, mais demain, dans un an, deux ans au plus, elle sera en possession de tous ses moyens. Et alors !

— Tu peux aussi te tromper, mon ami...

— Et je le souhaite ardemment : mais, même dans ce cas, je crois qu'elle ne sera jamais la femme qu'il faudrait à Jacques. Elle ne sera jamais une femme de foyer, une mère de famille. Il va donc forcément à la plus cruelle des épreuves, celle dont parfois on ne se relève pas, celle qui laisse le cœur brisé. Et de cela, je ne puis pas prendre mon parti. Je voudrais pouvoir le défendre, même malgré lui ! Ah ! chérie, ce soir je me sens accablé de tristesse : Willy, Jacques, tous deux menacés... et moi qui

suis un peu comme leur grand frère, je ne serais pas auprès d'eux dans le danger ? Mais ils savent heureusement, que, quoi qu'il arrive, ils peuvent compter sur moi. Si coupable qu'ait été Willy, je ne l'ai jamais repoussé, bien au contraire. Tu sais si je lui ai parlé sérieusement, mais en même temps je voulais lui faire sentir qu'il aurait beau m'affliger, jamais il ne lasserait ni mon affection ni mon dévouement.

— C'est pourtant fini... cette liaison ?

— Oui, heureusement. Après en avoir tiré tout ce qu'elle pouvait, son actrice l'a planté là. Son père a payé les dettes d'argent, mais lui, il payera les autres... et durement ! C'est par la littérature qu'elle l'a empaumé, la coquine ! Elle lui déclamait ses vers... Elle était sa muse chaste et fidèle... C'est ainsi qu'elle l'a eu...

— Et si jamais il rencontrait Ellen ?

— Ah ! chérie, s'écria Étienne d'un ton navré en prenant sa tête dans les mains. Ah ! ne dis pas cela... Arrête-toi... Ce serait une malédiction... Ellen, entre Willy d'un côté et Jacques de l'autre... Oh ! cette lutte !...

III

Avril, cette année-là, était charmant. Par une rare bonne fortune le printemps avait pu s'installer sans avoir eu à pâtir d'un retour offensif des gelées, et maintenant, partout, il prodiguait ses grâces. Le soleil, encore frileux à son lever, ne tardait pas, une fois sorti des brumes matinales, à rayonner d'une ardeur chaque jour plus vive. L'air qu'on respirait avait jusque dans les rues de Paris, quelque chose de capiteux, comme s'il était lui-même chargé de vie nouvelle et de joie.

Dans le jardinet des Rabaud, le gazon rajeuni se piquait de pâquerettes et de primevères tandis que le bosquet de lilas montrait déjà, dans son feuillage tendre, ses grappes prêtes à s'épanouir. Seul le vieux figuier attendait encore la montée de la sève dans ses bourgeons. Pour le moment ses branches noueuses servaient de perchoirs à des couples de moineaux tout à leurs amours ou à leurs jeux. Entre les toits voisins, où sans doute ils avaient leurs nids, et le jardinet si avantageux pour la picorée, c'était un continuel va-et-vient ; quelques-uns allaient encore, par habitude, se poser sur le rebord des fenêtres où, durant l'hiver, ils avaient trouvé

chaque jour des miettes mises pour eux. Tous piaillaient à l'envi.

Étienne, levé de bonne heure, était occupé, en guise d'exercice hygiénique, à ratisser les allées, et tout en travaillant, il s'amusait des ébats bruyants de ses pierrots familiers. L'un d'eux, plus effronté que les autres vint même presque entre les dents du râteau, piquer du bec un objet, graine ou insecte, aperçu dans le sable.

— Qui pourrait dire, songea Étienne, ce qui se passe dans sa petite cervelle à ce pierrot? S'y loge-t-il un « moi » quelconque? Il est plus heureux que nous : il ne sait pas même qu'un jour il mourra! Puis d'un ton badin, il l'apostropha :

— Hé, petiot, je vous envie toi et tes frères : chez vous il n'y a pas d'individus possédant tout, et d'autres qui n'ont rien; il n'y a ni maîtres ni serviteurs. Vous n'avez pas de vices, et vous êtes tous également heureux! Ce n'est pas comme chez nous, hein?

Mais ayant achevé son travail, il rentra dans son cabinet et s'installa à la grande table surchargée de livres, de brochures et de paperasses.

D'un tiroir il sortit un registre qu'il se mit à feuilleter.

— Ah! fit-il avec satisfaction, voyons ces moineaux-ci! Il tournait les pages, lisait les noms... Rochet... Pitois... Lejars... Oui... rien à dire de ceux-là... Morel... Ah! par exemple! Toi, mon petit, tu ne marches pas droit... Attention! Je vais me fâcher! J'apprends que tu te conduis mal, que tu as volé des pommes au fruitier, que tu es grossier, que tu mens... Tu vas voir! Delorme... les notes

sont bonnes, ou du moins meilleures ; mais cette paresse ! Ah ! le coquin... Tu auras affaire à moi !
Et il continua la revue des dossiers concernant les pupilles que l'Assistance publique ou même les tribunaux lui confiaient et qu'il plaçait à la campagne dans des familles de paysans dont il était sûr. C'était, de toutes les branches de son activité, celle à laquelle il était le plus attaché. Elle était son réconfort dans les heures de découragement, son « tonique » pour les faiblesses auxquelles il était sujet, disait-il en plaisantant. Non pas que ses pupilles ne lui donnassent que de la satisfaction... bien loin de là : arrachés, pour la plupart, aux pires milieux parisiens, ils étaient, en apparence du moins, d'incorrigibles mauvais drôles : mais Étiennne ne voyait en eux que les victimes d'un état social abominable, les produits de l'ignorance et de la misère, de l'alcoolisme et de la débauche ou même parfois du crime, et il ne les en aimait que mieux.

Il avait ainsi une vingtaine de jeunes garçons placés à ses frais dans les conditions d'hygiène physique et morale les meilleures pour leur relèvement. Cette grosse dépense ne lui était pourtant pas trop lourde, malgré tant d'autres charges, depuis que le décès de ses grands-parents l'avait mis en possession d'un héritage qui avait au moins doublé ses revenus. Et c'était leur bonheur à Marie et à lui, d'user de leur fortune « comme ne la possédant pas et comme devant en rendre compte un jour », selon l'engagement qu'ils avaient pris ensemble lors de leurs fiançailles.

Puis il y avait les visites qu'il fallait faire aux pupilles tous les trois ou quatre mois, de vraies

vacances pour Étienne dont il se réjouissait longtemps d'avance.

Il partait avec sa bicyclette qu'il enfourchait à la gare d'Annonay, dans l'Ardèche, puis pédalait quatre jours pleins, par monts et par vaux, pour retrouver ses petits Parisiens dans les fermes où il les avait placés.

Il parcourait maintenant un dernier dossier : Laruelle, fit-il en soupirant ; le malheureux! Que vais-je en faire?

C'était en effet un cas désespérant. Encore au maillot, des agents l'avaient ramassé, dans un coin d'une ruelle de Montmartre, d'où ce nom qu'on lui avait octroyé administrativement aux Enfants-Assistés. Placé plus tard chez des cultivateurs il avait réussi à s'échapper et, depuis, avait vécu de rapines sur le pavé de Paris jusqu'au jour où il avait été pris en flagant délit de vol à l'étalage et traduit en police correctionnelle. En raison de son âge, douze ans à peine, il échappait à la prison et était confié à Étienne qui l'avait réclamé. Mais ce second placement ne paraissait pas devoir mieux réussir que le premier. Paresseux, voleur et déjà débauché, tel était le témoignage que portaient sur lui les braves paysans de l'Ardèche qui avaient consenti à le prendre. Ils déclaraient du reste qu'ils n'en voulaient plus à aucun prix. Il fallait donc aviser, et il semblait bien à Étienne qu'il n'y avait plus à essayer, comme dernière ressource, que la colonie pénitentiaire où, peut-être, grâce à une dis-discipline inflexible, on arriverait à le mâter.

Un voyage là-bas s'imposait donc. Mais Étienne n'en voyait pas pour lui la possibilité en ce moment ;

Marie avait eu encore plusieurs alertes assez impressionnantes et il n'osait pas la quitter. Une pensée lui vint... un nom...

— Et pourquoi pas ? songeait-il ; il s'en acquitterait très bien.

Ayant refermé et rangé ses registres il se leva comme huit heures sonnaient, et sortit du bureau pour aller prendre le premier déjeuner en compagnie de Marie.

Dans l'antichambre il croisa le concierge qui apportait le courrier.

— Dites-moi, père Philip, fit-il en prenant les lettres, voudriez-vous bien aller voir si Girard est encore chez lui, et dans ce cas, le prier de venir me parler ? Bon ! Et votre femme, comment va-t-elle ?

— Toujours ses douleurs, monsieur Rabaud, que c'est plus pire que jamais, je vous remercie... Et pas plus le cœur à manger, qu'à rien, on peut le dire. Elle fait bien remercier votre dame pour la gelée de poulet et toutes ses bontés.

— J'irai la voir tantôt, reprit Etienne, et je lui amènerait le Dr Keller qui doit venir au pavillon. Et il se hâta de monter au premier.

Le petit déjeuner attendait sur un guéridon près du lit de Marie ; Étienne prit une tranche de pain sec et la coupa dans sa tasse pendant que Marie versait le lait.

— Ces quelques gorgées, c'est tout ce que tu prends ? demanda-t-il ; je t'assure, chérie, que tu pourrais bien te payer un bon petit croissant...

Mais elle protesta ; si elle avait faim, elle mangerait comme lui ; qu'avait-elle besoin d'extra ? Puis

ils s'entretinrent des occupations qu'il allait avoir dans la journée : la préparation du cours aux Hautes-Etudes lui prenait toujours beaucoup de temps à cause du soin qu'il y apportait. Il en était maintenant à sa troisième leçon, après un discours d'ouverture qui avait eu, même en dehors de l'Ecole, un retentissement considérable. Il y avait aussi, ce matin, la question de la visite à ses pupilles qui devait être réglée. Marie insistait pour qu'il entreprît lui-même ce petit voyage, sachant le plaisir qu'il y aurait. Mais il ne voulait pas en entendre parler. Dans l'après-midi il se proposait de faire une tournée dans les salles d'hommes de la Pitié, puis, plus tard, après la visite du Dr Keller il devait aller à la Bourse du Travail où il avait un rendez-vous. Après le dîner il assisterait à une conférence de son ami l'abbé Noël au cercle Saint-Eloy, à laquelle il était invité.

— Quel programme ! fit Marie ; mais, ami, tu en fais trop... Prends donc trois ou quatre jours de vacances, je t'en supplie. Ne vais-je pas très bien maintenant ? Cette conférence de l'abbé Noël, est-il donc bien nécessaire que tu y assistes ?

Mais lui protesta de nouveau : il se sentait plus frais et plus dispos que jamais ; et, bien que sans inquiétude sur le compte de Marie, il n'avait nulle envie de s'absenter. Quant à l'invitation du cercle Saint-Eloy, il lui était bien difficile de ne pas s'y rendre ; d'autant que la conférence étant contradictoire, on s'attendait à ce qu'il prît la parole.

Ils étaient encore tous deux à causer ensemble lorsque la bonne entra pour annoncer que M. Girard était en bas. Étienne, donc, descendit, et ayant

serré la main de l'ouvrier relieur il l'introduisit dans son bureau.

— Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur Rabaud ? demanda Girard.

— Voici, fit Étienne après quelques mots de bon accueil ; je voulais vous demander si vous seriez disposé à faire un tour dans l'Ardèche à ma place ?

— Ah ! oui, je vois... c'est pour les gosses !

— Précisément. Il s'agirait de voir un peu ce qu'ils font, et surtout de s'enquérir de ce qu'il y aurait à faire pour ce malheureux Laruelle dont je vous ai déjà parlé. Je ne puis plus le laisser chez les Achard. Alors, quoi ? Il ne nous reste, comme dernière ressource que la colonie pénitentiaire, avec, à dix-huit ans, un engagement dans l'armée. C'est là, à mon avis, sa seule et unique chance de salut. Allez donc le voir... faites-le causer... et vous me direz ce que vous en pensez.

Étienne connaissait son Girard sur le bout du doigt. Il savait que derrière l'énergumène des réunions publiques, le fomenteur de grèves, l'apôtre de l'action directe, se dissimulait un brave homme au cœur sensible. L'agitation chez lui n'était qu'à la surface, le fond n'y prenait aucune part. Sa femme, — car il s'était marié, — bien que très douce et timide, en faisait ce qu'elle voulait. Malheureusement d'autres aussi en faisaient ce qu'ils voulaient, et c'étaient ceux-là, les violents du parti, qui l'avaient quelque peu dévoyé.

A la proposition d'Étienne, Girard ne répondit pas d'emblée. Mais après un moment de réflexion pendant lequel il eut l'air de vouloir s'arracher les

cheveux et la barbe, il finit par dire, avec une certaine hésitation :

— Est-ce que je vous ai jamais rien refusé ? Puis, raffermissant le ton, il ajouta : Je suis votre homme, vous le savez bien !

Étienne donc lui donna les renseignements les plus minutieux sur l'expédition qu'il lui confiait et s'engagea à l'accompagner à la gare le lendemain soir.

— Ça vous coûte encore cher, tout ça, fit observer Girard, après qu'il eût reçu la liste des pupilles à visiter.

— Que voulez-vous, fit Étienne en riant ; c'est ma façon à moi de comprendre l'action directe ! Après une pause il reprit : A propos, je vais ce soir au cercle Saint-Eloy entendre une conférence de l'abbé Noël sur le socialisme chrétien. Voulez-vous que je vous y emmène ?

— Ah ! pour ça non, protesta Girard ; dans une boîte catholique ? que diraient les camarades ?

— L'opinion des camarades ! N'y a-t-il pas moyen de secouer ce joug ? Ayez l'approbation de votre conscience et moquez-vous du reste. Et d'ailleurs, vous ne nierez-pas, j'imagine, que l'abbé Noël ne soit, dans le meilleur sens du mot, un ami des travailleurs ?

— Je vous l'accorde... Mais, a-t-il un autre remède à opposer à nos maux que ce que j'appellerai de la médecine pour rire ? Il ne nous combat pas, soit, mais combat-il avec nous ? S'il faisait seulement mine d'y songer, ses supérieurs le briseraient comme verre.

— Il est venu à vous avec tout son cœur de chré-

tien, et c'est déjà quelque chose. Mais il cherche à faire plus ; il veut vous aider à conquérir une meilleure place au soleil sans que vous ayez pour cela à user de violence criminelle.

— Oui, oui... je connais un peu ses idées... Au fond, ça se résume en ceci : faites acte de soumission à l'Eglise et elle se chargera de vos affaires, au temporel comme au spirituel...

— Vous êtes injuste à son égard. Quant à moi j'ai pour lui autant d'estime que d'affection. Je voudrais presque dire de lui qu'il est un saint si on n'avait pas abusé de ce mot au point de lui ôter toute signification. Quant à ses vues propres sur l'organisation du parti ouvrier, vous savez que, sur bien des points, ce sont aussi les miennes, et j'ajouterai qu'elles sont déjà partagées par quelques syndicats. Je vais, précisément demain, à la Bourse du Travail en causer avec quelques amis que j'y ai.

— Votre réforme de l'organisation syndicale, c'est beau sur le papier... Mais allez donc la proposer à votre parlement de bourgeois ! On vous rira au nez ; tandis que quand, de cette boîte où coule leur salive, on nous entend gronder dans la rue, on tremble !

— Et comme la peur rend méchant, on vous tire dessus. Croyez-moi, Girard, c'est à nous, les pacifiques qu'ira la victoire. Nous finirons bien par faire passer dans la loi nos revendications légitimes : l'obligation formelle pour le patronat de reconnaître les syndicats ; puis l'arbitrage obligatoire et organisé équitablement de façon à éviter les grèves ruineuses ; pareillement nous voulons obtenir, et nous obtiendrons une nouvelle législation

concernant l'hygiène, la durée du travail, le chômage, la maladie, les accidents et l'invalidité, une refonte du système fiscal diminuant nos charges, la reconnaissance de notre droit à une part dans les bénéfices fruits de notre labeur... C'est tout un programme d'émancipation que nous voulons réaliser sans sortir de la légalité et des voies pacifiques. Croyez-moi, ce n'est pas en terrorisant la classe capitaliste que vous l'amènerez à composition.

— Y arriverez-vous plus sûrement, vous, les modérés du parti ? Vous êtes cependant partisan de la grève, vous...

— Sans doute, actuellement du moins, quoique ce moyen me paraisse d'une efficacité insuffisante, et beaucoup trop coûteux pour ce qu'il rapporte. L'arbitrage est la solution de choix, celle qui prévaudra partout, un jour ou l'autre. A l'heure actuelle, notre seul moyen d'exercer une pression décisive sur les pouvoirs publics et le parlement réside dans une réforme de notre organisation syndicale donnant au prolétariat plus d'indépendance, plus d'autorité et plus de force morale. Et c'est à quoi je voudrais amener les camarades de la Bourse du travail. Mais, pour le moment, tous leurs efforts portent sur la création d'une fédération des syndicats tels qu'ils existent, de façon à grouper et à unifier leur action.

— Vous savez, monsieur Rabaud, si l'on vous respecte et si l'on vous aime dans le parti ! Tous les camarades sont d'accord là-dessus... Et pourtant, votre marotte de nous rendre meilleurs... Pardon... Ce que je dis n'a rien de blessant pour

vous, j'espère... Je voulais dire votre idée... votre belle idée...

— Allez toujours, mon ami ! Je me le dis parfois à moi-même que je ne suis qu'un Don Quichotte... Vous disiez donc...

— Votre idée... d'un syndicat modèle... ça supposerait des syndiqués modèles... Et, ma foi... vous savez bien, comme moi, à qui vous avez affaire...

— Eh bien, laissez parler votre ami Don Quichotte : c'est précisément parce que je sais à qui j'ai affaire que je vais de l'avant. Je suis un optimiste. Je crois qu'on peut tout vaincre, même le mal. Et c'est contre cet ennemi que surtout je bataille. C'est là ce que vous appelez ma marotte. Mais je ne suis pas seulement un idéaliste, je suis aussi un homme sensé, et j'ose même dire, un homme de science. Autant sinon plus qu'aucun de vous, j'ai étudié les problèmes économiques que soulève la question sociale, et c'est ce qui me permet de vous dire que si de nous deux, l'un se paye de mots, c'est vous, ami Girard, et non pas moi ! Des deux méthodes en présence, si c'était celle de la violence, du chambardement général, comme vous dites, qui dût l'emporter, ce serait, en fin de compte, à une épouvantable réaction qu'elle nous conduirait. Dieu nous en garde ! Et pour finir, laissez-moi vous redire que vous avez tort de négliger les amis que vous pouvez avoir dans le clergé catholique, surtout lorsqu'ils viennent à vous, comme l'abbé Noël, sans arrière-pensée, avec tout leur cœur et tout leur dévouement. Viendrez-vous l'entendre ce soir ? C'est oui ?

— Ah ! vous êtes embêtant ! Bien entendu que c'est oui...

Cet abbé Noël, vicaire à Saint-Étienne-du-Mont, était bien une des figures les plus originales du quartier. Dans les voies étroites et populeuses qui, du Panthéon jusqu'au Jardin des Plantes, forment un si pittoresque enchevêtrement, et dont la rue Mouffetard avec ses bals-musette et ses modèles italiens est la principale attraction, la silhouette du jeune prêtre, cette tête pâle, anguleuse, plantée sur une soutane usée jusqu'à la corde, était connue de chacun. On pouvait le voir tous les jours circulant avec de gros paquets sous le bras, du linge, des vêtements, entrant dans les maisons les plus misérables, s'arrêtant sur le pas des portes ou sur le trottoir pour échanger quelques paroles avec de pauvres gens, ne répondant que par un triste sourire aux quolibets des voyous, toujours en quête d'une souffrance à alléger, toujours prêt à marcher pour Dieu et son Eglise.

Etienne avait fait sa connaissance à la Pitié où il le rencontrait parfois auprès de malades. Tout naturellement l'abbé croyant avoir affaire à quelque pasteur protestant, s'était d'abord tenu sur la réserve, et cela d'autant plus qu'il constatait, non sans une pénible surprise, que le prétendu pasteur s'adressait aux gens sans s'informer au préalable de la religion à laquelle ils appartenaient. Mais une fois qu'il eut reconnu que ce M. Rabaud ne se livrait à aucun acte de prosélytisme et que, bien au contraire, il s'efforçait, en toutes circonstances, d'amener malades et mourants à faire venir le prêtre à leur chevet, des relations s'étaient établies

entre eux et avaient pris, avec le temps, les caractères d'une amitié toute fraternelle. En pouvait-il être autrement chez des natures éprises toutes deux d'un même idéal de charité chrétienne? Sans doute de profondes divergences dogmatiques les séparaient, mais de cela, ils n'avaient cure ni l'un ni l'autre; ils se retrouvaient toujours en parfaite communion de leurs âmes dès qu'ils s'élevaient au-dessus des mots et des raisonnements, là où la « vie » seule compte.

Comme, ce soir-là, Étienne sortait de la Pitié, il croisa l'abbé Noël qui remontait vers Saint-Etienne-du-Mont, et s'étant serré la main, ils firent route ensemble. La conversation roula sur la conférence que l'abbé devait faire le soir même.

— Je me suis permis d'y inviter Girard, fit Étienne. Il y aurait quelque chose à faire avec ce brave garçon si on arrivait à l'arracher à l'influence exclusive des violents qu'il fréquente. Ceux-là, une poignée d'hommes, pas plus, mais tous fanatiques, sont en train de prendre la haute direction du parti ouvrier. Lorsqu'ils l'auront suffisamment préparé à la lutte ils le déchaîneront contre le capitalisme. C'est à cette folie criminelle que nous devons nous opposer avec tous les éléments honnêtes du prolétariat. Girard n'est pas encore définitivement perdu pour nous : efforçons-nous de le reconquérir.

— Cette conférence... la dernière que je ferai, sans doute... dit l'abbé d'un ton de tristesse résignée ; mes adieux à nos chers ouvriers...

— Comment? interrompit brusquement Étienne ; vous songeriez à nous quitter ? Vous avez cepen-

dant eu assez de succès jusqu'ici pour n'être pas découragé... Les résultats sont là...

— Mon ami, reprit l'abbé Noël d'une voix qu'il avait peine à raffermir, je vous quitte, en effet... je renonce...

— De votre plein gré ? C'est impossible ! Ah ! dites-moi ce qui vous arrive...

— Vous dites que les résultats sont là... Où ?... Je ne les vois pas. En dehors de la clientèle très restreinte de notre cercle Saint-Eloy, mon action sur le peuple des travailleurs est nulle. Voilà trois ans que je lutte, que je me dépense sans compter, que je m'use à la tâche, et aujourd'hui comme au premier jour, parce que je suis prêtre, on me tient pour suspect et on s'écarte de moi, quand on ne me repousse pas violemment. Mon sacerdoce fait le vide autour de moi. De vous, un laïque, on accepte tout ; on vous écoute, on vous suit ; de moi qui ai tout laissé pour me consacrer au service de Dieu et de mes frères, on ne veut rien savoir. Qu'avons-nous donc fait, nous les membres du clergé, pour mériter une telle réprobation ?

— Mais, à ce compte-là, moi aussi je jetterais le manche après la cognée, reprit Etienne toujours plus véhément. Vous dites qu'on m'écoute, et qu'on me suit ? Je ne m'en aperçois guère, hélas ! Et pourtant je tiens bon ; je me défends contre toutes les raisons que j'aurais d'être à bout de patience et de courage, car je crois, de toutes les forces de mon âme, au triomphe final de la vérité. Et c'est pour hâter l'heure de ce triomphe que je me jette dans la mêlée. Serons-nous de ceux qui verront la victoire ? Comment le saurais-je, et au surplus, que

m'importe ? L'essentiel est de ne pas abandonner son poste de combat.

— Vous êtes libre, reprit le prêtre ; moi, je ne le suis pas.

— Oui, j'en conviens, votre dépendance à l'égard de l'Eglise peut, jusqu'à un certain point, gêner votre liberté d'allure. Mais elle est aussi pour vous un soutien, une force que, pour mon compte, je vous ai parfois enviée. En lui restant aveuglément soumis vous échappez à tous les doutes qui assaillent l'âme livrée à elle-même. Vous vous confiez en l'Eglise comme en Dieu dont elle est en quelque sorte mandatrice attitrée. J'entends bien que parfois l'on traite cela de pure fiction ; pourtant, pour un catholique convaincu, pour un prêtre surtout, cela n'en est pas une, c'est la vérité même. L'Eglise vous tient par la main. Si vous vous en remettez à elle, elle se charge de vous sauver. Mais hors d'elle point de salut ! C'est bien cela, n'est-ce pas ? Pour nous protestants, l'Eglise ainsi conçue n'existe pas. Il nous faut aller à Dieu directement, sans intermédiaire et souvent nous le cherchons en tâtonnant, comme dans la nuit...

— Et nous qui le montrons aux hommes comme dans une clarté aveuglante, ils nous repoussent pour ne pas le reconnaître... Pourquoi ?... pourquoi ?...

— Ah ! si l'Eglise avait su rester une puissance uniquement spirituelle il n'en serait pas ainsi ! Vous déplorez l'indifférence et même l'hostilité que la masse du peuple lui oppose aujourd'hui... Est-ce bien à sa doctrine qu'il s'en prend ou bien ne serait-ce pas plutôt à sa prétention d'être un pou-

voir temporel dominant tous les autres ? L'Eglise, la première puissance capitaliste du monde entier, celle vers laquelle se tournent tous les intérêts matériels aujourd'hui menacés, qui se solidarise avec eux et leur promet son appui, elle a beau faire au prolétariat toutes les avances, celui-ci se tient sur ses gardes, il se dérobe, et parfois même il s'insurge...

— Je ne le vois que trop... Et pourtant ce peuple si injuste, si ingrat envers l'Eglise, il a des besoins religieux...

— Certes, il en a : il a soif de vérité, il a besoin de pardon et d'espérance. S'il blague les curés, comme il dit, il ne renie pas Dieu absolument ; et, bien plus, il aime qu'on lui en parle. Moi qui le vois de près, qui ne suis pas suspect à ses yeux de parler et d'agir en vue d'un autre intérêt que le sien, moi qu'il sait indépendant de toute attache confessionnelle et dépourvu de tout caractère sacerdotal, j'en ai fait maintes fois l'expérience... ce qui ne veut pas dire qu'en d'autres occasions, je n'ai été outrageusement blagué à mon tour...

— Mais moi qui me présente à lui en qualité de prêtre, — et comment ferais-je autrement ? — il me repousse presque avec mépris. J'en éprouve parfois un tel découragement que je songerais presque à abandonner mon ministère ici, pour entrer aux missions étrangères. Les nègres, les Chinois me feraient peut-être moins souffrir.

— En attendant, malgré tous vos déboires et vos souffrances intimes, vous luttez avec les armes de la foi en vaillant chrétien que vous êtes. Et si l'Eglise blâme votre œuvre sociale...

— Oui, elle la blâme; on m'a fait sentir, en haut lieu, que j'allais trop loin, que je m'absorbais dans des entreprises qui n'ont rien de commun avec mon sacerdoce. M. X... qui fut candidat conservateur aux dernières élections dans ce quartier, s'est plaint de moi à l'Archevêché.

— Eh bien, si vous devez renoncer à votre collaboration au mouvement social, il vous reste votre activité chrétienne, soit parmi les païens du dehors, soit plutôt parmi les païens de France. Et c'est, en somme, ce que vous avez à cœur, n'est-ce pas ?

— Oh! oui... Dieu m'en est témoin! Je suis prêtre avant tout, prêtre jusqu'au fond de l'âme, et je ne conçois pas de bonheur plus grand que de le rester jusqu'à mon dernier soupir. Comme prêtre la soumission à l'Eglise m'est facile et même douce. Ce soir je ferai mes adieux au Cercle de Saint-Eloy, et à partir de ce moment, de mes prières seules je suivrai le mouvement social vers l'émancipation. Que d'autres, des laïques, prennent ma place afin que ce foyer ne soit pas éteint, c'est le souhait que je voudrais former ce soir, en le quittant pour toujours!

Comme tout en devisant ils étaient arrivés rue des Fossés-Saint-Jacques, ils croisèrent Girard qui sortait de chez lui. Etienne l'arrêta, et pendant un moment ils causèrent du Cercle et de la transformation qu'il allait subir, sans doute, par suite de la retraite de l'abbé Noël.

— Dommage, fit observer Girard, dommage que votre soutane vous empêche d'être des nôtres, comme monsieur Rabaud. Mais voyez-vous, si nous au-

tres nous n'avons rien contre la religion, nous ne voulons rien savoir de votre Eglise !

Le prêtre le regarda avec un air de douloureuse résignation, puis, après lui avoir pris la main, il lui dit d'un ton grave :

— Eh bien, mon ami, puisque donc vous n'avez rien contre la religion, cherchez Dieu, et vous le trouverez ! Peut-être alors me pardonnerez-vous ma soutane...

Sur ces mots les trois hommes se séparèrent.

Vers les dix heures du soir Étienne rentrant au pavillon trouva Marie qui, couchée depuis longtemps, l'attendait, tricotant à la lampe.

— Comment... encore à l'ouvrage ? fit-il en se penchant vers elle pour l'embrasser.

— Plus que quelques mailles pour finir ces brassières...

— Des brassières ? Qu'est-ce que cela ? Et pour qui ? reprit-il malicieusement.

— Pour un bébé, peut-être ?... répondit Marie avec une expression de ravissement. Tiens, regarde ce qu'il y a dans ce panier sur la table... Toute sa layette déjà terminée, et dont pas une pièce qui ne soit de ma main !

Etienne parut émerveillé devant le contenu de la corbeille ; tout en le disant et le répétant, il en retira un petit bonnet dont il coiffa son poing ; s'approchant alors de Marie :

— Allons, fit-il... que ce beau poupon embrasse sa laborieuse petite maman !

— Horreur ! s'écria Marie avec une feinte indignation. Peux-tu plaisanter ainsi ? Remets bien vite ce bonnet là où tu l'as pris et viens t'asseoir

près de moi. Bien! Maintenant raconte-moi ta soirée... J'écoute !

Il obéit donc et commença son récit. Tout en parlant il s'était emparé de la main de sa femme et la caressait doucement...

L'abbé Noël, disait-il, avait été remarquable... Il avait parlé avec une telle autorité et en même temps une telle émotion que tout son auditoire en avait été empoigné — Étienne, machinalement, avait relevé la manche de batiste et sur le beau bras blanc qu'il avait mis à nu, ses lèvres se promenaient — Quant à lui, il avait tenu à rendre un témoignage public aux services rendus par l'abbé Noël à la cause du peuple, et lui avait exprimé la reconnaissance de tous leurs amis communs. — Comme Marie le repoussait de son mieux avec ses mains, il jouait à lui ligoter les poignets avec une des grosses nattes de cheveux dont il s'était emparé sur l'oreiller. — Chose merveilleuse, Girard, ce mangeur de curés, avait, du commencement à la fin, donné le signal des applaudissements. — Maintenant, sur une réprimande plus vive de Marie, Étienne se calmait. Fixant sur elle un regard plein à la fois de contrition et de tendresse, il ajouta :

— Ces adieux de l'abbé Noël ont été touchants. Quelle ardeur généreuse chez cet homme! En le ramenant ensuite jusqu'à sa porte, je ne pouvais me défendre d'un serrement de cœur à la pensée de tout ce que la vie de ce prêtre comportait de renoncements et de sacrifices ! Et en ce moment même, ici, près de toi, ce sentiment se précise en moi d'une façon presque angoissante... Je le vois lui, assis à son triste foyer, pleurant peut-être, et pleurant seul...

Puis, comme il remarqua que Marie, tout en lui souriant, avait par instant une contraction subite des traits trahissant une souffrance, il l'interrogea, anxieux.

— Rien, chéri, rien, répondit-elle d'une voix qu'elle s'efforça de faire rassurante... Tu sais bien... de petites douleurs parfois... Et quand on est sotte, on s'impressionne... Mais ce n'est rien... Je suis si heureuse ! Bientôt !...

— Oui, bientôt, chérie... dans deux mois, n'est-ce pas ?

— Vers le milieu de juin, dit le docteur... Et alors... Et après...

— Après, nous partirons ensemble... tous les trois... Nous irons au Charmet où le bon air du Jura vous fera de belles joues roses... à toi et à... N'est-ce pas étrange de parler de lui comme si nous l'avions là, sous nos yeux... Quelle place il tient déjà dans notre vie !

— Nous en parlons peut-être trop... Si nous allions être déçus !

— Alors, chérie, il faut espérer que Dieu, en nous envoyant l'épreuve, nous donnerait aussi la force de la supporter. Mais ne songe pas à cela... Ayons bon espoir !

— Oh ! Sten... un bébé dans mes bras ! Vois-tu cela? C'est trop beau !

— Oui chérie, je le vois ! Il est là dans son petit berceau... à la place où je suis... Puis, le voici au jardin... sa première sortie... C'est moi qui le porte... Puis, au Charmet, dans les sentiers du Bois-Sacré, nous le promenons ensemble dans sa poussette... Et je le vois surtout dans tes bras, lorsque vers

lui s'abaisse ton regard rayonnant de bonheur !

Mais comme le sommeil les gagnait, il ajouta malicieusement :

— Bonne nuit, à cette petite maman de demain ! Puis, tout bas, avec un petit rire étouffé : Bébé... faites dodo...

IV

Cependant Jacques Jeandelize, de plus en plus féru d'Ellen Bergson, cherchait, par tous les moyens, à la rencontrer. Il la guettait de longues heures depuis sa mansarde, espérant toujours la voir arriver au pavillon où il lui aurait été facile, sous un prétexte quelconque, de la rejoindre ; il l'attendait soit au coin de la rue de Trévise et de la rue Bergère, soit devant le Conservatoire, avec une histoire toute prête pour expliquer sa présence tout à fait fortuite dans ces parages. Mais sa malechance voulait que, depuis près d'un mois qu'elle était installée chez les Stern, il ne l'eût encore croisée qu'une fois, et cela sans même pouvoir l'aborder, puisqu'elle était accompagnée d'une dame âgée, Mme Stern elle-même probablement.

Enfin le hasard le servit. Il avait appris par la surveillante de son service à la Pitié, qu'il restait encore au vestiaire un peu de linge de corps, ayant appartenu à Mme Bergson. Ce fut pour lui un trait de lumière; il n'avait plus qu'à se présenter ouvertement chez les Stern et qu'à demander à voir Mlle Bergson en exposant le but de sa visite : désirait-elle qu'il lui rapportât ces effets ou préférait-elle les abandonner aux pauvres de l'hôpital ?

Ce fut le cœur battant que le lendemain il sonna à l'appartement du quatrième qu'habitaient le vieil organiste et sa femme. Celle-ci vint elle-même lui ouvrir, une bonne vieille à cheveux blancs, proprette et souriante sous son bonnet de tulle noir. L'accueil très affable qu'elle lui fit lorsqu'il eut donné son nom et qu'elle eut reconnu en lui ce cher M. Jeandelize dont la chère Mlle Ellen parlait avec tant de reconnaissance, lui parut d'un heureux présage.

— Elle vient de sortir mettre une lettre à la boîte, ajouta la bonne Mme Stern ; mais elle sera ici dans un instant... Et très volontiers Jacques avait accepté d'attendre. Il sut mettre à profit ces quelques minutes pour gagner tout à fait les bonnes grâces de la vieille dame en lui parlant des Rabaud ses amis, du pasteur Walter qu'il avait rencontré au pavillon et que M. Rabaud estimait si haut, puis de l'Alsace et des Vosges... Sainte-Odile... le Donon... Mais, les Stern connaissaient tout cela ! Ils étaient originaires de Molsheim, à l'entrée de la vallée de la Bruche... Comme on se retrouvait ! Si M. Jeandelize pouvait une fois venir passer la soirée chez eux, combien M. Stern serait content de causer avec lui du pays, de cette chère Alsace... Hélas !...

Cependant le timbre de l'antichambre avait retenti. Jacques sentit une nouvelle émotion l'étreindre au moment où, la porte du salon s'ouvrant, Ellen parut devant lui.

Elle eut, de son côté, en l'apercevant, un mouvement de surprise qui la fit presque reculer, mais déjà la bonne maman Stern intervenait :

— Vous reconnaissez bien monsieur Jandelize, n'est-ce pas ? Ce cher monsieur vient vous parler... à propos de votre pauvre chère maman... Vous prendrez bien une tasse de thé avec nous, n'est-ce pas, cher monsieur ? Je ne vous demande qu'un instant pour faire bouillir mon eau... Et elle les laissa seuls.

Après un très court instant d'hésitation, Ellen s'avança vers Jacques et lui tendit la main, puis très simplement elle lui offrit de reprendre sa place tandis qu'elle-même s'asseyait dans un fauteuil en face de lui. Jacques s'était bien promis de lui parler sur un ton très naturel, avec aisance si possible, poliment, cela va sans dire, mais surtout sans se trahir ni par un regard ni même par une simple intonation. Mais le sentiment qu'il eut qu'elle se rendait compte de son trouble et en devinait la cause lui ôta toute présence d'esprit ; aussi, lorsqu'il eut, tant bien que mal, exposé le but de sa visite, il se tint coi, désespérant d'amorcer à nouveau la conversation.

Ellen au contraire, très maîtresse d'elle-même, leva sur lui ses grands yeux et lui dit d'une voix calme et mesurée :

— Je suis touchée de votre visite, monsieur Jeandelize. C'est pour moi une occasion de vous dire encore une fois combien je vous garde un souvenir reconnaissant... Ici sa voix trembla. — Ma pauvre mère ! Elle s'arrêta un instant, refoulant son émotion, puis reprit avec plus d'assurance : — Quant à ces effets laissés à l'hôpital, il va sans dire que je prie qu'on les donne à de pauvres gens.

Puis elle s'enquit des Rabaud qu'elle n'avait pas vus depuis plus de quinze jours ; était-il vrai que

madame eût de nouveau été plus souffrante ? Jacques lui répondit avec un peu d'embarras au commencement, mais peu à peu il s'enhardit jusqu'à lever les yeux sur elle et finit, à son grand soulagement, par se retrouver maître de lui. L'ayant rassurée sur le compte de Mme Rabaud qui, en somme, allait aussi bien que possible, il fut questionneur à son tour :

— Et vous, mademoiselle, vous plaisez-vous ici ?

— Mais oui, beaucoup même ! Les Stern sont d'excellentes gens qui me comblent de gâteries. Pour un peu de musique que je lui fais le soir, monsieur mettrait tout à l'envers chez lui.

— Je conçois cela ! fit Jacques. Puis surpris de l'audace un peu naïve de sa remarque, il s'arrêta net. Pourtant, après une pause, il se hasarda de nouveau :

— Et vos études, mademoiselle ?

— J'entre en automne au Conservatoire... ou du moins j'en ai reçu la promesse à peu près formelle. J'ai eu une audition chez Moissenet... Quand j'ai eu fini, il s'est levé, il m'a pris les mains, il m'a même... Bref, il prétend que, dans deux ans, j'entre à l'Opéra-Comique... pour commencer !

Un nuage noir avait passé sur le front de Jacques. Il regarda Ellen avec des yeux flamboyants.

— Ce n'est pourtant pas sérieux, votre idée du théâtre, fit-il d'une voix âpre.

— Et pourquoi voudriez-vous que cela ne le fût pas ? repartit Ellen avec un petit rire perlé qui tomba sur lui comme une rosée de glace.

— Le théâtre... je croyais... Il s'arrêta, accablé, n'osant préciser sa pensée.

— Et que voulez-vous que je devienne ? demanda-t-elle en s'animant ; sans le sou, mais avec les dons que j'ai, le théâtre est ma seule ressource.

Cette fois, le regard qu'il leva sur elle était chargé de tant de tristesse qu'elle se détourna, comme prise de remords d'avoir scandalisé et peiné un aussi brave garçon.

A ce moment, heureusement, Mme Stern fit son entrée avec le thé qu'Ellen s'offrit avec empressement de servir.

— Mon mari rentrera bientôt... il joue à un enterrement... mais cela doit être fini depuis une demi-heure... Il sera si content de vous voir, cher monsieur ! dit, en s'adressant à Jacques, la bonne maman Stern; nous aimons tant à causer de notre chère Alsace...

Elle et son mari avaient conservé, malgré trente ans de Paris, l'accent alsacien dans toute sa saveur. Mais tandis que chez lui c'était la confusion des *gonzonnes* qui *brédominait,* chez elle c'était le rythme traînant sur certaines syllabes des mots, puis laissant tomber les autres, et qu'elle accentuait encore par des intonations expressives de sa sentimentalité. Tous deux d'ailleurs, en se mettant au français n'avaient pas pour cela rompu avec leur parler d'origine: ils y puisaient sans cesse des exclamations et même des tournures de phrase, dont ils émaillaient leur conversation.

Cependant Jacques ayant posé sa tasse sur le plateau songeait à se retirer. Depuis un moment déjà, malgré les encouragements de Mme Stern, ni lui ni Ellen n'arrivaient plus à trouver que dire. Ils étaient évidemment un peu gênés tous deux et

peut-être même de mauvaise humeur. Comme donc Jacques se levait pour prendre congé, on entendit un pas lourd dans l'escalier.

— C'est mon mari, fit la vieille dame ; ne partez pas si vite, cher monsieur Jeandelize !

En effet c'était bien lui : un grand vieillard à barbe blanche et qui, sous les épaisses broussailles de ses sourcils, abritait des yeux clairs, pleins de bonhomie.

Mis rapidement au courant par sa femme de tout ce qu'elle savait déjà sur ce cher monsieur Jeandelize qui leur faisait visite, il lui tendit la main d'un geste large et l'invita à se rasseoir près de lui :

— *Enjanté*, cher monsieur, lui dit-il d'une voix qui résonna dans le petit salon comme une contrebasse ; *enjanté* de faire votre connaissance ! Alors, vous êtes de Raon? Nous, de Molsheim... On n'a guère que le Donon à passer... c'est tout près... Ah ! notre pauvre pays ! Dis-donc, *Luise*, est-ce qu'il ne ressemble pas un peu à notre *Chulien* ?

— Mais si, mais si, qu'il lui ressemble, ce cher monsieur ! s'empressa de convenir la brave dame.

— *Chulien*, notre fils... Après la guerre, quand nous avons quitté Strasbourg, mes ateliers de lutherie brûlés par les *opus*, il n'a pas voulu entrer dans ma partie... la musique... Ah non ! Il a voulu *Saint-Zyr*... vous comprenez... Et maintenant il est capitaine au dixième bataillon à Saint-Dié... Ah ! je vous promets que quand on lui donnera l'ordre de passer la frontière avec sa compagnie, il ne se le fera pas répéter deux fois... vous comprenez...

— A Saint-Dié ? s'écria Jacques ; mais alors,

il vient chaque année à Raon pour les manœuvres de montagne. Mon père certainement le connaît; il connaît tous les officiers du bataillon... Je vais lui écrire... Capitaine Stern... bien!

Bon gré, mal gré, Jacques tout à fait adopté maintenant, dut accepter une nouvelle tasse de thé. Peu s'en fallut même qu'il se vît obligé de céder aux instancces du vieil Alsacien qui voulait absolument qu'il prît avec lui un verre de *pière* pour trinquer à la santé de Strasbourg français. Mais Jacques avait hâte de sortir. Les regards que de temps à autre Ellen avait braqués sur lui, signifiaient, il le croyait du moins, que sa visite trop longue commençait à être importune. Il mit cependant un grand empressement à accepter l'invitation qui lui fut faite de passer la soirée du surlendemain chez ses nouveaux amis, et après de nouvelles poignées de mains très cordiales de la part des Stern, très réservées de la part d'Ellen, il sortit en proie à des sentiments aussi inquiets que tumultueux.

Une chose maintenant était pour lui évidente : c'est qu'il aimait Ellen Bergson, follement; et une autre ne l'était pas moins : c'est qu'elle ne l'aimait pas. Tout en arrivant à cette conclusion désespérée, Jacques avait constamment devant les yeux l'image trop séduisante de la jeune fille.

Rentré à la Pitié, il avait gagné sa chambre et tantôt l'arpentant de long en large, tantôt se jetant sur un siège, il essayait en vain de chasser la vision qui l'obsédait. Bien plus, il semblait qu'Ellen maintenant lui apparaissait réellement. Elle se rapprochait de lui, le frôlait, penchait vers lui sa tête...

les torsades dorées de sa magnifique chevelure étaient à portée de sa main... de ses lèvres il aurait pu toucher la fossette qu'elle avait au coin de sa bouche mutine, ou encore les ailes frémissantes du nez. Puis son regard plongeait avec effroi et délices dans les grands yeux si étrangement bleus et qui semblaient le provoquer... En anatomiste émérite il se rendait compte de la perfection de ce corps qu'il devinait à travers les vêtements, et devant lequel il aurait voulu se prosterner...

Au comble de l'énervement il passa sa blouse et gagna ses salles de malades. C'était, du reste, l'heure de la contre-visite du soir. L'ayant faite avec son soin habituel, il descendit à l'amphithéâtre où il avait mis en bocal, le matin même, des pièces qu'il voulait encore revoir.

En traversant la salle d'autopsie, il vit, sur une des tables de fonte, le cadavre d'une toute jeune femme ou fille qu'on venait d'y étendre. Il s'arrêta et la regarda longuement. Grande, blonde, avec des traits réguliers, les lèvres fuligineuses plaquées sur les dents, les yeux, d'un bleu déjà terni, grands ouverts dans une expression d'épouvante, son corps, sans un défaut, semblait sculpté dans le marbre : il en avait la rigidité, le froid et la blancheur éclatante. Jacques s'approcha de plus près et lut son bulletin de décès : Salle Lasègue, lit 12, Hélène X... dix-huit ans... célibataire... Il frissonna... Ellen Bergson... dix-huit ans...

Puis s'arrachant à cette fascination macabre, il entra au laboratoire et plongeant sa main dans le bocal, il se mit au travail, où, finalement, il s'apaisa.

Le surlendemain soir, à l'heure convenue, il sonnait à la porte de l'appartement des Stern. Il avait cru devoir pour la circonstance soigner sa toilette et se faire coiffer, bien qu'au fond il n'attendît pas grand effet de ces soins inusités donnés à sa personne. Au pas léger qu'il perçut derrière la porte il comprit qu'Ellen elle-même venait lui ouvrir, et cela lui parut d'un bon augure. C'était elle, en effet. Encore en grand deuil elle avait un bouquet de violettes fixé au corsage, ce qui, comme indication d'un désir de plaire, parut à Jacques une circonstance heureuse pour lui. Mais surtout la manière dont elle lui tendit la main, le sourire et les quelques mots gentils dont elle l'accueillit, le ravirent.

— Étiez-vous donc fâché contre moi, l'autre soir? lui demanda-t-elle avec un air de malice; vous m'avez lancé, à plusieurs reprises, des regards furibonds.

— J'étais plutôt fâché contre moi-même, mademoiselle, car je croyais vous avoir fait de la peine ; et vous savez, moi, vous faire de la peine... ce ne serait plus moi...

Il sourit gauchement en disant cela, puis continua d'un ton plus rassuré :

— Je ne suis pas un homme du monde, mademoiselle, et je ne sais pas dire d'une façon qui plaise, ce qui se passe en moi... Mais si vous êtes un peu bonne pour moi, il n'y a rien que je ne puisse faire pour vous.

— Oh ! fit-elle en riant, c'est beaucoup promettre... Il me suffit pour l'heure, de savoir que j'ai en vous un ami sûr et dévoué... Mais, si vous le

voulez bien, nous allons entrer au salon, car je vous ai donné largement le temps d'accrocher votre pardessus.

Ce disant elle ouvrit la porte et annonça d'un ton cérémonieux : Monsieur Jacques Jeandelize, interne des hôpitaux !

— Hé ! bonsoir, cher monsieur Jeandelize, fit Mme Stern de son ton si drôlement expressif ; comment allez-vous donc ?

— Comme c'est *chentil* à vous, continua son mari de sa basse retentissante ; *enjanté*, *enjanté* de vous revoir !

Et presque aussitôt après l'échange des premières salutations, Jacques se trouva au fond du meilleur fauteuil du salon, près de la table où, à la lueur d'une unique lampe à abat-jour vert, les deux bons vieux avaient encore les cartes du besigue qu'ils faisaient avant son arrivée.

Il aurait voulu qu'ils continuassent leur partie qu'il était désolé d'avoir interrompue, mais le père Stern n'en voulut rien entendre, et dispersant les cartes d'un revers de la main, il entama avec Jacques les sujets toujours les mêmes de sa conversation : l'Alsace, Strasbourg... *Herr Jèse !*... quand le dixième bataillon y défilera, *Chulien* à la tête de sa compagnie !... Puis, s'adressant à Ellen qui les écoutait tout en travaillant au crochet à côté de la maman Stern, il continua :

— Je pense que mademoiselle *Hellen* va nous *chouer* un peu de piano, ou nous *janter* quelque chose ? Et toi, *Luise*, est-ce que tu ne nous offriras pas un verre de *pière ?*

Ellen de bonne grâce se mit au piano. Elle joua

par cœur une sonate de Beethoven, puis chanta de vieux lieds. Tant que dura l'audition, le vieil organiste tint son front penché dans ses mains, poussant de temps à autre de sourds gémissements, tandis que Jacques, son regard ardent fixé sur Ellen, ne se rendait plus compte si ce qu'il éprouvait était une divine extase ou au contraire une souffrance sans nom. Lorsque vers dix heures il crut devoir se retirer, Ellen se chargea de l'éclairer dans l'antichambre pendant qu'il mettait son pardessus.

Et prenant congé de lui, elle lui dit en le regardant bien entre les yeux :

— J'espère que nous nous reverrons quelques fois ici... Les Stern ont un peu l'idée, suggérée par moi peut-être, d'organiser de petites soirées de musique... le samedi soir, par exemple. Pour mon avenir, pour me faire connaître, songez combien ce serait précieux !

— Des tas de gens autour de vous... grommela Jacques.

— Hou, hou... Monsieur fait son vilain ours... fit-elle en imitant sa voix; Hou, hou, que c'est laid ! Eh bien, oui... des tas de monde... Tout Paris dans ce salon où dix personnes tiendraient à peine ! Là, et maintenant, rugissez !

— Les autres jours ?... demanda-t-il d'une voix humble.

— Les autres jours... tant qu'il vous plaira, monsieur ; à moins que les Stern n'y trouvent à redire, ou encore que je ne sois sortie. Car j'irai parfois au théâtre, à l'Opéra. Le comte Adelfed, notre consul, m'a promis de m'y mener avec la

comtesse. Puis on me demandera peut-être pour des concerts. Jeudi, à une soirée offerte par eux au corps diplomatique, j'ai joué et chanté. Moralité : cinq cents francs en or dans un sac de bonbons !

— Eh bien, je vous dis au revoir, mademoiselle, fit-il en soupirant. Vous ne me donnez pas la main ?

— C'est déjà fait, monsieur. N'y revenons plus, répondit-elle d'un air mutin, les mains dans le dos et le buste saillant ; — Allez-vous-en, et rentrez bien !

Et elle le poussa presque dehors.

Maintenant Jacques ne vivait plus que pour ces samedis toujours plus impatiemment attendus. Il n'y avait d'ordinaire que deux ou trois personnes amies des Stern, et comme chaque fois c'était Ellen qui venait lui ouvrir ou qui le raccompagnait dans l'antichambre lorsqu'il partait, ils échangeaient toujours quelques mots en particulier.

Son attitude vis-à-vis de lui le déconcertait. Elle se montrait parfois douce, avenante et même câline, et lui laissait lire dans son regard, il le croyait du moins, un encouragement, presque une espérance... En d'autres circonstances elle était nerveuse, agacée ; ses doigts, lorsqu'il lui parlait, s'agitaient et se mettaient en griffe ou bien ses yeux se fixaient sur lui avec une flamme mauvaise. Pourrait-il l'épouser jamais ? Généralement il en désespérait. Et pourtant, se disait-il pour se remonter le moral, un chirurgien à Paris, — comme Raon était loin maintenant ! — arrivé aux hôpitaux, à la Faculté, pouvait se faire aujourd'hui de deux à trois cent mille francs par an, sans compter la situation dans

le monde, le prestige, les honneurs ! Tout cela ne valait-il pas les rêves qu'une artiste pouvait faire? Et qui l'empêcherait alors d'avoir chez elle un salon musical, et d'y grouper autour d'elle tout ce qui comptait dans le monde des arts ? S'il osait lui faire entrevoir tout cela... le lui offrir à genoux ! Mais, accepterait-elle de l'attendre encore cinq ou six ans ? Et d'ici là que deviendrait-elle ? A cette pensée le front de Jacques se rembrunissait, et un immense découragement tombait sur ses espérances comme un linceul.

Bien que tous les deux ou trois jours il vît les Rabaud, il n'avait pas encore osé leur parler de ses visites fréquentes chez les Stern. Non pas que l'envie lui en manquât, bien au contraire, car, qui mieux qu'eux aurait pu comprendre sa peine, sympathiser avec lui, peut-être même lui venir en aide ? Mais chaque fois qu'il allait ouvrir la bouche pour faire l'aveu de l'amour qui le rongeait, sa gorge se serrait à étrangler sa voix prête à sortir. Cependant Étienne et Marie l'avaient deviné depuis longtemps et c'était pour eux un gros chagrin de le voir, à chaque visite, plus sombre, plus renfermé ou, inversement, excité au point qu'il paraissait avoir bu.

A l'hôpital, ses collègues s'apercevaient aussi du changement qui s'était fait en lui, et ils l'en blaguaient : — C'est pas possible, mon vieux... tu as été mordu... faut soigner ça, faut aller chez Pasteur ! Dis-donc, Jeandelize, ça te prend souvent, ces crises ? Tu sais, Charenton n'est pas là pour des prunes... Allons, ma vieille branche, secoue tes puces... Et ainsi de suite jusqu'à ce que Jac-

ques furieux sortît de la salle de garde en claquant la porte à la faire voler en éclats.

Finalement Étienne, pris de pitié, résolut de l'amener à se confesser à lui.

Donc, un matin de cette fin de mai, il entraîna Jacques au fond du jardin et là, sous le vieux figuier maintenant reverdi, il aborda le sujet scabreux.

— Jacques, fit-il délibérément, tu es malheureux...

— Oui... répondit d'une voix sourde le pauvre garçon.

— Parle-moi, Jacques, dis-moi tout... Étienne lui avait posé la main sur son épaule et le regardait.

Et alors Jacques, haletant, en phrases saccadées derrière lesquelles on devinait des sanglots, fit l'étalage navrant de sa misère... de cette passion vraiment insensée qui s'était emparée de lui et dont rien ne le sauverait plus. Espérer encore ? Allons donc ! Mlle Bergson n'était pas pour lui... elle était pour tout le monde... De plus en plus cette certitude se faisait dans son esprit qu'elle s'amusait de lui, jouissait de sa souffrance, et l'affolait pour le pousser à l'abîme, en vraie sirène qu'elle était. Exaspéré, Jacques la maudissait et même l'insultait... Puis c'est à lui que violemment il s'en prenait d'avoir osé profaner des lèvres l'image que son cœur adorait. Et alors, d'une voix brisée, craintive et suppliante à la fois, il redisait sa peine infinie ; et sa plainte était si touchante qu'Étienne en était ému aux larmes.

— Ecoute, Jacques, fit-il l'interrompant faute

de pouvoir en entendre davantage ; tu me fais une profonde pitié. De te voir dans cet état me rend plus malheureux que je ne saurais dire... Tu le sais bien, n'est-ce pas ? Que puis-je faire pour toi ? Voir mademoiselle Bergson ? lui parler ?

— A quoi bon ?... fit Jacques avec un accent de désespoir.

— En effet, reprit Étienne, à quoi bon... en tous cas dans les circonstances actuelles ? Mais ce que je voudrais te dire à toi, c'est ceci — sa voix s'était affermie, elle martelait la phrase comme pour lui donner plus d'autorité : il ne sera pas dit que pour un amour déçu, Jacques Jeandelize aura brisé sa vie ; on ne verra pas s'effondrer tout un passé d'honneur et de travail parce qu'une femme l'aura voulu... Ta blessure guérira. Que d'hommes ont été écrasés comme toi et se sont relevés ! Tant que durera la crise que tu traverses, et si douloureuse qu'elle soit, promets-nous, promets-toi de lutter contre les défaillances de ta force morale : défends-toi, défends ton nom, ton avenir, les espérances que tes parents ont fondées sur toi, et surtout défends ton honneur. Nous sommes en droit d'attendre cela de toi, ou bien tu ne serais plus toi-même. Aie courage et tu te sauveras !

Puis, reprenant un ton plus compatissant et tenant la main de Jacques serrée dans les siennes, Étienne ajouta encore :

— Viens me voir souvent... parle-moi à cœur ouvert, et quand bien même je ne pourrais pas te venir en aide autrement, tu auras peut-être quelque soulagement à te rapprocher d'un frère qui toujours souffrira avec toi, et qui priera pour toi.

Jacques leva sur son ami un regard chargé de reconnaissance ; et ce fut toute sa réponse.

Puis après un long moment de recueillement qu'Etienne se garda de troubler, il prit la parole, et d'une voix apaisée demanda des nouvelles de Marie.

— Elle va aussi bien que possible quoiqu'elle soit de plus en plus incommodée, répondit Etienne. Keller heureusement est satisfait. Il doit lui présenter un de ces jours son collègue Martinet, accoucheur des hôpitaux, qui l'assistera dans ses couches, et une sage-femme de la Maternité. Le connais-tu, lui ?

— Oui, assez bien. Il est très coté ; c'est un opérateur prudent et adroit. Keller ne pouvait mieux choisir.

— Dire que dans quinze jours, trois semaines... Je puis à peine y croire...

Et comme Jacques s'était levé, Étienne ajouta :

— Tu t'en vas ? Tu ne montes pas voir ma femme ?

— Pas aujourd'hui, s'il te plaît, répondit Jacques ; demain... quand tu lui auras raconté...

A la suite de cet entretien avec son vieil et fidèle ami, Jacques s'était senti moins désemparé et capable encore de résolutions viriles pour se sauver du désastre dont il mesurait maintenant toute l'étendue.

Pour cela, se disait-il, des décisions fermes s'imposaient... En premier lieu, se déclarer franchement à Mlle Ellen et lui demander sa main ; puis, si elle la refusait — et c'était là surtout qu'il faudrait se montrer courageux — se décider inexorable-

ment à ne plus la revoir... Il se savait de caractère résolu, énergique et ami des situations nettes. Une fois son parti pris, rien ne l'en ferait démordre ; ce n'était pas pour rien qu'il appartenait à la bonne race vosgienne dont l'entêtement était proverbial.

Mais il arrivait alors au malheureux, que, lorsqu'en pensée, il se voyait à l'instant décisif qui devait décider de son sort et qu'il se figurait déjà s'abattant sur son amour, comme une massue, le « non » fatal, tout courage l'abandonnait. Tant que ce mot n'avait pas été prononcé, il lui restait une lueur d'espérance, et cela lui suffisait. Pourquoi irait-il, de gaieté de cœur, l'éteindre de ses propres mains ? Et alors, cette première résolution abandonnée comme inutilement cruelle et même insensée, la seconde tombait d'elle-même. C'était pour lui un immense soulagement de se dire qu'il pourrait continuer à voir Ellen, et, pourvu qu'il ne l'effarouchât point par une déclaration intempestive, nourrir encore l'espoir de la conquérir à la longue, de gagner son cœur par une fidélité et une soumission à toute épreuve. Peut-être entendrait-il parfois une voix en lui qui l'accuserait de lâcheté... Ne l'entendait-il pas déjà ? Et puis, après ?... Ce n'est pas cela qui l'empêcherait d'être heureux chaque fois qu'il se trouverait auprès d'Ellen, sous ce regard bleu qui lui ouvrait le paradis.

Il retourna donc le samedi suivant chez les Stern, et telle fut l'amabilité de la jeune fille à son égard, ses menues attentions, le bon sourire dont elle le gratifiait de temps à autre, et surtout la câlinerie des coups d'œil qu'elle lui lançait, que

lorsqu'il repartit après dix heures, il ne doutait plus qu'il ne fût sur le chemin du bonheur. Elle, une sirène ? se disait-il avec un haussement d'épaules, allons donc... c'était un ange !

Mais ayant trouvé sur sa table, en rentrant à la Pitié, une lettre de Willy, il ressentit aussitôt une impression désagréable, quelque chose comme un léger choc venant surprendre l'édifice encore si fragile de sa félicité, ou bien comme un petit nuage montant à l'horizon du ciel où ses rêves le berçaient.

Willy allait revenir, évidemment. Verrait-il, chercherait-il à voir Mlle Bergson ? Sans aucun doute. C'est cette perspective qui causait à Jacques une vague inquiétude, et lui gâtait un peu le sentiment d'allégresse absolue qu'il avait rapportée au logis.

Il ouvrit la lettre et lut :

« Mon cher vieux. Ceci est sans doute la dernière lettre que tu recevras de moi, avant mon départ. Elle a donc pour but essentiel de t'annoncer mon retour très prochain, puis de te prier d'en aviser mon honorable concierge, ce qui m'évitera, outre la fatigue de lui écrire, les frais de timbre et autres. Je quitterai le Midi rassasié de lumière... et de langoustes. Pour ce qui est du soleil, après l'avoir aimé jusqu'à l'adoration — comme il le méritait d'ailleurs jusqu'à cette dernière quinzaine — j'en suis arrivé à le fuir et ne jamais trouver l'ombre des pins assez épaisse pour me dérober à sa poursuite. Quant aux langoustes, nos nasses nous en ont tant amené à bord que, bien que passionnément aimées au début, elles en sont arrivées à glacer nos sentiments autant qu'à révolter nos estomacs. La voilà

bien l'histoire, toujours la même, de nos amours terrestres ! Quant à Agay, je te le recommande si jamais tu fais un voyage sentimental. L'Esterel avec ses sentiers sous les pins, ses rochers semblables à des braises que la mer chercherait à éteindre, ses plages dorées et, brochant sur le tout, ses excellentes petites gargottes, est, à mon sentiment, l'endroit de ce bas monde le plus qualifié pour se promener la femme aimée au bras. Quant à moi... en fait de femme aimée... zéro ! On est vertueux ou on ne l'est pas, na ! J'ai cependant aperçu et même visité tout le littoral jusqu'à Menton, et tu peux m'en croire, les femmes, les petites comme les grandes, n'y manquent pas. Ce qui ne manque pas non plus sur cette terre bénie, ce sont les tapis verts. Il faut bien faire quelque chose pour les étrangers, les jours de pluie... A cet effet, les municipalités ont, à l'envi, bâti des casinos (*matribus detestata !*) où les hôtes de la Côte d'Azur sont chaudement invités à se faire plumer dans toutes les règles. Mon médecin de Cannes, l'exquis Dr Lefebvre, m'a interdit, sous les peines les plus sévères, l'entrée de ces lieux de délices et de perdition. Du reste, quand je venais le voir, pour me faire ausculter, il avait hâte, après m'avoir trouvé chaque fois moins toussant, mieux respirant et plus engraissant, de me dire : « — Et maintenant, sauvez-vous à toutes jambes et regagnez votre pinède ! » Pourquoi cette prescription ? Poussière des routes ? mauvaise eau ? casinos dangereux ? Restons-en sur ces points d'interrogation ! Au point de vue de ma santé, j'ose dire que Paris va me revoir aussi bien portant que si je n'avais été malade

de ma vie. Cela me permettra, au point de vue des joies de ce monde, de rattraper un peu le temps perdu... En attendant, mon cher vieux, etc., etc... »

La lecture de cette lettre avait mis Jacques en gaieté. Ce Willy! Il fallait qu'il plaisantât toujours et à propos de tout! Puis subitement cette réflexion que Willy ne serait jamais qu'un incorrigible farceur, un dilettante spirituel mais incapable de sentiments sérieux ou profonds, se présenta à son esprit comme une garantie contre toute rivalité possible entre eux deux. A vrai dire, Willy était bien susceptible de se passionner pour une femme... il l'avait bien montré, du reste; mais de là à songer au mariage il y avait un pas qu'il n'était pas près de franchir. Comme, d'autre part, Mlle Bergson était, de toute évidence, incapable d'écouter un homme qui lui parlerait d'amour autrement qu'en vue de l'épouser, Jacques était bien tranquille...

V

Ce fut dans la nuit du 14 juin, vers minuit, que Marie Rabaud ressentit les premières douleurs de l'enfantement; mais au matin seulement elle permit qu'Etienne fît chercher la sage-femme, ce qui mit en grand émoi le pavillon d'ordinaire si tranquille; les deux domestiques, cuisinière et femme de chambre, qui adoraient leur maîtresse, pour un peu se seraient mises à gémir ; elles allaient et venaient, accomplissant avec une hâte fébrile leur petite besogne de chaque jour, si bien qu'Étienne dut les rappeler au calme et surtout les prier instamment de ne pas prendre des airs si terrifiés lorsqu'elles servaient madame. Lui-même, d'ailleurs, se sentait énervé. Sa poitrine, à chaque instant, se soulevait comme pour se débarrasser d'un poids ; il ne pouvait rester en place, n'arrivait pas à lire ni à fixer sa pensée sur rien.

Seule, au milieu de ce commencement de désarroi, Marie conservait un calme parfait. Son expression était peut-être un peu plus grave que de coutume, mais le doux sourire qui l'éclairait montrait bien que sa pensée allait bien plutôt au bonheur maintenant si proche, qu'aux souffrances qu'elle aurait à traverser encore pour l'atteindre. Tandis

qu'assise dans le lit elle se faisait natter les cheveux par la femme de chambre, elle donnait des ordres, non pour son service à elle, mais pour que celui de monsieur fût assuré comme si elle était encore debout.

L'arrivée de Mlle Cardot, première monitrice à la Maternité, marqua le début des opérations. Bien qu'encore jeune et peut-être trop élégante dans sa tenue de service, elle impressionna d'emblée très favorablement Étienne par son air entendu, et par le calme et la netteté avec lesquels elle donna ses premiers ordres. L'ayant laissée seule auprès de Marie, il descendit au bureau et attendit. Une heure ne s'était pas écoulée que des pas dans l'escalier l'attirèrent sur le seuil de sa porte.

— Tout va bien, monsieur, dit la sage-femme en remettant son mantelet sur les épaules. Madame a pris son bain et va se reposer. Je repasserai vers deux heures.

— Vous ne restez pas ? demanda Étienne anxieux.

— Et pourquoi faire ? Nous en avons encore pour un bon moment avant les vraies douleurs.

— Tout s'annonce bien ? demanda encore Étienne.

— Très bien, fit la sage-femme avec décision. Pourtant sa voix parut à Étienne un peu moins ferme, lorsqu'elle ajouta : — La présentation est bonne, mais l'engagement de la tête sera long...

Vers les onze heures, ce fut le Dr Martinet qui fit une courte apparition. Il ne resta guère qu'un quart d'heure auprès de Marie, et, en s'en allant, répondit aux questions pressantes d'Étienne :

— Le bassin est un peu étroit ; c'est là tout ce que je trouve à redire. Je repasserai ce soir à six

heures. Que Mlle Cardot soit là. Si dans l'après-midi vous aviez besoin de moi, on sait toujours, chez moi, où me trouver... Et rapidement il traversa la cour pour regagner son coupé.

Étienne déjeuna auprès de Marie, faisant effort pour manger comme à son ordinaire, et pour paraître naturel, rassuré. Marie, au contraire, se sentant en appétit, dévora son aile de poulet tout en plaisantant son mari sur sa dissimulation :

— Crois-tu donc, ami, que je ne vois pas ce qui se passe en toi ? Pourquoi t'alarmer ? Ce sera long... je le sais... Puis partant d'un joli rire elle ajouta : Tant pis !... Se penchant ensuite vers Étienne et lui passant la main sur le front, elle ajouta :

— Dès que tu auras pris ton café, tu vas sortir, entends-tu ? Je l'exige ! Pourvu que tu rentres pour quatre heures, c'est tout ce qu'il me faut. Mais je veux absolument que tu sortes, que tu marches... Tiens, va donc faire une visite aux Stern...

De guerre lasse il finit par promettre. Puis Marie s'étant de nouveau étendue, il garda sur son front brûlant la main qu'elle y avait mise, l'y pressant des siennes. De temps en temps il devinait, au rouge qui montait à la joue de Marie et à une légère crispation de ses traits, qu'elle avait une douleur. Il la regardait alors d'un œil si navré qu'elle se mettait à rire, peut-être pour ne pas trop s'émouvoir à son tour. Finalement elle lui dit :

— Tu devrais maintenant me laisser... Je dois dormir, paraît-il.

L'ayant donc embrassée, et encore embrassée, — ah ! qu'il aurait voulu souffrir à sa place ! — il se sauva.

Il descendit la rue Soufflot très lentement et comme à regret de devoir s'éloigner. Arrivé au Luxembourg il s'engagea dans le jardin, puis ne désirant pas aller plus loin, il prit une chaise près de la fontaine Médicis et déploya son journal. Mais il eut beau le parcourir de la première colonne à la dernière, il n'y lisait qu'un mot, un seul mot, et toujours le même : Marie... Marie... Puis il songea que Willy, de retour depuis la fin de mai, habitait à deux pas. Irait-il passer une demi-heure chez lui ? Réflexion faite, mieux valait être seul en ce moment. D'ailleurs son intention était bien d'aller chez les Stern. Il se remit donc en marche, se dirigeant vers la Seine. A mesure qu'il avançait, son allure devenait plus vive, comme s'il était pressé d'arriver, rien que pour pouvoir repartir d'autant plus vite. En débouchant sur les quais par la rue des Saints-Pères, peu s'en fallut qu'il ne prît le pas gymnastique. Puis, subitement, après un moment d'arrêt pendant lequel il parut se consulter, il eut un léger haussement d'épaule, et sans plus d'hésitation il reprit le chemin qu'il venait de faire. Décidément il ne pouvait plus s'éloigner du pavillon !

Lorsqu'il rentra il était à peine trois heures. Supposant Marie encore endormie, il se dirigea sans bruit vers son bureau, croisant dans l'antichambre Mme Girard qui était venue offrir ses services aux deux bonnes. Il la remercia et machinalement demanda des nouvelles de son mari ; mais sans même attendre la réponse, il referma la porte sur lui.

Que les heures étaient longues !

Vers quatre heures Mlle Cardot revint et monta tout droit au premier. Comme, de son bureau,

Étienne entendait qu'on parlait dans leur chambre à coucher, il gravit l'escalier quatre à quatre et trouva Marie déjà aux prises avec les grandes douleurs, le visage congestionné, humide, et poussant à chaque contraction de sourds gémissements. Les bras tendus vers lui, le regard en détresse, elle semblait l'appeler au secours. Il s'assit le plus près possible d'elle, lui prit la main, et doucement lui murmura à l'oreille des mots de réconfort et d'espérance. Entre deux douleurs elle pouvait encore lui sourire ; il lui épongeait alors le front avec un mouchoir rafraîchi d'eau de Cologne, et essayait de lui rendre d'autres petits services : tapoter les oreillers, relever un peu la tête, arranger les couvertures, verser entre les lèvres un peu de limonade ou de thé léger... Mais l'atroce souffrance revenant, elle se cramponnait des mains à son bras, serrant de force les lèvres pour ne pas crier et dans une telle contraction de tout son corps qu'Étienne ne pouvait s'empêcher de supplier qu'on lui vînt en aide.

— Mademoiselle, mais venez donc ! Vous ne voyez donc pas ?...

La sage-femme, toujours aussi calme, s'approchait du lit... regardait... puis se bornait à dire d'un ton presque indifférent :

— Laissez-vous aller, madame, ne résistez pas... Cela avance un peu.

Puis Marie renvoya de nouveau Étienne. Il ne voulait pas partir, mais elle insista, disant de sa voix maintenant un peu haletante :

— Va, je t'en prie... Tu pourras revenir dans une heure.

Au moment où, après cette longue attente, il se disposait à remonter auprès de Marie, le Dr Keller, sans être annoncé autrement, le timbre de l'entrée ayant été condamné dès le matin, ouvrit la porte du bureau.

— Ah ! cher docteur, fit Étienne lamentablement, que c'est long, que c'est douloureux !

— Bon, bon, mon ami, répondit Keller. Ne vous troublez pas ; une première couche est rarement une partie de plaisir... De le voir rire à ces mots fut pour Étienne presque un soulagement. S'il se passait quelque chose de grave, évidemment le docteur ne plaisanterait pas ainsi...

— D'ailleurs, ajouta Keller, j'ai là du chloroforme : une bouffée à chaque douleur — le chloroforme à la Reine ! — et madame Rabaud accouchera presque sans s'en douter.

— Mais, docteur, Martinet a constaté...

— Eh ! oui, nous le savons depuis notre première visite il y a trois semaines... Tranquillisez-vous. Voilà le chloroforme.

— Faut-il télégraphier à ses parents ? demanda encore Etienne, les faire venir tout de suite ?

— Si vous voulez, mon ami, répondit Keller un peu songeur. Puis, avec plus de décision il continua : — C'est cela... envoyez une dépêche... Et comme il n'ajoutait rien Etienne se dit qu'au fond, il était plus inquiet qu'il ne voulait le laisser voir.

Étienne aurait voulu l'accompagner chez Marie ; mais le docteur le pria de l'attendre en bas et il se soumit.

Lorsque Keller redescendit, un quart d'heure

après, Étienne lui trouva l'air décidément soucieux et lui en fit la remarque.

— Mon ami, vous voulez être trop perspicace, fit Keller avec un peu d'impatience. Je sais bien que dans de pareils moments chaque mot, chaque geste, chaque intonation, chaque jeu de physionomie du médecin est aussitôt relevé, analysé, interprété par l'entourage de la parturiente. Mais il ne faut pourtant pas vouloir nous en faire dire plus que ce que nous y mettons. La vérité, la voici : madame Rabaud aura des couches très longues et qu'il faudra sans doute terminer par une intervention... Mais, se hâta-t-il d'ajouter en voyant la mine consternée d'Etienne,... mais rassurez-vous : tout se fera sous chloroforme et à aucun moment la vie de votre chère femme ne sera en danger. Puis il entra dans des détails plus techniques où Etienne ne comprit pas grand'chose, sinon que c'en était fait de leur chère espérance !

— De toutes façons, l'enfant est perdu, n'est-il pas vrai ? demanda-t-il d'une voix basse et tremblante.

— Pas forcément... mais, très compromis... répondit le docteur tristement. Pourtant, ajouta-t-il comme pour atténuer ce qu'il venait de dire, réservons l'avis de Martinet. Il m'a téléphoné qu'il serait ici à six heures. Puis tirant sa montre : Il devrait même être déjà arrivé...

Comme il parlait encore, la porte s'ouvrit sans bruit et l'accoucheur entra. Après quelques mots échangés avec le Dr Keller, il dit de son ton bref :

— Allons voir ça, voulez-vous ?

Et les deux médecins montèrent au premier.

Leur visite à Marie fut très courte et Étienne en fut étonné. Ils se demanda s'ils allaient déjà repartir, le laissant seul et sans secours, ce qu'il redoutait le plus.

— Cela n'avance pas, fit le Dr Martinet d'un air très ennuyé. Je reviendrai à onze heures précises, et si nous n'avons rien gagné, je terminerai l'accouchement, car madame commence à se fatiguer. Sa voix maintenant devenait plus impérative, comme pour écarter toute discussion possible.

— Pourrez-vous être là, Keller ? demanda-t-il à son confrère.

— Eh bien, mon cher monsieur, à bientôt, ajouta-t-il en se tournant vers Etienne; et, s'il vous plaît, ne vous désespérez pas;... surtout n'allez pas, en présence de la malade, perdre la tête... Du calme, du calme !

Aussitôt après leur départ Étienne monta auprès de Marie.

Elle semblait à bout de forces ; sa voix n'était plus qu'un sourd gémissement ; de temps en temps son visage devenait vultueux, ses yeux congestionnés se fixaient dans une expression de martyre, puis tout son corps se crispait, se bandait en arc, les dents grinçantes, les ongles déchirant les draps. Mais à peine ébauchés, ces efforts avortaient, et Marie retombait en arrière, anéantie...

— Je fais cependant tout ce que je peux... disait-elle encore toute haletante, en tournant la tête vers Etienne...

— Chérie... ma chérie... écoute-moi... lui répondait-il avec des sanglots à la gorge, accepte donc un peu de chloroforme, je t'en supplie...

Mais elle refusait... Non, non, jamais !... voulant jusqu'au bout lutter contre l'inertie dont elle se sentait envahie.

— Donne-moi à boire... reprit-elle d'une voix lassée. Oh! mon Dieu, ajouta-t-elle, en tendant ses bras au ciel, prends-moi en pitié...

Comme la pendule sonnait, Marie reprit :

— Il est sept heures, mademoiselle Cardot; ne voulez-vous pas descendre dîner? Mon mari restera auprès de moi...

Puis, lorsqu'ils furent seuls, elle lui dit, très bas, très doucement :

— Sten, crois-tu que je pourrais mourir, dis?...

Lui baissait la tête pour qu'elle ne vît pas que ses yeux se remplissaient de larmes, et ce fut avec difficulté qu'il put, de ses lèvres serrées, articuler quelques mots confus :

— Les docteurs... pas inquiets... rassurants...

Mais alors, faisant un plus grand effort il se pencha à son tour tout près d'elle, et tremblant il murmura : — Prions, Marie, veux-tu?

A onze heures les deux médecins revinrent ensemble, l'accoucheur portant sous le bras une espèce de grand sac noir. Au lieu d'entrer directement chez Marie ils se firent conduire au petit salon où Mlle Cardot avait déjà préparé une table recouverte d'un drap blanc, des brocs d'eau et des litres et flacons à étiquettes variées que le pharmacien avait envoyés. Ayant déposé le sac ils ouvrirent la porte de la chambre à coucher et, sans bruit, entrèrent suivis de la sage-femme, tandis qu'Étienne sur le seuil de la chambre d'ami qu'il avait ouverte — l'ancienne chambre d'Ellen — atten-

dait. Cette fois l'attente fut longue et lui parut même presque intolérable. Enfin ils revinrent au petit salon.

Ce fut encore le Dr Martinet qui prit la parole :

— Mon cher monsieur, fit-il de sa voix toujours ferme, mais avec un accent de gravité spécial, nous pensons, mon collègue Keller et moi, qu'il est temps de délivrer madame. En tardant davantage nous risquons d'épuiser ses forces et nous compromettons les dernières chances de vie de l'enfant. Je suppose que vous ne faites aucune objection à notre...

— Aucune, interrompit Étienne.

— Nous croyons pouvoir répondre de la vie de madame... Quant à l'enfant... il pourrait se faire... qu'il faille... le sacrifier... Sur ces derniers mots, la voix du docteur jusque-là si nettement décidée, avait baissé de ton et tremblé.

Étienne se vit chanceler, mais se raidissant de toute sa force, il parla :

— Je ne puis, messieurs, que m'en remettre à vous en qui j'ai toute confiance. Qu'il en soit comme vous le jugerez bon ! Ce que vous m'annoncez là je l'avais pressenti. Ma pauvre femme et moi nous acceptons l'épreuve...

Keller le premier s'avança vers lui et prit sa main qu'il garda un instant serrée dans la sienne. Martinet attendit, puis songeant à la besogne, il dit du ton bref de commandement qui lui était revenu :

— Vous pouvez aller quelques instants auprès de madame. Vous pourrez même lui tenir la main pendant le chloroforme, puisqu'elle le désire, mais

dès qu'on vous le dira, vous disparaîtrez. Sous aucun prétexte, entendez-vous bien, sous aucun prétexte, vous n'entrerez dans la chambre qu'on ne vous y rappelle.

Lorsque Keller s'approcha du lit, le flacon de chloroforme dans une main, la compresse dans l'autre, Étienne se pencha vers le visage de Marie, et les yeux dans les siens, il la baisa... puis il dit très simplement :

— Docteur, nous sommes prêts... Et après quelques bouffées à peine, sur un signe de Keller il se retira.

Il se trouvait seul dans la chambre d'ami ouverte sur le petit salon, lorsque minuit sonna. Depuis une demi-heure déjà il était loin de Marie... depuis une demi-heure déjà ces deux hommes labouraient la chair de « sa femme », sa propre chair à lui...

Il se demandait s'il existait encore, si c'était bien lui qui les laissait accomplir cette profanation sanglante et s'il n'allait pas se ruer sur eux pour leur arracher leur victime. L'acte de la maternité, cette chose si sainte, si pure, tournant en une ignoble boucherie ! Où était le Dieu qui permettait cela?

Ensuite une telle pitié le prenait en songeant au réveil de Marie, qu'il pleurait. Devant ses yeux, là... il pouvait les toucher... c'étaient le berceau, un « moïse » tout simple, et à côté, le panier à linge avec la layette, œuvre des mains de Marie... Elle aurait à peine rouvert les yeux qu'elle demanderait l'enfant, s'étonnerait de ne pas entendre ses premiers vagissements... Puis, peut-être, elle soupçonnerait, elle devinerait la vérité... Qui alors...

qui pourrait la consoler ! Il n'avait plus maintenant la notion du temps... Etait-il là, dans l'attente, depuis une heure ou une éternité ? En sortirait-il jamais ?

Cependant la porte de la chambre à coucher s'était entr'ouverte sur la sage-femme, qui, sans voir Ètienne, déposait par terre un gros paquet, une masse entourée de linges rougis, et aussitôt disparaissait comme elle était venue...

Machinalement ou comme attiré par une irrésistible fascination il s'était approché. Tout en devinant ce qu'il allait voir et ayant l'horreur et l'épouvante de ce qu'il faisait, il souleva un coin des linges. Au milieu des caillots lui apparut une tête boursouflée, d'un violet noirâtre, et dont le crâne aplati gardait encore l'empreinte sanglante du fer qui l'avait broyé.

Comment se retrouva-t-il ensuite dans la chambre d'ami, effondré, presque fou, et secoué de tels sanglots qu'il n'entendait même pas la voix de Keller qui, la main sur son épaule, essayait de lui parler ? Martinet y réussit mieux, mais ce fut en le secouant avec rudesse et en lui criant presque grossièrement :

— Taisez-vous donc... et allez chez vot' femme !

Il la voyait maintenant, mais si immobile et si pâle que s'il n'avait pas rencontré son regard il aurait pu la croire morte. Chancelant il s'approcha du lit. Elle l'appelait des yeux... Il comprit et se pencha sur son visage. Au moment où il allait la toucher des lèvres, il perçut une voix faible comme un souffle qui balbutiait :

— Sten... Sten... pauvre ami...

Mais lui, de revoir Marie vivante, sauvée, cela lui fit momentanément oublier tout le reste ; il faisait de grandes inspirations comme pour bien s'assurer que l'étau de son cœur s'était desserré ;.. il avait dans ses yeux mouillés de larmes un véritable sourire, et s'il n'arrivait pas encore à parler, qu'importe ! Marie et lui savaient se comprendre même dans le silence.

Au bout de quelques instants Mlle Cardot entra suivie de la femme de chambre et de cette brave Mme Girard, qui n'avait pas quitté la cuisine depuis le matin, pleurant avec les deux bonnes.

— S'il vous plaît, monsieur, veuillez nous laisser, fit la sage-femme. Nous voudrions, à nous trois, remettre un peu d'ordre ici avant que madame ne s'endorme. Puis le ramenant jusqu'à la porte elle lui glissa à l'oreille :

— N'entrez pas dans le petit salon... Au jour, un de nos infirmiers viendra tout prendre, les instruments... tout... Ces messieurs sont déjà en bas et vous attendent.

Une heure plus tard le pavillon reposait dans le silence et l'obscurité. Étienne que la nuit tiède avait attiré dehors s'était assis sous le figuier et de là il regardait la fenêtre de la chambre de Marie où la veilleuse mettait une lueur presque imperceptible ; mais ayant levé la tête plus haut, il vit le ciel resplendissant d'étoiles...

VI

Tout le quartier, on peut le dire, prit un intérêt sympathique au grand chagrin dont venaient d'être affligés M. et Mme Rabaud, des gens si bien, auxquels on ne pouvait reprocher qu'une chose, c'était d'être seulement trop bons, de ne penser qu'aux autres et de donner tout ce qu'ils avaient...

Tel était du moins le regret exprimé par la mère Philip, à peu près remise sur ses vieilles jambes, lorsque de sa chaise, à l'entrée de la loge, elle voyait défiler, sous la voûte, du monde de toute espèce, riches et pauvres, jeunes et vieux allant au pavillon prendre des nouvelles. Volontiers elle-même en donnait, commentant ce qu'elle savait du triste événement, blâmant les médecins qui croient tous qu'ils connaissent quelque chose aux femmes, faisant aux visiteurs, aux pauvres seulement, bien entendu, les recommandations les plus sévères de marcher doucement, de ne pas sonner à la porte, de ne rester qu'une minute, comme si de sa vigilance seule dépendait le rétablissement de la malade.

Elle en voulait à mort à Mme Girard, par jalousie de la voir continuellement au pavillon, entrant chez Mme Rabaud comme chez elle, paraît-il, ne faisant plus même la soupe de son homme qui de-

vait manger à la gargotte, et, si elle avait à sortir dans la rue, gardant le tablier blanc pour faire accroire peut-être qu'elle était tout à fait de la maison. Quant au père Philip, lorsque dans la matinée du 15 il avait appris l'événement, il avait eu une véritable crise d'indignation :

— Ah ! nom de nom... de nom de crénom de... grommelait-il dans sa barbe, c'est-y permis, des choses pareilles ? Faudrait qu'on le dise alors !... Y dit qu'y a un bon Dieu... Eh ben, y n'a qu'à m' l'envoyer...

Jacques fut un des premiers à accourir lorsqu'il apprit par Keller, à la Pitié, ce qui s'était passé. N'étant pas venu à sa mansarde depuis plusieurs jours, il ne se doutait de rien.

Etienne l'accueillit à bras ouverts, mais sans pouvoir d'abord proférer une parole. Puis il tâcha de lui raconter tant bien que mal l'horrible nuit. La seule chose qui le consolait un peu c'était que l'enfant avait déjà cessé de vivre lorsque... Du moins Keller tout autant que Martinet était très affirmatif sur ce point. Et comme ils avaient tous deux très bon espoir pour Marie qui, disaient-ils, se rétablirait vite et complètement, on pouvait dire que, quelque cruelle que fût leur déception, à Marie et à lui... presque un deuil... tout n'était pas perdu. Il leur restait l'espérance...

Ce premier jour Etienne, trop brisé, n'avait reçu personne, à l'exception de Jacques, les deux bonnes ou Mme Girard répondant pour lui : Il passait son temps au jardin d'où il guettait à la fenêtre de Marie, le signal qui lui permettrait de monter. Malheureusement Mlle Cardot se montrait féroce et

prétendait ne tolérer que de très courtes apparitions. Pourtant Marie ayant affirmé que rien ne l'aiderait à se reposer et à dormir comme d'avoir sa main dans celle de son mari, la sage-femme avait cédé, mais à titre d'essai seulement.

Et c'était pour Étienne aussi une détente si bienfaisante que de rester sans bouger, sans parler, tout près de Marie, comme s'il la berçait dans ses bras, qu'il aurait pu passer ainsi la journée entière sans s'apercevoir que le temps fuyait. Cependant il était arrivé, dans l'après-midi, qu'Étienne assis dans un fauteuil bas, contre le lit, tandis que lentement Marie s'assoupissait, avait fini par succomber à son tour au besoin de sommeil. Sa tête peu à peu s'était inclinée, à droite, à gauche, puis enfin avait trouvé sa place sur l'oreiller à côté de celle de Marie, et maintenant un léger ronflement seul coupait le silence qui régnait dans la chambre à coucher. Mlle Cardot, très égayée s'était approchée ; mais Marie, du regard et du geste la supplia de ne pas faire de bruit et ainsi elle eut à son tour la joie de veiller sur le repos de son Sten.

Le lendemain et les jours suivants, après la visite des docteurs, toujours plus satisfaits, Étienne, se sentant reposé et l'esprit plus libre, reçut lui-même les visiteurs qui se présentaient. Mlle Cardot ne venait plus que matin et soir ; le reste du temps, Elisa, la femme de chambre, ou Mme Girard faisaient le service. Marie sachant la mère Philip très sensible et jalouse avait demandé qu'on la laissât monter un instant auprès d'elle, et cette courte visite pendant laquelle la bonne vieille avait exprimé ses

condoléances par de bruyantes lamentations fut commentée, dans la loge ou sous la voûte, comme un témoignage nouveau de l'inépuisable charité des Rabaud envers les petits, les humbles, les gens du peuple.

— C'est pas les belles dames qui viennent prendre de ses nouvelles, qu'elle reçoit, notre bonne madame, c'est nous, c'est la mère Philip... disait-on dans les groupes au milieu desquels la vieille concierge exultait.

— Ça, c'est vrai, disait-elle avec émotion... personne que moi... et sa maman, ça va sans dire.

En effet, les Cadillac avaient débarqué à Paris le matin même, et pour être plus à proximité des Rabaud, l'appartement du boulevard Saint-Germain ayant été dénoncé, ils s'étaient logés à deux pas, dans un hôtel quelconque. Madame très éplorée s'offrait aussitôt comme garde-malade ; Monsieur très occupé de ses affaires, intrigues de couloirs à la Chambre ou rue Cadet dont pouvait dépendre sa réélection, en oubliait presque ce qui l'avait amené à Paris. Marius enfin, débordant de sympathie, offrant ses services à tous moments, était trop heureux que l'on voulût bien s'en passer... Paris... là... Paris, sous la main... Coquin de sort !

M. Cadillac, blackboulé inconsolable, aurait voulu qu'Etienne s'intéressât un peu à sa campagne électorale.

Ce n'était pas la peine d'avoir un gendre doué d'un tel talent d'orateur, d'une telle force d'attraction sur les foules, si dans la situation où il se trouvait, lui le père de Marie, il n'en pouvait rien tirer... Puis, quelles fréquentations ! A chaque ins-

tant on lui voyait un curé sur les bras ! Et c'était presque vrai car l'abbé Noël, en fidèle ami, venait tous les jours passer quelques moments auprès d'Etienne qui goûtait fort sa conversation, sa piété si sincère, sa foi ardente et généreuse.

Le prêtre se rencontrait parfois au pavillon avec Girard, le tombeur du capital, le mangeur de curés, Girard en personne, et, chose étrange, la poignée de mains qu'ils échangeaient était, de part et d'autre, empreinte de réelle estime presque de cordialité.

Qui, du reste, en ces jours d'épreuve, ne vit-on pas dans le cabinet de travail d'Etienne ou dans les allées du jardinet ? Le bon pasteur Walter s'y trouva aussi en même temps que l'abbé Noël, et là encore, dans les quelques mots qu'ils échangèrent, ils sentirent qu'au fond, ils appartenaient tous deux, comme Etienne, au même Dieu, s'ils le servaient dans des Eglises différentes.

On y vit aussi l'excellent Keregal, toujours vif d'esprit et solennel de redingote, mais avant tout affectueux et dévoué ; puis combien d'autres, amis connus ou inconnus qui tinrent à témoigner à Etienne toute leur sympathie !

On était maintenant au cinquième jour des suites de couches, et tout continuait à aller pour le mieux. Keller prétendait même que dans la seconde quinzaine de juillet Marie pourrait très bien voyager. Peut-être recommanderait-il alors une cure fortifiante, les eaux salées, quelque part, en Suisse, par exemple, avant la villégiature au Charmet dont Marie et Etienne lui parlaient sans cesse.

Aller aux eaux leur semblait une ennuyeuse

perspective, mais le docteur leur avait donné de si excellentes raisons, il leur avait fait entrevoir des conséquences si heureuses, qu'ils ne faisaient maintenant plus d'objections et unissaient le nom de Rheinfelden à celui du Charmet dans leurs projets de déplacements.

Marie reprenait des forces. Sa grande épreuve acceptée avec soumission, elle tâchait d'oublier les souffrances passées pour ne plus penser, dans un sentiment de gratitude infinie, qu'au bonheur de se sentir revivre. D'un jour à l'autre Étienne notait de nouveaux progrès : hier c'étaient des œufs... aujourd'hui une cervelle... demain un petit merlan et un doigt de vin ; puis elle pourrait s'asseoir un peu, soutenue par des oreillers... Et il entrevoyait déjà le temps très proche où toute cette apparence d'hôpital qu'avait le pavillon avec les visites maintenant fastidieuses de l'élégante Mlle Cardot, disparaîtrait pour de bon et où leur vie normale reprendrait son cours.

Cet après-midi Étienne venait de recevoir au jardin Willy Steiner qui, de même que Jacques, n'avait pas manqué un seul jour de venir au pavillon. Ils se promenaient à pas lents sous les fenêtres, Étienne donnant les meilleures nouvelles de la convalescente. Willy ayant remarqué que la fenêtre de la chambre à coucher était ouverte, demanda en riant s'il pouvait crier le bonjour à Marie :

— Bonjour, fit-il gaiement en élevant la voix, bonjour madame. C'est moi, Willy, qui voulais vous dire ma joie de vous savoir remise...

Et presque aussitôt, à leur grande surprise à tous

deux, une rose lancée de la chambre tomba à leurs pieds... la réponse de Marie. Elle revenait de droit à Willy qui, très respectueusement, fit le geste de s'incliner devant elle. Au même moment une seconde rose vola et vint se poser sur le sable devant eux.

— Celle-ci, c'est la mienne, s'écria Étienne en se précipitant pour la ramasser.

L'ayant alors approchée de ses lèvres, il la mit à sa boutonnière, puis tous deux, levant la tête vers la croisée ouverte, crièrent joyeusement : — Merci !

Comme ils reprenaient leurs cent pas, un léger bruit sur le perron les fit se retourner. C'était Ellen Bergson qui, conduite par Élisa la femme de chambre, venait de traverser le bureau de travail d'Étienne.

Ils se hâtèrent de la rejoindre, et aussitôt après avoir présenté Willy, Étienne assura la jeune fille que Mme Rabaud serait heureuse de la recevoir. Il demanda seulement une minute, pour la prévenir ; et il s'éloigna rapidement.

Toujours de noir et très simplement vêtue, Ellen avait dans sa physionomie comme du reste dans tout son port, une grâce si séduisante que Willy rougit de plaisir en la considérant.

— Bigre ! fit-il mentalement, avec un imperceptible claquement de langue.

Puis, après une très courte hésitation, sûr de lui-même, il se rapprocha de Mlle Bergson.

— Vous plairait-il, mademoiselle, de vous reposer sur le banc du figuier en attendant le retour de monsieur Rabaud ? lui demanda-t-il d'un air où

il mit toute la distinction dont il était capable. Et il l'y entraîna.

— J'ai bien souvent entendu parler de vous par mon vieil ami Jeandelize, continua-t-il en s'étonnant lui-même de la facilité avec laquelle ce beau mensonge passait ses lèvres. En effet, depuis qu'il était de retour, Jacques avait au contraire évité de prononcer devant lui le nom d'Ellen. Il reprit avec la même aisance :

— Il m'a fait de votre beau talent une description si tentante que j'avoue mon ardent désir de m'en rendre compte à mon tour.

— Rien de plus facile, monsieur, répondit Ellen en levant sur lui ses grands yeux ; faites-vous inviter à une des soirées des Stern, ou même plus simplement, accompagnez-y samedi prochain votre ami... si toutefois il s'y rend.

— Quant à cela, nous n'en doutons pas, n'est-ce pas, mademoiselle ? fit-il avec une intonation malicieuse. Puis, plus fermement, il ajouta : En tous cas, avec ou sans lui, j'y serai !

Prenant ensuite un air dégagé :

— Il vous a sans doute déjà parlé de moi ? fit-il.

— Oui... un peu... je crois... répondit-elle indécise.

— En termes sévères, peut-être ?

— Quant à cela... vous vous trompez, monsieur !

— Tant mieux ! Vous a-t-il dit au moins que j'adorais la musique ?

— Je ne me rappelle pas... Il a peut-être...

— Allons... je devine qu'il en a dit de jolies sur mon compte... Vous ne voudriez pas le trahir...

cela se conçoit... Eh bien, il m'a calomnié... oui, calomnié...

— Mais non, monsieur... mais non...

— Je suis, mademoiselle, fit-il en s'inclinant avec une gravité spirituelle, je suis tout simplement un bon jeune homme, d'assez bonne lignée, sage comme une image, quoique aimant un peu trop... peut-être ?... les belles choses, et toujours disposé à m'agenouiller devant tout ce qui touche à l'art.

A l'instant où il disait ces derniers mots, Ellen, regardant à ses pieds le gravier près du banc, ne put retenir un sourire... Lui-même contint à peine le sien, mais ne voulant pas tourner un léger compliment en plaisanterie de mauvais goût, il en revint à Jacques :

— Puisqu'il m'a calomnié, je vais, mademoiselle, lui rendre la monnaie de sa pièce : Jacques Jeandelize est le cœur le plus excellent que je connaisse ; un peu fougueux... mais brave et loyal au delà de toute expression. Il m'a sauvé la vie il y a deux mois à peine... Qu'en dirai-je encore ? Il sera dans dix ans un des maîtres de la chirurgie française... quoi de plus ? une des gloires de la science... tout ce qu'on peut rêver... sans cesser pour cela d'être ce qu'il est aujourd'hui... capable de tout pour ses amis !

— Tout cela ? fit Ellen d'un air songeur. Eh bien, tant mieux pour lui, et pour ses amis !

Comme à ce moment de leur conversation Étienne paraissait sur le perron et faisait signe à la jeune fille de venir, Willy la voyant s'éloigner, lui dit gracieusement :

— A tout à l'heure, peut-être ? Et reprenant place sur le banc il attendit.

Au bout de dix minutes à peine, Ellen reparut accompagnée d'Étienne.

— Comment avez-vous trouvé madame Rabaud ? demanda Willy.

— Très bien !... n'est-ce pas ? fit-elle se tournant vers Étienne.

— Oui, Dieu merci, répondit celui-ci. Cela va de mieux en mieux.

Puis Mlle Bergson parlant de se retirer, — elle allait prendre l'omnibus à l'Odéon, — Willy tout naturellement s'offrit à l'accompagner jusque-là, ce qu'elle accepta de même.

— Alors, fit-il lorsqu'ils descendaient côte à côte la rue Soufflot, vous vous plaisez chez les Stern ?

— Ce sont d'excellentes gens, fit-elle observer, sans répondre directement à sa question.

— Très âgés, n'est-ce pas ?

— Très âgés, oui...

— Sortent-ils parfois le soir ?

— Que pensez-vous ? Jamais !

— Mais alors, vous-même vous êtes donc prisonnière à partir du dîner? Ni théâtre, ni concert ?

— Presque jamais... et ce serait jamais, si le comte Adelfeld, notre consul, ne m'avait pas, une ou deux fois, envoyé sa voiture pour m'emmener, avec la comtesse, à l'Opéra ou à un concert...

— Cependant il est presque indispensable, n'est-ce pas, que vous puissiez suivre le mouvement artistique... Pour vos études... pour votre avenir...

— Sans doute... mais qu'y puis-je ?

— Vous devriez absolument avoir une dame de compagnie pour vous suivre partout... aux matinées... aux représentations du soir...

— Je devrais... je devrais...

— Ou un parent... quelqu'un de sûr...

Ils passaient maintenant rue de Médicis.

— Tenez, fit Willy en désignant de la main une des plus belles maisons; cet entresol, c'est là que je loge.

— Très jolie situation, répondit Ellen après avoir jeté un coup d'œil. Cela doit être agréable d'habiter en face de ce beau jardin.

Lorsqu'ils arrivèrent à l'Odéon, un des gros omnibus jaunes, déjà complet, démarrait sous l'effort de ses trois percherons.

— Malechance! fit Ellen... Nous allons avoir à attendre.

— Faisons mieux, mademoiselle, répliqua Willy avec décision. Permettez que je vous ramène chez vous en fiacre.

— Y songez-vous, monsieur?

— Et pourquoi pas? Nous avons maintenant adopté à Paris les usages d'outre-Manche. Autrefois, qu'un jeune homme eût été vu en voiture avec une jeune fille, c'eût été un petit scandale... Aujourd'hui cela est considéré comme tout à fait correct. Allons, mademoiselle, ne me faites pas l'affront de refuser... Montez, je vous en prie...

Après une courte hésitation elle prit place dans le fiacre, ramassant ses jupes contre elle pour que Willy, qui lestement montait à son tour, ne s'y embarrassât point.

Ils restèrent à peu près silencieux la plus grande

partie du trajet, n'échangeant que de courtes observations sur ce qu'ils voyaient : Saint-Germain-des-Prés... les quais, le Louvre, la place du Théâtre-Français... Mais arrivés aux grands boulevards Willy hasarda une nouvelle proposition :

— Si nous étions en Angleterre, mademoiselle, ou en Amérique, ou en Suède sans doute... partout ailleurs que dans ce sot Paris, j'aurais ici le droit, le devoir devrais-je dire, de vous offrir de prendre quelque chose dans un tea-room ou une bonne pâtisserie... Le ferai-je ?...

Ellen, combattue intérieurement, fut sur le point de se rendre. Pourtant, elle se reprit, et le remerciant d'un sourire et d'une œillade, elle lui dit :

— Puisque nous sommes dans ce sot Paris... restons-y, voulez-vous ?

Et comme, malgré son insistance, elle tenait bon, il dut, rue de Trévise, se résigner à se séparer d'elle.

— Pourtant, se dit-il, en revenant à pied dans la direction de la Seine, pourtant... de la rue des Fossés-Saint-Jacques à la rue de Trévise... nous avons fait du chemin...

Et de nouveau, un léger claquement de langue marqua sa satisfaction.

Il s'agissait maintenant de s'entendre avec Jacques au sujet du prochain samedi des Stern, et pour cela il fallait le trouver. Le hasard voulut qu'il le rencontrât le surlendemain au pavillon.

Willy pour cette visite s'était muni d'un merveilleux bouquet de roses qu'il arriva à fixer au bout d'un râteau trouvé au jardinet et à hisser ainsi jusqu'à la fenêtre de la chambre à coucher où une forte secousse le déposa.

Un léger cri de surprise, et un merci qu'il perçut très distinctement, le récompensèrent de sa délicate attention. Il remettait le râteau là où il l'avait pris lorsque Étienne et Jacques se montrèrent sur le perron. On causa, on se réjouit du retour de Marie à la santé, on échangea des nouvelles.

— Dis donc, Étienne, demanda Jacques. Qu'est-ce que cette histoire de cure ? C'est donc sérieux que vous irez à Rheinfelden ?

— Rheinfelden, *quès aco ?* fit à son tour Willy avec les deux seuls mots de provençal qu'il eut rapportés du Midi.

— Cela me paraît assez sérieux, répondit Étienne d'un ton peu enthousiaste. Mais que faire ? Keller y tient... Martinet y tient... il insiste même... Nous serions donc malvenus de refuser d'y aller. C'est d'ailleurs, paraît-il, un endroit charmant sur les bords du Rhin et dans un paysage de verdure et de collines tout à fait agréable. Martinet y va parfois pêcher la truite qui abonde dans les ruisseaux tributaires du Rhin, ou massacrer les chevreuils du propriétaire des Salines... ou de l'hôtel... je ne sais plus au juste. Il affirme que l'eau des sources salées, la soole, comme il dit pour imiter les bons Suisses de là-bas, n'a sa pareille nulle part...

— Pfu... fit observer Willy, il dit ça à cause des truites et des chevreuils... Oh ! ces médecins !...

— Du reste, allant au Charmet c'est à peine un crochet de passer par Bâle, reprit Étienne ; et Rheinfelden en est à dix minutes en chemin de fer...

— Bon... entendu... s'écria Willy : les voyageurs pour Rheinfelden, en voiture !

Lorsque leur visite terminée, les deux jeunes gens quittèrent le pavillon, Willy aborda carrément le sujet qui lui tenait à cœur. Avec un type comme Jacques, se dit-il, c'est encore ce qu'il y avait de mieux à faire.

— Dis donc, Jacques, fit-il sans aucun embarras, j'ai vu ici, avant-hier, mademoiselle Bergson. Mais ce qui m'importe, c'est de l'entendre jouer, du piano, chanter. Il faut donc que tu m'emmènes samedi soir chez les Stern. Affaire entendue, n'est-ce pas ?

Jacques lui lança à la dérobée un regard soupçonneux, mais il répondit quand même d'un ton indifférent :

— Mon vieux, ce sera comme tu voudras.

— Frac... cravate blanche ?... demanda encore Willy.

— As-tu fini ? répondit Jacques en haussant les épaules... On va chez ces braves gens comme on veut... veston... jaquette... peu importe. On ne pose pas, là... Mais tu sais, vieux, — et ce que je t'en dis n'est pas pour te décourager d'y aller, — tu ferais beaucoup mieux, le soir, de rester chez toi... As-tu donc oublié ce qui t'est arrivé il y a deux mois ? Ne t'a-t-on pas dit sur tous les tons... Keller, Lefebvre et les autres... que tu devais te ménager? Au lieu de cela, voilà mon animal qui court tous les soirs, s'esquintant en conscience le tempérament, comme s'il ne tenait plus à la vie. C'est idiot, ma parole !

— Elle a fini de parler, la Faculté, riposta Willy goguenard ? Eh bien, alors, puis-je aussi placer mon mot ?

— Vas-y, vieux fou, repartit Jacques, bourru et amical à la fois.

— Eh bien, zut pour elle, et qu'elle me fiche la paix ! conclut Willy en éclatant de rire.

Mais ce rire précisément provoqua une quinte de toux, qui n'en finissait plus, si bien que Jacques lui dit d'un ton de pitié :

— Tu vois, Willy... tu vois... Ah ! tu ne nous écouteras que quand il sera trop tard !

Le samedi suivant, sur les huit heures et demie, ils sonnaient tous deux à l'appartement des Stern.

— Quatre étages, murmura Willy, très essoufflé ; je n'en puis plus ! Est-ce qu'ils ne pourraient pas se payer un ascenseur ?

Ce ne fut pas Ellen, mais bien la femme de ménage qui vint ouvrir. Pour ces soirées, comme elle était la seule domestique du vieux couple, on la gardait jusqu'à dix heures.

Cela permit à Willy de reprendre son souffle avant d'entrer au salon. Il y avait déjà là deux vieux messieurs quelconques, amis du père Stern, une dame professeur de piano et un jeune homme à cheveux pendants et qui, en travers de ses genoux, tenait sa boîte à violon.

On attendait encore un professeur au Conservatoire, et c'était un événement que sa venue ce soir, dans le salon des Stern, pour y entendre Mlle Bergson dont on lui avait raconté des prodiges. A vrai dire, sa visite devait être le clou de la soirée. Quant à Mlle Bergson elle était encore invisible.

Les deux jeunes gens reçurent un accueil empressé où les « cher monsieur » soupirés par la bonne maman Stern, et les *enjanté*, *enjanté* mugis par son mari, alternaient et se mêlaient tour à tour.

Enfin le grand homme, le professeur au Conservatoire, un vieux beau à la mine polissonne fit son entrée ; et après les salutations de bienvenue où les *enfanté* et les « cher monsieur » redoublèrent de force expressive, il consentit à s'asseoir dans le meilleur des fauteuils. Mais aussitôt, d'une voix de fausset enrouée, il cria :

— Eh bien, et la petite ?

A ce moment même, la porte s'ouvrait et livrait passage à Ellen, dont l'entrée fit sensation.

Elle n'avait pourtant qu'une toilette noire plutôt modeste et sans aucun autre ornement qu'un bouquet de petites roses-thé fixé assez haut au corsage. Mais il semblait rayonner d'elle un charme qui, d'emblée, gagna tout le salon.

Willy ayant rencontré ses yeux fut ébloui ; il pensa qu'elle y avait mis un feu spécial en le regardant.

Quant au célèbre professeur du Conservatoire, l'ayant considérée un instant en connaisseur, de sa voix de polichinelle détraqué, il marmotta entre ses dents :

— Parfait, la plastique... parfait .. encore un peu mince... mais parfait...

Comme Jacques, froid et impassible — il s'était juré de ne pas se trahir — s'avançait vers elle pour la saluer, le grand homme du Conservatoire le bouscula presque pour arriver avant lui auprès d'Ellen sur laquelle continuait à se fixer son œil émérillonné.

— Compliments, mademoiselle, lui dit-il en minaudant, compliments... Tout y est — la taille, la physionomie, l'œil surtout... très bien tout ça...

Et si le ramage répond au plumage, ma foi, vous ferez à Paris et ailleurs un joli petit bonhomme de chemin. Allons, ma mignonne, au piano... ce que vous voulez... J'écoute !

Elle joua, par cœur, une sonate de Beethoven, d'abord avec un peu de retenue, puis, cette première timidité vaincue, avec une sûreté et une puissance étonnantes ; son auditoire, y compris le maître redouté, semblait dans le ravissement, et lorsqu'elle laissa tomber les derniers accords et que, pivotant sur le tabouret, elle parut s'offrir à la critique, il n'y eut qu'une voix pour louanger son jeu.

— C'est tout à fait bien ! prononça le professeur... tout à fait... D'ailleurs... premier prix l'an dernier... je savais déjà... Et maintenant, ma mignonne, encore une petite chose... du Chopin... du Liszt... comme vous voudrez... Allez, tous les nerfs dehors... emballez-vous... faites-nous crier grâce...

Ce fut alors, dans une rapsodie de Liszt, un tel débordement de tendresse passionnée que, se levant d'un bond, sans même attendre les dernières notes, le père Stern se mit à tonner : *Zblendide... zblendide!* tandis que le professeur au Conservatoire, marmottait, en toussaillant d'émotion :

— Ça y est... le grand spasme... oui, ça y est...

Jacques pendant ce temps, regardait Ellen avec des yeux noyés de tristesse, maudissant en son cœur la musique, et fou de jalousie de voir avec quelle sorte d'impudique inconscience la jeune fille, sous les yeux du public, se livrait tout entière.

Pour Willy au contraire, indépendamment de la jouissance supérieure qu'il avait ressentie en

dilettante, il éprouvait une joie secrète à l'idée que Mlle Bergson était déjà accessible aux grands émois.

— Maintenant, ma belle, reprit le vieux professeur, plus qu'un petit air... un bout de romance... ce qui vous viendra aux lèvres... afin que je voie si le chant est aussi votre affaire... Soprano ? Oui, n'est-ce pas... Eh bien... allez !...

Lorsqu'elle eut terminé un lied très simple mais aussi très expressif de Schumann, elle se leva, et quittant cette fois le piano, elle voulut regagner sa place. Mais le vieux l'arrêta, et lui tapotant d'une main sur l'épaule tandis que de l'autre il lui pinçait le menton, il lui dit avec un petit ricanement égayé :

— Bien gentil, tout à fait gentil... Le *la* encore très bon... Mais à partir du *si* bémol... un peu de tirage, hé ?... Faudra trimer ferme... Entrez à la boîte cet automne ? Parfait ! Vous reverrai là avec plaisir...

Puis, s'étant excusé — il avait encore deux soirées et un souper de centième à avaler, avant de pouvoir mettre son bonnet de nuit — il s'esquiva rapidement.

— La brute ! murmura Jacques entre ses dents lorsqu'il le vit sortir ; et il poussa un soupir de soulagement.

A ce moment la femme de ménage apportait du thé et de la bière qu'Ellen offrait à la ronde ; puis la soirée s'achevait sur un morceau de violon, joué par le jeune homme aux cheveux tombants et accompagné par la dame professeur de piano. On les écouta avec un peu de distraction, mais, par compensation, on les applaudit vigoureusement.

Cependant la pendule de la cheminée ayant sonné

dix heures, il fallut songer à se retirer. Jacques se demandait comment il s'y prendrait avant de partir, pour échanger deux mots avec Ellen que Willy avait accaparée et qu'il avait même entraînée derrière le piano ; là, tout en feuilletant avec bruit de la musique et en prenant ostensiblement un recueil après l'autre dans le casier, ils causaient à voix basse. Les accompagnerait-elle dans l'antichambre?

Hélas, elle n'en fit rien, — la femme de ménage n'était-elle pas là pour cela ? — et ce fut d'une simple et banale poignée de main que, sans quitter la table à thé qu'elle rangeait, M[lle] Bergson prit congé des deux jeunes gens.

Lorsque le cocher qui les ramenait s'arrêta rue Médicis, Willy demanda :

— Tu ne montes pas un instant chez moi ?

— Non, fit Jacques avec mauvaise humeur ; je rentre à pied à l'hôpital... Salut !

Une fois dans sa chambre à coucher, en train de se dévêtir, Willy se dit que Jacques pourrait bien à la longue devenir gênant, s'il fallait à chaque pas l'avoir à ses trousses ; d'un autre côté, lui faire de la peine... non, ce n'était pas admissible. Le jour où ils seraient brouillés n'était pas encore près de poindre... Deux amis d'enfance, deux frères, iraient-ils jusque-là... rien que pour un cotillon ? Cela serait excessif ! Et il songea aux moyens d'apaiser les soupçons de Jacques sans l'indisposer et sans rien perdre soi-même de sa liberté d'action.

Tout en procédant à sa toilette de nuit, il se considérait dans la glace.

Et il convenait que l'image renvoyée était charmante...

Les boucles des cheveux d'une si folle et joyeuse allure, et dont la raie avait peine à triompher ; la moustache d'une élégance si discrète ; les dents, de vraies perles ; et les lèvres si indiscutablement spirituelles, voluptueuses même ; enfin jusqu'à l'ombre qui cerclait les yeux et les rendait si intéressants, tout cela, oui, lui donnait pleine satisfaction. Un peu amaigri, peut-être... C'était un désavantage... Et encore, qu'en savait-on ?

Que maintenant le souffle lui revînt tout à fait, que cette sacrée petite toux qui le prenait au moindre effort et cette sale nécessité de cracher de temps en temps, voulussent bien disparaître et tout serait pour le mieux.

Il se mit donc, les jours suivants, à ordonner, jusque dans les détails, le plan qu'il avait conçu, ce plan qui lui rappelait, malgré lui, le piano des vieux Stern si propice aux tête-à-tête... en public...

Le résultat fut qu'il se présenta chez les Stern pour leur faire une visite de digestion... et ne les trouva point.

En revanche il fut reçu par Mlle Bergson qui, par hasard, se trouvait là... tout cela, conformément au plan.

Quelques jours après il revint rue de Trévise, et ne fut nullement surpris, cette fois, de trouver les Stern « at home ». Il se montra vis-à-vis d'eux aussi aimable et attentif que possible, si bien que les « cher monsieur » et les « *enjanté* » redoublèrent.

Pendant sa visite, Mlle Bergson entra au salon et parut fort surprise de l'y voir. Elle voulait seu-

lement demander à Mme Stern comment s'y prendre pour aller rue de la Chaussée-d'Antin chez un éditeur de musique où elle avait du Bach à prendre. Comme naturellement les explications données n'étaient pas claires, Willy offrit, puisqu'il allait dans cette direction, de mettre Mlle Bergson sur son chemin.

— Comme c'est aimable à ce cher monsieur, roucoula la bonne maman Stern.

— C'est *chentil*, ça... répéta formidablement son mari... C'est *chentil !*...

Et ils partirent ensemble, dissimulant à peine un rire joyeux d'écoliers échappés.

De la Chaussée-d'Antin, Willy n'eut cette fois aucune peine à entraîner Ellen chez un bon pâtissier où ils prirent des sandwichs au foie gras et du Marsala.

Comme ils causaient musique et théâtre, il déplora une fois de plus que Mlle Bergson n'eût pas plus de facilité pour sortir le soir. C'était un crime de lui laisser ignorer le répertoire aussi bien que les nouveautés de nos bons théâtres de musique. N'y aurait-il donc pas moyen d'arranger cela ?

Chez les Stern, évidemment, ce n'était pas possible. Mais Mlle Bergson n'était pas condamnée à végéter chez eux jusqu'à la fin de ses jours.

S'il fallait qu'elle les quittât elle trouverait sans difficulté une pension de famille bien tenue où elle aurait toute sa liberté. Pour sa part, Willy se faisait fort de lui en donner à choisir autant qu'elle en voudrait...

A dater de cette première escapade, Willy, de plus en plus en faveur auprès des Stern chez lesquels il

fréquentait assidûment, ne se gêna plus pour offrir, à l'occasion, d'accompagner Mlle Bergson en ville, lorsqu'elle paraissait redouter de sortir seule, et chaque fois sa proposition fut acceptée avec empressement par le vieux couple.

Ils s'enhardirent jusqu'à sortir en fiacre, au Bois, par exemple, où c'était exquis de goûter à la Cascade, et même, une ou deux fois, par permission spéciale des Stern, ils purent aller à des matinées à l'Opéra-Comique.

Le père Stern trouvait tout cela « *drès chentil* » et sa femme était si heureuse que ce cher M. Steiner voulût bien de temps à autre servir de grand frère à cette chère Mlle Ellen !

Leur seule cause d'inquiétude était la rencontre toujours possible de Jacques...

Mais jusqu'alors, ils avaient échappé à ce danger. On ne le voyait qu'aux réunions du samedi où, à l'envi, ils s'employaient à endormir sa vigilance et à détourner ses soupçons.

Or, l'avant-veille du 14 juillet, Willy se présenta chez les Stern auxquels il offrit des cartes de tribune pour la revue de Longchamp.

L'organiste et sa femme se consultèrent.

— C'est ça qui serait beau, de voir le défilé des troupes ! fit Mme Stern. Mais, *oh vé*, nous sommes trop vieux... Non, décidément il vaut mieux ne pas se risquer dans la foule... Ah ! si cette chère mademoiselle Ellen pouvait y aller... Est-ce que vraiment ce cher monsieur Steiner consentirait à la prendre...

— Ah ! ça c'est vraiment *chentil!* clama le père Stern, d'une voix qui fit frissonner les fleurs artifi-

cielles des vases sur la cheminée... C'est trop *chentil!* répéta-t-il lorsque Willy lui renouvelait l'assurance que cela ne le gênerait nullement de conduire Mlle Bergson à la revue.

Et c'est ainsi que le 14, par une radieuse matinée, ils partirent ensemble, au trot allongé d'une victoria de remise, pour le Bois de Boulogne.

En route, sur l'avenue des Champs-Elysées, Willy voulant aider Ellen à passer sa jaquette — la brise était un peu fraîche — frôla des doigts l'épaule de la jeune fille. De là, la main ayant glissé, rencontra la taille où, dans une douce pression, elle s'attarda ; mais Ellen ayant regardé Willy avec un air de reproche, il se dégagea aussitôt.

De leurs places aux tribunes, ils contemplèrent à leurs pieds, dans une buée de soleil miroitante, l'immense pelouse de Longchamp où régiments et escadrons, en masses profondes qu'égayaient les couleurs vives des uniformes et l'éclat des armes, attendaient que le canon du mont Valérien leur annonçât l'arrivée du Président de la République. Autour du champ de courses, jusqu'à la lisière du bois, tout était noir de monde, la foule endimanchée des Parisiens, toujours avides de beaux spectacles militaires.

Lorsque le canon tonna et que, de toutes parts, sur l'armée en parade coururent les sonneries des clairons et des trompettes, il y eut dans le public un frémissement d'impatience. On regardait, le cou tendu...

Ce fut d'abord le gouverneur militaire de Paris, passant la revue au petit galop, en avant d'un état-major où étincelaient les uniformes chamarrés de

toutes les nations ; puis toute l'armée s'ébranlant et défilant devant le chef de l'Etat, au rythme allègre des musiques, que clairons et tambours martelaient, et enfin la charge de toute la cavalerie qu'une tempête d'acclamations accueillit.

— C'était beau, n'est-ce pas ? fit Willy très ému...

— Oui, très beau... très grand... répondit la jeune fille.

Et ils descendirent à la recherche de leur voiture.

— Maintenant, mademoiselle, reprit Willy, une fois qu'ils l'eurent trouvée, je vais vous faire une proposition... que vous me promettez d'accepter d'avance, n'est-ce pas ? Je prends votre silence pour un acquiescement et... je vous emmène déjeuner à Versailles ! Cocher, aux Réservoirs !

Ce repas en tête à tête dans la galerie vitrée du restaurant fameux, parmi les fleurs, les cristaux et l'argenterie du service, leur donna l'impression délicieuse d'une partie fine. Affamés l'un et l'autre, ils firent royalement honneur au menu très soigné que Willy avait commandé et qu'ils arrosèrent même de champagne.

— Une petite cigarette, mademoiselle ? hasarda Willy au moment du café, en tirant un étui d'or de sa poche et en le présentant ouvert à Ellen.

— Oh ! monsieur, fit-elle en riant. Voulez-vous vous taire ? Pour qui nous prendrait-on ?

— Oui, reprit Willy, pour qui pourrait-on bien nous prendre, avec ou sans cigarettes ? Des jeunes mariés ? Pas très sûr... Des amants ? Encore moins... Pour cela il faudrait que vous eussiez l'air de m'aimer... Et comme de cela vous ne vous souciez guère...

— Assez, monsieur, assez... je vous en prie, interrompit Ellen à voix basse... Est-ce le champagne?

Puis comme elle levait les yeux sur lui, leurs regards se croisèrent et s'unirent en une commune émotion qui empourpra leurs joues.

— Si vous désirez vous reposer une heure ou deux à l'hôtel, proposa encore Willy, rien de plus simple...

— Je désire seulement rentrer... fit la jeune fille avec un ton de lassitude.

— Eh bien, rentrons... Vous voyez quel esclave soumis je puis faire...

— Oh! monsieur, reprit-elle encore d'une voix presque triste, je vous en prie... cessez...

Une heure plus tard, ils traversaient de nouveau le Bois de Boulogne.

Willy, plus heureux, cette fois, qu'à l'aller, avait su maintenir son bras autour de la taille d'Ellen, et lui racontait à l'oreille des drôleries dont elle souriait à peine, le regard perdu dans le vague, lorsque soudain elle tressaillit, et s'écartant brusquement de Willy elle lui désigna sur le bord de la route quelqu'un qui les regardait.

Tout de suite ils le reconnurent.

C'était Jacques...

VII

Depuis longtemps déjà Jacques s'était douté de quelque chose. Les apartés auxquels se livraient Ellen et Willy aux soirées du samedi, et dans lesquels ils devaient évidemment comploter des rendez-vous ; cet air d'indifférence et de froide correction qu'ils affectaient dans l'échange de leurs politesses ou dans leurs soi-disant discussions musicales dès qu'ils se croyaient observés, et qui contrastait d'une si criante façon avec l'allure passionnée de leurs chuchotements lorsqu'ils ne se sentaient plus un espion dans le dos ; puis encore leur attitude à son égard, trop d'amabilités, trop de prévenances, trop de poignées de mains ! et jusqu'à cette histoire à dormir debout, que Willy racontait, d'une passion nouvelle au Quartier latin, comme pour faire croire que, pris ailleurs, il n'y avait pas de danger qu'il songeât à Mlle Bergson — un mensonge de plus ! — tous ces indices, et bien d'autres encore, ne lui laissaient que trop voir, au malheureux Jacques, qu'on le bernait outrageusement.

Que Mlle Bergson en agît ainsi vis-à-vis de lui, songeait-il... passe encore ! Que pouvait-il être pour elle ! Rien de plus qu'un pauvre diable d'étudiant qui s'était affolé à sa vue... Eh bien, quoi...

Il ne serait pas le dernier, sans doute... Mais Willy... Willy, de Raon, qu'il n'avait pas quitté depuis leurs premières culottes à tous deux, depuis leurs jeux d'enfance et leurs années de lycée, son vieux Willy! Ah! non, être lâché, trahi par lui, c'était trop !

Puis il s'était dit que Willy, l'heureux mortel, était riche, qu'il dépensait presque sans compter, et qu'il avait pu ainsi faire miroiter aux yeux d'Ellen un avenir qui la tirerait de la médiocrité où elle végétait aujourd'hui; et il n'hésitait pas à leur prêter à tous deux les desseins les plus audacieux, allant même jusqu'à prévoir la possibilité d'un enlèvement.

Cependant rien n'était encore survenu qui autorisât de tels soupçons. Bien plus, pour se rassurer, Jacques se persuadait que ni l'un ni l'autre n'étaient capables de se mal conduire. Ellen surtout, entourée comme elle l'était... ces excellents Stern, le pasteur Walter, les Rabaud... protégée d'ailleurs par l'éducation qu'elle avait reçue et surtout par le souvenir de sa mère, ne se laisserait jamais aller jusqu'à la faute ! Un flirtage, peut-être, comme toutes les jeunes filles s'en permettent aujourd'hui, mais rien de plus...

S'il l'avait osé, il aurait bien essayé de faire parler le vieil organiste et sa femme. Avaient-ils remarqué quelque chose? Evidemment non, car sans cela ils en auraient avisé le pasteur Walter, devant qui ils étaient, en quelque sorte, responsables de leur pensionnaire.

Il était cependant monté chez eux le jeudi précédent, un peu dans le but de les sonder, mais ils

étaient sortis, ainsi que Mlle Bergson... du moins c'est ce que la femme de ménage lui avait dit.

Malgré toute la souffrance que lui causait maintenant la présence d'Ellen, il fut d'abord désolé de ne pas la trouver à la maison. Reçu seul par elle, il aurait peut-être pu s'expliquer, lui parler de son avenir à lui, de la situation qu'il aurait sûrement plus tard... et à Paris même, toucher son cœur... qui sait ? En tout cas, il l'aurait vue... et cela valait encore mieux que rien, cette chère souffrance !

Vint le samedi. Mais, à cause de la fête nationale, il ne devait pas y avoir de réception chez les Stern. Il se souvint, en effet, qu'on en avait décidé ainsi à la précédente réunion.

Il avait donc passé un triste 14 juillet, et jusqu'à deux heures il n'était pas sorti de l'hôpital. Puis, par ennui, par désœuvrement, il s'était décidé à faire, à pied, un tour au Blois.

Il suivait donc en flânant l'allée des Acacias, lorsque ayant levé les yeux au bruit d'une voiture de maître qui remontait vers Paris, il avait vu passer devant lui Ellen et Willy tendrement enlacés.

Il resta atterré sous le choc.

Eux, faisant semblant de ne pas l'avoir reconnu, avaient passé. Et il restait là, cloué sur place, voulant parler, crier, et dans un tel état d'égarement que quelques promeneurs s'étaient arrêtés pour le regarder puis avaient continué, les uns en chuchotant, les autres riant tout bas... Un fou, sans doute... Puis machinalement, sans plus de pensée qu'un automate, il avait repris le chemin de la ville.

La marche peu à peu lui rendit la conscience de

lui-même ; des idées lui revinrent et il songea à envisager la situation :

Qu'allait-il faire maintenant ? Son premier mouvement fut d'aller droit chez Willy et de lui cracher au visage son infamie. Mais alors, le cœur lui manqua.

Willy était encore faible, très menacé dans sa santé ; se jeter ainsi sur lui dans le feu de la colère serait cruel, presque lâche. Et il résolut de remettre au lendemain la rencontre décisive qu'il voulait avoir avec lui. Il serait alors tout à fait de sang-froid, maître de sa parole et de ses actes. Pour ce soir, au lieu de monter à l'entresol de la rue de Médicis, il irait simplement frapper à la porte du pavillon.

Rien que l'idée de se rapprocher d'Étienne dans la misère où il se sentait, lui fut déjà un adoucissement. Près d'Étienne il souffrirait moins, il se sentirait moins abandonné de tout, il verrait plus clair... Il monterait même chez Marie qui, depuis plusieurs jours, le recevait. C'était elle surtout qui saurait mettre sur la blessure le baume qui adoucit et qui calme. Il lui semblait qu'après lui avoir tout raconté, sans redouter le triste étalage de sa peine, sans même avoir honte des larmes qu'il verserait peut-être, il pourrait mieux accepter ensuite son infortune, et, qui sait ? reprendre quelque espoir en des jours moins désolés.

Maintenant il arrivait à l'Odéon. Quoique fatigué par cette longue marche il doubla le pas, car l'horloge du kiosque des voitures marquait déjà six heures.

Mais le malheur voulut que, passant devant la

maison de Willy et ayant levé les yeux, il le vit accoudé à la fenêtre, une cigarette à la bouche. Willy, sans doute, l'aperçut aussi, car brusquement il se retira dans la chambre, pas assez vite pourtant qu'il n'ait pu entendre encore le cri exaspéré de Jacques...

— Je monte !

Ah ! c'en était fini des sages résolutions prises une demi-heure auparavant ! Une rage folle s'était emparée de Jacques... Il en tremblait... Il voyait rouge...

En deux bonds il fut sur le palier de l'entresol :

— Et j'entrerai, nom de D... grinçait-il, quand même je devrais faire sauter la porte !

Mais déjà elle s'ouvrait lentement, et, très pâle, sauf un peu de sang aux pommettes, Willy était là qui le regardait l'œil froid et résolu.

— Entre, lui dit-il d'une voix brève... Et, pas tant de bruit... inutile d'ameuter toute la maison.

Puis il le poussa presque dans son cabinet de travail.

Debout l'un en face de l'autre, ils se fixaient d'un air de défi.

Jacques voulait parler ; il faisait des efforts évidents pour trouver des mots qu'il pût sortir de sa bouche crispée, les mots qu'il faudrait pour frapper Willy comme d'un soufflet.

Quant à celui-ci, sa respiration en saccades précipitées paraissait lui faire très mal, car sa main se serrait sur sa poitrine comme pour l'aider à soulever le plomb qui l'écrasait.

Ce fut pourtant lui qui, le premier, osa parler :

— Tout ça, pour une femme... dit-il à voix basse, avec un sourire méprisant ; allons-nous nous tuer pour elle ?

Ces derniers mots enfin délièrent la langue de Jacques. Il partit, d'un accent de fureur concentrée :

— Peut-être... peut-être... En tous cas, je te le dis, moi... Ta conduite vis-à-vis d'elle, comme vis-à-vis de moi est d'un lâche. Oui, d'un lâche ! Car tu me la prends à moi qui l'aurais épousée, pour en faire ta maîtresse ! Et je dis que pour faire cela, il faut être tombé plus bas que le dernier des lâches !

— Allons, bon... il y tient à ce mot, fit Willy d'une voix sarcastique ; mais, après tout, de quel droit t'occupes-tu de la conduite de mademoiselle Bergson ? Est-elle déjà ta fiancée ? T'a-t-elle promis sa main ? Non, n'est-ce pas ? Eh bien alors, tu n'as aucun droit de contrôle sur ses actes, pas plus du reste que sur les miens. Voilà tout ce que j'ai à te dire.

— Je l'aime... plus que toi, mieux que toi, surtout ; et je saurai te l'arracher ; je saurai lui faire voir qui tu es... ce que tu vaux...

— Essaye...

— Voudrais-tu prétendre, peut-être, qu'elle a déjà accepté ce que tu lui offres ? Puis, comme Willy, toujours ce mauvais sourire au coin de la bouche, et, dans le regard, cet air de défi exaspérant, haussait les épaules :

— Diras-tu donc qu'elle est déjà ta maîtresse ? hurla Jacques en brandissant le poing.

Depuis un moment Willy n'arrivait pas à réprimer un accès de toux, en secousses brèves, dures,

qui le prenaient dès qu'il ouvrait la bouche, et dont il paraissait souffrir beaucoup. Deux fois il voulut parler, et chaque fois la petite toux sournoise et cruelle, vint lui couper la respiration. Son visage était devenu blême, et dans son regard une angoisse indicible grandissait. Il prit son mouchoir et le passa sur son front mouillé de sueur, puis s'abandonna à l'accès, le forçant même, voulant en finir une fois pour toutes avec ces secousses qui, de plus en plus, déchiraient sa poitrine... Il pourrait parler, ensuite...

Mais alors, il eut la sensation atroce que quelque chose se déchirait en lui, comme une vague brû-chaude qui noyait ses poumons, en chassait tout l'air, allait le suffoquer, le faire mourir... Il gémit et presque défaillant porta son mouchoir à ses lèvres où venait d'apparaître une mousse d'un rouge vif...

— Jacques, murmura-t-il d'une voix suppliante au moment où, les bras ballants, il s'affaissait sur le tapis.

— Willy, s'écria Jacques lamentablement... Mon pauvre Willy ! Et il se précipita pour le ramasser.

Aidé du valet de chambre accouru à son appel, Jacques avait étendu Willy sur son lit. A eux deux ils l'avaient rapidement déshabillé, puis le domestique, muni d'une ordonnance griffonnée au galop, avait couru à la pharmacie la plus proche.

Le sang venait abondamment. Chaque secousse de la toux en amenait à la bouche un flot, que Jacques recueillait dans des serviettes. un sang d'un rouge rutilant, le sang vif et chaud de la jeunesse, celui qui porte en lui la force, la joie, l'amour... et qui semblait vouloir sortir jusqu'à la dernière goutte.

Jacques avait tordu une serviette dans l'eau froide de la cuvette, et en entourait la poitrine de Willy. Délicatement il le soutenait, lui parlant d'une voix douce aux intonations câlines, presque maternelles :

— N'aie pas peur, vieux... Rien de ça... Tu seras soulagé.., n'aie pas peur...

Willy le suivait de l'œil, un œil où se lisait une morne détresse ; puis, avec effort, il prit la main de Jacques et la pressa légèrement.

— Non, pas parler... pas un mot, pas un mouvement, fit Jacques qui avait compris que l'autre voulait lui dire quelque chose.

Mais comme du regard Willy insistait, suppliait, Jacques se pencha vers lui et entendit alors la voix faible comme un souffle, qui balbutiait :

— Pardon, Jacques... pardon...

Une heure plus tard, Jacques était venu à bout de l'hémoptysie, et le malade reposait dans la béatitude d'une piqûre de morphine, un sac de glace sur la poitrine.

De temps à autre il entr'ouvrait les yeux et regardait Jacques assis à son chevet.

Il lui fit signe, de nouveau, qu'il avait quelque chose à lui demander.

— Non, tais-toi, fit Jacques avec une intonation un peu grondeuse, comme parlant à un enfant indocile ; jusqu'à demain tu ne dois pas dire un mot, pas faire un mouvement... pas un seul...

Puis, avec un ton plus autoritaire, il souligna sa recommandation :

— Je l'exige absolument !

Cependant devant l'insistance du malade, de

nouveau il céda, mais avec un haussement d'épaule à l'adresse de son manque de fermeté. Et pour la seconde fois penché sur Willy, il recueillit ce seul mot :

— Étienne ?

— Il va être ici dans un instant, répondit Jacques ; maintenant, plus un mot, entends-tu? Ferme les yeux... tu vas dormir un peu...

Jacques, en effet, à peine le domestique revenu de la pharmacie, l'avait envoyé chez Etienne qu'il devait, si possible, ramener tout de suite. En attendant il reprit son poste de surveillance auprès du lit, évitant lui-même de bouger, et accablé de tristesse à la vue de son « vieux » qui, les yeux clos, avec son teint livide et ses lèvres exangues, semblait déjà dormir du sommeil de la mort.

Un léger bruit vint de l'antichambre... Étienne, très probablement. Jacques sortit sur la pointe du pied et le trouva, en effet, qui venait à peine d'entrer. Ils se serrèrent la main, puis Jacques le prenant à part, lui fit en termes brefs, presque haletants, le récit sommaire de ce qui venait de se passer entre Willy et lui.

— Tu entreras seul, doucement, ajouta-t-il : tu attendras qu'il ouvre les yeux... tu pourras lui dire quelques mots, mais, empêche-le de parler et de remuer... S'il tousse, et surtout s'il crache de nouveau rouge, appelle-moi.

Quelques minutes après Étienne reparut. Son expression était grave et triste.

— L'état est dangereux, n'est-ce pas ? demanda-t-il, à voix basse.

— Je le crains, répondit de même Jacques. De-

main, si on peut le bouger sans inconvénients, nous l'ausculterons et alors nous serons fixés. Je vais passer la nuit auprès de lui. Toi, voudrais-tu prier Keller d'être ici dès la première heure, puis télégraphier à Raon, à mon père, qu'il prévienne doucement les parents Steiner ?

— Je ferai tout cela en sortant ; mais toi ?

— Je ne bougerai pas d'ici. Avec son valet de chambre qui n'est autre, comme tu le sais, que l'infirmier qui l'a soigné dans sa maladie, je me tirerai bien d'affaire. Va donc, car il faut que je retourne auprès de lui.

— Je pars ; mais, auparavant, je dois te répéter le message dont il m'a chargé pour toi. Il m'a dit textuellement ceci : « Dis à Jacques qu'entre elle... et moi, il n'y a rien eu... rien ! » Il a répété plusieurs fois ce mot, et tu sens bien, n'est-ce pas, que, dans ce moment-là, il disait la vérité. Puis il a ajouté : « Je ne la reverrai de ma vie »... Voilà ! Et maintenant, je te laisse. A demain.

Puis comme il allait sortir, il prit Jacques à pleins bras, et le serra sur son cœur.

Dès les huit heures, le lendemain matin, Jacques et le Dr Keller étaient en conférence dans le cabinet de travail de Willy.

— Nous avons eu une nuit très calme, disait Jacques. A une heure j'ai cessé la glace, et, après une nouvelle piqûre, il s'est paisiblement endormi. Il a un peu toussaillé ce matin, mais, plus de sang.

Ensuite ils entrèrent dans la chambre du malade.

— Docteur, fit Willy d'une voix cassée, je vais

mieux, je me sens même bien... la poitrine dégagée... je respire !

Et ayant pris la main de Jacques posée sur les couvertures, il la pressa faiblement dans la sienne, comme pour lui faire sentir toute sa reconnaissance.

Afin de pouvoir l'ausculter, il fallut que le domestique le soulevât et le soutînt.

— Comme je suis faible pourtant ! fit-il encore. Ai-je donc perdu tant de sang ?

Mais, du doigt sur les lèvres, Jacques lui fit signe de garder le silence, puis très rapidement ils procédèrent à l'examen des poumons.

La conclusion à laquelle ils arrivèrent, après une nouvelle discussion dans le cabinet de travail, fut que le malheureux Willy avait bel et bien un commencement d'infiltration tuberculeuse au sommet du poumon droit et qu'il faudrait, dès qu'il serait transportable, l'emmener dans un sanatorium. Là seulement, grâce à la discipline spéciale de ces établissements, il serait protégé contre ses propres imprudences et pourrait, à la longue, se remettre.

Vers une heure de l'après-midi, Etienne revint. Willy l'acueillit, le sourire aux lèvres, par ces mots prononcés très bas :

— Mon sauveur... une fois de plus... Et du doigt il indiquait Jacques. Puis il reprit : C'est maintenant lui qu'il faut soigner... A-t-il l'air vanné !

A la vérité, Jacques, qui depuis la veille au soir n'avait pas quitté le chevet de son malade, le soignant comme le meilleur des infirmiers, le dorlotant même, comme seule une femme, une mère aurait pu le faire, avait maintenant l'air très las, les traits tirés, les yeux brûlants.

— Il doit se reposer, murmura encore Willy.

Et comme Jacques faisait des gestes de dénégation, fronçant le sourcil, puis protestant qu'il n'éprouvait aucune fatigue, Willy devint plus pressant.

— Je veux, je veux... répétait-il avec tant d'insistance qu'à la fin Etienne s'interposa :

— Sais-tu quoi, Jacques ? Nous allons faire une bonne promenade à pied.

— Oui, oui... allez ! redit encore Willy.

— Je puis bien rester seul avec monsieur jusqu'à ce soir, fit observer le domestique.

En sorte que, pressé de toutes parts, force fut bien à Jacques de céder.

Une fois dans la rue il respira à l'aise, content de pouvoir remuer ses jambes, avancer, parler à haute voix sans contrainte, et rouler des cigarettes.

— Où allons-nous? demanda-t-il.

— Où tu voudras... Et sans autre but précis, ils descendirent vers la Seine.

Partout encore régnait l'animation d'un jour de fête ; la foule endimanchée circulait dans les rues pavoisées, se portant surtout aux carrefours où des bals publics, des carrousels, l'attiraient par le vacarme de leurs cuivres et de leurs orgues de Barbarie. En ces points, des drapeaux étaient fixés en écusson à des mâts enguirlandés et réunis par des chaînes de lanternes vénitiennes ou japonaises, dont plusieurs, brûlées de la veille, n'étaient plus que des loques carbonisées.

Sur les quais, aux embarcadères des bateaux-omnibus, on faisait queue. Par ce beau dimanche d'été, c'était, évidemment, à qui irait à la campagne.

— Si nous faisions comme eux ? proposa Étienne en désignant de la main les groupes, d'une gaieté bruyante, qui gagnaient un ponton d'embarquement, près du Louvre.

— Allons-y ! répliqua Jacques.

Sur le bateau descendant la Seine on s'écrasait peut-être un peu, mais la bonne humeur était générale, et personne ne songeait à se plaindre.

— J'avoue, reprit Etienne, que j'aime le contact de la foule lorsqu'un plaisir sain, un rire de bon aloi l'anime. Tous ces braves gens, petits bourgeois de boutique, ouvriers avec femme et enfants, qui, leurs paniers de provisions au bras, vont s'en donner dans le parc de Saint-Cloud ou les bois de Meudon, me communiquent, par contagion, un peu de leur entrain et de leur joie de vivre. Ils sont, en somme, plus heureux que bien des riches que la difficulté de s'amuser accable. Entre ce bateau chargé de gaieté à en couler, et, par exemple, un yacht de grand luxe avec ses quelques passagers guindés dans leur élégance, je n'hésiterais jamais à préférer le premier, malgré sa vulgarité de surface.

— Oui, moi aussi, fit Jacques ; mais que de gens pour lesquels le luxe est tout ! Et, de fait, que ne donne-t-il pas ? En le prenant pour appât, rien ne lui résiste...

— Il pense à Ellen et à Willy, se dit Étienne, qui détourna la conversation.

A Saint-Cloud ils débarquèrent et gagnèrent directement le bois.

— Il fait bon marcher sous ces grands arbres, fit observer Jacques ; si nous poussions jusqu'à Versailles par Ville-d'Avray ?

Mais, lorsqu'au sortir du bois de Fausses-Reposes, ils arrivèrent à la grille de l'octroi de Versailles, sur le point de descendre l'avenue de Villeneuve-l'Etang dont les villas somnolaient dans leurs jardins fleuris, Jacques s'arrêta :

— Qu'irions-nous faire en ville ? demanda-t-il. Nous ferions bien mieux de rebrousser chemin et de gagner une gargotte où prendre quelque chose à boire, et même à manger, car, ma parole, j'ai aussi faim que soif !

Au bas de l'avenue de Picardie, ils trouvèrent leur affaire : un bouchon en planches grossièrement peinturées, derrière lequel, sous les arbres de la forêt, des châtaigniers superbes, quelques tables et des bancs avaient été disposés ; puis, en façade sur la route, au-dessus d'une tonnelle garnie de feuillage coupé, un grand écriteau portant : « Au rendez-vous du Touring-Club ».

Là, une douzaine de cyclistes des deux sexes, les femmes en culottes bouffantes, les hommes débraillés et d'allure plutôt suspecte, buvaient des absinthes.

Étienne et Jacques s'installèrent sous les arbres et prirent du fromage et de la bière. Mais Jacques avait hâte de repartir.

— Le voisinage de ces voyous et de leurs femelles me dégoûte, dit-il. Puis il passe, décidément, trop d'autos sur cette route. C'est pitié de voir leur poussière jusqu'au sommet des arbres, sans parler du bruit affolant et de la puanteur. D'ailleurs, il est temps de rentrer. Prenons le train à Ville-d'Avray, veux-tu ?

— Je conçois qu'il te tarde de retourner rue de

Médicis, fit Étienne à son tour. Pourvu que l'après-midi se soit bien passé là-bas.

Comme ils cheminaient sous bois, Jacques, depuis un moment silencieux, s'arrêta, et, regardant Étienne, il lui dit à brûle-pourpoint.

— Que penses-tu de mademoiselle Bergson ?

Jusqu'à ce moment ils avaient, comme d'un commun accord, évité de parler d'elle, le sujet de leurs conversations étant presque exclusivement Willy, son état actuel, ses chances de guérison, puis aussi Raon, les malheureux parents, enfin Jacques, ses études et ses projets ambitieux. Étienne se disait qu'il était peut-être encore trop tôt pour toucher à la blessure de Jacques, à moins pourtant que lui, le premier, ne donnât l'exemple. Mieux valait, songeait-il, laisser l'effet du choc initial s'apaiser dans le silence et le recueillement.

Aussi, pris de la sorte au dépourvu, ne trouva-t-il pas, d'emblée, de réponse à la question de Jacques.

— Mademoiselle Bergson?...En vérité...Jacques...

— Tu n'oses pas même dire, sans hésiter, qu'elle est encore une honnête femme !

— Jacques ! cria Étienne violemment.

— Mais, dis-le donc alors ! reprit Jacques, d'un ton de supplication exaspérée.

— Oserais-tu en douter, après les paroles de Willy hier soir ?

— Autre question, reprit Jacques d'une voix brève et sans répondre autrement à la question ; Crois-tu qu'il sera jamais possible de la faire renoncer à la carrière artistique ?

— Si elle aime vraiment celui qui lui demandera ce sacrifice... oui, alors... peut-être...

— Ne crois-tu pas, au contraire, qu'il faudrait être aussi aveugle qu'insensé pour s'accrocher encore à cet espoir ? Attends. Je puis répondre à ta place : Oui, n'est-ce pas, pour garder une telle illusion il faudrait n'être plus qu'un malheureux frappé d'aveuglement et de folie, ce que je suis, Etienne, irrémédiablement !

Sa voix avait appuyé, sur ce dernier mot avec un accent d'amère tristesse.

— Sans remède? Ah! non, je n'admettrai jamais cela, et de toi surtout, Jacques. Lutter te ferait peur? Tu renoncerais à te défendre ? Jacques Jeandelize mettrait la crosse en l'air ? Allons donc! Tu sais bien que c'est impossible. Qu'aujourd'hui il te semble que ta vie soit brisée, je le conçois... Mais demain tu te ressaisiras. Les beaux jours reviendront... Quant à moi, autant je souffre actuellement avec toi, autant j'espère fermement qu'avec toi... bientôt... je me réjouirai de ta paix et de ton bonheur recouvrés !

— Je ne veux pas la revoir, fit Jacques à voix basse, comme si déjà, en réponse à l'appel vibrant d'Etienne, il voulait s'engager par une résolution héroïque.

— Tu accompagneras sans doute Willy, s'il doit partir prochainement pour un sanatorium ? demanda Etienne après un silence et comme pour quitter le sujet douloureux.

— C'est possible... je le voudrais... Puis je prendrai des vacances, j'irai à Raon... Enfin, — et ici sa voix reprit toute son énergie — sois tranquille, Etienne, d'une façon ou d'une autre, je m'arracherai ça du cœur !

Ils étaient arrivés maintenant à la gare de Ville-d'Avray où un train allant sur Paris, leur dit un employé, devait toucher dans quelques minutes.

— Encore un mot, fit Jacques pendant qu'ils arpentaient le quai, déjà encombré de voyageurs : Et les Stern ?

— Je leur ferai part de l'accident de Willy. Quant à toi, ils admettront très bien que, dans ces circonstances, tu lui réserves tous tes moments de liberté, jusqu'à votre départ prochain pour la Suisse.

— Et ?... demanda encore Jacques sans cependant oser prononcer de nom.

— Elle comprendra ! répondit Étienne avec fermeté.

Le retour à Paris, par l'accablante chaleur d'un orage menaçant, se fit au milieu d'une cohue indescriptible, la foule énervée et rompue de fatigue prenant, à chaque arrêt, les wagons d'assaut, bousculant les employés, s'accrochant en grappes aux marchepieds des impériales, et emplissant d'un bout à l'autre, l'immense train de clameurs, de rires éperdus, de refrains braillés, dans un besoin frénétique de faire du bruit et du scandale.

Rue de Médicis, ils furent fort surpris de trouver la porte de l'antichambre entre-baillée.

L'ayant poussée ils ouvrirent sans bruit celle de la chambre à coucher, et alors leur surprise fut à son comble lorsque, à la place de Jean, l'infirmier valet de chambre qu'ils s'attendaient à trouver au chevet de Willy, ils virent...

— Adda ! s'écria le premier Jacques tout interdit, les pieds cloués au sol. Mais déjà la jeune fille, s'étant levée de sa chaise, s'avançait vers lui la main

tendue et, au visage, ce bon et loyal sourire qu'il lui connaissait depuis l'enfance.

— Vous, mademoiselle... ici ? fit à son tour Etienne, ravi de cette rencontre.

— Nous arrivons il y a une heure à peine, maman et moi, expliqua la jeune fille. Elle vient de sortir avec Jean portant nos petits bagages, pour nous retenir des chambres à l'hôtel Folliot, à deux pas d'ici. Elle sera de retour dans un instant.

— Hein ? Quelle surprise ! fit Willy, la joie dans les yeux !

— Et toi, demanda Jacques ; bon après-midi ?

— Excellent. Presque pas toussé, dormi, bu du lait... Jean a pris ma température : pas même atteint trente-sept... Faim de loup !... A manger, misérable !... Et tous de rire.

Quelques instants plus tard Mme Steiner revint de l'hôtel ; après les premières salutations, elle entraîna Jacques dans le bureau, pour se faire mettre, avec plus de détails, au courant de l'accident de Willy. Etienne et Adda, pendant ce temps, restèrent seuls auprès du malade.

Brièvement Etienne racontait la belle course dans les bois qu'ils venaient de faire, et Willy, envoyant au diable, disait-il, les gêneurs qui voudraient encore l'empêcher de causer, disait à sa sœur avec quel dévouement Jacques l'avait soigné. Sans lui, il y restait, peut-être...

Puis Mme Steiner suivie de Jacques étant entrée, proposa, d'accord avec lui, l'arrangement suivant : Puisqu'il y tenait absolument on lui ferait un lit dans le bureau de Willy ; maintenant il accompagnerait les dames de l'hôtel, et dînerait avec elles.

— Dîner, fit Willy gaiement. Et moi ?

— Toi ? répondit Jacques sur le même ton : un œuf à la coque... et ton lait, naturellement. Mais, si tu es sage, demain ce sera mieux...

— En aurai-je encore longtemps de ce métier-là ?

— Quelques jours de lit, puis je t'emmène en Suisse.

— En Suisse ? Veine ! Nous nous y retrouverons tous ! Quand y serez-vous, Etienne ?

— Dans une dizaine de jours au plus. Nous nous y reverrons certainement tous les trois...

Sur ces mots, Etienne ayant pris congé, partit seul dans la direction de la rue des Fossés-Saint-Jacques.

Tout en marchant, tête basse, les mains dans le dos, une vision se présentait continuellement à son esprit. Il voyait Willy, si pâle sur ses oreillers, puis Jacques dans sa virile attitude ; et il voyait, puis revoyait surtout le visage si affectueux de la jeune fille qui se tenait auprès de lui.

Adda !... songea-t-il... Sera-ce un jour la consolation ?

TROISIÈME PARTIE

I

Sept heures sonnaient à l'église du village lorsque M. Cadillac, son verre en main, parut sur la terrasse : il fit deux pas sous les marronniers, interrogeant du regard l'horizon encore voilé de brumes dans lesquelles palpitait le soleil matinal, et, satisfait apparemment du résultat de son examen, il se dirigea en sifflotant vers la fontaine. Le père Cornaz, sur le pas des écuries, le salua :

— Le bonjour à monsieur... Ça va-t-il comme vous voulez, ce matin ? On est bien reposé du voyage ?

— Frais comme un bouton de rose, papa Cornaz ; et vous ?

— Voilà, voilà... On court sur ses septante... A cet âge on n'est plus guère frais... Mais tout de même, on va à la douce, je vous remercie...

— Belle journée en perspective, hé ?

— Voilà. . si le vent ne tourne pas... Et toute la famille de monsieur, on va bien?

— Très bien... je le suppose du moins, car je ne les ai pas encore aperçus. Ils dorment tous les

paresseux ! Ah ! cette eau... est-elle exquise ! Père Cornaz, avec votre fontaine vous feriez fortune à Nîmes... Vous en vendriez l'eau plus cher que nous, notre vin... que nous ne vendons pas, du reste ! A la vôtre !

Et, à petites gorgées, M. Cadillac vida son verre, puis, d'une secousse, en ayant détaché les gouttelettes qui y perlaient encore, il se rapprocha du père Cornaz qui, maintenant, passait un veston pour sortir de l'écurie chaude.

— Toujours bien achalandée la Croix-Blanche ? demanda-t-il.

— Voilà, voilà, on a ses habitués... les dames Widmer de Lausanne, déjà ici depuis un mois, puis la famille Dorier de Genève arrivée il y a huit jours... Avec vous autres, de France, ça fait déjà douze personnes. Il ne me reste plus que deux chambres libres.

— C'est beaucoup d'ouvrage pour maman Cornaz, tout ce monde...

— Ah ! pour ça, oui... Et pour moi aussi... On se fait vieux tous les deux... Si au moins notre fils et notre fille étaient là pour nous aider... Mais César est en Amérique, comme sa sœur qui s'y est mariée l'an dernier. Ils ne parlent pas de revenir... Ils voudraient plutôt qu'on aille les rejoindre, ma pauvre femme et moi. Voyez-vous ça, que nous allions sur le grand océan à notre âge ? Ça ne serait pas à faire...

— Et puis, la Croix-Blanche !

— Pour ce qui est de ce domaine, puisque nos enfants n'en veulent pas, il va falloir le vendre un jour ou l'autre, bien sûr... C'est pas nous deux

vieux qui pourrons conduire tout ce train-là encore longtemps...

— Bah ! vous êtes solide au poste ! Vous en enterrerez encore plus d'un, de ceux qui n'ont pas votre âge... Sur ce, grillons-en une en attendant la cloche du déjeuner.

Et toujours alerte, malgré sa bedaine plus ronde que jamais, M. Cadillac pivota sur ses petites jambes, puis se mit à arpenter la terrasse en lançant de droite et de gauche les bouffées de sa première cigarette. Sous le vieux panama, sa tête en terre cuite et recuite au soleil du Gard s'encadrant d'une barbiche encore drue mais maintenant toute blanche, aurait presque revêtu un air vénérable si ses petits yeux noirs, toujours en mouvement, ne l'avaient égayée de leur éclat folâtre.

Il s'approcha des fenêtres, et constatant que celles des Rabaud étaient ouvertes, il cria :

— Allô, allô ! Puis prenant une poignée de sable il la lança vers la croisée.

Presque à l'instant, Etienne Rabaud se montra. Encore ébouriffé, son cou puissant libre dans l'entre-bâillement de la chemise, les manches relevées aux coudes, il était évident qu'il avait interrompu sa toilette pour répondre au salut de son beau-père.

— Et le commandant ? demanda Cadillac.

— Un moment, père, et il arrive...

— Oui, mon bon, va le quérir... Dis-lui que je languis... et qu'il se hâte !

La minute d'après Etienne revenait à la fenêtre, mais cette fois il tenait dans ses bras un superbe poupon qu'il penchait en avant vers Cadillac émerveillé.

— Par ici, mon commandant ! criait celui-ci, la tête tendue ; arrive chez grand-père et il te promènera dans la petite voiture...

Puis comme Bébé, agitant gauchement ses menottes, se mettait à pousser des cris, Cadillac reprit, indigné :

— Tu vois bien, Etienne, qu'il veut venir... Ou bien, serait-ce, par hasard, qu'il n'aurait pas eu sa chope pleine, ce matin ?

— Soyez tranquille, père, elle était pleine à déborder... n'est-ce pas, Marie ? ajouta-t-il joyeusement en se retournant vers l'intérieur de la chambre. Et une voix lointaine arriva à Cadillac :

— Bonjour père, bonjour ! Rassure-toi ; Bébé est satisfait. Mais il ne sortira pas avant neuf heures... Aie patience !

L'enfant... leur enfant... ils le tenaient, cette fois-ci ! Un an presque jour pour jour après l'épreuve cruelle des premières couches, après une attente toujours plus angoissée à mesure qu'en approchait le terme redoutable, il était venu, un beau matin, un peu en avance et à l'improviste, mais, par contre, si aisément que l'infaillible Dr Martinet lui-même en avait été surpris. Certes, il ne pouvait pas alors passer pour un gros poupon, loin de là, mais il avait fait preuve, dès son entrée dans le monde, d'une telle vitalité que Mlle Cardot, la sage-femme, avait prédit qu'en moins d'un mois il aurait rattrapé le poids normal. Et, de fait, ses progrès avaient été surprenants. Nourri exclusivement par sa mère, c'était par des quarante et cinquante grammes par jour qu'elle notait le gain des pesées. Quant aux Cadillac, accourus dès le lendemain de

la naissance, s'ils l'avaient d'abord jugé chétif et mal venu, ils n'avaient pas tardé à se faire une meilleure opinion de lui en constatant sa voracité et ses « belles digestions ».

— Avec cela, disait la grand'maman, on va loin...

Grand-père, de son côté, l'ayant examiné dans son bain, l'avait trouvé râblé et gigoté à souhait; et même, lorsqu'il l'eut entendu crier il avait déclaré avec la plus entière conviction, que doué d'une voix pareille, il était fait pour s'imposer un jour aux hommes ses contemporains et les dominer. Ne faisait-il pas déjà marcher tout le monde à sa guise? Et, en l'apostrophant, il le traitait de « commandant », gros comme le bras! C'était son orgueil, ce petit Jean-Etienne-Marius...

Et c'était surtout la joie de Marie et d'Etienne...

Pendant la longue attente des neuf mois, et surtout vers la fin, ils avaient connu les heures d'angoisse, celles où ils s'étaient demandé s'ils n'allaient pas au devant d'une nouvelle affliction et si, une fois de plus, il faudrait accepter le sacrifice d'une chère espérance. Ils avaient essayé de s'y préparer, héroïquement...

Cependant Marie n'avait jamais admis qu'Etienne renonçât pour elle à son activité habituelle ; elle le poussait même à ses travaux scientifiques, la préparation de son cours et des conférences qu'il était parfois appelé à donner à Paris ou en province, et surtout à ses œuvres sociales parmi lesquelles l'éducation de ses pupilles de l'Ardèche tenait toujours la première place. De son côté cela avait été pour lui un besoin, presque une nécessité, de se for-

cer au travail, de se dépenser jusqu'au surmenage afin de se défendre contre les préoccupations qui l'assiégeaient. Malgré tout il lui était arrivé, à certains jours, de sentir un vent de panique passer sur lui comme si la catastrophe était là... la répétition de la première... et alors il avait craint de ne pas pouvoir la supporter...

Et maintenant, ô miracle ! toutes leurs angoisses avaient cessé... Triomphalement Marie serrait dans ses bras son premier-né et avec Etienne, elle remerciait Dieu pour un si grand bonheur. Ils l'avaient avec eux, à ce Charmet tant affectionné où ils s'étaient installés depuis une quinzaine. Ils le conduisaient, leur petit Jean, par les sentiers du bois vers leurs coins favoris, ceux qu'ils avaient découverts et en quelque sorte adoptés, dans le temps de leurs fiançailles. La solide poussette passait partout.

Ils l'arrêtaient parfois en quelque jolie cache sous les hêtres pour permettre à l'heureuse mère de donner le sein à son enfant. Étienne le prenait dans la petite voiture et le passait à Marie, puis, après la tétée, il le berçait dans ses bras pour le rendormir... Que ces heures étaient douces !

Puis, au bout de ces deux semaines, les parents Cadillac à leur tour, avaient débarqué à la Croix-Blanche, et, de suite, cela avait été à qui des deux accaparerait le petit, d'où, entre eux, de continuelles bisbilles. Ainsi, dès le lendemain et sitôt faite sa visite à la fontaine, M. Cadillac avait comploté d'emmener le petit au village, sûr que sa femme, moins matinale que lui, ne pourrait pas le lui disputer.

Mais voici que Marie refusait de le donner avant neuf heures !

Il en eût presque éprouvé de la mauvaise humeur si, à ce moment même, la cloche du premier déjeuner n'eût retenti.

— Bah ! se dit-il, la promenade pourra s'arranger après le café au lait ; puis, qui sait... il y a peut-être migraine ce matin...

Gourmand de miel et de beurre frais, M. Cadillac, maintenant, faisait ses tartines en la compagnie des demoiselles Widmer et de la famille Dorier auxquels il était accessoirement occupé à vanter les mérites de son petit-fils, lorsque, à son tour, Etienne fit son entrée dans la salle à manger. A l'accueil empressé de toute la table, Cadillac put apprécier la considération dont jouissait son gendre parmi les hôtes de la Croix-Blanche. C'est que, pour la modeste pension, quel honneur, quelle réclame aussi, de posséder le jeune tribun dont maintes fois la presse suisse, *Gazette de Lausanne* ou *Journal de Genève*, avait louangé la parole et les écrits !

Sans doute, ces journaux combattaient aussi ses théories trop avancées à leur goût, mais comment pouvaient-ils se dispenser de rendre hommage à la valeur scientifique de ses conceptions, à leur portée généreuse et surtout aux magnifiques dons d'orateur qu'il mettait à leur service ?

C'était donc parmi ces bonnes gens de la pension à qui aurait le privilège d'entamer conversation avec lui.

Ce matin, la présence de M. Cadillac, député très influent ? de Nîmes, ministre demain, peut-

être ? ajoutait un intérêt de plus au déjeuner. La curiosité de tous était en éveil. On savait que le beau-père de M. Rabaud, après une assez longue éclipse, était rentré au Parlement.

L'aînée des demoiselles Widmer, personne d'âge et de jugement, avait même insinué très bas que si M. Cadillac avait pu, malgré sa médiocrité, forcer les portes de la Chambre, il le devait principalement au prestige de son gendre... D'autre part, manifestement M. Cadillac n'était pas socialiste. Il serait donc curieux de mettre gendre et beau-père aux prises sur le terrain politique.

M. Dorier qui, en vieil habitué de la Croix-Blanche, les connaissait tous deux, ne put résister à l'envie de provoquer une discussion.

— Eh bien, cher monsieur, fit-il en se tournant vers Etienne : vous n'allez pas tarder, sans doute, à rejoindre monsieur Cadillac sur les bancs de la Chambre des députés ?

— Moi ? répondit gaiement l'interpellé, je m'en garderai bien...

— Là... vous l'entendez? interrompit Cadillac avec vivacité. Concevez-vous cela ? Voici mon gendre... un des premiers orateurs de ce temps... Il n'aurait qu'à se laisser faire, car on est à genoux devant lui dans son arrondissement, et, d'emblée, il passerait... Eh bien, il refuse... Il affecte de nous mépriser... Si, si !... repartit de plus belle Cadillac en brandissant une tartine ; malgré ses gestes de dénégation, c'est bien la vérité... Nous ne sommes à ses yeux, nous autres membres du Parlement, y compris même l'extrême-gauche socialiste, que des farceurs, et rien de plus !

— Monsieur Cadillac cultive le paradoxe, fit observer Etienne très amusé ; il sait très bien, pourtant, que ma répugnance à entrer à la Chambre provient uniquement de ce que je ne me sens pas qualifié pour y tenir un rôle utile. Mon temps est mieux employé ailleurs.

— Je n'en sais rien... reprit Cadillac avec un geste dubitatif. Puis, s'adressant plus particulièrement à M. Dorier, il ajouta :

— A Nîmes, ce printemps, monsieur Rabaud a donné deux conférences à la Bourse du Travail, puis au Cirque... et dans chacune il a fait le procès en règle du parlementarisme français. Et cela, à la veille des élections !

— Cela a dû nuire à la vôtre, sans doute ? insinua, avec quelque perfidie, l'aînée des demoiselles Widmer.

— Bien au contraire, mademoiselle, cela lui a merveilleusement servi. Eh, oui !... cela vous étonne ? Pourtant rien n'est plus simple : un peu de la gloire de mon gendre a rejailli sur moi, et cela a suffi pour qu'au scrutin de ballottage, je l'emporte de cinquante voix sur mon concurrent. Par exemple, si mes bons compatriotes avaient pu suivre attentivement la parole de l'orateur, ils ne l'auraient peut-être pas tant applaudi, car il leur en a dit de raides, l'orateur ! C'est un censeur impitoyable que mon brave Rabaud, et quand il veut dire leurs vérités aux gens, il n'y va pas par quatre chemins ! Mais quoi, le monde aime qu'on le fouaille ; pourvu que le fouet soit manié par un artiste véritable... il est content. Et pour cela, on peut s'en remettre à mon gendre !

— Que reproche-t-il donc au parlementarisme, monsieur Rabaud ? demanda Mlle Widmer junior ; dans tous les pays civilisés, en Suisse, notamment...

— En Suisse ?... interrompit Cadillac avec véhémence, en Suisse ?... Puis changeant de ton et se faisant goguenard, il continua : — En Suisse, ma chère mademoiselle, vous avez tous les mérites, et surtout, vous ne l'ignorez pas...

Puis satisfait de cette pointe, il plongea une dernière mouillette dans sa tasse.

Cependant M. Dorier essayait de reprendre la conversation avec Rabaud :

— Si j'ai bien compris, cher monsieur, votre sentiment sur la politique de votre pays, vous n'attendez pas grand'chose du Parlement ; vous ne comptez en tout cas pas sur lui pour assurer l'exécution du programme socialiste... Votre parti est cependant nombreux à la Chambre...

— Sans doute, sans doute, fit Etienne avec condescendance ; la Chambre est pavée... de socialistes... soit... Mais combien y en a-t-il qui soient sincères ? Les promesses ne leur coûtent rien. Ecoutez-les ; lisez leurs programmes... Que c'est beau, que c'est alléchant ! Et puis, après ? Tout cela c'est du boniment et de la réclame de charlatan ! Il en faut pour gagner les suffrages des électeurs... Et il ajouta à demi-voix en souriant : — Demandez-le à mon beau-père...

— Vous m'étonnez, vous me peinez, répondit M. Dorier en secouant la tête ; un peuple vraiment libre... la Suisse, par exemple...

— Encore la Suisse, s'écria Cadillac agacé ; ah ! mon bon monsieur Dorier, faites-nous-en grâce, je

vous en supplie ! Elle est digne de servir de modèle à tous les peuples de la terre... C'est entendu, c'est une affaire réglée... Que ne sommes-nous assez avisés pour nous en souvenir chaque jour, à chaque heure ? Et pourquoi faut-il que vous soyez réduits à nous le rappeler sans cesse ?

— Vous avouerez pourtant, interrompit Mlle Widmer aînée avec une pointe d'aigreur, que la France aurait tout profit à prendre modèle sur nous ?

— Je crois bien, que je l'avoue ! s'écria Cadillac. Mais le moyen ? Venez vous-mêmes nous creuser, dans le Gard, un bon petit lac Léman, et nous vous en remercierons ! Quant à nous, nous ne saurions nous en charger ; nous sommes trop bêtes... té !

Mais comme la digne demoiselle, loin de partager l'accès de gaieté que la boutade de Cadillac avait provoquée autour de la table, prenait plutôt un air pincé, Cadillac, bon enfant au fond, se pencha vers elle et lui dit d'un ton câlin :

— Chère mademoiselle, vous ne m'en voulez pas, au moins ? Vous savez, dans le Gard, nous disons : plus on se querelle, plus on s'aime ! Et vive votre belle patrie, té !

Puis, comme depuis un moment déjà les tasses étaient vides, on se leva de table.

Sur le seuil de la porte donnant sur la terrasse, Cadillac arrêta Etienne :

— Dis, mon bon... Tu sais, j'attends le commandant... je l'emmène au village chercher mon courrier... Ça va, hein ?

— Eh ! venez donc vous-même le demander à Marie ; elle doit avoir fini de déjeuner actuellement.

Comme ils entraient chez elle, ils la trouvèrent qui venait de sortir le petit de son bain et qui l'emportait, roulé dans son peignoir, vers le coussin de la table de toilette.

— Fais-le-moi donc voir, ce pacha ! s'exclama Cadillac après avoir embrassé sa fille ; hein, il s'en donne, des jambes, des bras ! As-tu fini de manger ton poing, vilain garnement ! Voyez-moi ça, voyez-moi ça !

— Vous avez été bien long, ce matin, à déjeuner, fit observer Marie.

— C'est la faute à Etienne, ma petite. Figure-toi qu'il leur a servi son couplet sur les députés et que tout le Parlement y a passé ! Et tout ça devant moi, son beau-père ! Ah ! il n'y a plus d'enfants !

— Et figure-toi aussi, riposta Etienne en riant, que notre cher père s'est attaqué à la Suisse au point d'exaspérer les demoiselles Widmer...

— Auxquelles j'ai fait mes excuses... s'il te plaît, protesta Cadillac. Ce n'était du reste qu'une simple « galéjade »... Elles l'ont bien compris...

Puis il demanda :

— Et la maman ?

— Maman a la migraine, répondit Marie ; elle se repose.

— La pauvre ! fit Cadillac avec un faux air de commisération. C'est le voyage... ça passera...

Lorsque enfin Bébé fut prêt et que Marie l'eut installé dans la petite voiture, Cadillac, se mettant à la barre pour pousser, s'écria gaiement :

— A nous deux, commandant ! Puis se retournant vers Etienne et Marie arrêtés sur le pas de la porte pour le voir partir, il ajouta :

— C'est égal, je ne voudrais pas traverser ainsi le pont de la Concorde... sous le nez de mes collègues de la Chambre...

— Un petit tour au Bois-Sacré ? demanda Etienne à Marie lorsqu'ils furent seuls.

Et l'ayant prise à son bras, il la conduisit, à pas lents, vers le sentier sous les chênes.

— Chérie, lui dit-il comme ils atteignaient le petit bois, il sera nécessaire que je m'absente pendant quelques jours : j'ai affaire dans l'Ardèche.

— Une visite à nos petits ? J'en suis bien aise. J'espère pourtant que tu n'en as pas reçu de mauvaises nouvelles ?

— Non, pas précisément. Mais nous en avons deux, Pitois et Lejars, tu sais, qui voudraient apprendre un métier... Ils ne mordent pas à la terre... On m'a parlé d'un bon atelier de menuiserie à Annonay, où ils pourraient entrer comme apprentis. C'est à voir ! Puis il y a ce malheureux Morel, arrêté par le garde champêtre, pour la deuxième fois, pour vol de fruits chez les voisins. Enfin mon ami Haller de Paris, le substitut, m'en offre deux nouveaux. Il s'agit de voir où les caser...

— Eh bien, va, Sten. Je suis heureuse que tu aies ce voyage en perspective. Par la même occasion n'iras-tu pas voir ta mère à Alais ? Quelles étaient les dernières nouvelles que tu en as reçues ?

— Chérie, il ne faut pas se faire d'illusions. Ma pauvre mère est près de sa fin. Le docteur ne m'a pas écrit depuis la dernière lettre que tu as lue ; mais, tu te souviens de son pronostic : d'un jour à l'autre... J'irai donc la voir, en effet, et, à moins

que tu ne me rappelles, je passerai quelques jours auprès d'elle...

Ils causèrent encore longuement de la triste situation où se trouvait la mère d'Etienne, auprès de laquelle ils se seraient rendus ensemble depuis longtemps si le docteur ne se fût catégoriquement opposé à ce que le petit fût conduit à Alais pendant les fortes chaleurs de l'été. Il avait ainsi été convenu qu'on présenterait Jeannot à sa grand'mère Rabaud lorsque, vers la fin d'août, on quitterait la Suisse.

— Et de Raon, demanda ensuite Marie, sais-tu quelque chose ?

— Jacques y est depuis une quinzaine, je n'en sais pas davantage.

— Le pauvre garçon !

— Oui, n'est-ce pas, on ne peut pas songer à lui sans tristesse.

— As-tu appris ce qu'est devenue cette malheureuse ?

— Non. Depuis qu'elle a quitté les Stern, ni eux ni moi n'avons su exactement quel genre de vie elle menait. Tout ce que j'ai appris par mon ami Walter, qui en était navré, c'est qu'elle s'était installée, avec une vieille qui lui sert de dame de compagnie, dans un petit appartement du côté de l'Opéra-Comique. C'est madame de Lutré qui la lance... et la lance bien...

— Madame de Lutré ?

— Oui, une dame de condition assez vague, veuve je crois, dépensant largement et recevant dans ses salons un peu tout le monde... la politique surtout... On dit d'elle : c'est la femme la plus agréable

de Paris... mais ces messieurs ne vont chez elle qu'en garçons... Elle s'est emballée, paraît-il, pour Ellen...

— Et Jacques n'aurait jamais cherché à la revoir?

— J'en suis à peu près certain. Après les premiers temps de prostration complète, il a donc été pris, comme nous savons, d'une vraie rage de s'étourdir qui l'a conduit aux pires excès : la noce et même, comme on dit au quartier, la sale noce !... Il me fuyait. Tu te souviens que pendant plus de six mois il ne mit pas les pieds au pavillon... Puis un jour, je le rencontrai... Il me dit : Tu me tends donc encore la main ? Mais moi, l'ayant vu ainsi, brisé, sombre, lamentable, pour toute réponse, je le serrai dans mes bras. Ah ! le pauvre ami ! M'a-t-il fait pitié ! C'est de ce moment que nous le revîmes au pavillon auquel, depuis, il est resté fidèle.

— Ne penses-tu pas, Sten, que maintenant qu'il s'est ressaisi, il pourra redevenir heureux?

— Certes, et j'y compte fermement. Pour cela il n'aurait qu'à ouvrir les yeux... mais sans doute le moment n'est pas encore venu...

— Tu fais allusion, n'est-il pas vrai, à...

— Oui tu devines... à Adda Steiner qui depuis l'enfance aime Jacques, sans qu'il en sache rien. Et vraiment il faut être aveugle comme il l'est pour ne pas s'en être aperçu depuis longtemps. Sans doute, il se sent encore accablé par le souvenir de sa folle conduite de cet hiver, car, franc comme il l'est, il n'a pas dû chercher à s'excuser ; il serait plutôt porté à se juger trop sévèrement. Pourtant il est bon, il est nécessaire qu'il ait profondément le sentiment de sa faute. Plus il en aura souffert et

mieux il s'en dégagera. Mais l'expiation, quoique légitime, aura été cruelle.

— N'es-tu pas toi-même un peu trop sévère pour lui ?

— Je ne le crois pas ! Je l'aime trop pour vouloir pallier son triste passé et atténuer sa responsabilité. Un soldat dont le courage a failli en plein combat a une revanche à prendre. Mais, ayant été témoin des luttes de Jacques ces derniers mois, j'ai bon espoir. Il souffrira sans doute encore, puis, finalement il aura le dessus. Nous le reverrons heureux, et cela bientôt, je l'espère ! Cette brave petite Adda, toute bonne, toute simple, quelle excellente femme de médecin elle fera !

— Est-tu certain que ses parents la donneraient volontiers à Jacques ?

— Je crois, au contraire, qu'ils ne céderont pas facilement. Au moins, c'est l'opinion de Willy.

— Willy ? Il est donc au courant ?

— Comme moi, il a deviné, et comme moi il est sûr de ne pas s'être trompé. Mais sa sœur ne lui a fait aucune confidence. A propos de Willy je lui ai promis, dans ma dernière lettre, d'aller le voir le plus tôt possible. Jacques viendra me prendre ici et, ensemble, nous irons au Sanigant.

— Quelles nouvelles a-t-on de lui ? Pas très bonnes, n'est-ce pas ?

— Mauvaises même. Et dire qu'au début cela allait si bien ! Mais il s'est lassé de cette vie de sanatorium. Il en est même excédé aujourd'hui, et c'est à ce régime. qualifié par lui de barbare, qu'il attribue toutes ses misères, ce en quoi il a tort, assurément. En tous cas, il n'a qu'un désir, c'est

de quitter le Sanigant au plus vite, persuadé qu'il est qu'aussitôt, la fièvre qui le mine se dissipera. Si cela pouvait être vrai ! Mais tu connais l'avis de Keller : l'infection tuberculeuse a pris chez lui un caractère malin d'emblée ; c'est là le seul motif de l'insuccès de la cure d'altitude. On parle donc d'essayer maintenant du Midi :

— Quel chagrin ! Vois-tu, ami, j'ai toujours devant les yeux l'expression qu'il avait lorsqu'il y a dix mois environ, il est venu au pavillon prendre congé de moi. A ce moment j'ai lu dans sa pensée : il se savait perdu ! J'en ai eu le cœur serré ! Ne peut-on rien faire pour le sauver ?

— Si c'était à lui de répondre, il dirait : rien ! Mais nous, espérons contre toute espérance !

— Sten, oui, espérons quand même et confions-le à la miséricorde de Dieu. Maintenant, rentrons, veux-tu ? Père doit être de retour du village car voilà près de trois quarts d'heure que nous sommes loin de la maison. Allons retrouver Bébé !

Comme ils sortaient du petit bois, ils virent dans le chemin du verger, le grand-père poussant la petite voiture, et l'ayant hélé ils se hâtèrent à sa rencontre.

— Coquin de raidillon ! cria Cadillac essoufflé ; pas moyen d'avancer ! Allons, un coup de main, s. v. p. Tiens, Etienne, voici ton courrier... de quoi t'occuper, hein ? Et toi, Marie, je te rends ton gosse qui a été sage comme une image... A la poste, il a eu un de ces succès ! N'est-ce pas, commandant ?

— Une lettre de Jacques, fit Etienne après avoir jeté un coup d'œil sur le volumineux paquet qu'il

venait de recevoir ; puis une autre du Sanigant... l'écriture de Willy ! Chérie, je monte dans notre chambre pour dépouiller ma correspondance. Tu viendras m'y rejoindre, n'est-ce pas ?

Maintenant Etienne, assis à sa table déchirait hâtivement les enveloppes : Jacques n'écrivait que trois lignes, s'annonçant pour le lendemain.

— Parfait ! se dit Etienne ; mais mon voyage dans le Midi ?

La lettre de Willy, beaucoup plus longue, était d'une écriture tremblée, nerveuse, avec d'impatientes ratures et des surcharges qui en rendaient la lecture difficile. Comme Etienne la déchiffrait, Marie entra, et à eux deux ils en vinrent à bout. Puis il la relut une seconde fois et à haute voix ; elle disait :

« Cher ami,

« Depuis que je te sais en Suisse, je ne me tiens plus d'impatience de te voir. Viens sans tarder, je t'en supplie ! Viens, et prends-moi en pitié ! J'ai prévenu mes parents ainsi que Jacques. Celui-ci doit venir me chercher avant la fin de la semaine, c'est entendu entre eux. Mais comme je ne pourrai pas m'arrêter au Charmet, c'est à toi de monter au Sanigant. Nous passerons une journée ensemble tous les trois, puis je retournerai à Raon... la dernière station de mon calvaire... J'aurais follement aimé vous voir, toi et ta petite smalah dans votre fief de la Croix-Blanche... Mais ma présence, une seule nuit, sous le toit de cette maison suffirait pour l'infecter... A ma vue ton marchand de soupe barricaderait sa porte ou bien ses hôtes s'enfui-

raient... Pourtant puis-je me résigner à ne plus revoir ta femme qui, pour moi, a toujours été si secourable ? Elle accepterait, sans doute, de me tendre la main... qu'un bon lavage au sublimé purifierait ensuite du contact de la mienne... Je la regarderais une dernière fois, et, d'une voix peut-être un peu tremblante, je lui dirais merci... et adieu... Puis ce bébé, ton fils... que je ne connaîtrai jamais ! Ah ! fais-lui, de ma part, une bonne risette, à ce petit bout d'homme ! Hélas il faut renoncer à cette joie... comme à toutes... Bientôt, à Raon, dans cette chambre qui a toujours été la mienne, où je revenais aux vacances avec tant de bonheur, je pénétrerai une dernière fois... pour m'y coucher aussitôt, en attendant la mort ! Je n'ai plus guère qu'un désir, mais celui-là me tient au cœur, c'est qu'à ce vilain moment, tu sois près de moi avec Jacques. Cela me suffirait... Admettons encore Adda en sa qualité de garde-malade. Mes parents, pourtant si bons pour moi, me sont vraiment, j'ose à peine l'avouer, moins proches que vous trois. Question d'âge, sans doute, et de communion de pensées... Encouragé par vous, j'espère faire bonne contenance... Mais laissons là ce sale sujet.

« Pour t'égayer en terminant, voici encore quelques bonnes blagues sur le Sanigant : ma petite Américaine, mon dernier flirt, nous a quittés et de telle façon que le docteur en a été furieux ! Ne s'est-elle pas avisée de mourir subitement, en pleine galerie, d'une hémoptysie foudroyante ? Tableau ! Je te promets qu'après ce scandale, le personnel, les assistants en tête, n'en menaient pas large ! Il faut te dire, qu'ici, comme dans tout sanatorium

qui se respecte, on ne doit pas mourir. La Riviera est là pour ça. Donc, dès qu'un de nous fait mine de vouloir tourner de l'œil, on l'embarque dare-dare pour Menton, Cannes, Hyères, et il ne figure plus sur les registres du sanatorium que dans la colonne des « partis très améliorés ». Et ce qu'il y a de plus cocasse c'est qu'ils le croient, les pauvres bougres qu'on expédie là-bas en lits-salons, avec infirmier et assistant, lorsque, bien entendu, la galette y est. Ils ont tous, vers la fin, l'idée qu'ils vont guérir... Ils sont contents, font des projets... Alors qu'ils ne peuvent plus même enfiler leurs culottes, ils parlent de ce qu'ils feront dans dix ans... Moi, du moins, je vois clair dans mon cas. Peut-être pourtant, dans les tout derniers jours, ferai-je comme les camarades, et vraiment, c'est presque à souhaiter.

« Autre bonne blague : les sérums de notre fameux docteur ! Il y a dans un coin du parc une espèce de ménagerie, lapins, cochons d'Inde, rats, grenouilles, sans parler des chèvres et des moutons, qui, tous, en savent long sur les piqûres de sérum immunisant. Le docteur voudrait du reste immuniser tous les habitants du pays, leur bétail, et jusqu'aux chevaux de la poste. Aussi se sauve-t-on du plus loin qu'on l'aperçoit. Il en a déjà découvert et expérimenté trois ou quatre de ces jus malpropres, les uns étiquetés immunisants, les autres curatifs, ces derniers, même, mis en œuvre sur nous autres... Je dois dire que, comme aux cobayes, cela ne nous réussit guère... du moins à moi. Mais le docteur n'entend pas de cette oreille, ah, non ! Pour lui les effets ont été surprenants, merveil-

leux... et il faut être une mauvaise tête comme moi pour ne pas le reconnaître. Ecoute ce dialogue :

— Docteur, j'ai trente-neuf cinq !... — Très bien, c'est la réaction.

— Docteur, je ne cesse de tousser !... — Toux nerveuse... dominez-vous.

— Docteur, je remplis mes crachoirs... — Vous éliminez... c'est indispensable.

— Docteur, j'étouffe... — Voilà un bien gros mot pour un peu d'oppression.

— Docteur, je vais mourir... — Allons donc, vous êtes un farceur.

— Docteur, plus de sérum, je vous en supplie... — Plus qu'une série, et vous serez sauvé !

« Le correctif à ce tortionnaire c'est son premier assistant, un Polonais invraisemblable, praticien un peu fantaisiste, mais artiste jusqu'aux moelles, et qui, au piano, joue à nous faire oublier toutes nos misères. Quand il a bu, — car il boit, le malheureux ! — il émet les théories les plus réjouissantes. Sur la question de la tuberculose, mal social, il prétend alors qu'il faut faire la part du feu, abandonner les malades à leur sort, pour ne plus s'occuper que de la préservation des bien portants : le sanatorium n'est utile qu'au point de vue de l'isolement, comme les léproseries de jadis. Sauvez la graine ! comme a dit Pasteur à propos des vers à soie. Il a peut-être raison, ce Polonais ; l'embêtant, c'est de compter parmi ceux dont, d'avance, le sacrifice est résolu.

« Et maintenant, sur le point de conclure cette épître, je te rappelle ta promesse d'autrefois à

Jacques et à moi : Si vous êtes, as-tu dit, à une de ces heures où l'on croit tout perdu, dites-vous : J'ai encore un ami, — et je serai là. Je te dis donc : Je suis perdu, ami. — Et je t'attends... »

Tristement Etienne replia les pages, puis il dit d'un ton accablé :

— Je voudrais partir ce soir... Et pourtant, comment ne pas attendre ici Jacques qui s'y est annoncé ? Malheureux Willy ! Sa lettre me navre ; derrière sa verve endiablée, on sent un affreux désespoir. Peux-tu te représenter ce qu'il souffre ? A son âge... être en face de la mort !

Marie de son côté avait eu peine, au cours de cette lecture, à retenir ses larmes. De temps en temps ses mains jointes se serraient plus fort, comme dans une supplication ; puis finalement, pour cacher son émotion, elle prit son petit dans les bras et sortit.

A l'heure du repas elle rejoignit Etienne pour descendre avec lui à la salle à manger.

A table, leur air préoccupé et leur manque d'entrain frappèrent toute la société, si bien que Cadillac en fit l'observation. Il venait d'organiser, pour l'après-midi, un goûter pique-nique en forêt avec les Dorier et les demoiselles Widmer dont il avait regagné les bonnes grâces, et il aurait voulu que tous fussent de la partie. Aussi grande fut sa déconvenue lorsque Etienne pria qu'on voulût bien les excuser Marie et lui. Ils se retirèrent même aussitôt après qu'on se fut levé de table, sans rester pour le café, sur la terrasse, comme d'habitude.

— Mon gendre a reçu ce matin un courrier qui

le tracasse, cela se voit..., fit observer Cadillac à M. Dorier, comme il lui tendait une allumette enflammée pour son cigare.

— Monsieur Rabaud aime à s'abstraire en de hautes spéculations, répliqua le placide M. Dorier. Qui sait si, en ce moment même, il ne rumine pas quelque discours sensationnel, ou bien un nouveau chapitre au second volume de son grand ouvrage? J'ai entendu dire, à Genève, que le premier était à cent piques au-dessus de tout ce que les théoriciens du socialisme avaient écrit jusqu'ici. Vous avez là un gendre bien remarquable, cher monsieur...

— Parfois il me déroute un peu, avoua Cadillac. Sa logique est peut-être un peu gênante, comme sa morale, du reste...

— Quel beau tempérament de lutteur ! reprit M. Dorier, et quelle puissance ! Avez-vous vu son portrait dans l'*Illustration?* Il a la tête la plus impressionnante que je connaisse. D'aucuns le trouvent laid ; mais pour moi, il a précisément le masque qui convient à son caractère et à ses dons.

— Il n'a certes rien de banal, ni au moral ni au physique, mon cher gendre ; c'est un peu un être à part... pour le moment du moins. Car on peut bien admettre, et même espérer qu'il arrivera, un jour ou l'autre, à s'assagir, à prendre les choses comme elles sont, et les hommes pour ce qu'ils valent... à se mettre à notre diapason, que diable !

— Ce qui serait vraiment dommage, permettez-moi de vous le dire, cher monsieur ; car alors il cesserait d'être le grand artiste qu'il est aujourd'hui.

— Et le grand penseur, et le grand chrétien qu'il est et qu'il faut qu'il reste !... interrompit avec feu Mlle Widmer junior qui, s'étant approchée de ces messieurs le sucrier à la main, avait entendu les derniers mots de leur conversation. Puis, confuse d'avoir ainsi dévoilé ses sentiments admiratifs, elle se hâta de leur offrir de sucrer leur café.

Cependant, Étienne, après avoir assisté à la toilette et au coucher de son fils, exprima le désir de faire une longue course dans les bois à la recherche, dit-il, d'un peu d'apaisement au désarroi de sa pensée. Il aurait bien aimé que Marie l'accompagnât, mais comme elle ne pouvait pas abandonner Bébé pendant tout l'après-midi, force lui fut de partir seul.

Après deux heures de marche à l'aventure, à travers taillis et hautes futaies, il se trouva dans une sorte de cirque au-dessus duquel les hêtres étendaient leur branchage.

Le sol, très marécageux, y disparaissait complètement sous une abondante végétation de plantes aquatiques où, parmi les roseaux aux panaches frissonnants, luisaient les boutons d'or des grasses renoncules. L'endroit était frais. Etienne s'arrêta pour s'y reposer.

Depuis qu'il avait quitté la Croix-Blanche, il n'avait cessé de penser à Willy dont la détresse le hantait. Il s'imaginait le sentir près de lui, dans cette solitude ; il le voyait tel qu'une dernière photographie faite au Sanigant le représentait, décharné, et, dans le regard, une expresssion d'épouvante. Puis il entendait sa voix, cette voix claire

et joyeuse d'autrefois, maintenant triste et suppliante. A ces appels, Etienne cherchait à répondre :

— Willy, mon pauvre Willy, lui disait-il mentalement, je suis près de toi... Tu n'as plus rien à attendre du secours des hommes, dis-tu... Eh bien, porte, avec moi, ta prière plus haut, là où seulement tu trouveras la force qui te manque !

Hélas, Willy n'était-il pas fermé à toute influence religieuse? Et s'il lui venait pourtant quelque vague besoin d'un rapprochement avec Dieu, lorsque la fin serait là, en trouverait-il le chemin dans les sacrements que lui apporterait le prêtre appelé à son chevet ? Ah ! si Etienne pouvait dès maintenant l'amener à Dieu ! Mais, depuis quinze ans qu'il vivait dans son intimité, tous les efforts pour éveiller son âme de sa torpeur étaient restés, pour ainsi dire, vains. Pareil échec avec Jacques, du reste... Ni l'un ni l'autre ne le suivaient lorsque, dans leurs entretiens, il leur parlait de la place que Dieu aurait dû tenir dans leur vie, de leur responsabilité vis-à-vis de Lui, comme aussi du secours qu'ils pouvaient en attendre. C'était pour Etienne une énigme douloureuse de sentir que, dans ces deux âmes, dont pourtant l'accès lui était si facile, il ne pouvait mettre aucune clarté vraie. Il se disait qu'il avait échoué dans la tâche qu'il s'était donnée d'en faire des hommes vraiment complets, et s'accusait seul de cet échec.

Puis, suivant la pente des idées tristes où son esprit s'était engagé, il se demandait si tout ce qu'il avait entrepris jusqu'ici, tout l'effort de ces dernières années, ses travaux, ses campagnes, tout

cela n'était pas aussi frappé de stérilité. Arrivé à l'âge où l'on peut déjà regarder en arrière et juger du chemin parcouru, ne devait-il pas convenir que son œuvre avait été inféconde? Où en étaient les fruits? Et alors ce même doute angoissant, qui si souvent l'étreignait, s'emparait de nouveau de lui et avec une telle force qu'il se sentait désemparé comme en plein naufrage.

La lutte en lui fut longue. Mais lorsque enfin il se leva de la pierre où il s'était assis, son œil rayonnant disait qu'une fois de plus il avait recouvré sa sérénité habituelle. Sa pensée s'était enfin dégagée de l'énigme qui la torturait et maintenant elle se réconfortait en de chères images. Il se voyait dans l'Ardèche. Monté sur sa vaillante bicyclette il parcourait les vallées et les monts, s'arrêtant aux fermes où il avait des pupilles, s'en remettant, pour sa nourriture et son coucher, à l'hospitalité des paysans pour qui, toujours, sa visite était une fête. Telle course à travers les bois de châtaigniers, telle soirée autour de la table familiale où fumait la grosse soupe, se précisaient dans son souvenir avec une telle netteté qu'il croyait les revivre jusque dans leurs moindres détails. Les assiettes vidées, on renvoyait de la chambre les enfants, ceux de la maison comme les petits Parisiens, puis Etienne avait à écouter le rapport de ses hôtes : bons ou mauvais témoignages étaient longuement discutés autour d'un pichet de vin frais, les pipes allumées. Puis souvent quelques voisins, apprenant qu'il était là, arrivaient pour la veillée. La ménagère montait de la cave un nouveau pichet et mettait sur la table des châtaignes

rôties. On causait. Pour que ces braves gens fussent satisfaits, il fallait qu'Etienne se prêtât à toutes leurs questions, qu'il leur parlât de Paris, de la politique qu'y faisait le gouvernement, des réformes, du mouvement socialiste, des querelles religieuses ; parfois, c'était dans la grande salle d'une auberge qu'il devait prendre la parole, et alors il s'efforçait de faire entrer dans les rudes têtes qui l'écoutaient, quelques notions pratiques de justice et de fraternité. A ses pupilles, ses garçons comme il les appelait, il réservait, naturellement, le meilleur de son temps, le meilleur de lui-même.

En ce moment même, tout en pressant le pas à travers la forêt du Charmet, il repassait dans son esprit le dossier de chacun, avec la satisfaction du capitaliste songeant à la composition de son portefeuille.

Et n'étaient-ils pas à lui comme une richesse très précieuse, ces enfants qu'il voulait arracher au mal ? Lorsque, chez l'un d'eux, il notait quelque indice de relèvement, quelle joie ! Mais, au contraire, quelle douleur pour lui, si, chez un autre, c'était la chute nouvelle qu'il avait à constater ! Et surtout quelle pitié pour le malheureux qu'il sentait plus victime que coupable !

Il se délectait par avance des bonnes heures qu'il allait passer avec eux. Sans doute, il aurait à gronder, à sévir peut-être, mais ensuite comme il ferait bon leur ouvrir son cœur tout grand, à ces pauvres gosses, leur faire sentir qu'ils étaient aimés et que quelqu'un veillait sur eux comme un père veille sur ses enfants !

Etienne, maintenant, était à la lisière du bois.

Plus que les prés d'en haut à traverser et il arriverait à la Croix-Blanche dont le toit apparaissait, de place en place, entre les grands arbres. Déjà le soleil avait franchi la crête du Jura laissant dans l'ombre violette les terres du Charmet. Mais plus loin, la plaine, le lac, la chaîne dentelée des Alpes et le mont Blanc superbe, baignaient encore dans la lumière dorée du couchant.

Joyeux, le pas souple et alerte, la canne faisant le moulinet, Etienne eut vite fait de franchir cette dernière distance, et, comme sept heures sonnaient à l'église du village, il atteignit la maison.

— Enfin ! s'exclama Marie en lui ouvrant la porte de leur chambre ; de quelle longue course reviens-tu ?

— J'étais dans les bois... très haut... pas loin du chalet de la Dôle, je crois... un peu égaré... Je me suis arrêté deux heures dans un fourré, près d'une mare... Tiens, je te rapporte ces boutons d'or !

— Oh ! merci ! Qu'ils sont beaux ! Mais, deux heures de méditation solitaire...

Et elle ajouta malicieusement :

— Papillons roses ou papillons noirs ?...

— Des uns et des autres, chérie, répondit-il Etienne en l'embrassant. Puis il demanda :

— Et le petit ?

Celui-ci, couché depuis un moment déjà, faisait la mauvaise tête, au dire de sa maman. Au lieu de s'endormir bien vite comme un bébé sage, il avait dégagé ses jambes et les faisait gigoter au-dessus de sa tête, en ronronnant de plaisir ; puis, saisissant un de ses pieds, il l'attirait à sa bouche.

— Tu arrives à point, Sten, reprit Marie. Bébé fait le sot... Gronde-le! Il doit dormir... Je ne serai jamais prête pour le souper...

— Brrrr... brrrr ! fit Etienne de sa grosse voix en se penchant très égayé sur le berceau. Voilà de jolies manières. Fourrer ses petons dans la bouche! Y songez-vous, commandant? Dans la bonne société, ces choses-là ne se font pas... Mais gare! Je vais y mettre bon ordre... Et s'emparant du petit, il se mit à le promener à travers la chambre, le berçant largement à bras tendus, tout en lui tenant les discours les plus fous et dont Marie ne pouvait s'empêcher de rire, tout en protestant :

— Fais attention, je t'en prie... Tu vas le laisser tomber.. Sten, je t'en supplie...

Puis entendant qu'on frappait à la porte :

— Qui est là ? demanda-t-elle. Est-ce toi, maman ?

— C'est moi ! répondit la voix claironnante de Cadillac au moment où il entrait sans plus de façons. Puis il continua :

— Hé ! les enfants, hâtez-vous... Le premier coup a déjà sonné... Tiens, tiens, le commandant est encore debout ? Et s'approchant, il voulut lui donner un baiser.

Mais au contact de la barbe piquante, une des petites jambes vint le frapper en pleine figure.

— Attrape! s'écria-t-il. Hein ? Quelle décision! Ah ! ce n'est pas le premier venu, mon petit-fils. Il nous mènera loin, nous et bien d'autres : c'est moi qui vous le dis! On l'embête ?... Vlan... un coup de pied !... Bravo!

Puis s'adressant à Etienne, il lui demanda où il avait passé l'après-midi.

— Dans les bois?... tout seul?... Sauvage, va! Pour moi j'ai fait une promenade charmante avec les Dorier et les demoiselles Widmer, du côté de Genollaz. Nous sommes de nouveau grands amis, elles et moi. Mais quelle mentalité! Figurez-vous, mes bons, qu'elles voulaient, à toute force, me faire admettre qu'il n'y avait plus en France qu'un homme... un seul... et que cet homme, c'était toi, Etienne!

— Il fallait protester, père, fit celui-ci, en riant de bon cœur.

— Je l'ai bien essayé... mais...

— Mais quoi?...

— Elles ont bien vu que je n'étais pas très sincère...

Puis, dressant l'oreille :

— Ah! voilà la seconde cloche... cria-t-il... A la soupe, les enfants, à la soupe!

II

Sous l'abri d'un *sun-box* adossé à un groupe de mélèzes et d'où la vue dominait le plateau du Sanigant, le sanatorium, ses terrasses surplombant la vallée, puis le vaste horizon des Alpes valaisannes, Etienne et Willy avaient pris place l'un près de l'autre, tandis qu'à leurs pieds Jacques s'était étendu de tout son long sur la pente gazonnée.

— Eh bien, vous autres, que dites-vous de ça ? fit Willy en désignant de son ombrelle la perspective grandiose qu'ils avaient devant eux :

— Enorme ! s'écria Jacques ; mais, mon vieux, que veux-tu... Pour moi ça ne vaut pas la vallée de Raon...

— Le fait est, ajouta Étienne, qu'un tel déploiement de mise en scène manque de douceur, d'intimité ; tout en l'admirant comme il le mérite, je me prends à rêver d'une cabane de bûcherons au fond des bois, telle, par exemple, que celle où, un jour, près du Donon, on nous a fait manger de si bonnes pommes de terre cuites sous la cendre... Tu t'en souviens, Willy ?

— Si je m'en souviens !... Ah ! bon Dieu !... De jour en jour les vieux souvenirs me reviennent...

Et il en surgit toujours plus, même de ceux que je croyais enterrés pour de bon... ceux de nos toutes premières années, ceux du lycée, ceux de la rue Médicis... Ah ! qu'il en vient ! C'est une persécution !

Puis comme il se prenait à tousser, Étienne ramena sur lui le châle qui venait de glisser, et lui mit la main sur la poitrine comme pour en arrêter les secousses douloureuses.

— Tu souffres ?

Willy ne répondit que par un haussement d'épaules ; mais le pli amer qui parut au coin de sa bouche n'échappa pas à Etienne. Puis il reprit :

— Tu me regardes avec des yeux... Suis-je donc si lugubre à voir ?

— Allons, vieux, ne dit pas d'âneries ! fit Jacques en affectant un ton bourru ; tu sais bien que ta mine n'a rien d'effrayant, au contraire...

— Surtout si on la compare à la tienne, répliqua Willy avec un petit rire sec. Vois donc, continua-t-il en s'adressant à Etienne, vois donc ce gaillard de Jacques : quelle encolure de jeune taureau, quel poitrail ! S'il en était encore temps je lui demanderais de partager avec moi, car, sûr, il a de la vie pour deux ! Puis, sur un geste d'Etienne, il insista :
— Mais, regarde-moi donc, alors ! Ma tête de moribond ne tient plus sur les épaules, ma peau se momifie sur les os... Seul brûle encore en moi le feu qui dévore mes poumons...

— Ah ! tu nous embêtes, Willy ! protesta Jacques en riant. Nous ne sommes pas venus ici pour entendre ça ! Puis redevenant très doux, presque suppliant, il ajouta :

— Si tu savais la peine que tu me fais en parlant ainsi !

Cependant Etienne avait pris la main de Willy et la gardait dans la sienne :

— Après-demain soir, Willy, tu seras à Raon, fit-il ; songe à la joie de revoir tes parents, tes frères, Adda...

— Et si j'allais les infecter tous ? Ne pas même oser les embrasser !

— Quelle est cette nouvelle blague ? interrompit Jacques violemment ; ne t'avons-nous pas donné l'accolade, ce matin, en arrivant ?

— Et je m'en veux de n'avoir pas su vous repousser ; je tacherai d'être plus ferme en arrivant à Raon. Pauvre Adda ! Quel triste rôle l'attend !

— Ta sœur, fit Etienne, est une vraie sœur de charité ! Ce sera son bonheur de te soigner, de te dorloter. Et elle s'y entend aux soins des malades... A votre infirmerie, on l'adore !

— Oui, oui, je sais .. Mais à propos, Jacques... il paraît que... elle m'a écrit que tu avais fait, le mois dernier, de la grande chirurgie, à Raon. Raconte-nous tes exploits !

— Mes exploits ? demanda Jacques d'un air presque agacé.

— Oui... tes cures merveilleuses, si tu préfères... Car c'est ainsi que les qualifie Adda... Elle m'a écrit que... Mais je te laisse la parole... Allons, avoue !

— Eh bien, tout se résume en ceci : pendant l'absence de mon père que nous avons enfin réussi à faire partir en vacances, des vacances bien gagnées, je vous jure, je l'ai remplacé et je me suis

trouvé aux prises avec trois ou quatre cas de chirurgie assez banals et dont j'ai eu la chance de me tirer sans accidents... voilà tout !

— Quelle modestie ! reprit Willy. Mais quant à moi, je m'en tiens aux rapports d'Adda, et d'ores et déjà je te proclame le digne héritier de ton père, qui, de l'avis unanime, est le premier chirurgien de l'Est.

— Oh ! assez, assez ! s'écria Jacques, dont la mauvaise humeur devenait évidente.

Mais Willy, sans tenir compte de ses protestations, continua de plus belle :

— Je sais que, parmi nos ouvriers, ta popularité s'affirme de jour en jour ; autant ils nous jalousent et même nous honnissent, nous leurs patrons, autant ils vous aiment. Sous ce rapport ils vous mettent tous dans le même panier, toi, tes parents et même tes gentilles petites sœurs... Et ils y fourrent notre Adda, par-dessus le marché. Pour eux, elle n'est pas une Steiner... Dieu merci !

— Je croyais, interrompit Etienne, que, ces derniers mois, vos rapports avec votre personnel s'étaient plutôt améliorés ?

— Erreur, erreur profonde ! La vérité est qu'ils sont plus tendus que jamais. Et vraiment j'en suis désolé, car mon père et mon oncle Maréchal sont, au fond, de braves gens et, en tant que patrons, plus généreux envers leurs ouvriers que la plupart des autres chefs d'industrie du pays. Que veulent-ils donc de nous, nos hommes ?

— Que vous reconnaissiez leur syndicat, répondit Jacques, et ils seront satisfaits. Pour le moment, c'est là leur seule revendication. Plus tard, ils en

présenteront d'autres, c'est évident. Cependant, au point de vue de vos relations avec eux, il se ferait déjà un grand apaisement du jour où leur droit de se syndiquer serait reconnu par leurs patrons comme il l'est par la loi, paraît-il. Tu devrais, une fois remis, t'entremettre en vue de cela, Willy.

— Oui, oui, fit celui-ci en riant, je le ferai... comme tu dis... une fois guéri... Ah ! fumiste, va ! Mais, en attendant, il serait peut-être désirable que les agitateurs de Paris cessassent la campagne qu'ils mènent, à Raon même, contre nous. Le mois dernier encore, l'ami Girard y est venu prêcher la guerre sainte. Il a même eu le toupet de citer, à plusieurs reprises, des passages entiers du *Devoir Social* du grand homme que voilà... Et, disant ces mots, Willy posa sa main sur l'épaule d'Etienne.

— Il me l'a lui-même raconté, fit observer celui-ci ; et j'ai protesté de toutes mes forces contre l'usage qu'il a fait de citations tronquées, presque truquées, de mon livre. Je l'ai mis moi-même au défi de me montrer une seule ligne de moi qui s'inspirât de la lutte des classes, et conseillât la violence. Tous ceux qui m'ont lu me rendent au contraire cette justice que, d'un bout à l'autre de mon œuvre, règne un même esprit de solidarité et de fraternité.

— Mon père auquel je l'ai fait lire, reprit Willy ne l'en trouve que plus dangereux. Que veux-tu... lui, on ne le changera pas. C'est un patron de la vieille école qui, comparant la condition actuelle du prolétariat à ce qu'elle était jadis, ne comprend pas qu'il ose encore se plaindre.

— Je puis alors m'attendre à ce que monsieur,

Steiner me fasse un accueil plutôt... frais, si jamais je remets les pieds à Raon.

— Si jamais !... protesta Willy ; mais tu y reviendras... c'est moi qui te le dis, et il ferait beau voir, alors, que tu n'y fusses pas bien reçu !

— Tu pourras, au besoin, descendre chez nous, proposa Jacques. Tu t'y trouveras dans un milieu plus sympathique à tes idées, auxquelles mon père est, je crois, définitivement acquis. La seule chose qu'il te reproche encore est de ne pas proposer de solution vraiment pratique du problème social. Il dit que tu en poses les données avec la plus rigoureuse logique, mais qu'il ne voit pas bien à quoi tu aboutis. En somme, la question se pose ainsi : que ferais-tu si tu étais le maître ? Saurais-tu guérir le mal dont souffre la société actuelle ?

— Permets... permets... protesta Étienne ; qu'on déplore — avec nous — l'insuffisance des remèdes que nous proposons, nous autres socialistes, soit ! Mais qu'on nous en fasse un reproche... ah, non ! Vous reproche-t-on, à vous médecins, les études que vous faites des maladies telles que le cancer, par exemple, sous prétexte, qu'à l'heure actuelle, vous n'avez encore aucun moyen de guérison radicale à proposer ? Nous étudions le mal social... et nous proposons des remèdes palliatifs en attendant mieux.

— Malheureusement, fit Willy, le malade préférera toujours s'en remettre aux charlatans, les Girard et autres, qui lui promettront le salut immédiat à grand renfort de coups de tam-tam !

— A qui le dis-tu ? répondit Etienne ; je ne le vois que trop ; et si tu savais comme parfois j'en souffre ! Je ne conçois rien de plus désolant que la

constatation de la docilité aveugle avec laquelle les mauvais bergers sont généralement suivis par le troupeau des simples et des ignorants. Mauvais bergers, tous ces politiciens qui fomentent la haine, exaspèrent les appétits, et tour à tour, adulent ou excitent le prolétariat, quitte à l'écraser s'il fait mine de relever la tête; mauvais bergers, ces journalistes qui lui distillent jour après jour leur poison; et même les représentants de l'Etat comme de la religion qui le laissent sans secours ni protection dans sa servitude! Quand saura-t-il les rejeter tous loin de lui et entreprendre lui-même l'œuvre de son relèvement?

— Mon cher, fit Willy d'uu ton ironique, il y a longtemps qu'un monsieur qui s'appelait Thomas Morus a donné un plan de société, où tout devait être réglé pour le bonheur de chacun, sans exception. Son projet étant actuellement tombé dans le domaine public, nous pourrions le reprendre... Il avait appelé sa cité idéale Utopie, mais nous changerions le nom... Tu ris?... Eh bien, laisse là tes chimères, jouis de ta vie au lieu de te faire un tourment de celle de ton prochain, et crois-moi, au point de vue de l'humanité, ça reviendra au même. C'est la sagesse qui te parle par ma bouche...

— La vie, pour moi, Willy, n'a pas de sens si elle n'est pas un effort continuel vers notre affranchissement. Elle est un combat; et je ne suis jamais, quant à moi, aussi heureux que lorsque je me sens coude à coude avec ceux qui le livrent pour eux-mêmes et pour leurs frères. Je voudrais seulement que nous fussions plus nombreux... que nous fussions une véritable armée... car alors la

victoire serait à nous... Mais qu'importe... Même seul, il fait bon se battre !

— Pour moi, fit Jacques avec gravité, quand j'entends Etienne parler ainsi, j'ai honte de moi-même...

— Pourtant, objecta Willy, toi, tu es encore bon pour le service... Tu peux toujours t'engager, si le cœur t'en dit ; tandis que moi... C'est fini... Je suis hors de combat...

— Pas autant que tu te l'imagines, interrompit Étienne. L'épreuve que tu traverses est, en elle-même, une lutte à laquelle tu ne dois pas te dérober.

— Si tu veux dire par là que je doive m'efforcer de l'accepter telle qu'elle m'est infligée et pousser l'héroïsme jusqu'à la soumission, alors, non ! je n'en suis pas... et je me dérobe. Ce sont là tes idées religieuses, Etienne : accepter tout de Dieu sans murmurer... Les gladiateurs allant à la mort devaient crier : *Ave Cæsar, morituri te salutant*... Mais personne ne m'amènera jamais à en dire autant !

— Personne, du reste, n'y songe, Willy ; mais, comme un enfant se tourne vers son père, invoquer Dieu dans la détresse devrait être, pour l'homme, un acte très naturel, instinctif même, et accompli avant toute réflexion ; et je souhaite ardemment que tu en arrives là.

— *Amen !* fit Willy, d'une voix qu'il cherchait encore à rendre sarcastique mais qui, néanmoins, tremblait d'émotion.

Comme ni Etienne ni Jacques ne relevaient cette exclamation, ils restèrent tous trois muets, absorbés, en apparence, dans la contemplation du pano-

rama des montagnes. Elles s'entassaient à l'horizon en une confusion de cimes neigeuses qui, dans l'azur du ciel, étincelaient. Plus près, leurs contreforts, tantôt en parois rocheuses, tantôt en forêts ou pâturages, descendaient jusque dans la vallée au fond de laquelle bondissait le torrent blanc d'écume. Au bord des terrasses du sanatorium, le plateau du Sanigant tombait presque à pic, si bien qu'il semblait que, d'un seul bond de mille pieds, on se retrouverait dans les prairies d'en bas, où des chalets et des bouquets d'arbres disséminés ne paraissaient pas plus hauts que des jouets d'enfant, ainsi que Jacques en fit la remarque.

Cependant Willy proposa quelques pas de plus vers un autre *sun-box* qui commandait la vue du glacier d'où sortait, en cascade, le torrent de l'étroite vallée.

Ayant ramené son châle sur les épaules, il prit le bras d'Etienne, et, à petits pas, ils suivirent le sentier. Jacques, un peu en avant, cueillait, dans le gazon court et dru, de petites gentianes bleues et en faisait un bouquet tant bien que mal.

— Nous allons mettre ça dans une boîte, dit-il, et nous l'enverrons, ce soir encore, au Charmet, hein ?

— A la bonne heure ! fit Willy; voilà une jolie attention...

— Et dont ma femme sera très touchée, n'en doutez pas, interrompit Etienne. Elle nous suit par la pensée, heure après heure, et si elle regrette une chose c'est que vous ne puissiez pas vous arrêter au Charmet, en allant à Raon.

— C'est malheureusement impossible. Le voyage,

même sans crochets, sera déjà bien assez fatigant pour moi, fit observer Willy ; dans quel état pitoyable serai-je en arrivant !

Puis, comme ils étaient restés un peu en arrière de Jacques encore absorbé dans la cueillette des gentianes, Willy, d'une voix que l'émotion autant que la marche rendait un peu haletante, dit à Etienne :

— Lorsqu'il y a trois jours je t'ai écrit, te suppliant de venir, je traversais une crise de découragement, presque de désespoir dont j'espérais que tu me tirerais encore... Je coulais à pic... Mais tu m'aurais tendu la perche...je me serais cramponné... et j'aurais peut-être repris pied... Tu es venu, brave ami, mais c'était sans doute trop tard... car, je le sens, tu ne me relèveras plus. Vois-tu, je suis désespéré ; et de vous avoir revus tous deux, Jacques surtout, si débordant de vie, de m'être comparé à vous, cela m'a rendu encore plus atroce le sentiment de ce que je suis devenu... Non, tu ne peux t'imaginer ce que je souffre ! Je ne puis me faire à l'idée qu'il me faille maintenant mourir... Déjà !... Si encore il me restait une lueur d'espoir... Mais, rien...

Etienne avait laissé parler Willy sans l'interrompre, autant, peut-être, par suite du sentiment de l'insuffisance des mots en présence d'une telle détresse, que pour laisser se dégonfler le cœur plein de sanglots du malheureux. Comment toucher à cette souffrance sans risquer de l'exaspérer encore ? Cependant, après un silence, il répondit d'un accent pénétré de compassion :

— Je sais, mon pauvre Willy, qu'il est des pei-

nes qu'aucune parole humaine ne peut adoucir... Je sens cruellement mon impuissance à te venir en aide; mais ce que je ne puis pas, un autre, plus puissant que moi, le fera à son heure, même si tu ne le lui demande pas... De fait, tu le lui demandes, car ton cri s'adresse bien plutôt à Lui qu'à moi... et il l'a entendu ! D'autre part, et au point de vue de ta santé, sur quoi te bases-tu donc pour affirmer que tout est perdu?

— Comment ? fit Willy d'une voix âpre, tu voudrais encore me faire entrevoir quelque espoir de guérison ? Inutile, Etienne. Notre Polonais a eu la franchise de me dire la vérité... toute la vérité...

— Cet être-là... un alcoolique déjà à moitié fou... tu ferais fond sur ses paroles ?

— Un braque, un cynique, un dévoyé, un intoxiqué... tout ce que tu voudras, mais aussi et surtout, un incomparable médecin, d'une sûreté de diagnostic étonnante, d'un flair, d'un coup d'œil merveilleux ! S'il ne s'était pas mis à boire, il occuperait aujourd'hui une des premières places dans la science comme dans la clientèle. C'est le wisky et la morphine qui l'ont fait échouer ici...

— Eh bien, quelles que soient la valeur et la confiance qu'il t'inspire, je proteste contre le droit qu'il s'arroge de dire à un malade qu'il est perdu... Car, ce faisant, il outrepasse les limites de la science. Qu'il te juge très malade et qu'il te le dise, soit. Mais il n'a pas le droit d'aller plus loin.

— Tu ne voudrais pas qu'il me dise que je n'ai qu'un rhume?

— Je lui demanderais seulement de ne pas refu-

ser à un malade le droit d'espérer, car ce droit, la science le reconnaît même à ceux qui semblent perdus.

— Eh bien, tu peux le lui demander, car le voilà précisément qui vient vers nous. Il fait sa promenade hygiénique...

En effet, à une centaine de pas, sur le sentier, s'avançait une figure étrange, dont la maigreur sous la redingote élimée, l'allure dégingandée et surtout les traits bizarres, auraient paru presque grotesques sans l'expression pétillante d'esprit du regard.

Lorsqu'ils se furent approchés, Willy fit les présentations, puis ajouta en affectant un air enjoué :

— Nous étions justement en train de parler de vous, docteur. Monsieur Rabaud vous en veut de m'avoir annoncé ma fin prochaine...

— Eh oui, docteur, interrompit Etienne, je me suis permis de contester sur ce point la compétence de la science...

— A votre aise, cher monsieur, à votre aise ! répliqua la voix narquoise du médecin polonais. Vous ne direz jamais d'elle autant de mal que j'en pense. Elle fait de nous des hommes sans cœur. Dire que j'ai pu faire de la peine à mon charmant ami, monsieur Steiner... Mais aussi, pourquoi diable m'a-t-il posé cette question ? C'est en voulant à tout prix que nous leur dévoilions leur avenir que nos clients font de nous des imposteurs... J'ai donc opiné que monsieur Steiner n'était pas curable ? Soit ! Cela, c'est le verdict, non pas de la science absolue, mais seulement de l'infime parcelle de connaissance qu'incarne votre humble serviteur. Libre à vous de n'en tenir aucun compte. Si maintenant

j'avais la permission de vous parler, non plus en médecin, mais en sage, en philosophe, je vous dirais, monsieur Steiner : Puisque vous avez de l'imagination et des lettres, suggérez-vous l'image d'un paradis attrayant et réjouissez-vous à la perspective d'y être reçu un jour. Celui de Mahomet est recommandable... En attendant votre admission là-haut, cultivez le fatalisme... La morphine vous y aidera puissamment, surtout associée à d'autres alcaloïdes, selon ma formule, et elle vous donnera, déjà sur cette terre, un avant-goût des félicités que le ciel vous réserve...

Pendant ce discours débité d'un air de pince-sans-rire, Etienne avait eu peine à contenir son impatience d'y mettre un terme. Lorsque enfin le docteur s'arrêta, ce fut Willy qui s'empressa de prendre la parole tandis qu'Etienne se détournait avec un haussement d'épaules :

— Ah ! docteur, fit-il en prenant le ton de la plaisanterie, si vous n'étiez pas si fort en auscultation et en musique, comme on vous jetterait volontiers par-dessus la balustrade de la terrasse ! Mais ce serait trop dommage de vous envoyer déjà chez Mahomet...

— N'est-ce pas ? Ah ! le brave jeune homme ! fit le docteur en se secouant de rire. Et maintenant je cours à mon laboratoire...

Sur ces mots il s'inclina avec affectation devant Étienne et, après avoir dit à Willy qu'il espérait bien encore le voir avant son départ, il s'éloigna à grands pas, gesticulant des bras comme s'il continuait, devant un nouvel auditoire, l'exposé de son rêve.

— Quelle pitié, fit Etienne lorsqu'il se retrouva seul avec Willy, quelle pitié qu'auprès des nombreux malades de cette maison, il n'y ait pas un médecin qui soit en même temps un homme de cœur, au lieu de n'être qu'un déséquilibré comme celui-ci ! Mais où donc a passé Jacques ?

Après l'avoir cherché du regard un moment, ils l'aperçurent à une certaine distance, assis sous un mélèze et occupé à mettre en botte les gentianes cueillies.

Ils se hâtèrent de le rejoindre.

— Il me semble que, pour Willy, il est temps de rentrer, leur dit-il après qu'ils eurent raconté leur rencontre avec le docteur. Il y a bientôt deux heures que nous causons, et le voilà qui maintenant se met à tousser par quinte. N'oubliez pas que nous partons demain matin à neuf heures !

— Oui, rentrons, fit Willy. Nous pourrons, si cela vous amuse, traverser les galeries de cure où vous verrez, étendus sur leurs chaises longues, tous mes compagnons d'infortune. Je leur ferai mes adieux...

Plus tard, lorsque autour de la table du thé ils causaient du voyage du lendemain, Willy demanda une fois de plus à Etienne s'il ne lui serait pas possible de les accompagner, lui et Jacques, jusqu'à Raon.

Mais Etienne, bien à contre-cœur, dut refuser : il avait hâte, disait-il, de partir pour Alais où sa mère allait de moins en moins bien. Puis, à son retour, il était urgent qu'il s'arrêtât dans l'Ardèche pour y visiter ses garçons. Le voyage lui prendrait bien une dizaine de jours ; mais certainement

il promettait de se rendre à Raon avant la fin de l'été.

Willy vraiment fatigué et toussant de plus en plus, s'était allongé sur son lit, et ne prenait plus part à la conversation.

— Encore trente-neuf, ce soir, dit-il tristement lorsque ensuite il eut retiré de sa bouche le fin thermomètre... Ah, misère !

— Tu vas te coucher, ordonna Jacques, et tu te reposeras jusqu'au dîner ; Etienne et moi nous allons faire un tour dehors...

— Soit ; tu as raison... Mais ne me laissez pas trop longtemps seul ; je ne sais si c'est la fatigue des préparatifs du départ, la peur du voyage, la perspective du retour à la maison, qui m'éprouvent... mais je me sens énervé et angoissé comme jamais. J'ai peur d'être seul... Ne m'abandonnez pas !

— Pauvre Willy, fit Jacques, lorsque avec Étienne il se promenait de long en large sur la grande terrasse du sanatorium, il est hanté par la vision de la mort... Il la sent qui rôde autour de lui... C'est un vrai cauchemar de fiévreux. Je demanderai au docteur de lui donner ce soir un calmant.

— Il est grand temps, à mon avis, qu'il quitte le milieu démoralisant de ce sanatorium, fit observer Etienne. Dans l'atmosphère du foyer, entouré des siens et soigné comme il le sera par sa sœur et par toi, son moral se relèvera certainement.

A l'allusion qu'Etienne fit à Adda, Jacques eut peine à dissimuler un léger tressaillement.

— Je ne tiens pas du tout à soigner Willy,

au contraire, fit-il d'un ton de mauvaise humeur.

Etienne le regarda, surpris.

— Tu ne parles pas sérieusement, Jacques. D'ailleurs comment pourrais-tu t'y refuser ? Tu sais bien que Willy ne l'admettra jamais...

— Si encore je devais être seul à m'occuper de lui ! Mais quoi... avoir continuellement ses parents sur le dos... toute la famille... Ah ! non ! Et puis, dans un mois mon congé expire, et je devrai rentrer à Paris .. Qui sait même si je ne m'en irai pas plus tôt ?

Comme Etienne s'était arrêté, fixant Jacques sans mot dire, celui-ci reprit la parole, mais cette fois, avec un accent âpre et presque violent :

— Eh ! oui, je filerai... cela t'étonne ? C'est pourtant bien simple, et je vais te dire pourquoi. Je vois bien que, depuis quelque temps, tu me lances de continuelles allusions à... mademoiselle Adda... Je devine ton jeu... Tu t'imagines peut-être que je rêve d'en faire ma femme, et tu voudrais me le faire avouer... C'est bien cela, n'est-ce pas ? Eh bien, sache que si je me surprenais à cela... je me considérerais comme un malhonnête homme... Jamais, entends-moi bien, jamais je n'épouserai mademoiselle Steiner, puisqu'il faut parler net. C'est donc bien en vain que tu cherches à provoquer un autre aveu de ma part... Aurais-tu donc déjà oublié...

— Quoi... le passé ? interrompit vivement Etienne. Non, certes, je ne l'ai pas oublié !

Puis, passant amicalement son bras sur l'épaule de Jacques, il continua d'un ton ferme et cordial à la fois :

— Tu sais par expérience, n'est-ce pas, combien

il est difficile d'arrêter ton vieil ami lorsqu'il s'est mis quelque chose en tête... Tu sens bien qu'il faut que tu te résignes à m'entendre jusqu'au bout. Et tu vas voir jusqu'où peut aller mon audace. Ecoute : je n'ai besoin d'aucun aveu de ta part...

— Que veux-tu dire par là ? Prétendrais-tu savoir mieux que moi ce qui se passe en moi ?

— Eh ! oui, Jacques, c'est là l'audace que j'ai ! Et j'aurai de plus celle de te parler de ce passé qui pèse si douloureusement sur toi.

— Non, je t'en prie... pas cela...

— Si, Jacques, si... laisse-moi parler... Tu sais si, à un certain moment de ta vie je t'ai jugé sévèrement ;... je ne te l'ai pas caché lorsque... plus tard... nous nous sommes retrouvés. Mais si je n'ai pas cherché à pallier tes fautes, je n'ai, d'autre part, jamais prétendu que tu ne pusses t'en laver, et qu'elles dussent rester sur toi comme d'indélébiles taches... Tu as été très malheureux puis, de désespoir, tu t'es abandonné... Mais tu n'as pas réussi à tuer ta conscience. Un jour est venu où elle a tant crié qu'il a bien fallu que tu l'écoutes... et tu as été sauvé... Aussi puis-je aujourd'hui te dire avec la plus ferme assurance : Jacques, n'aie plus honte de toi-même... va de l'avant avec courage, avec entrain, et si, sur ta route, tu rencontres le bonheur, ne te détourne pas de lui !

Sur ces mots Etienne se tut. D'autre part Jacques, sans doute pour ne pas trahir son trouble, avait détourné la tête et, arrêté au bord de la terrasse, il regardait en bas, dans la vallée. Enfin, ils se remirent tous deux à marcher et alors, mettant son bras à celui d'Etienne, Jacques lui dit très ému :

— Puisque tu as tout deviné, je n'ajouterai rien... ou seulement un mot... Longtemps j'ai eu peur d'être encore, malgré moi, dominé par le souvenir de l'autre... mademoiselle Bergson... J'ai voulu la revoir... je l'ai revue... chez elle... sous un prétexte quelconque... et, Dieu merci, à peine en face d'elle j'ai senti qu'elle n'était plus rien pour moi... J'étais libre ! En la quittant... et pour toujours ! dans la rue, je chantais de joie. Et à qui devais-je ma liberté ? A celle qui, sans le savoir, m'avait sauvé... Adda ! C'est sa voix que j'entendais lorsque ma conscience me reprochait ma conduite abominable ; c'est elle que je voyais, me barrant le chemin lorsque je courais à ma ruine ! Oui, je te le dis, sans elle, j'étais perdu ! Et maintenant...

— Maintenant, Jacques, interrompit Etienne en le regardant bien en face, maintenant tu n'irais pas, au moins, renier l'amour auquel tu dois le salut !

— Tu crois donc vraiment qu'un jour je pourrais espérer ?

— Mademoiselle Steiner n'a jamais dit devant moi un seul mot qui eut pu me faire soupçonner ses sentiments à ton égard... Et néanmoins je ne crois pas me tromper en te disant : Aie confiance !

— Devant moi non plus, elle n'a jamais, ni d'une parole ni d'un regard, dévoilé ce qui se passait en elle, et pourtant il m'a semblé, parfois, que si je lui prenais la main elle ne la retirerait pas... Crois-tu, Etienne, qu'il y ait de telles affinités de sentiments que deux êtres puissent pénétrer réciproquement ce qu'ils ont de plus caché au fond du cœur ?

— J'en suis absolument convaincu ! répondit

Étienne d'une voix ferme. Puis, changeant de ton, il s'écria tout joyeux : Et d'ores et déjà je m'inscris comme témoin à ton mariage ! Maintenant, nous pourrions rentrer, veux-tu ? Willy doit nous attendre...

— Willy!... fit Jacques, tout songeur ; se doute-t-il de quelque chose ?

— Peut-être bien... répondit Étienne malicieusement.

— Oh ! lui... il ne m'abandonnera pas...

— Non... tu peux en être sûr...

Et quittant la terrasse, ils se dirigèrent vers le perron monumental du sanatorium.

Le lendemain, vers midi, en gare de Lausanne, le trio se disloqua, les deux Raonnais devant continuer leur route vers Bâle tandis que, de son côté, Etienne avait à regagner le Charmet. Pour le changement de train, Jacques prit Willy à son bras, et Etienne, qui suivait en portant les petits bagages, ne put se défendre d'un serrement de cœur en comparant la forte carrure de Jacques et la vie qu'on sentait en lui, avec les formes efflanquées et l'air fourbu du pauvre Willy. Ce dernier, un peu excité par le voyage et tout à la joie du retour, paraissait indifférent à la fatigue qui pourtant se lisait sur ses traits, comme aussi à la toux qui lui coupait incessamment la parole. Une fois installé dans son compartiment il se pencha à la fenêtre pour échanger encore quelques mots avec Etienne, puis, au moment où le train allait s'ébranler, il lui tendit sa main décharnée et le regardant de ses yeux de fièvre il lui cria précipitamment :

— Au revoir, Etienne, et non pas adieu ! Tu vien-

dras me voir... j'ai ta promesse... Au Charmet... à ta femme, au petit... toutes mes amitiés... Dis-leur que je guérirai... et qu'alors...

Déjà le train s'éloignait. Jusqu'à ce qu'il eût disparu, Etienne suivit du regard ses deux amis échangeant avec eux des gestes d'amitié, puis il remonta dans son wagon.

Au Charmet où il arrivait deux heures plus tard, une dépêche d'Alais venait d'arriver, le pressant de venir au plus vite auprès de sa mère. S'il voulait encore prendre à Genève le train de France partant le soir, il n'avait pas une minute à perdre. En hâte donc il compléta ses préparatifs pendant que Marie lui dressait une légère collation sur la terrasse. Puis, son fils dans ses bras, il prit place à la petite table en face de ses beaux-parents. Lorsque Marie lui eut versé le thé, elle s'assit auprès de lui et alors Cadillac, s'apercevant qu'elle avait les yeux rougis, chercha à la rassurer :

— Après tout, la dépêche n'est pas alarmante. A l'âge de la bonne maman Rabaud, et avec la mauvaise santé qu'elle a, on peut s'attendre à de petits accrocs...

— Ma mère est au plus mal, interrompit Étienne ; je pressens un malheur ; pourvu que j'arrive encore à temps.

Cependant le char était prêt. Étienne, après avoir pris congé des parents Cadillac, après un dernier baiser à Marie et au bébé qu'il tenait tous deux embrassés à la fois, monta en voiture et bientôt disparut au tournant de la route.

Ses pressentiments ne l'avaient pas trompé : lorsque le lendemain matin il descendit du train en

gare d'Alais, il apprit aussitôt, de la bouche du docteur de sa mère qui l'attendait, que tout était fini. En moins de trente-six heures une péritonite foudroyante avait emporté la pauvre infirme.

Ce fut pour Etienne un coup cruel. Bien que sachant sa mère en danger, du fait de l'épuisement lent des forces, il ne croyait pas à une fin si brusque, et le docteur avait partagé son illusion. Que dans la dernière crise il ne se fût pas trouvé auprès de sa mère, cela avait dû être pour elle une souffrance de plus. Bien que le docteur affirmât qu'elle ne s'était pas senti mourir, Etienne ne doutait pas qu'elle n'eût eu conscience de la gravité de sa situation et qu'elle n'eût ardemment désiré qu'il fût présent. Elle l'avait peut-être appelé : Etienne, où es-tu ?... Viens vite !... Et il n'avait pas répondu !

Il passa la nuit suivante à veiller, seul, dans la chambre mortuaire.

Le front dans ses mains, il songeait à tant de douleurs, à tant de deuils rencontrés déjà par lui sur sa route, et il se répétait : Pourquoi... pourquoi ?

Puis il repassait dans son esprit toute la vie de sa pauvre mère, ce qu'il savait de ses peines à la mort de son mari, sa tenue admirable en face de l'hostilité de toute une famille, sa douceur, sa patience, et aussi sa fermeté dans tant de circonstances difficiles ; puis l'épreuve de la maladie la clouant dans son lit pendant des années, loin de ce fils pour lequel elle avait tout sacrifié, et finalement cette mort dans une solitude qui ressemblait presque à un abandon...

Levant les yeux il la regarda :

En dépit des stigmates de la mort, — cette effrayante immobilité des traits, ces lèvres glacées qui ne laissaient passer aucun souffle, — l'expression générale était toute de paix et de sérénité, comme si l'âme, en quittant le corps, y avait laissé son empreinte. Sous la faible clarté de la lampe, l'ombre bleuâtre des paupières closes faisait ressortir la décoloration complète du visage. Entre les doigts rigides ramenés sur la poitrine on avait glissé une rose blanche.

Etienne contemplait ce spectacle d'un si poignant réalisme, et insensiblement une émotion attendrie le gagnait.

— Pauvre maman, disait-il mentalement, si tu as vu venir l'heure fatale, cela a dû être sans effroi. Ta journée avait été longue et dure... tu aspirais au repos... et maintenant il t'a été accordé. Dieu a rappelé à lui sa fidèle servante !

Longtemps Etienne, dont les yeux s'étaient baignés de larmes, resta ainsi en communion intime avec celle qu'il pleurait. Mais aucune amertume ne se mêlait à sa douleur ; le sens de la mort se précisait en lui : telle qu'il l'avait là sous les yeux, elle donnait vraiment l'impression du repos après l'œuvre accomplie, avec la certitude, pour l'âme affranchie, de le trouver en Dieu pour la vie éternelle.

Les funérailles eurent lieu le lendemain, au milieu de l'affluence de toute la population protestante d'Alais, qui avait tenu à marquer ainsi sa sympathie à la famille du vénéré pasteur Linois. Peut-être se mêlait-il à ce sentiment quelque curiosité de voir de près et, pour ainsi dire dans l'intimité, ce fameux fils Rabaud qui commençait à faire

tant de bruit dans le monde, ou encore le secret désir de faire autour de lui une manifestation républicaine et anticatholique. C'est ce que lui exprima naïvement un avocat de la ville, ancien camarade du lycée de Nîmes :

— Cher maître, lui dit-il avec un tremolo dans la voix, dans ce deuil lamentable... qui vous prive de la plus noble des mères... regardez... la majorité du corps électoral vous entoure...

Et il ajouta plus bas, d'un air mystérieux :

— A bon entendeur, salut !

De la famille de Nîmes, personne ne se montra. Mais il fallut rendre à Monseigneur cette justice qu'en réponse au faire part, il adressa à son neveu une lettre de condoléances pleine d'onction.

Le règlement de la succession fut très simple : tout revenait à Etienne qui se trouva ainsi plus riche d'une quinzaine de mille francs de rente. En continuant à vivre très modestement comme Marie et lui l'avaient fait jusqu'alors, ils se trouveraient à la tête d'un revenu encore plus considérable que par le passé et dont la répartition, selon leurs vœux, serait évidemment pour eux une charge de plus, mais, par contre aussi, une source de plus grandes joies. Et pour commencer, il assura très généreusement le sort de la vieille domestique de sa mère, brave Cévenole qui, pendant vingt-cinq ans, avait pris soin d'elle avec un dévouement inlassable.

Toutes ces affaires terminées, Etienne entreprit sa tournée dans l'Ardèche. A la vérité, il eût préféré retourner directement au Charmet, auprès de Marie; mais cette visite à ses garçons lui tenait à cœur depuis longtemps; puis il se dit que dans l'état

d'esprit où il se trouvait, elle serait pour lui un vrai réconfort.

Il passa ainsi toute une semaine, battant le pays, déjeunant souvent, au coin d'un bois, de pain et de fromage, couchant ici et là dans les fermes, et partout, s'occupant de ses pupilles avec le même souci d'eux que s'ils eussent été ses propres enfants. Sa dernière visite fut pour les Achard, une famille de paysans qu'il aimait autant qu'il les estimait, et où il avait en pension trois de ses garçons les plus difficiles.

Etienne avait pris là le repas de midi, puis les fils Achard étant retournés aux champs avec les pensionnaires, il causait, sous le vieux châtaignier, avec les parents.

Le père Achard lui faisait ses doléances :

— Dure besogne, mon bon monsieur, que de surveiller vos petits Parisiens ! Quelle race, quelle mauvaise graine ! Je me demande souvent si je n'y perds pas mon temps, comme vous, votre argent. Ce n'est pas qu'ils soient tout à fait mauvais, ma foi non ! Mais, chez eux, décidément, le mauvais l'emporte sur le bon ! On dirait qu'ils ne demanderaient pas mieux que de bien faire... mais qu'ils ne peuvent pas !

— Lorsqu'on sait d'où sortent ces petits malheureux, repartit Etienne, on ne s'étonne plus de les voir ce qu'ils sont. Demandons-nous nous-mêmes, père Achard, ce que nous serions devenus à leur place ? Ce qu'il y a de merveilleux c'est qu'on trouve encore en eux un peu de bonne semence prête à germer. Car il y en a qui se relèvent ! Nous en avons vu des exemples, vous et moi. Rappelez-

vous Merle qui, à dix ans, jouait déjà du couteau, et le petit Gremillet arrêté plusieurs fois pour vol aux étalages ; vous en ont-ils fait voir, la première année que vous les avez eus ! Et pourtant, dans la suite, n'ont-ils pas bien tourné ? Voyez-vous, mon brave ami, je suis convaincu que le souvenir de ces deux sauvetages, vous ne le donneriez pas pour beaucoup.

— Ça, c'est ma foi vrai... Ceux-là et un ou deux autres me font oublier, quand j'y songe, bien des déboires... Mais mes trois petits brigands d'aujourd'hui !

— Ecoutez, père Achard, je vais faire avec eux, cet après-midi, une grande course jusqu'à la ferme Lacroix où j'ai le petit Nollet. Je leur parlerai encore en route ; ils m'ont déjà promis de mieux faire...

— Avec vous, cela va toujours... Vous les retournez... Je ne sais comment vous vous y prenez...

— Mais pas autrement que vous... Je les aime et ils le sentent ! Tenez, les voici là-bas. Appelons-les. Puis élevant la voix, il cria :

— Allô, allô ! Garçons, une grande promenade avec moi, cela vous va-t-il ?

Et pendant que, tout joyeux de cette aubaine, ceux-ci couraient se préparer, Etienne ajouta :

— Je vous les ramènerai vers cinq heures, de façon à avoir encore le temps de prendre, ce soir, à Annonay, le train qui doit me ramener chez moi. Car j'ai fini ma tournée.

Maintenant Etienne et ses trois garçons gravissaient le chemin, aux ornières profondes, du bois de châtaigniers. Le plus petit, encore maladroit,

lui donnait la main, tandis que les deux autres, plus dégourdis, couraient de tous côtés, s'amusant bruyamment de tout ce qu'ils rencontraient. Champignons, fleurs sauvages, vieille souche, roche curieuse, quelque tige bien droite bonne à couper pour une canne, un peu d'eau dans une mare, tout leur était prétexte à des cris et à des sauts de joie. A chaque instant ils accouraient vers d'Etienne :

— Dis, m'sieu, qu'est-ce que c'est qu'ça ? Dis, m'sieu, ça se mange ?

Puis, si l'on s'arrêtait, ils voulaient qu'Etienne leur racontât des histoires de Ménilmontant ou de Charonne, leurs quartiers. Ou bien s'il leur parlait de leur vie montagnarde, ils se lançaient, les trois à la fois, dans des récits invraisemblables, se coupant réciproquement la parole, d'où des chamailleries allant presque jusqu'aux coups. Pourtant, après les avoir patiemment écoutés, Etienne arrivait à obtenir le silence pour parler à son tour.

Mais que de peine pour leur faire sentir ce qu'il attendait d'eux ! Avaient-ils seulement une notion bien nette du bien ou du mal ? Touchait-on quelque chose en eux lorsqu'on visait leur âme ou leur conscience ? Aussi se rabattait-il volontiers sur des idées plus élémentaires : il faut être brave, leur disait-il ; le soldat qui recule quand on se bat, l'ouvrier qui a peur du travail, sont des lâches. Le menteur aussi est un lâche puisqu'il n'a pas le courage de dire la vérité. Il est beau d'aider les plus faibles et de risquer même sa vie pour sauver un malheureux. Un sapeur-pompier qui s'élance dans les flammes pour en retirer quelqu'un... voilà un homme ! Celui qui partage son pain avec le

camarade qui a faim est aussi un vrai homme ! Et il leur citait des exemples de bravoure et de dévouement pris dans les faits divers des journaux. Mais il fallait bien aborder aussi le chapitre des remontrances, et il le faisait avec la plus grande fermeté, les tenant, l'un après l'autre, sous son regard et sous sa parole jusqu'à ce qu'il obtînt la promesse d'une meilleure conduite.

Puis ils se remettaient en marche ; de la forêt, ils gagnaient des landes arides coupées de grands rochers. Plus bas c'était un vallon fertile où, dans les prés, les beaux arbres fruitiers ne manquaient pas. Ils arrivaient ainsi à la ferme Lacroix.

Ils y trouvaient le petit Nollet, un gamin d'une dizaine d'années que la police avait arraché, deux ans auparavant, à une mégère qui le martyrisait.

C'était alors un pauvre être pâle, bouffi de scrofule, l'air hébété et souffreteux, se traînant misérablement le long des trottoirs du quartier, en quête d'une pitance quelconque et apitoyant les voisins par les marques de coups qu'il portait. Aujourd'hui il se présentait sous les apparences d'un garçon robuste, au teint bruni, aux membres agiles et dont toute la physionomie respirait la force et la santé.

Pour lui la transplantation d'une sordide mansarde du Paris pauvre dans cette fraîche vallée de l'Ardèche avait fait un miracle. Heureux chez les braves gens de la ferme qui l'aimaient, il ne demandait qu'à rester auprès d'eux ; et c'était, pour Etienne, une joie de le retrouver ainsi et d'apprendre qu'on n'avait qu'à se louer de lui.

Le goûter qu'il prenait ensuite avec les Lacroix,

leurs enfants, leurs domestiques et ses quatre petits Parisiens ne manquait certes ni d'entrain ni de cordialité. Selon son habitude dans la conversation, avec les gens du peuple surtout, Etienne dégageait peu à peu, de la banalité des propos échangés, quelque pensée plus haute qu'il développait ensuite ; et la séduction, la force de son verbe étaient telles que bientôt le silence se faisait autour de lui aussi recueilli qu'au temple pendant le prêche. A vrai dire, il était, pour ces simples compagnards, un être un peu énigmatique sur lequel, d'après le père Lacroix, il n'était pas facile de mettre une étiquette.

— Pour un savant, disait-il, c'en est un, et un vrai... On voit bien qu'il en a lu, des livres ! Et pourtant ça n'est pas son métier d'être savant... Sur la politique, les impôts, la sociale, il en sait plus que tous nos sénateurs, nos députés mis ensemble... Et c'est pas là son métier non plus... Quant à la morale, à la religion, au bon Dieu, il n'y a pas dans tout le département un pasteur qui lui aille à la cheville... Et c'est pas un pasteur ! Mais du moins ce qu'on voit, c'est que c'est un bien brave homme, et qu'il n'y en a pas beaucoup comme lui...

Après le goûter, Lacroix accompagnait les visiteurs un bout de chemin, causant encore avec Etienne du jeune Nollet et du nouveau pensionnaire qui, bientôt, devait arriver de Paris. Puis, tout étant bien convenu, on échangeait de bonnes poignées de mains et on se séparait.

Le même soir, à Annonay, Etienne reprit le train qui devait le ramener en Suisse.

Au bureau postal du Charmet où la bonne vieille

patache le déposa le lendemain vers midi, Marie, en grand deuil déjà, l'attendait avec le petit Jean dans sa poussette.

— Oh ! Sten, lui dit-elle, en se jetant à son cou, combien j'ai souffert ces derniers jours, de n'avoir pas été auprès de toi ! Ta chère mère...

— Ne nous troublons pas, chérie, fit-il doucement. Maintenant elle est heureuse !

A la Croix-Blanche, ce furent les bruyantes condoléances des beaux-parents dont il eut ensuite à essuyer le feu. M. Cadillac débita la phrase bien sentie qu'il tenait prête depuis plusieurs jours, et il le fit avec tant de conviction que peu s'en fallut qu'il ne fût arrêté par ses propres larmes.

Mais Marie et Etienne avaient hâte de se soustraire à ces épanchements, d'autant plus que, maintenant,les autres pensionnaires, les demoiselles Widmer et la famille Dorier, venaient de s'y mêler. Ils se réfugièrent donc dans leur chambre et n'en ressortirent que vers le soir pour une courte promenade avant le souper.

Ils prirent Bébé avec eux et gagnèrent le sentier du Bois-Sacré.

Il y avait là, dans les chênes, une éclaircie d'où la vue sur la campagne, le lac et le Mont-Blanc, était tout particulièrement attachante, dans l'encadrement de verdure que lui faisaient les branches.

Longtemps ils contemplèrent cet horizon qui leur était si cher.

Assise sur la mousse auprès d'Etienne, la main dans les siennes et appuyée sur son épaule tandis que, sur un châle, à ses pieds, le petit Jean somnolait, Marie restait songeuse. De temps en temps

elle levait les yeux et rencontrant ceux d'Étienne, elle lui souriait avec une expression rayonnante de tendresse. Il lui répondait de même, et ainsi, dans leurs cœurs tout meurtris encore, l'espérance joyeuse renaissait.

III

A la salle de garde de l'hôpital Necker, le dîner touchait à sa fin ; déjà, sur la table en partie desservie, la cuisinière mettait les tasses de café et apportait les pipes.

Comme Jacques, sa cigarette roulée, faisait mine de vouloir se lever, son voisin, encore attardé au dessert, protesta :

— Nous ne partons pas encore, Jeandelize, hein? Nous avons le temps, que diable!

— Il est déjà huit heures, et il faut bien compter vingt-cinq minutes d'ici à la rue des Fossés-Saint-Jacques... Donc, ne flâne pas, Lejeune.

Mais d'autres voix intervinrent :

— C'est idiot de sortir par un temps pareil au lieu de faire tranquillement son whist au coin du feu avec les camarades. Conspuez les lâcheurs ! Hou... hou...

— Laisse-moi au moins avaler mon café, et je suis à toi, reprit Lejeune en soufflant dans sa tasse, sans s'inquiéter autrement du tapage.

Puis, s'adressant à son vis-à-vis :

— Dis donc, Rivière, tu ne viens pas avec nous ? Tu sais, ça en vaut la peine...

— Quoi ? fit ce dernier sur un ton de blague...

que je me dérange pour assister à votre parlote ? Non, Lejeune, non, tu ne me connais pas ! Une heure de pluie glaciale pour vous entendre discuter la morale, la sociale et autres balançoires... Non, non, te dis-je... Les mauvaises compagnies corrompent...

— Eh bien, reste, mon vieux, interrompit Jacques avec rondeur ; tiens-toi au chaud et fiche-nous la paix !

— ... les bonnes mœurs ! cria Rivière, achevant sa phrase quand même. Rabaud est une forte gueule, je te l'accorde, mais rien de plus... Son idée de groupement des jeunes pour l'étude... pour l'action... ça ne tient pas debout... Il faut être un naïf comme toi, Jeandelize, pour y couper...

— Tu es prêt, Lejeune ? demanda Jacques sans plus faire attention aux propos de Rivière. Eh bien, filons.

Et tous deux, ayant endossé leurs manteaux, sortirent de la salle de garde, non sans avoir encore essuyé le feu des lazzis de toute la table.

Dehors, l'âpre bise de novembre soufflait en tempête, la pluie fouettait le visage.

— Ah zut ! s'écria Lejeune en bougonnant ; pas moyen de tenir son parapluie ouvert.

— Chien de temps, en effet ! Doublons le pas, mon vieux, et en avant la musique ! fit Jacques en se mettant à siffler une marche de son bataillon.

Et luttant contre la rafale, ils s'engagèrent dans la rue de Vaugirard.

Ces réunions qui, régulièrement, tous les samedis soirs, se tenaient rue des Fossés-Saint-Jacques chez Etienne Rabaud, étaient la réalisation d'un

plan mûri lentement par lui au cours de l'année précédente déjà. Il s'agissait, pour commencer, de réunir quelques personnes de bonne volonté, des jeunes, de préférence, en vue d'étudier avec eux toutes les questions intéressant le relèvement du pays, et surtout de les pousser à l'action dans ce sens. Ce premier groupement ne devait être, dans la pensée d'Etienne, ni exclusivement populaire ni exclusivement intellectuel, les deux éléments devant s'y rencontrer et collaborer : étudiants et ouvriers y fraterniseraient. Il se formerait ainsi un foyer d'action morale et sociale qui rayonnerait en s'efforçant de gagner la masse, de la pénétrer et de la transformer. Sans s'asservir à aucune confession, le cercle affirmerait hautement sa tendance chrétienne, mais la conception en serait assez large pour que tous, catholiques et protestants de toute nuance, pussent s'y rencontrer. D'autre part, se proposant de combattre la misère tout autant que le mal, il serait nettement socialiste. Son principe serait, non pas de discourir, mais d'agir, et son but, une vie nouvelle.

Il porterait son effort partout autour de lui, cherchant à gagner des adhérents dans les ateliers, les casernes, les écoles, dans la famille, dans la rue... secouant partout les consciences sans craindre ni la bataille ni les coups.

D'autres groupes se formeraient, s'organisant à leur gré selon les milieux, et la fédération de ces groupes serait réalisée non pas par une réglementation extérieure mais par la communauté du principe d'action et du but. L'œuvre à créer aurait donc un caractère franchement démocratique et so-

cial, non pas exclusivement à cause des avantages matériels que la conception socialiste comportait pour la classe la plus nombreuse et la plus déshéritée, mais aussi parce que, seule, sa réalisation apparaissait comme capable d'élever les citoyens à une dignité plus haute, et d'agrandir, en quelque sorte, leur capacité intellectuelle et morale. Or l'obstacle au développement de cet esprit de solidarité sociale était le seul égoïsme. Pour consentir au sacrifice de l'intérêt particulier à l'intérêt commun il fallait des forces morales, et où les trouver plus sûrement que chez Celui qui avait dit : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » ? Ainsi, chercher en Dieu une force nouvelle et la faire servir au triomphe de la justice et de la fraternité parmi les hommes, telle serait un jour, Etienne y comptait fermement, la devise de chacun des combattants qu'il rêvait de grouper autour de lui.

Dès son retour à Paris, fin août, il s'était ouvert de son projet à quelques amis sur lesquels il espérait pouvoir compter.

L'abbé Noël montra, d'emblée, un grand enthousiasme pour le projet d'Etienne, sans pour cela méconnaître les objections qu'on lui ferait, peut-être, en haut lieu. Cependant, sous réserve que ses supérieurs le laisseraient libre, il promettait son entier concours.

Le pasteur Walter, vivant à Belleville au milieu d'une population affreusement misérable, se déclara prêt à marcher au premier signal.

Du côté des socialistes, l'accueil ne fut rien moins qu'empressé. En général on témoignait d'une certaine défiance... Ne s'agissait-il pas là d'un nou-

veau piège tendu au prolétariat pour le détourner du souci de ses revendications ? Et pourquoi, si l'on voulait sincèrement l'affranchissement des serfs du travail, compliquer la tâche de vaines préoccupations morales ou religieuses ? Cependant tel était le crédit dont jouissait Etienne dans les syndicats et à la Bourse du travail, qu'on ne voulut pas le décourager complètement. Le parti laisserait faire... et verrait...

Seul Girard, emporté par sa dévotion à Etienne, jura qu'il le suivrait partout, et se ferait, au besoin, casser la tête pour lui. Telle fut aussi, mais plus sérieusement motivée, l'attitude de Jacques Jeandelize pour lequel marcher avec Etienne ne comportait pas la moindre discussion possible.

En somme, de toutes ces démarches, Etienne conclut qu'à part quelques dévouements acquis d'avance, s'il voulait entrer en campagne, il fallait qu'il acceptât de partir à peu près seul...

... — Comme Don Quichotte ! disait-il en riant, à Marie, lorsqu'il venait auprès d'elle chercher un encouragement dans ses perplexités. Mais elle, toujours d'âme vaillante, ne doutait pas que le devoir ne fût de marcher quand même.

La lutte, au début, serait difficile ? Qu'importe ! N'était-il pas de taille à en venir à bout ?

Le seul opposant irréductible auquel Etienne eut affaire fut son propre beau-père, l'excellent Cadillac, qui, en sa qualité d'homme politique, vit de suite le danger de l'entreprise :

— Mon bon, lui dit-il du ton suppliant de celui qui veut à tout prix empêcher une bêtise, crois-moi, mets tout cela de côté. Tu vas te couler...

et moi avec... Que tu fasses de la politique socialiste, à la bonne heure ! C'est aujourd'hui la meilleure façon d'arriver. Mais n'y mêle pas la morale et la religion, je t'en conjure. Autrement... nous sommes fichus... Tu ris, tu hoches la tête ? Mais, péchère, ne vois-tu donc pas que, si tu prétends faire de la morale au peuple, lui rogner ses distractions, l'embêter avec l'antialcoolisme, la réforme des mœurs... plus d'absinthe, plus de beuglant... et si surtout tu lui parles du bon Dieu, des curés et des pasteurs, il te rira au nez ou bien te tombera dessus, sans parler, pour ce qui me concerne, du sort que me réservera mon comité si farouchement anticlérical ! Té, tu ne connais pas le peuple comme moi... et quant à la politique... Dieu garde !... toi qui as les plus beaux dons pour y réussir, tu as l'air de faire exprès d'y patauger... Ah ! si je parlais comme toi !

Mais toutes les objurgations du roué politicien qu'était Cadillac n'étaient pas pour arrêter Etienne. Il partit donc de l'avant, et c'est ainsi qu'un soir d'octobre, se trouvaient au pavillon une demi-douzaine d'amis qui y avaient été conviés.

Il avait été convenu que, sans plus attendre, on se réunirait régulièrement de quinzaine en quinzaine pour discuter les questions proposées à l'étude de chacun, et que, plus tard seulement, à mesure que, de lui-même en quelque sorte, le programme de l'œuvre se dessinerait, on le formulerait en des statuts définitifs. Sous quelle appellation se ferait-on connaître, créerait-on un journal, une revue, parlerait-on en réunions publiques ou privées, quelles seraient les ressources de l'œuvre ?

Les réponses à toutes ces questions furent, d'un commun accord, ajournées.

Et c'est ainsi que, sans bruit, sans éclat, humblement presque, se fonda ce premier foyer, appelé par la suite à devenir une telle source de lumière répandue d'un bout à l'autre du pays.

Lorsque Jacques et son ami sonnèrent au pavillon, ils apprirent qu'ils étaient les premiers arrivés. Etienne les reçut dans son bureau de travail, et après les avoir félicités gaiement sur leur courage à affronter la tempête qui dehors rageait, il émit le doute qu'ils eussent de nombreux imitateurs.

En effet, à huit heures et demie, Girard, qui n'avait que la cour à traverser, fit son apparition suivie peu après de celle de l'abbé Noël, un voisin aussi, et ce fut tout.

— Qu'à cela ne tienne, fit ce dernier, si nous n'avons pas une discussion générale sur le sujet à l'ordre du jour, nous n'en passerons pas moins une bonne soirée ensemble. Rappelons-nous cette parole, cher ami : « Là où deux ou trois seulement sont assemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux. »

— Pour moi, dit Girard, je regrette l'absence de ce monsieur... le professeur aux Hautes-Etudes, si j'ai bien entendu, qui devait exposer la question des contrats collectifs ; mais ce n'est que partie remise, et nous nous rattraperons la fois prochaine.

— A moins, fit remarquer Etienne, que vous ne tombiez, d'emblée, d'accord ; car je sais que mon ami conclut formellement en faveur des syndicats. Mais il faudra évidemment créer un mouvement d'opinion pour obtenir du Parlement une loi consacrant la légitimité du contrat collectif.

— Alors, reprit vivement Girard, qu'on mette son rapport dans les journaux ; faisons-le tirer en brochure... Organisons une réunion monstre... Vous y parlerez, vous, monsieur Rabaud, et après la réunion, si vous voulez, nous irons tous... trois, quatre, cinq mille... défiler devant le Palais-Bourbon. Ça va-t-il ?

— Il faudrait, à mon avis, proposa l'abbé Noël, que nous eussions notre organe à nous, une feuille ou une petite plaquette hebdomadaire, que nous ferions vendre partout par des camelots...

— Quant à ça, interrompit encore Girard, rien de plus facile. Je vous procurerai, moi, le samedi soir et le dimanche, autant de camarades qu'il vous en faudra pour crier notre affaire sur les boulevards, à la porte des théâtres, des églises, des grandes écoles, aux stations des omnibus... partout ! « Voilà l'*Ami du peuple*... un sou !... » Faites-nous donc ça, monsieur Rabaud !

Lejeune, l'ami de Jacques, qui jusque-là s'était tu, fit alors observer qu'il faudrait que les membres du cercle eussent la bonne volonté et le courage de vendre eux-mêmes, — de vendre et non pas de donner — le journal, à la porte des réunions publiques. Volontiers il s'inscrivait comme camelot volontaire pour la première occasion qui se présenterait.

Cette proposition tout particulièrement plut à Etienne. C'était déjà là un commencement d'action, et il remercia le jeune interne de lui en avoir suggéré l'idée.

Cependant Jacques qui, jusqu'ici, avait imité le silence de son ami, se bornant ici et là à quelques

brèves marques d'approbation, prit la parole et, du ton un peu brusque qui lui était habituel, commença :

— Et les malades, ceux que les hôpitaux ne peuvent pas recevoir, les infirmes, les chroniques qui sont soignés chez eux, on ne fera rien pour eux ? Il me semble qu'aussi bien que Rabaud qui va les voir pour son compte, les étudiants en médecine, membres du cercle, pourraient y aller. Ils seraient au moins, là, à leur affaire. Nous ne sommes encore que trois ou quatre, mais on pourrait toujours nous utiliser.

— Très bien, très bien, fit Etienne ; cela, c'est encore de l'action bonne. Et l'action, mes amis, c'est la vie !

La soirée se continua ainsi dans un cordial échange d'idées et d'impressions sur les sujets les plus divers, mais toujours avec le souci de servir la cause qui leur était maintenant si chère à tous. Même lorsque les points de vue et les opinions différaient, il était facile de trouver un terrain d'entente où fraterniser. La preuve en était l'attitude de Girard et de l'abbé Noël l'un envers l'autre. Certes le premier ne pouvait se faire à l'esprit évangélique du prêtre, de même que celui-ci n'arrivait pas à prendre son parti de l'irréligion de l'ouvrier révolutionnaire. Pourtant, puisque hormis les questions religieuses qui les mettaient en opposition irréductible, ils étaient d'accord sur le principe fondamental du cercle, le culte de la fraternité et de la justice, ils y revenaient toujours et finissaient par conclure la paix. Girard s'émerveillait lui-même de ce résultat : sa main dans celle d'un

curé ! Mais, grâce à la garantie d'Etienne et peut-être aussi à la bonne influence de sa femme, il y allait de confiance.

Lorsque, vers minuit, Jacques et son ami quittèrent le pavillon, la pluie avait cessé. D'un pas de flânerie, ils reprirent la direction de l'hôpital, devisant encore sur tout ce qu'ils venaient d'entendre.

— Pour moi, dit Lejeune, il y a dans ce groupement d'éléments si divers quelque chose d'artificiel ; c'est une construction fragile que la moindre secousse ébranlerait. Je suis bon catholique, tu le sais : eh bien, j'avoue que je me sens gêné dans ces réunions par le voisinage d'un ministre protestant et d'un libre-penseur. Au fond, nous ne marchons pas ensemble et tout cela ne tient debout que grâce à Rabaud. Suppose qu'il vienne à nous manquer, ce serait la débâcle. On se rend ici surtout à cause de lui, parce que c'est un régal de l'entendre, et parce qu'il vous empoigne par la noblesse et la générosité de son idéal.

— Il vous empoigne... et ne vous lâche plus... Tu verras ça !

— Parbleu ! Ne suis-je pas à lui, déjà, comme camelot volontaire ? Il m'a pris, pour ainsi dire, malgré moi. N'empêche que mon sentiment persiste : une œuvre de cette nature ne peut être à la fois protestante et catholique.

— Pourquoi, pourquoi ? Catholiques et protestants n'ont-ils pas un patrimoine commun ? Ils n'ont qu'à s'y tenir.

— Passe encore... Mais conviens que toi, libre-penseur...

— Eh bien, non... là encore je proteste ! Le groupe affirme sa tendance chrétienne : mais, y fais-je opposition ? Non, car, après tout, je ne suis pas un athée ; aussi, tant qu'on ne demandera pas un billet de confession à la porte, j'entrerai ! Comme dit Rabaud, ce n'est pas à nous à sonder les consciences...

Pendant que, chemin faisant, les deux internes discutaient l'organisation du groupe, Girard, resté seul avec Etienne qui l'avait retenu, lui racontait le voyage qu'il venait de faire à Raon d'où il rapportait des impressions très pessimistes.

— Nous allons à la grève, grand train, là-bas. Mais la responsabilité en incombe uniquement aux patrons. Ils sont arrivés à savoir quels étaient, parmi leurs ouvriers, ceux qui s'étaient plus spécialement occupés de la création du syndicat, et ils les ont mis à la porte. En avaient-ils le droit ? Non, n'est-ce pas ? Or, comme les ouvriers n'ont pas obtenu la réintégration de leurs camarades, il ne leur reste qu'un recours, la grève, et ils en useront.

— A cette saison, avec le froid qu'il doit faire dans les Vosges, la grève sera particulièrement cruelle aux ouvriers.

— Evidemment. Aussi aurions-nous voulu l'éviter, si possible. Ils nous ont écrit et, avant de se prononcer, les camarades m'ont envoyé à Raon, voir un peu ce qui s'y passait, si les ouvriers avaient une réserve, s'ils pourraient tenir le coup...

— Votre fédération des syndicats est donc chose faite ?

— Eh oui ! Nous avons créé une Confédération

générale du travail, qui s'occupe des intérêts de tous les syndiqués, et dont l'action s'étendra bientôt sur toute l'étendue du territoire.

— Ce sera une puissance redoutable, mais aussi bienfaisante, si elle est sagement dirigée... Nous en recauserons. Pour en revenir au conflit de Raon où en êtes-vous ?

— Voilà la situation. Les ouvriers ont peu d'argent... de quoi tenir trois semaines au plus. D'autre part les patrons ont des commandes en masse, et à des prix très avantageux. S'ils ne peuvent livrer, la perte pour eux ou le manque à gagner se chiffrera par des sommes énormes. Ils ont donc intérêt à éviter la grève. Pourtant on dit, là-bas, que leur orgueil est tel qu'ils préféreront n'importe quelle perte plutôt que de céder.

— Et qu'allez-vous conseiller aux ouvriers ?

— La résistance à outrance. Nous ne pouvons admettre le renvoi d'un seul ouvrier pour affiliation à un syndicat. Il y a là une question de principe. Si nous cédons, c'est l'avenir des syndicats compromis partout. Mais nous ne céderons pas. L'argent ? On en trouvera ! Nous allons lancer un appel, non seulement à tous les ouvriers du textile, mais aux syndiqués de la France entière. Ah! messieurs Steiner et Maréchal, vous voulez la lutte ? Eh bien vous l'aurez !

— Girard, vous et vos collègues vous avez assumé là une lourde responsabilité. Mais je ne puis que vous approuver. Vous savez, d'autre part, que je suis lié avec la famille Steiner et tout particulièrement avec leur fils aîné qui est un de mes plus chers amis...

— Je le connais bien, l'ayant vu ici, chez vous... On dit qu'il est mourant ou, au moins, qu'il ne passera pas l'hiver...

— Je sais... Eh bien, étant donné mes relations avec les patrons, vous pouvez juger combien il doit m'être dur de prendre parti contre eux...

— Et pourtant vous le faites...

— Oui, parce que mon devoir, je le sens, est d'être avec les ouvriers dans ce conflit. Vous pouvez donc compter sur moi.

— Si nous lançons un appel en faveur des grévistes...

— J'y répondrai, bien entendu. Mais, Girard, promettez-moi une chose : pas de violence !

— Mais, la violence, nous n'y tenons pas ! Si on en arrive là ce ne sera pas faute, pour nous, d'avoir tout fait pour l'éviter, croyez-le bien.

— Eh bien, alors, marchez !

En lançant ces mots, la voix d'Etienne tremblait d'émotion. Il venait de faire, à ses convictions, un douloureux sacrifice, et il fallait maintenant qu'il se raidît de toute son énergie pour ne pas faiblir et désavouer sa parole.

— Willy, pardonne-moi ! fit-il mentalement.

Puis s'adressant de nouveau à Girard :

— J'irai dès demain voir vos amis. C'est sans doute Graffe qui est l'âme de votre confédération ?

— Lui-même. Et vous qui le connaissez, vous ne pouvez pas douter qu'avec un homme de sa trempe, nos affaires ne marchent bien.

— Plus qu'un mot, Girard. Vous suivez assidûment nos réunions... Cela ne signifie pas, évidemment, que, dès aujourd'hui, vous soyez décidé à mar-

cher avec nous ; mais, enfin, cela indique déjà, entre vous et nous, une certaine communion d'idées, n'est-ce pas ? Eh bien, ce que je vous demande, c'est que, si vous retournez à Raon, vous ne l'oubliiez pas. Soyez là-bas un pacificateur et vous aurez bien mérité de la cause des travailleurs que nous servons ensemble.

De la visite qu'Etienne fit le lendemain au camarade Graffe, il rapporta l'impression que la grève, à Raon, ne pouvait plus être évitée, les patrons venant de repousser une dernière démarche en conciliation avec leur personnel. Maintenant, outre les fonds qu'il fallait réunir, il y avait à créer un mouvement d'opinion favorable aux ouvriers.

Le moment était propice pour faire campagne en vue de la reconnaissance obligatoire des syndicats et du contrat collectif. Etienne accepta donc de parler dans une grande réunion publique organisée dans ce but. Sans y convoquer spécialement les membres de la Fraternité de la rue des Fossés-Saint-Jacques (ce nom avait été proposé, un jour, par l'abbé Noël ; il y aurait ainsi des Fraternités dans tel et tel quartier, dans telle et telle ville...) Etienne comptait bien qu'il en viendrait quelques-uns, et qu'ils auraient peut-être l'occasion de s'affirmer.

Ce fut le samedi suivant, le soir, dans l'immense salle des Mille-Colonnes, comble dès l'ouverture des portes, que s'ouvrit la réunion publique annoncée depuis plusieurs jours par les journaux du parti et par les affiches rouges répandues à profusion dans les quartiers populaires.

Au milieu d'un indescriptible brouhaha, on réus-

sit, tant bien que mal, à nommer un bureau dont le citoyen Graffe fut, par acclamation, élu président. Lorsqu'il parut sur l'estrade, entouré de ses amis parmi lesquels se trouvait Etienne, un tonnerre d'applaudissements l'accueillit, avec des trépignement et des cris... Vive Graffe !... Vive Rabaud !... Vive la Sociale !... mêlés d'apostrophes injurieuses à l'adresse de l'infâme capital ou des exploiteurs du peuple, et coupés, de temps en temps, par quelque lazzi au gros sel lancé d'un voix suraiguë par un loustic, dans les rires éperdus des femmes.

Avec beaucoup de peine le citoyen Graffe réussit à obtenir un peu de silence et en profita pour annoncer le but de la réunion. Peu à peu un calme relatif s'étant fait, il put entrer dans quelques développements ; mais, manifestement, l'assemblée attendait autre chose. A chaque instant la voix de l'orateur était coupée par des cris... Rabaud ! Rabaud ! et par des refrains scandés... C'est Rabaud qu'il nous faut !... si bien qu'il précipita la fin de son allocution pour lancer ensuite à pleine voix :

— Citoyens, la parole est au citoyen Rabaud ! annonce qui fut accueillie par un vacarme assourdissant.

Etienne s'était levé et se dirigeait vers le bord de l'estrade.

Depuis la salle, sa tête haute sur les larges épaules, apparaissait, dominant toutes les têtes. Son visage glabre prenait, sous la flamme des becs de gaz, des reflets et des ombres qui en accentuaient encore les traits énergiques. D'un geste de la main il avait rejeté de son front les mèches noires de sa chevelure, et maintenant il attendait, bras croisés,

le regard ferme, la bouche impérieuse prête à s'ouvrir pour parler.

Et le silence se fit, comme s'il l'avait commandé.

Lentement et posément d'abord, puis avec des gestes très sobres çà et là et quelques intonations à peine plus accentuées, il définit la question à l'ordre du jour, puis en commença l'exposé, montrant la dépendance de l'ouvrier isolé vis-à-vis du capital coalisé, et coalisé non seulement entre actionnaires d'une même société, mais parfois entre sociétés d'un même pays ou même, par delà les frontières, entre industries de nationalités différentes, de telle sorte qu'une véritable union internationale des forces capitalistes s'était constituée qui tenait à sa merci la main-d'œuvre. Le patronat revendiquait pour lui seul le droit de coalition et prétendait le refuser aux ouvriers. D'où d'incessants conflits dans lesquels le prolétariat, faute d'une bonne organisation, avait toujours le dessous.

Le syndicat seul pouvait lui donner la cohésion durable qui lui manquait. Il fallait, à tout prix, amener tous les patrons à le reconnaître. Loin d'être une cause de grève, le syndicat était plutôt une garantie contre la grève. Seul il pouvait donner aux ententes entre patrons et ouvriers toute l'efficacité désirable sans laquelle la grève risquait toujours d'éclater à nouveau ; et lorsque malgré tout, la grève était déclarée, seul le syndicat pouvait la rendre disciplinée et pacifique.

Puis Etienne, que l'assemblée suivait avec la plus extrême attention, fit un tableau saisissant de la démoralisation actuelle et du dénuement de la classe ouvrière, résultats de trois facteurs : la

forme individuelle du contrat de travail, la concurrence économique et le régime du grand atelier se traduisant par cette douloureuse résultante énoncée par Lasalle dans la « loi d'airain ».

Tirer de l'ouvrier le maximum de rendement, l'exploiter jusqu'à la limite de son endurance et ne lui accorder, en revanche, que le strict nécessaire pour qu'il arrive encore à vivre et à se reproduire, tel était dans trop de cas, le mot d'ordre des employeurs. Pour beaucoup d'entre eux l'ouvrier n'était plus considéré autrement que comme un outil de chair et de sang catalogué à la suite des outils d'acier... une marchandise comme une autre, qu'ils se préoccupaient d'acheter au plus bas prix possible. Ils engageaient donc de préférence l'ouvrier acceptant le travail le plus long, le plus épuisant, le travail de nuit, du dimanche, et, d'autre part, le salaire le plus bas.

S'il n'était pas possible, actuellement, de remédier aux conséquences, si funestes pour les salariés, de la concurrence des grands ateliers, on pouvait, du moins, améliorer leur sort en changeant la forme du contrat de travail, de façon que, d'individuel il devînt collectif.

Dans les pays où le contrat collectif était déjà en vigueur, en Amérique notamment, l'ouvrier vivait dans des conditions bien meilleures que dans les pays où, comme en France, ce contrat n'avait pas encore été adopté.

Étienne s'étant arrêté pour prendre une gorgée d'eau, l'assemblée, dont, jusqu'alors, l'attention n'avait pas faibli, commença à devenir houleuse.

Des manifestations diverses partirent de tous les coins de la salle, injures à l'adresse des riches, appels à la violence, colloques entre voisins, allant presque jusqu'à la querelle, tumulte causé par un pochard que l'on mettait à la porte, coups de sifflet, cris d'animaux accueillis par des bordées de rire, refrain de l'*Internationale* entonné ici et là, sans ordre et dans tous les tons...

Mais, d'un geste, Etienne ayant fait signe qu'il allait continuer, le silence se rétablit.

Il exposait maintenant les avantages du contrat collectif dont employeurs et employés devaient tirer un égal profit.

Le contrat serait net et détaillé : les ouvriers sauraient exactement ce que l'acheteur de leur travail aurait le droit d'exiger d'eux, une fois le contrat signé, et le patron saurait aussi jusqu'où irait son droit. Les conditions d'établissement de ce contrat et les garanties des parties seraient définies juridiquement. Des règlements d'atelier le compléteraient. Ils seraient élaborés par la collaboration des patrons et des ouvriers. Des sanctions effectives et un contrôle permanent en assureraient l'application. Dans toutes les questions relatives aux rapports du patronat avec son personnel, le syndicat seul, en la personne de ses représentants, aurait qualité pour intervenir. Tout contrat passé entre un patron et des ouvriers, pris individuellement, serait nul et non avenu.

De cette nouvelle législation devait résulter la nécessité de créer des syndicats là où il n'en existait pas encore. Un seul syndicat pourrait réunir les ouvriers de plusieurs établissements d'industries

similaires, lorsque, pris isolément, ils seraient trop peu nombreux pour en constituer un.

Enfin, et ce fut là un point sur lequel Etienne insista avec force, il fallait que le droit pour les syndicats de se grouper en une fédération fût mis à l'abri de toute contestation possible. Il devait être regardé comme la réciproque du droit reconnu aux employeurs de s'associer pour la défense de leurs intérêts. Actuellement, sous diverses appellations, fonctionnaient, au grand jour, de véritables syndicats patronaux, dont quelques-uns même pratiquaient l'accaparement, proscrit pourtant par la loi.

Mais il fallait encore aller plus loin. Si la loi n'interdisait pas les ententes entre producteurs de différents pays et si l'opinion publique ne les réprouvait pas, les syndicats ouvriers devaient jouir du même privilège. Les accusait-on d'être des sans-patrie, ces potentats de l'industrie, qui, par-dessus les frontières, se concertaient pour le contrôle de la production et de la vente ? Non ; cette suprême injure, on la réservait aux déshérités, aux serfs du travail, lorsque pour améliorer leur condition misérable ils cherchaient à se solidariser entre eux d'un pays à l'autre.

Assez de cette hypocrisie ! Aux groupements internationaux du capital, il fallait opposer les groupements internationaux du travail, et dans cette œuvre de plus grande solidarité, de leurs voix, toujours françaises, les prolétaires pouvaient crier bien haut : Travailleurs de toutes les nations, unissons-nous !

Une immense acclamation accueillit ces dernières paroles qu'Etienne avait lancées d'une voix vi-

brante. Une irrésistible poussée se fit vers la tribune où chacun voulait toucher la main de l'orateur, le féliciter, le remercier...

Un homme à l'allure d'ouvrier et qu'Etienne ne connaissait pas, parvint même jusqu'à la table du bureau et demanda, avec insistance, à répondre au citoyen Rabaud. Mais celui-ci le pria d'attendre qu'il eût terminé; il n'avait plus que deux mots à dire...

Ayant donc de nouveau obtenu le silence, Etienne, qui s'était longuement étendu sur les prérogatives qu'il revendiquait pour le syndicat ouvrier, ne voulut pas, dit-il, abandonner ce sujet avant d'avoir insisté sur l'une de ces prérogatives dont, pour lui, l'importance était capitale. Ce serait là sa conclusion.

Et alors il se mit à parler avec feu du rôle moralisateur qui incombait au syndicat parmi ses membres, de l'action qu'il devait exercer sur eux pour les arracher à l'alcoolisme et à la débauche, deux ennemis encore bien plus redoutables pour eux que les pires patrons.

A côté de l'ouvrier sombrant dans le vice et dont il fit une peinture impitoyablement réaliste, il montra celui qui avait accepté de se soumettre à la loi morale, et dont la vie s'ennoblissait chaque jour.

Mais, presque dès les premiers mots, les interruptions l'assaillirent; elles devinrent même bientôt si nombreuses et si bruyantes qu'il n'arrivait plus que difficilement à leur tenir tête. Tantôt grossières, tantôt gouailleuses, elles provoquaient dans le public autant de protestations que de rires... Un groupe, surtout, massé au fond de la salle et au

milieu duquel gesticulait l'individu qui auparavant avait escaladé la tribune, se distinguait par la violence de ses protestations.

Cependant Etienne, que ces attaques excitaient, ne paraissait pas vouloir céder : au contraire, plus elles se multipliaient, plus pressées devenaient ses ripostes. Le lutteur qui était en lui se sentait à la fête... Maintenant, l'œil enflammé, la voix tonnante, il fonçait sur son adversaire, la bestialité de la foule déchaînée contre lui, et, sans ménagements, il l'accablait...

Puis son regard se portait vers le pied de l'estrade où, depuis le commencement de cette scène tumultueuse, un groupe de jeunes gens, étudiants et ouvriers, ne cessaient de l'acclamer, faisant, des pieds, des mains et de la voix, de vaillants efforts pour couvrir les interruptions hostiles. De temps en temps il leur souriait ou bien, d'un geste amical, il cherchait à les modérer.

Ces braves amis, il les avait tous reconnus ; plusieurs d'entre eux n'étaient-ils pas des habitués du pavillon ? Et n'était-ce pas Jacques lui-même qui, dressé au milieu d'eux, semblait diriger leur tactique ?

Entre ce groupe qui soutenait l'orateur et l'autre qui, du fond de la salle, l'attaquait furieusement, le gros du public semblait hésitant. S'il avait, à un moment, couvert de huées sa voix, il l'avait, l'instant d'après, applaudie. Etienne sentait que pour décider de la victoire, il fallait un suprême effort, il fallait se donner tout entier dans un grand élan de sympathie...

Ceux qui l'entendirent, ce soir-là, rapportèrent

que jamais il ne fut plus grand, plus beau, plus touchant que lorsque, faisant appel à l'âme du peuple qui l'écoutait, il l'adjura de prendre parti pour la vraie liberté contre toutes les servitudes. Et c'eût été au milieu d'un enthousiasme général que la séance se fût terminée, si l'homme, qui, déjà une fois, avait escaladé la tribune, ne s'y était, à ce moment, élancé d'un bond et, campé maintenant en face d'Etienne, ne s'était mis à l'apostropher grossièrement. D'autres l'avaient suivis, et bientôt ce fut une bagarre générale dans laquelle amis et ennemis se bousculaient à qui aurait la place, tandis que les membres du bureau, complètement débordés, tentaient en vain de rétablir l'ordre.

Déjà les poings se faisaient menaçants...

Très maître de soi, Etienne s'efforçait d'obtenir le silence, insistant pour qu'on laissât la parole au nouvel orateur. Finalement la tribune fut de nouveau libre, et dans un calme relatif, le compagnon Trouillot put se faire entendre.

Mais dès les premiers mots qu'il lança, leur caractère agressif et même injurieux souleva de furieuses protestations.

S'en prendre à Etienne comme il le faisait, le traiter de jésuite ne visant qu'à abrutir l'ouvrier, de faux frère, et même de vulgaire politicien trop couard pour conduire le peuple dans la rue, c'était jouer gros jeu... et on le lui fit bien voir. Un nouvel assaut livré à la tribune y amena, entre partisans et adversaires du compagnon, un corps à corps où les coups se mirent à pleuvoir. La situation devenait critique... Serrés autour d'Etienne, ses amis, Jacques en tête, refoulaient la bande de

Trouillot qui, aux cris de : Vive l'anarchie ! cherchait à les déloger de la tribune ; mais déjà Girard, ayant réussi à se dégager de son côté, venait à la rescousse, suivi aussitôt par Graffe et les autres membres du bureau. Girard, exaspéré, brandissait un débris de chaise, clamant de toute sa voix :

— Le premier qui touche à Rabaud, je lui casse la gueule !

Mais celui-ci avait rompu le cercle de ses défenseurs et, au premier rang, face à ses agresseurs, il les adjurait au nom de la fraternité sociale, de cesser la lutte.

Pendant ce temps, le gros du public, que cette scène de pugilat avait d'abord diverti, avait fini par s'émouvoir, et maintenant ses cris couvraient le bruit de la bataille.

Une voix cria : Eteignez le gaz !

Et aussitôt, comme si cet ordre eût été attendu, l'immense salle se trouva plongée dans une obscurité presque complète.

Ce fut la fin des hostilités. Graffe, qui voyait déjà la salle se vider, réclama à grands cris le vote de l'ordre du jour dont il brandissait le texte rédigé à l'avance, mais personne n'écoutait plus...

Lorsque ensuite Etienne et ses fidèles se retrouvèrent dans la rue, ils firent, en plaisantant, le relevé de ce que la bagarre leur avait coûté : un ou deux chapeaux défoncés, un œil un peu poché et quelques égratignures... C'était insignifiant.

Seul Etienne accusait une assez forte douleur au bras...

A la sortie il avait été bousculé par un individu,

presque un gamin, qui, en s'esquivant, lui avait porté un coup...

On s'approcha... on voulut voir...

— Du sang ! Il est blessé ! s'écria Jacques qui venait de prendre le bras d'Etienne. Vite, chez ce marchand de vin...

C'était bien un coup qu'avait reçu Etienne, un coup d'une lame bien acérée qui, traversant les vêtements, avait pénétré dans la région externe du bras.

— Pas d'artère touchée, fit encore Jacques en constatant qu'à peine un filet de sang coulait de la plaie. Pas de nerfs, non plus, ajouta-t-il lorsque Etienne lui eut montré qu'il avait tous ses mouvements libres. Donc, une bagatelle !... Mais la canaille qui a fait cela !...

Puis, ayant demandé qu'on lui préparât de l'eau bouillie, il courut lui-même à la pharmacie.

Cependant Etienne s'entretenait avec ses amis de cette extraordinaire agression. Comment avait-elle pu être accomplie si rapidement et sans qu'aucune des nombreuses personnes présentes s'en fût aperçu, quelle en était la signification et à qui pouvait-on en faire remonter la responsabilité ?

— Un pareil attentat, fit-il remarquer, montre bien de quelle haine nous poursuivent ces énergumènes qui ne revendiquent le beau nom de socialistes que pour le profaner. Ils nous haïssent parce que nous parlons de ses devoirs aussi bien que de ses droits à ce peuple malheureux, qu'ils voudraient, au contraire, pousser jusqu'à l'exaspération, pour le lancer ensuite à l'assaut des richesses. Mais nous ne nous laisserons pas intimider !

Sur ces entrefaites, Jacques étant revenu de la pharmacie, procéda au pansement.

— Ma main tremble, n'est-ce pas ? dit-il à Etienne, mais c'est de rage. Ah ! si je le tenais, celui-là ! Dis-moi, continua-t-il, lorsqu'il eut achevé ses tours de bande, crois-tu que Trouillot soit pour quelque chose dans ce coup-là !

— Evidemment non. Trouillot, qui ne cesse de prêcher la violence, on voudrait presque dire le crime, est le premier à être surpris lorsque quelque candide imbécile met à exécution les conseils qu'il donne. C'est pourtant lui qui a armé le bras de mon agresseur, n'est-ce pas ? Eh bien, je gage que, s'il apprend ce qui s'est passé, il ne manquera pas d'en être fort ennuyé, inquiet peut-être, et qu'on le verra partout, répétant qu'il n'y est pour rien... Je le connais, ce pauvre Trouillot. Ce n'est pas la première fois que nous nous empoignons... ni la dernière C'est un inconscient... Il n'en est, du reste, que plus dangereux.

Une demi-heure plus tard Étienne, que Jacques avait accompagné, mettait sa clef à la porte du pavillon. Malgré l'heure avancée, Marie était encore debout à l'attendre.

Ce ne fut pas sans émotion qu'elle écouta le récit de l'attentat dont Etienne avait été victime. Mais aussi, quel soulagement de se dire qu'il en serait quitte pour quelques jours de repos à la maison !

Ah ! ces réunions publiques, ces sorties du soir dans les mauvais quartiers de Paris, comme elle les redoutait ! Et pourtant jamais, pas même ce soir-là, elle n'avait voulu exprimer ses craintes, dire à

Etienne quelles étaient ses angoisses pendant les longues heures où elle restait seule à guetter son retour.

Elle savait qu'il exposait sa vie... elle tremblait... mais aussi, elle priait...

Lorsque Jacques se fut retiré, Étienne et Marie montèrent dans leur chambre où, dans son berceau, près du lit de sa mère, le petit Jean dormait.

Ecartant le rideau, ils le regardèrent.

Quel bon sommeil il faisait !

On ne le voyait pas même respirer... mais Étienne, en se penchant pour l'embrasser, sentit sur son front brûlant, la caresse d'un souffle léger qui lui parut divine...

IV

Assis en face l'un de l'autre dans leurs fauteuils, au coin du feu, M. et Mme Stern attendaient patiemment la fin de cette longue soirée d'hiver. Il n'était pas encore cinq heures, mais, depuis longtemps déjà, la lampe brûlait sur la cheminée ; à vrai dire on aurait pu la garder allumée depuis le matin tant, ce jour-là, l'épais brouillard qui était tombé sur Paris y avait répandu d'obscurité. M. Stern avait fini par s'assoupir sur son journal. Le frôlement de sa longue barbe blanche sur le papier à chaque mouvement de la respiration et le discret tic-tac de la pendule seuls coupaient le silence de la bonne chambre chaude. De temps en temps Mme Stern plantait là son tricot, regardait l'heure, donnait un coup d'œil aux mottes qui se consumaient dans la cheminée, puis remettait en marche les laborieuses aiguilles. Il fallait bien que son cher mari eût toujours ses deux douzaines de bas au complet, n'est-ce pas? Mais, Dieu merci, depuis bientôt quarante ans qu'ils étaient mariés, jamais elle n'avait été en retard d'une maille. Elle travaillait même pour le capitaine... *Chulien*, du dixième bataillon... car elle n'imagi-

nait pas qu'il pût y avoir d'autres bons bas que ceux que les vieilles mamans tricotent.

Soudain un coup de sonnette à l'antichambre les fit tressauter.

— *Luize*, on *zonne !* fit la contrebasse du cher mari tandis qu'il rattrapait ses lunettes et, en hâte, pliait son journal.

— La femme de ménage est encore là... elle répondra. Mais, qui peut bien venir ? Voilà qu'elle ouvre, maintenant... On parle... C'est une dame... Tiens, est-ce que je ne connais pas cette voix ?...

Puis, comme la bonne Mme Stern allait se lever pour aller au devant de la visiteuse, la porte s'ouvrit :

— *Herr Jése !* s'exclama M. Stern... mais... c'est....

— C'est moi, tout simplement ! interrompit gaiement la nouvelle venue en s'avançant...

— Vous... mademoiselle Ellen ! fit Mme Stern sur le ton de la plus extrême surprise. Notre chère Ellen !... répéta-t-elle en appuyant sur son qualificatif de prédilection avec plus d'attendrissement que jamais ; que je suis donc contente !

— Ah ! ça, c'est *chentil !* s'écria papa Stern en soufflant bruyamment, c'est trop *chentil !* Mais, donnez-vous donc la peine d'entrer !

Relevant sa voilette, Ellen Bergson allait à Mme Stern et lui tendait la joue en souriant, tandis qu'elle abandonnait au vieil organiste sa main finement gantée.

— Eh ! oui, c'est moi, reprit-elle en s'asseyant sur le fauteuil qu'il lui poussait près du feu. Voilà des éternités que je me proposais de vous rendre

visite... Enfin, j'y arrive ! Ah ! qu'il fait bon chez vous !

Elle avait ouvert sa jaquette de loutre et avançait ses pieds mignons vers les chenets.

— C'est ça... chauffez-vous, chère mademoiselle Ellen, fit Mme Stern dont le regard ne pouvait se détacher de la jeune fille.

Combien elle avait encore embelli ! Le buste s'était avantageusement développé ; les yeux toujours de ce bleu profond, les lèvres si fraîches, et les torsades blondes, avaient encore, si possible, plus de séduction qu'autrefois. Et cette toilette d'un luxe si discret, comme elle la portait avec aisance ! Pourtant, songeait la bonne dame, il y avait bien de l'argent dans tout cela ! Et une vague inquiétude passait sur sa physionomie.

Cependant le père Stern, réjoui de cette visite inespérée, avait rapproché son fauteuil de celui de Mlle Bergson, et, se frottant les mains, demandait des nouvelles :

— Alors, ça va toujours bien, la santé, la musique et le reste ?

Et elle, très à son aise, comme si rien ne s'était passé entre eux, racontait ses affaires. Elle était maintenant bien lancée, voyait beaucoup de monde, des artistes... Moissenet lui avait promis un rôle, il ne jurait que par elle... puis des gens de la plus haute société qui lui demandaient de chanter chez eux !... Elle allait entrer à l'Opéra-Comique... Le directeur, M. Lerond, la voulait à tout prix... Elle était heureuse, évidemment, et même un peu fière, de leur montrer ce qu'elle était devenue et de faire parade de ses succès. Néanmoins, à certaines hési-

tations, on comprenait qu'elle ne disait pas tout... par modestie, sans doute...

— Mais... tout ça, c'est *zblendide !* fit la voix tonnante du bon et naïf papa Stern. Comment, *Luise*, tu ne dis rien ?

La brave Mme Stern paraissait en effet plutôt embarrassée de savoir dans quelle mesure elle allait partager la satisfaction de son mari, et comment féliciter Mlle Bergson.

— Notre chère mademoiselle Ellen, soupira-t-elle enfin, est-ce qu'elle regarde encore à ce que disent de vieilles gens comme nous ?

Mais, très calme, Ellen protesta : N'était-elle pas, toujours, un peu leur grande fille ?

— Ah ! ça c'est... interrompit M. Stern dans un grand élan d'attendrissement ;... puis sans achever, il s'arrêta net devant le sourire un peu triste de sa femme auquel il ne comprenait rien.

— Qu'a-t-elle donc, se demanda-t-il, pour être maintenant si singulière ?

Mais elle, pour prévenir toute question gênante de son mari, s'empressa d'offrir une tasse de thé.

— A la bonne heure ! fit joyeusement Ellen, et c'est moi qui vous la servirai, comme autrefois.

Et elle le fit si simplement, avec tant de bonne grâce, que Mme Stern fut aussitôt reconquise.

Maintenant, autour de la bouilloire qui chantait, ils causaient du passé, des soirées du samedi surtout, qui leur avaient laissé, à tous trois, de si chers souvenirs, des amis qu'on y voyait ; et très affectueusement, Mlle Bergson demandait de leurs nouvelles. Comment, ce pauvre M. Steiner était si malade ? Mais, on avait bon espoir... oui, n'est-

ce pas ? Et M. Jeandelize, toujours si travailleur ?

— Je vous en réponds ! s'écria M. Stern. En voilà un qui fera parler de lui.

Ellen Bergson était devenue songeuse. Puis, avec un peu d'hésitation dans la voix, elle reprit :

— Quand il sera reçu docteur, il retournera, sans doute, dans son village des Vosges ?

— Que pensez-vous ! protesta M. Stern ; lui, dans un trou ? Il restera à Paris où les honneurs et la richesse l'attendent ! Tout le monde le dit...

La jeune fille, maintenant, multipliait ses questions. D'un air parfaitement indifférent du reste, elle demandait à quel hôpital il était, si on le voyait quelquefois dans le monde, au concert, au théâtre, ou bien s'il était toujours aussi sauvage...

— Sauvage ?... interrompit Mme Stern, l'était-il donc tellement ?

— Un peu timide, tout au plus... fit remarquer son mari... Et, ça vient de ce que... ajouta-t-il en se penchant d'un air confidentiel vers Mlle Bergson et en faisant des efforts pour parler bas,... de ce qu'il a eu des peines... des peines de cœur... figurez-vous ça... Oui, oui... nous le savons... C'est pour ça qu'il ne venait plus à nos samedis... Comment, vous ne vous êtes douté de rien ?

— Mon ami, reprit Mme Stern, tu vas peut-être trop loin... Il se fait tant de bavardages ! En réalité, nous ne savons rien, et nous préférons ne rien savoir...

— Il ne vient plus jamais vous voir ? demanda Mlle Bergson avec étonnement.

— Depuis que son ami, monsieur Steiner est tombé malade, nous ne les avons plus revus, ni

l'un, ni l'autre... répondit M. Stern ; plus une seule fois, malheureusement ; mais nous savons par monsieur Rabaud...

— Notre cher monsieur Rabaud, toujours si fidèle... interrompit Mme Stern.

— A propos, reprit brusquement son mari, vous avez appris son accident ? Non ? Mais c'est dans le journal de ce matin... *Luise*, mes lunettes !... Tenez... écoutez ça :

« Hier soir, vers onze heures, à la sortie d'une réunion publique aux « Mille-Colonnes », où il avait parlé, Etienne Rabaud a été blessé d'un coup de pointe que lui a porté un individu qui, sitôt son coup fait, a réussi à s'esquiver dans la foule. On se perd en conjectures... »

— Mais c'est affreux ! fit Ellen très émue ; une blessure pas grave, dites-vous ? C'est égal, je tremble rien que d'y penser. J'irai, sans faute, dès demain, prendre de ses nouvelles ! Et la pauvre madame Rabaud !

— Vous les voyez quelquefois, eux ? demanda Mme Stern ; vous ne les avez pas abandonnés comme vos vieux amis de la rue de Trévise, naturellement ?

Rougissant légèrement, Mlle Bergson ne put, cette fois, dissimuler un léger embarras :

— Si je vous disais, chère madame, que je ne les vois guère plus que vous !

Elle aurait même pu avouer qu'elle les avait, eux aussi, mis complètement de côté depuis qu'elle s'était installée rue Saint-Marc ; mais elle n'osa.

— Pourtant, ajouta-t-elle, ils ne m'en veulent pas, j'en suis sûre ; ils comprennent qu'il n'y a pas

de mauvaise volonté de ma part, et que je les aime toujours, comme vous aussi. N'est-ce pas, mon bon monsieur Stern, qu'on ne peut pas m'en vouloir?...

— Qui?... Nous?... *Chamais!*... lança celui-ci d'une si puissante intonation qu'il n'y eut pas jusqu'au canari, dans sa cage, qui n'en tressaillît.

— Eh bien, vous me permettrez de venir de temps en temps?

— Nous voudrions même vous garder, ma chère enfant, répondit Mme Stern, avec un air de commisération, vous enlever à ce Paris si dangereux!

— Et nous reprendrions nos samedis... hein, fit M. Stern; c'est ça qui serait...

— Un peu de musique chez vous, interrompit Mlle Bergson, avec les vieux amis, cela serait charmant, en effet.

— Alors, nous arrangerons ça! ce sera *sblendide*... Mais, qu'as-tu donc, *Luise?* demanda-t-il presque impatienté, ça ne te ferait donc pas plaisir?

— Si, si, si,... je serais si contente, au contraire!...

Lorsque après le départ d'Ellen Bergson les vieux Stern se retrouvèrent seuls dans leur humble salon où flottait encore le parfum qu'elle y avait apporté, ils ne furent pas loin de se chamailler. M. Stern, en effet, ne comprenait rien aux airs de pitié et presque de reproche qu'avait eus sa femme, à plusieurs reprises, vis-à-vis d'Ellen :

— Je te connais, *Luise*, tu n'étais pas contente. On aurait même dit que cela te faisait de la peine de voir notre ancienne pensionnaire devenue une tout à fait grande dame... Je ne comprends pas...

— Oui, mon ami, cela me faisait un peu de peine... Mais tu ne peux comprendre cela, en effet...

Le lendemain, dans l'après-midi, comme Étienne et Marie étaient dans le cabinet de travail, lui, corrigeant des épreuves malgré son bras en écharpe, elle, occupée à des raccommodages près du moïse où reposait le petit Jean, la bonne entra et remit à sa maîtresse la carte d'une personne qui demandait à être reçue.

— Devine qui c'est ? fit Marie, au comble de la surprise : ou plutôt, non ! Tiens, lis ! Et elle lui tendit le petit carton où il lut, avec non moins d'étonnement qu'elle : Ellen Bergson.

D'un rapide coup d'œil ils se consultèrent, puis Marie dit à la bonne de faire entrer.

Pour cette visite au pavillon, Ellen Bergson s'était faite toute simple : costume « tailleur » gris, sans le moindre ornement, petit chapeau de même, avec sa voilette pour toute garniture, bottines de marche, genre anglais, et où son petit pied était tout surpris de se sentir si à l'aise ; puis elle avait pris l'omnibus et même, depuis l'Odéon, elle avait été à pied... bravement... comme tout le monde. Les étudiants qu'elle croisa, rue de Médicis et rue Soufflot, se retournèrent, et s'ils se bornèrent à quelques plaisanteries de mauvais goût, c'est que, se dit-elle, son air de dignité leur en imposa. Pourtant, l'un d'eux qui l'avait suivie, et qui, malgré qu'elle pressât le pas, ne la quittait pas d'une semelle, se montra, un moment, parfaitement grossier. Mais elle était arrivée... cela n'eut pas d'autres suites.

Sur le seuil du pavillon, comme elle allait sonner, elle hésita... N'était-ce pas risqué de sa part, cette visite ? Une simple carte n'eût-elle pas suffi ? Pourtant, songea-t-elle, qui ne risque rien... Puis,

les Rabaud savaient-ils quoi que ce fut d'elle, dont ils pussent lui faire un reproche?

Lorsque, la porte du bureau ouverte, elle se trouva en face de ce joli tableau d'intérieur, Etienne et Marie travaillant près du berceau de leur enfant, elle se sentit très sincèrement attendrie. C'était à ce foyer qu'à l'heure la plus douloureuse de son existence, celle où elle était devenue orpheline, elle avait trouvé asile et protection. Comment allait-on l'y recevoir aujourd'hui? Le regard de Marie, si encourageant, avait déjà répondu pour elle. Quant à Etienne, s'il n'avait pas su dissimuler l'expression d'une tristesse presque courroucée, ce n'avait été qu'un éclair, et maintenant, la main ouverte, il s'avançait vers elle :

— Mademoiselle Bergson s'est souvenue du pavillon et des vieux amis qu'elle y avait en réserve... fit-il en mettant un sourire dans sa voix grave.

— Elle savait, d'ailleurs, avec quelle joie elle y serait toujours accueillie, dit à son tour Marie, en prenant la main qu'Ellen lui tendait presque en tremblant ; puis elle ajouta gaiement :

— Je suppose, Ellen, que je puis encore vous demander de m'embrasser comme autrefois ?... Et comme la jeune fille, d'un mouvement presque impétueux, s'était jetée à son cou, elle continua, en lui rendant baiser pour baiser :

— A la bonne heure ! je vous reconnais maintenant ! mais, ma chérie, pourquoi ces larmes ? seriez-vous malheureuse ?

— Oh ! non, madame ! fit Ellen en refoulant les sanglots qui lui montaient à la gorge, mais, de me retrouver ici... quelle émotion !

— Nous le comprenons, mon enfant ;... pourtant c'est une bienfaisante émotion, puisqu'elle se lie au souvenir de votre chère mère...

Mais Ellen Bergson, ne pouvant plus se dominer, se laissait maintenant aller à une véritable crise de larmes, tandis que Marie, l'ayant fait asseoir à côté d'elle sur le canapé, s'efforçait de la calmer. Finalement, après de très gros soupirs, des paroles confuses où revenait, sans cesse, le nom de sa mère, l'apaisement se fit et Mlle Bergson n'eut plus qu'à s'excuser d'avoir été si peu maîtresse d'elle-même.

A ce moment, du berceau, partit un crescendo de petits piaulements indiquant que Jean-Etienne-Marius Rabaud, étant réveillé, entendait qu'on s'occupât de lui donner à boire. Marie le prit dans ses bras et, pour lui faire prendre patience, se mit à le bercer.

— Oh ! qu'il est bijou ! fit Ellen en se penchant vers lui : donnez-le-moi un instant, voulez-vous ?

Mais cela ne faisait pas l'affaire du petit Jeannot qui, sitôt en ces nouvelles mains, commença à pousser des cris d'affamé et à se démener si vigoureusement qu'Ellen dut appeler à l'aide.

— A nous deux ! s'exclama Etienne en empoignant son fils, malgré la gêne du pansement. Puis, tout en le promenant par la chambre, il le balançait de son mieux, ce qui, presque instantanément, faisait cesser pleurs et cris.

— Miss Ellen, reprit Etienne, qui, comme toujours, lorsqu'il était aux prises avec son fils, avait la joie exubérante, je ne vous donne pas ce vaurien de Jeannot pour un modèle de bonnes manières...

au contraire ! Et je ne puis pas davantage vous proposer sa morale en exemple, car elle se résume à ceci : quand on a sommeil, dormir, quand on a faim, brailler jusqu'à ce qu'on vous donne à boire ! Mais, comme petit animal aux instincts sûrs et aux fonctions bien équilibrées, je me demande, vraiment, si l'on pourrait trouver mieux...

Et il partit d'un bruyant éclat de rire.

Sur ces entrefaites Mlle Bergson, se souvenant du but ou plutôt du prétexte de sa visite, raconta que c'était par les Stern qu'elle avait appris, la veille, l'abominable attentat qui avait failli coûter la vie à M. Rabaud. Tout en lui exprimant ses condoléances avec un accent d'une sincérité trop étudiée, elle se félicitait, à part soi, de l'excellent effet que les larmes, qui lui remontaient aux yeux, devaient produire sur M. et Mme Rabaud. En cela, elle était déjà une vraie comédienne, voyant, dans les moindres actes de sa vie, le rôle à tenir, et sachant, d'autre part, se donner à ce rôle corps et âme.

Tout à l'heure, lorsque les sanglots la secouaient, elle aurait voulu s'applaudir elle-même tant elle trouvait son émotion bien rendue. D'autre part elle, en voulait presque aux Rabaud de ne pas en avoir paru touchés davantage. Son allusion aux Stern, aussi, était adroite et, à ce propos, elle se reprocha d'avoir tant négligé toutes ses relations d'autrefois... Quelle faute, par exemple, d'avoir mis de côté les sermons du bon pasteur Walter au temple de la Rédemption ! Sans faute il faudrait réparer cela... car il était évident qu'une respectabilité de bon aloi lui était plus que jamais nécessaire...

Ces rapides réflexions ne l'empêchaient nulle-

ment de suivre, avec l'expression qu'il fallait, le court récit qu'Etienne fit de son aventure.

— Une piqûre d'épingle, je vous assure, mademoiselle Ellen... rien de plus ; cela ne vaut pas la peine d'en parler. Donnez-nous, plutôt, de vos nouvelles ; depuis votre départ de la rue de Trévise, nous n'avons à peu près rien su de vous.

Ah ! voilà qui devenait plus délicat... Cependant, on ne pouvait pas, dans l'émoi où elle se trouvait encore, exiger d'elle des détails bien circonstanciés sur sa vie. Sa vie... eh ! mon Dieu,... ne savait-on pas ce que représentait de travail acharné l'existence de celles qui se destinaient à l'art ?

Pendant ses deux années de Conservatoire, avait-elle su ce que c'était qu'une distraction, et n'avait-elle pas dû consacrer les rares loisirs que lui accordaient ses maîtres, à donner des leçons, des concerts, pour assurer son existence et celle de l'admirable créature qui lui tenait compagnie, une vraie sainte, celle-là, qui, à quarante ans, en plein triomphe, avait quitté le corps de ballet de l'Opéra, par scrupule de conscience, uniquement parce que le directeur... enfin... et qui, maintenant, pour avoir préféré la pauvreté... à tout... se trouvait, au seuil de la vieillesse, sans le sou ? Après l'Opéra, elle avait tenu une ganterie dans un passage, du côté des grands boulevards, mais un neveu pauvre qu'elle avait recueilli, par charité, lui avait tout mangé... Eh bien, elle ne l'avait même pas fait mettre en prison, tellement elle était bonne...

— Elle me rappelle tant ma pauvre maman ! finit par dire Ellen en essuyant encore une jolie larme qui, à ce souvenir, venait de perler entre les longs cils.

Mais ni Marie, ni Etienne ne paraissaient s'échauffer beaucoup au récit des malheurs de l'admirable créature... Marie, même, osa ouvertement porter les yeux vers la pendule, car, si la visite de Mlle Bergson devait se prolonger, ce n'était pas un motif pour que Bébé manquât sa tétée. Puis, chose plus grave encore, l'heure du pansement approchait... Qu'arriverait-il si Jacques qui, d'un instant à l'autre, pouvait sonner, allait se trouver en face d'Ellen ?

Elle n'eut pas à se le demander longtemps, car au moment précis où elle se posait cette question, le timbre de l'antichambre se mit à résonner violemment.

— Inutile de chercher qui demande à entrer, fit Etienne ; la poigne de notre ami Jacques n'a pas sa pareille au monde.

— Ah ! mon Dieu, c'est le docteur... Sauve qui peut ! s'écria Mlle Bergson en feignant une grande agitation.

Mais il était déjà trop tard...

— Bonsoir à tous, fit la voix mâle de Jacques Jeandelize, au moment où il apparaissait sur le seuil du bureau.

Comme cloué sur place, il s'arrêta...

Ellen Bergson était devant lui, à un pas de lui, et, ses yeux dans les siens, le fixait doucement... cruellement...

Peu s'en fallut qu'il ne se sauvât comme il était venu.

Cependant il se reprit et, de ce ton rude qui lui venait surtout dans les moments d'émotion, il salua Mlle Bergson et même, ayant serré la main à

Marie et à Etienne, il n'hésita pas à en faire autant à la jeune fille.

— Je venais pour le pansement, dit-il, mais si je vous dérange ?...

— En aucune façon, cher ami, répondit Étienne. Pendant que tu panseras mon bobo...

— Nous nous retirerons au premier, Ellen et moi, interrompit Marie. Dans quelques instants nous redescendrons. Aussi bien, voici Jeannot qui semble à bout de patience.

Pendant que, rapidement, il procédait à la toilette de la petite plaie, Jacques resta très renfermé, à peine marmottant, ici et là, quelques brèves remarques : — Bien... très bien... pas une goutte de pus... dans trois jours, affaire terminée...

Puis, lorsqu'il eut épinglé le dernier tour de bande, il dit avec un sourire un peu gauche :

— Est-elle jolie, hein ?

— Qui ça ? demanda Étienne... Ah ! oui... Ellen Bergson ! En effet, elle est ravissante.

— Maintenant que tu n'as plus besoin de moi, je vais filer, et rondement, car, n'est-ce pas, elle va redescendre avec ta femme ?

— Sans doute... répondit Etienne un peu surpris. Et tu te sauves ?

— Eh ! oui, je préfère me retirer... Tu sais à quel point elle m'est devenue indifférente, au fond... Et pourtant, je n'aime pas à la rencontrer. Pourquoi ? Sacristi, comment te dire ça... Le fait est que, comme bien d'autres sans doute, j'éprouve, en face d'elle, quelque chose... non pas un sentiment, certes, mais une impulsion basse, violente, dont j'ai honte aujourd'hui. Je lui fais peut-être

tort, mais il me semble qu'elle se fait un jeu de la provoquer. Si tu savais ce qu'elle peut mettre dans un seul de ses regards !

— Eh ! bien, tu as peut-être raison, Jacques. Oui, va-t'en, sauve-toi, pauvre ami. Quant à mademoiselle Bergson, je crains bien que, même l'exemple de sa mère, ne la préserve pas, la malheureuse, de la ruine où elle court. Déjà, je l'ai compris tout à l'heure, elle se cache de nous et cherche à nous donner le change...

Puis, comme Jacques prenait son chapeau et sa canne, Etienne lui demanda :

— Rien de Willy ?

— Si, une lettre hier, mais rien de nouveau, répondit Jacques. Tiens, la voilà. Tu pourras la lire à loisir, ce soir, et me la rendre demain.

Et il sortit.

A peine la porte s'était-elle refermée sur lui qu'elle se rouvrit pour donner passage à Mlle Bergson et à Marie.

— Fini, ce pansement ? demanda celle-ci. Puis, comme Etienne donnait les meilleures nouvelles de la marche de la cicatrisation, Mlle Bergson intervint :

— Puisque je suis rassurée, je vous demanderai la permission de me retirer, car voici la nuit qui vient.

Mais Etienne ne voulut, à aucun prix, admettre qu'elle partît seule ; il l'accompagnerait au moins jusqu'à l'omnibus de l'Odéon qu'elle devait prendre pour retourner rue Saint-Marc ; et force fut bien à Mlle Bergson d'accepter sa conduite.

En prenant congé de Marie, celle-ci en l'embrassant, lui dit avec effusion :

— Il faut revenir nous voir, Ellen. Toujours, vous m'entendez bien, toujours vous trouverez en moi une sœur aînée prête à tout faire pour remplacer, auprès de vous, la mère que vous avez perdue. Vous reviendrez, n'est-ce pas? Promettez-le!

Mlle Bergson parut trop émue pour répondre autrement que par de gros soupirs perdus dans le mouchoir qu'elle avait porté à son visage baigné de larmes. Puis, se penchant encore sur le petit Jeannot que Marie avait sur les bras, elle lui mit un baiser au front, et, vite, sortit du bureau. Etienne la suivit.

Chemin faisant, il voulut à, son tour, lui parler sérieusement :

— Vous n'oublierez pas l'invitation de ma femme, je l'espère? Vous êtes seule au monde... seule... et encore bien inexpérimentée. D'autre part vous n'êtes pas sans pressentir de quels périls est entourée une jeune fille à Paris, surtout dans la carrière que vous avez choisie. Au nom de votre mère, je vous en conjure, mademoiselle Ellen, ne négligez pas vos vrais amis... Ne cachez rien de votre vie à ma femme. Acceptez qu'elle veille sur vous... Il y va de votre bonheur!

Ellen remerciait... elle était si touchée, si reconnaissante! Puis elle bredouillait des explications quelconques au sujet de son long oubli du pavillon, parlant de sa dame de compagnie... une personne tout ce qu'il y a de plus sérieuse... avec des principes tout ce qu'il y a de plus sévères... promettant néanmoins de ne pas refuser, bien au contraire, les conseils que voudrait bien lui donner Mme Rabaud. Mais Etienne sentait tout ce qu'il y

avait de dissimulation dans ce verbiage, et il se disait, navré, qu'ils n'avaient réussi, ni lui ni Marie, à toucher ce cœur déjà gagné au mensonge.

Et ce fut sous cette impression pénible qu'il la laissa dans l'omnibus qui l'emportait rive droite.

Remontant la rue Soufflot il reconnut devant lui la silhouette falote de l'abbé Noël, pauvre soutane égarée parmi la jeunesse des écoles, tel un corbeau solitaire dans un joyeux poulailler.

Il pressa le pas et, lui touchant l'épaule, le fit s'arrêter.

— J'allais précisément prendre de vos nouvelles, fit l'abbé en lui serrant la main, car je viens seulement de lire dans les journaux l'accident qui vous est arrivé... rien de grave, heureusement, puisque vous voilà sur pied, et dehors.

— Une égratignure, tout au plus ; dans deux jours il n'y paraîtra plus.

— Et vous n'avez pas reconnu votre agresseur ? Vous ignorez à quel mobile il a obéi ?

— Je ne sais rien encore. Mais je ne désespère pas de le retrouver.

— Vous avez porté plainte, naturellement ?

— Moi ? Jamais de la vie ! Je serais même désolé de le savoir entre les mains de la justice. Ce garçon m'intéresse ; cela doit être un passionné, un convaincu. Quelle bonne recrue il ferait pour notre œuvre des Fraternités !

— Pour nos Fraternités, dites-vous ? Mais, vous rêvez, mon ami, ou bien vous plaisantez !

— Je suis très sérieux, au contraire. Le tout est de savoir où le trouver ; pour le reste, je m'en

charge. J'ai dans l'idée que nous l'aurons. A propos de nos réunions, j'ai bien regretté que vous n'ayez pu assister aux deux dernières, car nous y avons fait de la besogne qui eût été de votre goût. Nous allons fonder deux nouveaux groupements, un à Saint-Denis, en plein centre ouvrier, un autre à Lyon d'où nous avons reçu une invitation pressante. Peu à peu notre œuvre se précise et s'étend ; mais la grande difficulté est toujours d'amener nos nouveaux amis à en bien saisir le caractère. Plusieurs de nos invités, des ouvriers surtout, ont été déçus en constatant que les questions de grève et de lutte des classes ne formaient pas les articles fondamentaux de notre programme Le côté moral de notre activité leur échappe ; son côté religieux leur est suspect. Beaucoup sont prévenus contre nous. Ce n'est évidemment qu'à la longue que notre propagande portera ses fruits. Cependant, depuis ma dernière conférence aux « Mille-Colonnes », j'ai reçu plus de cinquante lettres d'encouragement ou d'adhésion. A notre dernière séance, un de nos adhérents les plus fidèles et catholique pratiquant, Lejeune, interne à Necker, a pu faire applaudir un travail sur la nécessité du repos hebdomadaire considéré au triple point de vue hygiénique, social et religieux. Comme conclusion à ce travail, nous allons faire campagne en faveur de la loi du repos du dimanche que le Parlement s'obstine à refuser aux travailleurs. Ce sont nos jeunes étudiants en médecine et en droit qui vont organiser ces petites conférences de quartier et qui y prendront la parole. Je ne serai là que pour prêter main forte, au besoin. Puis nous aurons un rapport sur les conditions du

travail des enfants et des femmes, cette abominable exploitation du faible, le « sweating system », suivant la pittoresque expression des Anglais. Là encore, nous porterons cette cause devant le public et nous nous efforcerons de le gagner aux mesures de protection que nous réclamons. Ainsi toutes nos réunions n'ont d'autre but que de préparer notre action au dehors. Ce sont des veillées d'armes, des conseils de guerre et non de vaines parlotes. Au point de vue du socialisme, nous avons résolu d'appuyer le mouvement en faveur du droit des travailleurs au contrat collectif. Il y a là, pour nous, un devoir précis et nous n'y faillirons pas. Mais il nous faut un journal, un organe à nous, et c'est là une grosse question. J'espère pourtant que nous arriverons à la résoudre.

— Tout cela m'intéresse vivement et me réjouit. Et si, sur le terrain religieux, l'accord était aussi unanime, ce serait vraiment beau, vraiment grand. Mais là surgiront, peut-être, de grosses difficultés, lorsque, par exemple, au cours d'une discussion, la religion sera mise en cause.

— Cela n'arrivera jamais que très incidemment, car nous ne sommes pas des théologiens. On n'ignore pas, d'autre part, que nous, les fondateurs de l'œuvre, nous nous sommes placés sous l'invocation de Dieu notre Père, mais nous ne faisons pas de la confession de notre foi une obligation pour chacun de nos adhérents. Ils y souscrivent, peut-être. Dans quelles mesures sont-ils sincères ? C'est ce que nous voulons ignorer. Entre nous, d'ailleurs, la dogmatique et la métaphysique n'ont que faire. Entendez-vous Girard discourant

là-dessus ? Non, ces questions ne sont pas de notre ressort.

— Pour nous, catholiques, elles sont le fruit défendu. Discuter un dogme c'est empiéter sur l'autorité de l'Eglise et encourir sa réprobation. Notre conduite est toute tracée : nous devons nous abstenir.

— Que l'Eglise vous fasse un devoir de cette soumission aveugle, je le sais. Et pourtant, ne voyez-vous pas, même parmi le clergé catholique, se dessiner un mouvement d'émancipation contre la tyrannie du dogme ? Et c'est parmi les plus sincères d'entre vous que cet esprit de critique exégétique se manifeste surtout. Ils en arrivent ainsi à se demander pourquoi ils croient. Ils vont aux sources de leurs croyances, ils les analysent avec les méthodes rigoureuses d'aujourd'hui, et le premier résultat de leurs recherches est un grand trouble d'esprit...

— Preuve qu'en mettant en discussion, non pas seulement tel ou tel ouvrage ou texte ancien, mais l'autorité même de l'Eglise infaillible en matière de dogme, ils font fausse route. Vous souffrez parfois, dites-vous, de ne pas vous sentir en possession d'une révélation parfaite de Dieu. L'Eglise est, en elle-même, cette révélation, et ceux d'entre nous qui viennent à en douter, sont mûrs pour l'hérésie protestante : tôt ou tard ils y tomberont.

— A moins peut-être que, restant obstinément et malgré tout attachés à l'Eglise, ils arrivent à y faire prévaloir les droits de la pensée telle que Dieu l'a faite libre.

— Si pareille éventualité était possible, c'en se-

rait fait de l'Eglise catholique ; mais Dieu merci, nous n'en sommes pas là !

L'abbé Noël avait lancé ces derniers mots avec une animation extraordinaire et une telle gesticulation, que la serviette bondée de livres qu'il tenait sous le bras lui échappa des mains et tomba sur le trottoir. S'étant baissé pour la ramasser, il reprit ensuite, la voix toute tremblante encore :

— Sans une autorité directrice que deviendrait la chrétienté ? Pouvez-vous admettre qu'elle soit abandonnée à elle-même ? Ce lien qui unit l'homme à Dieu et qui est, comme Lactance l'a dit, la religion même, doit être quelque chose de concret, de visible et d'immuable. Si vous en faites une fiction que chacun puisse concevoir à sa guise, il n'en restera bientôt plus rien. Vous rêvez d'un nouveau christianisme, m'avez-vous dit parfois. Eh ! sur quoi donc le fonderez-vous ? Sur la Bible ? Mais, vous la mettez en pièces ! Sur les traditions de l'Eglise ? Mais, vous les répudiez ! Alors, quoi ?... Vous espérez, peut-être, que Dieu vous fera la grâce d'une révélation, cette fois-ci complète et définitive ?

— Pourquoi ne la lui demanderions-nous pas, cette révélation ? D'ailleurs, ne l'attendons-nous pas de Lui chaque jour, lorsque nous Lui disons, comme le Christ nous l'a enseigné : « Que ton règne vienne » ? Que catholiques et protestants, que les hommes de toutes religions ne se lassent pas de faire monter à Dieu cette prière, et certainement se réalisera un jour, sous une forme à la fois divine et humaine, la fraternité des enfants de Dieu !

— Ainsi soit-il, amen ! fit le prêtre en se si-

gnant. — Mais, reprit-il ensuite, en attendant cette heure miraculeuse, laissez à la pauvre humanité les secours que lui offre l'Eglise édifiée par Dieu lui-même sur un roc inébranlable !

Que pouvait objecter Etienne à un tel élan de foi ? Il aurait voulu demander à l'abbé Noël s'il considérait vraiment comme sacrilège les efforts de ceux qui voulaient débarrasser cette Eglise de Dieu des enlaidissements dont les hommes l'avaient surchargée, et, si rendue ainsi à sa beauté et à sa pureté primitives, elle en serait moins solide sur ses fondements. Mais il craignit, en continuant la discussion, de peiner son ami, sans aucune chance, du reste, d'arriver à le convaincre.

Il se borna donc à une dernière réflexion :

— Pour moi, dit-il, je rêve d'une Eglise vraiment catholique, c'est-à-dire universelle, où tous ceux qui se réclament de Dieu pourraient marquer leur place... un seul troupeau... un seul berger... et, pour en revenir aux Fraternités qui ont été le point de départ de cette conversation, j'en voudrais une qui englobât l'humanité tout entière !

— Amen ! reprit le prêtre avec force.

Ils étaient arrivés maintenant rue des Fossés-Saint-Jacques où, après s'être donné rendez-vous à la prochaine réunion du groupe, ils se serrèrent la main très cordialement, puis se séparèrent.

La nuit était venue. Etienne traversa la cour et entra au pavillon. Ayant allumé sa lampe, il s'assit à son bureau et y resta longtemps la tête dans ses mains, cherchant, pour sa pensée, un peu de recueillement. Puis, ayant entendu à l'étage au-dessus, la petite voix de son fils, il monta. Marie, à ce mo-

ment, venait de le coucher, et pour l'endormir, chantonnait.

Cela ne faisait pas l'affaire d'Etienne qui prétendait faire encore avec Jeannot, avant le long dodo, une bonne partie de promenade à travers la chambre. C'était, chaque soir, son grand plaisir ; le petit, en chemise, ne pesait pas plus, dans ses bras, qu'un oiseau ; il le balançait de long en large, de haut en bas, en lui sifflant des airs de danse, ou bien même le tenait à califourchon sur ses épaules, et alors, c'était le régiment qui passe... une, deux, une deux... le général au galop... patapam... patapam... ou même le canon... boum ! Ah ! qu'ils s'amusaient bien, tous deux !

Instinctivement Jeannot se cramponnait de ses menottes à la crinière d'Etienne, et souvent, en gigotant de contentement, lui envoyait son talon en pleine figure. Puis il poussait de petits cris... de joie, assurait Etienne, d'effroi, prétendait Marie... jusqu'à ce que, finalement, force restant à la loi, c'est-à-dire à la maman, il fût réintégré dans son berceau.

Mais ce soir, il était trop tard pour ces jeux. Du reste, faisait observer Marie, quel plaisir un poupon de moins de six mois pouvait-il bien y trouver ?
— Quel plaisir ? Mais il adore ça... Allons, rien qu'un dernier tour de chambre... un seul...

— Non, je t'en prie ; laisse-moi l'endormir ; il est déjà six heures et demie ; et nous avons du monde à dîner ..

— Du monde ? Tu m'épouvantes...

— Tiens, regarde sur la table, ce petit bleu que j'ai reçu il y a une heure à peine.

C'était un mot de Marius qui, arrivé le matin même pour assister au congrès de chirurgie, s'annonçait pour sept heures.

— Parfait ! fit Etienne. Mais tu aurais dû prévenir tes parents.

— Tu penses bien que je n'y ai pas manqué. Ils viendront plus tard, pour le thé.

— Eh, bien, je redescends au bureau ; Jacques m'a laissé une lettre de Willy à lire.

Après une dernière cajolerie à son fils, Etienne, donc, sortit de la chambre et redescendit au rez-de-chaussée.

La lettre de Willy était ainsi conçue :

« Tu ne t'étonneras pas, mon cher vieux, de recevoir une lettre écrite au crayon ; au lit, la plume n'est pas pratique, et je suis trop paresseux pour me lever... trop frileux aussi, par le froid qu'il fait dans les Vosges depuis quelque temps.

« Les premiers flocons de neige ont fait leur apparition ; il vente... il gèle... Dans ces conditions, rien ne vaut un bon lit chaud. Paresseux, je le suis au delà de toute expression ; le moindre mouvement me coûte, m'asseoir pour manger est toute une affaire, et je pousse le sybaritisme jusqu'à me faire aider pour cela. Oui, mon vieux, je me laisse donner la becquée comme un poulet, tant j'ai la flemme ! Pour le reste, rien de bien nouveau. Evidemment je tousse beaucoup, et je crache, que c'est une horreur. Mais ne vaut-il pas mieux que tout cela sorte ? C'est aussi l'avis de ton père qui vient voir ma mère tous les jours et qui profite de cela pour me faire de petites visites d'ami. Ce qui est un peu embêtant, c'est que mes jambes enflent

et sont douloureuses. Ton père dit que c'est dans les veines... du rhumatisme. C'est surtout visible à cause de ma maigreur. Ah! par exemple, je ne suis plus qu'un squelette. Dès que je pourrai m'alimenter, il faudra mettre les bouchées doubles pour me remplumer.

« A Cannes, l'air de la mer va me faire dévorer, paraît-il. Tant mieux! car ici, tout ce qu'on m'offre me dégoûte, et, si je me force pour faire plaisir à Adda, vlan! je dégobille! Ai-je de la fièvre? Je n'en sais rien, et d'ailleurs je m'en fiche. Ton père fait prendre ma température par acquit de conscience, mais il n'y attache, lui-même, aucune importance et ne me montre jamais ma courbe, parce que, dit-il, il faut être du métier pour y comprendre quelque chose. Il me drogue très peu, du reste, ce qui prouve, n'est-ce pas, qu'il n'y a plus qu'à laisser faire la bonne nature. Mais, que peut-on attendre d'elle dans les Vosges, en hiver? Aussi ai-je fait hâter mes préparatifs de départ. Je veux, aussitôt après les fêtes de Noël, me mettre en route. Ma mère et Adda m'accompagneront pour m'installer à Cannes, puis m'y laisseront seul avec mon valet de chambre. Quant à mon père, les affaires le retiendront sans doute à Raon.

« Il paraît que les ouvriers se font plus embêtants que jamais. Mon père n'en dort pas, et a l'air sombre et triste. Il s'efforce pourtant d'oublier ses tracas lorsqu'il est auprès de moi; mais je vois bien que sa gaieté est factice. Je lui ai parlé du yacht que je voudrais louer à Cannes, et des croisières à entreprendre tout le long de la côte. Il m'accorde le yacht! Quant à mon idée d'aller chas-

ser en Corse, il craint qu'en hiver ça ne soit pas le bon moment. Il se montre, du reste, avec moi, d'une générosité ! Il dit oui et amen à tout. Faut croire que l'inventaire a été beau, cette année. Une autre preuve de ses bonnes dispositions à mon égard, c'est qu'il ne me tourmente plus pour que j'entre dans les affaires. Lorsque je lui parle de l'agrégation, puis du doctorat... oh ! pour dans trois ou quatre ans seulement... il trouve mes projets tout à fait raisonnables. Quant à Adda... »

La suite de la lettre manquait. Que pouvait-il donc bien écrire sur Adda de si particulier, pour que Jacques se le fut réservé exclusivement ? Il était bien capable, ce pauvre Willy, d'avoir été trop loin...

Ce qu'Etienne venait de lire l'avait mis en un profond chagrin. Il s'était levé, et maintenant, tête basse, les mains dans le dos, il allait et venait par la chambre.

Il fut tiré de ses tristes réflexions par un coup de sonnette à la porte d'entrée.

C'était l'excellent Marius lui-même, toujours joyeux, toujours alerte et dispos, malgré une nuit de wagon et toute une journée passée à courir Paris.

— Té, Etienne, fit-il avec le meilleur accent du Gard, que je suis heureux de te revoir ! Ta blessure... où en est-elle? Ah ! tu peux te vanter de m'avoir fait une belle peur quand, dans le *Petit Nîmois*, j'ai lu la dépêche de Paris annonçant l'attentat ! Tu me feras voir ta blessure, hein ? Et Marie, et le petiot, ils vont bien ? Je m'amène à dîner, mon bon !

Pendant qu'il se livrait à de bruyantes effusions d'amitié, Marie, enfin libre, était descendue à son tour, et maintenant c'était à elle qu'allait sa cordiale faconde :

— Je suis à Paris pour trois jours seulement, et voyez, je vous donne ma première soirée ! Suis-je gentil ? Mais le reste de mon temps sera pris par le congrès... et les amis d'autrefois, ceux qui ont eu la veine de rester à Paris... Ah ! Nîmes n'est pas drôle tous les jours !

— Pourtant, tu t'y fais... fit observer Etienne.

— Je m'y fais... heu... ou plutôt je m'y défais... je m'y coule, je m'y ramollis... tout ce que vous voudrez... Mais quant à y oublier Paris... Non, je n'y suis pas encore arrivé. Marie, tu devrais me prendre comme pensionnaire... J'apprendrais au petiot à aimer l'aïoli et le provençal...

Il continuait encore ses propos facétieux lorsque la domestique annonça que le dîner était servi.

A table, Marius, très en verve, s'en prit d'abord au menu :

— Mais, mes petits, fit-il en prenant un air navré, c'est du luxe, beaucoup trop de luxe... Comment, un haricot de mouton ? Grands dieux, où allons-nous ? Combien de pauvres...

— Assez, assez, interrompit Marie en riant. Mange, Marius, et sois content ! Que te faut-il de plus ?

— Comment, protesta-t-il, n'ai-je pas une âme comme toi... un cœur ouvert à l'altruisme ? Et tu as l'air de m'en faire presque un reproche.

Puis il leur parla de Nîmes, de sa clientèle en train de se faire, de l'hôpital dont il était mainte-

nant chirurgien, de l'oncle l'évêque, qui ne pouvait pas s'empêcher de le protéger en dessous, tout en l'excommuniant, le brave type ;... des querelles entre protestants et catholiques qui, à chaque représentation des *Huguenots*, au théâtre, étaient sur le point d'en venir aux mains ; puis de la mauvaise posture de père au point de vue électoral, entre les ultras de tous les partis. Il avait trop eu le souci de ménager la chèvre et le chou, et maintenant il s'était mis à dos tout le monde. Que n'avait-il pris exemple sur Etienne qui, chaque fois qu'il avait eu affaire aux Nîmois, les avait houspillés de la belle façon, ne se gênant pas pour leur dire toutes leurs vérités... Et en cela il avait raison, Étienne ! C'était la cravache à la main que le dompteur entrait dans les cages, et non avec des sucreries. A ce propos, était-il vrai qu'Etienne allait revenir dans sa bonne ville pour y créer une filiale de l'œuvre plus ou moins anarchiste qu'il avait fondée à Paris ? Père, dans sa dernière lettre, en avait touché deux mots, et s'en montrait inquiet, presque désolé ! Ah ! ce Sten... quand en aurait-il assez ?

— Pas de sitôt, répondit celui-ci, très amusé par le bagou méridional de son beau-frère ; mais rassure-toi : nous ne sommes pas des anarchistes, attendu que nous ne rêvons pas de supprimer toute espèce de gouvernement. Nous nous contenterions d'en avoir un qui fut à peu près propre, c'est-à-dire qui eut un peu de tenue morale. Tu vois que nous ne sommes pas exigeants. En réalité, nous ne nous occupons pas, ou très peu, du gouvernement. Nous n'avons souci que du prolétariat.

— Noble souci !... Que ne suis-je prolétaire... s'exclama Marius en soupirant.

Puis, comme après le fromage, on apportait du café, il se déclara satisfait et du haricot de mouton et des détails qu'Etienne lui avait donnés sur les Fraternités. Sa cigarette allumée, il revint à la blessure d'Etienne qu'il aurait voulu voir sur-le-champ ; il demanda ensuite des nouvelles du jeune Jeandelize, un interne de grande valeur, paraît-il, et qui s'était trouvé très opportunément aux côtés d'Etienne au moment de l'attentat.

A ce propos, Etienne se souvint de la lettre de Willy qu'il avait en poche, et la tendit à Marius :

— Tâche maintenant d'être sérieux, lui dit-il, et lis-moi cela. Puis, tu me diras ce que tu en penses.

— Il est poli, ton homme, fit Marius en s'adressant à Marie ; voilà où mène la fréquentation du populo, hélas !

Cependant il se mit à la lecture de la lettre, et presque aussitôt, devint tout à fait attentif.

Lorsqu'il l'eut terminée, il la repassa à Etienne et, avec une réelle émotion maintenant, il reprit :

— La dernière fois que j'ai vu ce pauvre Steiner, c'était après son retour de Cannes. Il faisait déjà assez mauvaise impression ; mais, c'est égal, je n'aurais jamais cru que cela irait si vite...

— Tu trouves aussi, n'est-ce pas... que...

— Qu'il est perdu, à très bref délai. Cette lettre est presque celle d'un agonisant. Remarque ceci : il ne peut plus faire un mouvement, il n'est plus qu'un squelette, et il parle d'aller chasser en Corse... Ça, c'est typique. Pauvre garçon !

— Le docteur Jeandelize a écrit la semaine der-

nière à son fils qu'il ne croyait pas que Willy en eut encore pour un mois. Dans ces conditions je désirerais ardemment le voir au plus tôt ; mais ici se présente une difficulté : je sais pertinemment que monsieur Steiner m'en veut beaucoup de l'attitude que j'ai prise dans les différents conflits qui, ces derniers temps, ont éclaté, un peu partout, entre le capital et le travail. Il me considère comme un fomenteur de grèves. Il n'est même pas loin de croire que c'est à lui personnellement que j'en ai... ce qui est absurde.

— La maladie de son fils, l'a sans doute, beaucoup déprimé et peut-être aigri, fit observer Marie.

— Naturellement. Son humeur s'assombrit de plus en plus à mesure que s'accentue le déclin de son fils. Mais, quelque désobligeant que doive être l'accueil qu'il me réserve, je l'affronterai, car, avant que Willy nous quitte pour toujours, je veux encore le voir.

— S'il en est ainsi, fit Marius, ne perds pas trop de temps...

Comme ils discutaient encore tous trois la question de la visite d'Etienne à Raon, les parents Cadillac arrivèrent pour achever la soirée avec leurs enfants.

Le député de Nîmes était encore tout chaud de la bataille parlementaire à laquelle il avait pris part dans l'après-midi. Il embrassa Marie, s'informa du petit, serra la main d'Etienne et prit des nouvelles de sa blessure ; mais il était manifeste que, pour l'instant, les événements de la Chambre primaient, chez lui, toute autre préoccupation. Le ministère ne tenait plus qu'à un fil... et même sur

quelques mots vibrants que lui, Cadillac, avait lancés de son banc, on avait cru, un instant, que le sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts allait tomber! Dans ce cas à qui serait revenu sa succession, sinon à celui qui aurait provoqué sa chute ? Sans doute, un ministère, l'Intérieur, la Marine, les Travaux Publics, n'importe lequel, eût été préférable à un simple poste de sous-secrétaire d'Etat. Et qui sait si, après la prochaine bataille... dans vingt-quatre heures peut-être... ce ne serait pas à l'un de ces postes que le Président de la République appellerait celui que le Midi, d'une seule voix, lui désignait comme le plus digne ? Ah ! quelle fièvre chez le bon Cadillac !

— Père, lui faisait observer Marius, voici la cinquième fois que tu laisses s'éteindre ta cigarette !

Mais Cadillac n'entendait rien. S'adressant spécialement à Étienne, il continua :

— Ce qu'il y a de plus fort, c'est que si j'y arrive, ce sera un peu à toi que je le devrai...

— Cela est un peu fort, en effet...

— Et voilà comment : ton activité, parmi les syndicats surtout, inquiète le ministère ; on admet que si moi, ton beau-père, j'en faisais partie, je serais mieux que tout autre à même de... comment dirai-je... de te modérer... et peut-être même de faire servir ton action aux fins gouvernementales...

A ces mots Marius éclata de rire, tandis qu'Étienne, qui avait bien envie d'en faire autant, se bornait à protester contre l'idée qu'on pourrait avoir en haut lieu, de compter sur lui.

Mais l'explosion de Marius avait vexé son père. Avec un ton de dignité froissée, il reprit :

— Tu n'es pas capable, mon pauvre Marius, de t'élever jusqu'à ces conceptions politiques ; mais Étienne, j'en suis sûr, y consacrera quelques réflexions, et peut-être alors se rendra-t-il compte que, pour le prolétariat, l'appui bienveillant du pouvoir, tel, par exemple, que je pourrais le représenter à l'Intérieur, serait un bien inestimable...

— Au point de vue politique pur, oui certes, vous avez raison, mon père. Mais, vous le savez, les syndicats tendent de plus en plus à se désintéresser de l'action politique — un leurre, à leur avis — pour se cantonner exclusivement dans les questions économiques et sociales. Que peuvent faire d'ailleurs au Parlement les quarante ou cinquante députés et sénateurs plus ou moins socialistes qu'on y compte ? Rien, ou à peu près rien. Tandis que les centaines de syndicats représentant quelques cent mille travailleurs groupés en une confédération générale, disposeront, un jour, d'une puissance dont je conçois que le Gouvernement se préoccupe par avance. Pour moi elle m'inquiète aussi, car je voudrais la voir, cette puissance, qui sera irrésistible, employée uniquement au service de la fraternité et de la justice. Mais je ne suis pas, et je ne serai jamais avec ceux qui veulent la détruire. Nos amis et moi, dans les limites de notre programme d'action, nous sommes donc tout dévoués au syndicalisme et nous entendons rester étrangers à la politique.

— Aberration que tout cela ! s'écria Cadillac, avec un ton de dépit et de mauvaise humeur. Quand un beau jour un de ces énergumènes que tu cherches à racoler pour tes réunions d'illu-

minés t'aura une belle fois crevé la peau pour de bon, tu ne chanteras plus les louanges de ta fameuse confédération. D'ailleurs, si j'arrive au Ministère...

— Oh! oui, père, interrompit Marius toujours facétieux, arrives-y à ton ministère et une fois que tu auras tombé Etienne, tu feras quelque chose pour ton pauvre diable de fils qui, lui du moins, est pur de toute tare socialiste!

— Marius, s'écria Cadillac d'une voix exaspérée, avec un hurluberlu comme toi toute discussion sérieuse est impossible. Laissons donc ce sujet... que je me réserve cependant de reprendre avec Etienne ultérieurement, car je ne puis admettre que ce qu'il m'a dit ce soir soit son dernier mot... D'ailleurs cette discussion ne doit pas être du goût de nos dames...

— Il me semble aussi, déclara Mme Cadillac, que vous pourriez causer d'autre chose que de politique ; Marie et moi finissons par nous ennuyer à bavarder seules entre nous.

— Eh ! bien, fit Marie, passons, si vous voulez bien, au bureau d'Étienne, où je vous servirai le thé.

Mais Marius tenait à se rendre compte par lui-même de l'état de la blessure d'Étienne. Il fallut donc défaire le pansement et ce fut alors, autour de la petite plaie, un échange d'impressions où dominait le verbe de M. Cadillac.

— Il s'en est fallu d'un cheveu, mon bon, que tu l'eusses en pleine poitrine, ce coup de poignard... et alors !... Si seulement cela te servait de leçon !

Mais lorsqu'il apprit qu'Étienne se refusait à porter plainte, et que, par conséquent, aucune re-

cherche ne serait faite pour retrouver son agresseur, Cadillac éclata :

— C'est de la pure folie, cela ! Je vais dès demain chez le préfet de police et au parquet. Puis nous verrons bien !

Comme les protestations affectueuses de Marie n'arrivaient pas à le calmer, et qu'au contraire, il se lançait dans une nouvelle charge contre Etienne et ses idées qu'il qualifiait d'abracadabrantes, la bonne maman Cadillac intervint une fois de plus et réclama la paix.

— Ton père est incorrigible, Marie, fit-elle d'un ton découragé. Ah ! nous aurions mieux fait de rester dans le Gard où, au moins, nous avions la paix !

Heureusement Cadillac se calma, et se mit à discourir sur le pronostic de la blessure, et le pansement de Jacques. Il était donc calé, ce jeune Jeandelize? L'ayant connu presque gamin encore, il ne se figurait pas qu'il pût être, déjà, un interne des plus distingués. Au moins lui, il réussissait... Ce n'était pas comme son ami, ce pauvre Steiner, qui payait cher ses bêtises... Et, au scandale général, il concluait :

— Voilà ce que c'est que de ne pas avoir une bonne santé !

Etienne aurait voulu relever ce que la morale de son beau-père avait de cynique ; mais par crainte d'une reprise de la discussion, il se contint ; cependant, à propos de Willy, M. Cadillac ayant raconté que son collègue de Saint-Dié lui avait parlé de l'agitation de mauvais augure qui couvait parmi les ouvriers de la région de l'Est, et ayant

cité les établissements Steiner et Maréchal comme étant des plus menacés de grève, Etienne convint qu'en effet les ouvriers tisseurs et filateurs de Raon-les-Bois étaient en plein conflit avec leurs employeurs.

— On ne t'appelle pas là-bas pour rétablir la paix ? demanda Cadillac, légèrement goguenard.

— Un arbitrage ? Ces messieurs n'y consentiraient jamais. Comme négociateur je leur serais suspect. Ils me regardent, bien à tort, comme un ennemi de leurs intérêts. Il pourrait pourtant se faire que je fusse appelé à Raon très prochainement, non par eux, mais par mon pauvre ami Willy que je désirerais tant revoir. Dans ce cas, si je tombe en pleine grève, advienne que pourra !

— Tu te trouveras pris, alors, entre tes affections et ton devoir. Comment vas-tu te tirer de là ? Ta situation sera tout à fait dramatique. Il y a là les éléments d'une pièce pour l'Ambigu.

— Si je suis appelé à Raon, ma place sera auprès de Willy. De lui seul j'aurai cure. Cependant, si, par impossible, j'étais appelé à intervenir entre les patrons et leurs ouvriers, je n'aurai pas un instant d'hésitation. Dans ce conflit, le droit est avec la classe ouvrière, et je l'aiderai de tout mon pouvoir à le faire triompher.

Cette affirmation faite d'un ton ferme et presque tranchant faillit pour la troisième fois mettre le feu aux poudres.

Mais, heureusement, avant que Cadillac eût pu riposter, — il était manifeste qu'il rassemblait les mots d'une phrase vengeresse, — sa femme très nettement s'opposa à ce que la discussion reprît :

— Mon ami, déclara-t-elle, si vous ne mettez pas immédiatement de côté votre insupportable politique, Marie et moi nous nous retirons...

— Et moi, donc! s'écria Marius qui commençait à bâiller d'ennui autant que de sommeil. Croyez-vous que cela m'amuse d'entendre discourir sur les grands principes? Voyons, laissons tout cela! J'arrive de Nîmes, les dents longues... Causons de Paris! Quoi de nouveau dans cet adorable mauvais lieu?

— Té, Marius, pour une fois tu as raison, reprit Cadillac. A parler toujours de choses sérieuses, on se gâte la vie, à soi et aux autres. Heureusement, le correctif est là : Paris, dont tu viens de parler d'une façon bien irrévérencieuse, entre parenthèse. A ce propos, voulez-vous que je vous en conte une bonne? Très bien! voici : Cette jeune fille que vous avez recueillie chez vous, il y a deux ans, je crois, au moment de la maladie et de la mort de sa mère, cette petite Suédoise, si charmante... vous vous rappelez?... eh bien, je l'ai revue, je lui ai même touché la main... Ah! ça vous étonne? Et je puis vous dire qu'elle en a fait du chemin dans ces vingt-quatre mois. Coquin de sort! elle n'a pas perdu son temps... Donc, chez madame de Lutré où elle a chanté à la soirée de mardi dernier où j'étais, son succès a été étourdissant — succès d'artiste, succès de femme... tout! Après qu'elle eût fini son grand air, on se battait pour l'approcher...

— Tu pourrais bien, interrompit Mme Cadillac, te dispenser de raconter devant tes enfants que tu fréquentes chez cette dame...

— Encore? fit Cadillac d'un ton agacé. Que je

parle politique ou mondanités, c'est toujours trop pour toi. Et pourquoi n'avouerais-je pas que je vais parfois chez madame de Lutré ? Le président du Conseil y était bien, mardi, avec le garde des Sceaux et tout un lot de députés et de sénateurs.

— Et comme dames ?

— Faut-il donc des dames partout ?

— Non, des actrices vous suffisent !

Cette petite escarmouche entre Cadillac et sa femme fut opportunément interrompue par Marius qui demanda si vraiment cette demoiselle Bergson chantait si bien.

— Demande-le à Marie, demande-le à Étienne, fit Cadillac. Ils l'ont entendue aussi.

— Elle a une voix ravissante, en effet, répondit Étienne. Maïs c'est tout. Pour le reste, c'est une poupée sans âme... Donc, ce ne sera jamais une vraie artiste.

— Sans âme ? protesta Cadillac ; qu'en sais-tu, Étienne ? Il y a deux ans que tu ne l'as vue...

— Elle était ici même, cet après-midi, père, fit observer Marie.

— Alors, je ne dis plus rien, s'écria Cadillac avec un geste de découragement. Je bats en retraite... je capitule... Tous, femme, gendre, fils et fille, ligués contre moi ! Et personne pour prendre mon parti. Ah ! si le commandant était ici !... Me le laisserez-vous voir, au moins, celui-là ?

Il avait accompagné cette série d'exclamations d'une mimique d'une telle drôlerie, que tous partirent de rire.

— A cette heure, lui répondit Marie, ton cher commandant dort à poings fermés.

— Ah! bien, allons le voir dormir, au moins... Accordé? Bravo! Marie tu es une bonne fille...

Puis, prenant une attitude militaire, il s'écria :

— Toute la famille à la queue-leu-leu, et sur la pointe du pied... En avant... Arche!

Et, imitant en sourdine le clairon, il les entraîna tous dans l'escalier.

Marie n'avait autorisé qu'un rapide coup d'œil au berceau, mais cela suffit pour mettre en joyeuse humeur le tendre grand-père qu'était Cadillac.

Puis, on redescendit et, après avoir célébré les mérites de Jeannot autour d'une dernière tasse de thé, Mme Cadillac demanda, en raison de l'heure tardive, à rentrer chez elle.

Ce fut le signal de la séparation : Marius accompagna ses parents à leur ancien domicile du boulevard Saint-Germain qu'ils avaient repris, et ensuite il regagna seul les parages de l'Odéon où il s'était logé pour la durée du congrès.

V

L'arrière-automne avait été, cette année-là, tout particulièrement rigoureux. Après une longue période de pluie en novembre, il était survenu, presque du jour au lendemain, un froid très vif.

Dans le ciel plombé, le soleil apparaissait comme un globe très blanc mais sans éclat ni chaleur. A son coucher seulement, il semblait s'allumer et empourprait l'horizon.

Les dernières feuilles tombaient des arbres ; la terre était dure et sonore sous le pas. Dans les jardins, aux Tuileries, au Luxembourg, les bassins commençaient à se prendre. Tout annonçait l'hiver.

A Paris, il arriva avec la première neige, une tombée à peine suffisante pour poudrer à blanc les toits des maisons et qui, sur le sol, se noyait instantanément dans la boue. Vers midi, c'était à peine si quelques flocons voltigeaient encore ici et là dans la bise qui s'était levée et, maintenant, soufflait en rafales contre lesquelles bêtes et gens luttaient péniblement.

A la salle de garde de l'hôpital Necker, Jacques achevait de déjeuner, et maintenant la cigarette allumée, il se disposait à sortir. Il venait, à la vi-

site du matin, d'obtenir de son chef un congé de quinze jours, pour affaires de famille, et il n'avait plus qu'à passer chez le directeur pour le faire régulariser. Affaires de famille! Ses camarades le blaguaient pour le motif invoqué, et auraient voulu en savoir davantage, mais lui, peu disposé aux confidences, les avait emvoyés promener... A Lejeune seul, avec lequel il était plus intime, il fit part des raisons qui l'obligeaient à s'absenter. Son père lui avait écrit de Raon que Willy était au plus mal; la fièvre, avec des rémissions insignifiantes, oscillait maintenant autour de quarante degrés, l'alimentation était devenue impossible, et, en raison des maux de tête comme aussi de la loquacité presque délirante, on pouvait craindre que, pour finir, une méningite n'intervînt. Le Dr Jeandelize ajoutait quelques mots touchant la grève qui venait d'éclater aux établissements Steiner et Maréchal, et qui, dès le début, prenait une mauvaise tournure.

Ayant en un tour de main bouclé sa valise, Jacques passa à la direction pendant que le concierge lui cherchait un fiacre, puis, ses affaires en ordre à l'hôpital, il se fit conduire rue des Fossés-Saint-Jacques. Il monta à sa mansarde où il avait différentes choses à prendre, d'autres à ranger. Comme il avait du temps devant lui, il se prit à bouquiner à travers ses rayons de livres, et finalement, ayant fait du feu, il s'installa au coin de la cheminée avec un journal qu'il tira de sa poche et sa pipe.

A travers la cloison, il entendait dans l'appartement à côté des voix très animées.

— Y aurait-il du grabuge chez les Girard? se demanda-t-il.

Comme il avait toujours entretenu avec eux des rapports de bon voisinage, il se crut autorisé à frapper à leur porte.

— S'ils se chamaillent vraiment, ma visite fera diversion, se dit-il.

— Vous, monsieur Jeandelize, vous ? s'écria Girard en lui ouvrant. Vous arrivez bien... Voilà-t-il pas ma femme qui...

— Oui, interrompit celle-ci très animée, vous arrivez bien pour faire comprendre à mon homme que s'il veut que nous vivions en paix, il faut qu'il laisse à d'autres cette politique, cette sociale et le reste ; il faut qu'il travaille... Quand on est marié...

Mais Girard, très excité, lui coupa la parole :

— Et les autres, les camarades vosgiens, voudrais-tu donc que nous les abandonnions ? J'aimerais mieux m'ôter le pain de la bouche que de...

— C'est donc à propos de mes compatriotes que vous vous disputiez, demanda Jacques en riant. Voyons, Girard, voyons, madame...

— Je ne veux pas que tu attrapes un mauvais coup là-bas, repartit celle-ci avec une animation croissante.

Puis s'adressant à Jacques, elle continua d'un ton plus adouci :

— Figurez-vous, monsieur Jeandelize, que mon mari veut partir pour ce Raon où il y a une grève...

— Il veut... il veut... comme si c'était un caprice... grommela Girard. En réalité, que cela me plaise ou non, il faut que j'y aille, parce que, avec le camarade Folliet, j'y suis envoyé en mission, par notre confédération. Il ferait beau voir, d'ailleurs,

que nous laissions écraser ces braves syndiqués de Raon, qui, en somme, luttent pour nous, pour le prolétariat tout entier, pour l'existence même des syndicats. Si je refusais de marcher, ne serais-tu pas la première à avoir honte de moi ? Serais-je encore un homme ?

— Alors emmène-moi !

— Ah ! nous y voilà ! Elle voudrait être là-bas, avec moi... C'est-y pas folie, dites, monsieur Jeandelize ?

— Et pourquoi pas ? repartit vivement Mme Girard. Crois-tu donc que je te gênerais ? Je t'attendrais toute la journée à l'auberge où tu logeras, et au moins s'il t'arrivait quelque chose, je serais là...

— Ecoutez-moi, ma bonne madame Girard, fit Jacques d'un ton conciliant. Je pars ce soir pour Raon. Confiez-moi donc votre mari ; je veillerai sur lui et s'il lui arrive quoi que ce soit, je vous préviendrai...

— Vous allez à Raon, vous aussi ? demanda Girard.

— Oui, mais pas pour le même motif que vous. J'y suis appelé par mon père et par mon vieil ami Steiner qui est mourant.

— Moi, je ne pars que demain matin. Et savez-vous, monsieur Jeandelize, si notre voisin Rabaud n'aura pas aussi l'idée d'aller là-bas ? Il pourrait, s'il voulait, nous donner un fameux coup de main.

— J'ignore encore ses intentions vis-à-vis des grévistes. Je vais, du reste, le voir dans un instant. Ce que je sais pourtant, c'est qu'il se réservera surtout pour notre pauvre ami. Et à ce sujet, j'es-

père bien, mon cher Girard, que vous n'irez pas faire de tapage sous ses fenêtres ? Dans la précédente grève les ouvriers ont voulu envahir le château, et sans les chasseurs à pied, qui sait ce qui serait arrivé. Aujourd'hui dans cette demeure il y a un malheureux en train de mourir... Qu'on ne l'oublie pas...

— Si les forces policières nous exaspèrent, nous ne pourrons plus répondre de rien...

— Ah ! permettez, repartit Jacques avec violence. Vous savez que ni Rabaud ni moi ni même mon père nous ne sommes contre vous, mais... mais si vous vous portez au château, vous ne passerez pas ! Je serais le premier, moi qui vous parle, à vous prendre au collet, vous, notre ami Girard, et je vous promets que quand il le faut j'ai la poigne dure ! Et Rabaud ? Oseriez-vous lui tenir tête ? Ah ! croyez-moi, veillez sur vos hommes et veillez sur vous.

— Vous voyez bien, intervint Mme Girard très alarmée, qu'il faut que j'aille là-bas ! Il n'y a que moi qui puisse le tenir, Girard. Sans moi les mauvais de la bande auront vite fait de lui monter la tête... et alors...

Girard, sous la véhémente apostrophe de Jacques avait courbé la tête ; il bégayait des explications, presque des excuses. Mais l'intervention de sa femme lui rendit un peu de courage. A elle du moins il pouvait répondre, et il ne s'en ferait pas faute, plus tard, dit-il, quand ils seraient de nouveau seuls...

— Oui, oui, reprenait sa femme avec un air de défi... tu y viendras si tu veux quand nous serons

seuls... Mais tu sais, Girard, tu sais fort bien que du moment que monsieur Rabaud défend l'entrée de cette maison où est son ami malade, ni toi, ni les ouvriers, ni la troupe, ni le diable, ni le bon Dieu, ni personne n'y entrera jamais ! Ça tu le sais, n'est-ce pas ? Puis s'adressant à Jacques elle ajouta :

— Et puis, je serai là, moi aussi... et nous verrons bien.

— Allons, fit Jacques radouci, nous ne sommes pas encore près de nous colleter, l'ami Girard et moi. Donnons-nous une bonne poignée de main, et disons-nous au revoir, à Raon.

Puis comme Girard heureux de ce dénouement avançait sa main avec empressement, Jacques lui demanda :

— Où vous logerez-vous donc à Raon ?

— Nous avons retenu nos chambres à l'auberge, chez Javel, répondit Girard.

A l'ouïe de ce nom, Jacques ne put réprimer un léger froncement de sourcils et un geste de surprise qui n'échappèrent pas à Girard.

— Vous le connaissez le citoyen Javel, demanda celui-ci.

— Et vous ?

— Vaguement... fit Girard, avec un peu d'hésitation. Puis s'enhardissant il continua : Mais vous, je le vois, vous le connaissez bien... Et vous savez de quoi on le soupçonne, de quoi on l'accuse tout bas. Et bien, moi, je le sais aussi. Mais je puis bien vous certifier que j'aurai l'œil sur lui, et si vraiment je découvre qu'il nous trahit, je vous jure que son affaire sera vite réglée. Jaquel, du syndicat, nous a écrit que Javel seul avait pu dénoncer aux

patrons tout ce qui se passait aux séances qui se tenaient chez lui. Depuis longtemps le gaillard nous est suspect. Mais comme les preuves manquent, on ne peut encore rien faire... Enfin... nous verrons ça...

Puis comme Jacques parlait de descendre au pavillon, Girard lui dit encore :

— Parlez donc pour nous à monsieur Rabaud... Vous pensez bien qu'à Raon nous tâcherons d'avoir une entrevue avec les patrons, pour voir s'il n'y aurait pas moyen de s'arranger... Ah ! s'il voulait nous aider pour ça,... parler pour nous...

— Vous savez bien, Girard, que Rabaud est avec vous, et ne vous refusera pas son concours... Si donc il se trouve à Raon...

— Lui, et votre père... A eux deux, ils feraient avancer nos affaires... Votre père... vous savez que je le connais... je l'ai vu là-bas, l'an dernier, je lui ai même parlé. Il est vif aussi, lui... Ah ! vous lui ressemblez bien ! Et ce qu'on l'aime dans ce pays ! Aucun ouvrier n'a peur de lui... Je ne sais pas si en ce moment les patrons osent encore sortir de chez eux, mais lui, il peut se promener partout, les mains dans les poches.

Cependant Jacques ayant tiré sa montre eut un sursaut :

— Cinq heures déjà, fit-il. Et j'ai rendez-vous au pavillon ! Il faut que je voie encore le bras de Rabaud.

Ayant donc pris congé des Girard, il descendit quatre à quatre les marches de pierre de l'escalier.

Étienne, en effet, l'attendait avec une certaine impatience, mais pour un autre motif que le pansement du bras ; il venait de recevoir une carte

d'Adda lui donnant de mauvaises nouvelles de Willy; et supposant bien que Jacques en était averti de son côté par son père, il avait hâte de s'entendre avec lui.

La nouvelle du départ de Jacques, le soir même, lui fut un soulagement. Par contre, celle de la grève aux établissements Steiner et Maréchal le consterna. Il savait cette crise presque inévitable, mais espérait toujours la voir différer, sentant bien que, dans l'état d'affolement où l'état de Willy devait mettre son père, celui-ci n'était pas en état de prendre un parti raisonnable dans le conflit avec son personnel. On savait, d'autre part, M. Maréchal encore plus intransigeant que lui.

Toute chance d'entente entre ouvriers et patrons était, dans ces circonstances, fort problématique. M. Steiner, sans doute, s'enfermerait chez lui, s'en remettant à la troupe et aux autorités du soin de rétablir l'ordre à Raon. Son beau-frère l'imiterait.

Mais Étienne faisait remarquer à Jacques que, si les patrons en agissaient ainsi et se refusaient à discuter avec leurs ouvriers, la situation deviendrait grave. Les syndiqués avaient prévenu la Confédération qu'ils pourraient tenir trois semaines avec leurs propres ressources. Il y avait certainement là beaucoup d'exagération, car Folliet qui avait été à Raon et avait vérifié leur encaisse, ne croyait pas qu'ils pussent aller jusque-là, même en tenant compte des ressources que les autres syndicats pourraient mettre à leur disposition.

Il fallait donc, à tout prix, qu'en une quinzaine environ le conflit prît fin. Or, comme les ouvriers n'admettaient pas la possibilité d'un échec, même

partiel, on pouvait redouter que, voyant les jours se suivre et leur caisse se vider sans que satisfaction leur fût donnée, ils ne finissent par s'exaspérer. L'ouvrier vosgien, surtout dans les jours de misère, ne recourait que trop volontiers à l'alcool, et alors, de résigné et d'apathique qu'il était d'ordinaire, il devenait vite furieux. Puis, comme Jacques le faisait remarquer, le froid, déjà très dur dans cette haute vallée, allait encore augmenter les souffrances des grévistes et, par conséquent, leur sentiment de révolte. De toutes ces considérations résultait pour Étienne comme pour Jacques, que, si la grève ne se terminait pas très rapidement, les pires éventualités étaient possibles.

— Vois-tu, concluait Jacques, tu devrais venir avec moi !

Il lui semblait que la présence d'Étienne sur le lieu du conflit suffirait pour empêcher une catastrophe.

— J'ai songé très sérieusement à partir pour Raon, répondit Étienne. Mon bras est guéri, je suis en état de voyager. Pourtant il me semble que je ne puis me mettre en route que si je suis appelé. En tous cas, je suis prêt à marcher... Oui, je suis prêt, répéta-t-il, d'un ton de gravité émue. Et fasse Dieu que, si je dois intervenir dans la lutte, ce soit dans un esprit de justice et de charité fraternelle !

— Tu retrouveras là notre ami Girard qui s'y rend au nom de la Confédération générale des syndicats.

Et Jacques raconta la conversation qu'il venait d'avoir avec son voisin de palier.

— S'il reste calme et de sang-froid fit Étienne son intervention pourra être efficace.

— C'est chez toi qu'il prendra son mot d'ordre, n'en doute pas. Puis, tu nous auras, mon père et moi comme lieutenants. Mon père, tu le sais, est une force dans notre vallée. Finalement, cela va être tout à fait palpitant d'intérêt, cette grève :.. la troupe, chasseurs, hussards et gendarmes d'un côté, les grévistes de l'autre... et nous au milieu, sans compter le sous-préfet, le procureur de la République et autres grosses légumes. Ce sera épatant ! Ah ! s'il n'y avait pas notre pauvre Willy...

Ils causaient de cet ami qu'ils allaient perdre, lorsque Jacques, songeant qu'il avait encore des courses à faire avant le dîner qu'il comptait prendre près de la gare, voulut se retirer.

Mais Étienne ne l'entendit pas ainsi :

— Tu vas rester avec nous, ce soir, c'est entendu. Ton couvert est mis, et je n'admets pas de faux-fuyants ! Après le dîner, tu auras tout le temps de partir pour la gare ; ton train ne part qu'à dix heures trente.

A sept heures donc, ses courses terminées, Jacques se trouvait à table avec Marie et Etienne.

Pendant le repas, la conversation roula naturellement sur les événements de Raon. Jacques, l'imagination allumée, était impatient d'arriver sur le théâtre de la grève et d'en suivre, de près, les péripéties. Avec son tempérament fougueux, aiguillonné encore par l'insouciance et la curiosité de la jeunesse, c'était presque une joie pour lui d'envisager la perspective d'une lutte à laquelle il serait mêlé. Puis, pour le chirurgien qu'il était dans l'âme, il y

avait aussi la chance, de quelques têtes cassées qu'il aurait à raccommoder ensuite.

— Horreur! protestait Marie, pouvez-vous parler ainsi! Et si c'était à votre père qu'il arrivait malheur?

— Pas plus de danger pour lui que pour Étienne, du moins de la part des ouvriers. Quant à la troupe, vous savez quelle est sa consigne, dans une grève: se laisser assommer sans jamais riposter. D'elle aussi, donc, rien à craindre.

— Ce qu'il y a de douloureux dans une grève, fit remarquer Étienne, ce ne sont pas, évidemment, quelques horions échangés ici et là, mais bien plutôt les souffrances matérielles qu'elle cause et les sentiments de haine qu'elle laisse après elle, dans les cœurs. C'est à cause de cela que je la considère comme la pire des solutions en cas de conflit entre le capital et le travail, et c'est pour la supprimer dans l'avenir que je voudrais voir imposer légalement, aux parties en présence, l'arbitrage obligatoire avec de sérieuses sanctions pénales. Actuellement nous ne pouvons pas empêcher les grèves; d'autre part lorsqu'elles ont éclaté elles n'aboutissent que rarement au triomphe du bon droit. Je suppose que les délégués du syndicat aient à négocier avec Steiner et Maréchal la reconnaissance du droit, pour les ouvriers, de se syndiquer. Il est plus que probable que les chefs de cette maison se refuseront à toute discussion sur ce sujet. La grève durera donc, avec des incidents plus ou moins tragiques, jusqu'au jour où les ouvriers, à bout de ressources, n'auront plus qu'à capituler... Et ce sera à recommencer une autre fois... à Raon ou ailleurs. C'est navrant d'y penser! Pour moi,

dans quelle situation fausse ne vais-je pas me trouver si je vais à Raon ! Mon premier souci, naturellement, sera de courir chez Willy. Peu m'importe l'accueil que me fera son père. Je veux le voir... et je le verrai ! Mais alors ma visite au château va me rendre suspect aux ouvriers...

Il y avait, en effet, possibilité d'un très fâcheux malentendu, surtout si, comme on pouvait s'y attendre, cette situation était exploitée contre Étienne par ces fomenteurs de désordre, sortis on ne sait d'où et qu'on retrouve toujours et partout dans les rangs des grévistes.

Jacques convenait de ces difficultés, il en signalait même d'autres, comme, par exemple, l'éventualité d'une marche des ouvriers sur le château ; mais, loin de s'en effrayer. il semblait presque joyeux en en parlant. On aurait dit que déjà il voyait la chambre de Willy envahie par les grévistes et défendue... par lui seul ! Protéger Willy... et Adda ! songeait-il. N'y avait-il pas là de quoi enflammer son courage ? Cette vision d'Adda tremblant pour lui le faisait frémir d'enthousiasme ; il se sentait de force à tenir tête à une armée.

Il ne pouvait plus dissimuler la hâte qu'il avait de partir. Être à Raon, près d'elle, la voir, lui parler, toucher sa main ! Mais pour qu'on ne surprît pas les motifs de son impatience, il ne parlait que de ses parents et de ses petites sœurs qu'il allait retrouver, Rosette et Suzon, ses chéries, pour lesquelles il avait, dans la soirée, fait emplette de gentils cadeaux.

Après le dîner, on était passé dans le bureau d'Etienne où Marie avait servi le café. A sa demande,

il ne fut plus question de la grève. Des sujets moins pénibles furent abordés, entre autres les souvenirs du Charmet. Etienne en avait rapporté un projet, réalisable à son gré, et qu'il nourrissait avec sollicitude. Il ne s'agissait de rien moins que de l'achat de la Croix-Blanche, dont le père Cornaz voulait se défaire.

Dans leur pensée, à Marie et à Étienne, la vieille demeure ne changerait pas tout à fait de destination. Elle recevrait, comme par le passé, des hôtes pendant la belle saison ; seulement les Rabaud, en se substituant à la famille Cornaz, se chargeraient de tous les frais de ceux qu'ils accueilleraient chez eux. Ce serait, par exemple, telle pauvre institutrice pour laquelle un repos à la campagne serait nécessaire, ou bien tel petit employé à cent francs par mois et qui, après une maladie, ne pourrait pas s'offrir la convalescence à la montagne prescrite par le médecin. Jeune ou vieux, travailleur dans n'importe quel champ d'activité, pourvu que l'on fût suffisamment éclopé ou fourbu, la Croix-Blanche serait là, cordiale et secourable...

Les Rabaud se proposaient d'y passer chaque année trois mois, pendant la belle saison. Sans être eux-mêmes à l'étroit et tout en réservant même la plus grande chambre pour les parents Cadillac, ils pourraient recevoir chez eux deux séries de huit à dix invités.

— Tout à fait le grand chic ! fit Jacques en riant. La vie de château avec de nombreux amis pour vous distraire ! Mais je crains bien que je n'arrive jamais à remplir les conditions requises pour être reçu à la Croix-Blanche. Je me porte trop bien, hélas !

— Farceur ! répondit Étienne, tu sais bien que chez nous, à Paris comme au Charmet, tu seras toujours chez toi !

— Bravo ! Alors, j'approuve ! Vivent les châtelains de la Croix-Blanche ! Mais, à quand l'acquisition et l'entrée en jouissance ?

— Si rien ne vient à la traverse, j'irai signer l'acte de vente à la fin de l'hiver, de façon que nous puissions nous installer avec nos enfants, dès le printemps.

— Vos enfants ? s'exclama Jacques avec un geste d'étonnement.

Étienne regarda Marie qui doucement souriait, puis répondit :

— Eh bien, oui, je dis bien « nos » enfants, puisque, si Dieu le permet, vers le moi de juin notre numéro deux sera là...

Tout ce qui arrivait aux Rabaud touchait Jacques directement : aussi ce fut avec une joie bruyante qu'il accueillit cette grande nouvelle.

— Et cette fois, dit-il en concluant, ce sera mon tour d'être parrain, je suppose ?

— Bien entendu, fit Etienne, à condition toutefois, que tu fournisses la marraine...

Puis, comme Jacques le fixait d'un regard interrogateur où se lisait en même temps un certain trouble, Etienne, se penchant vers lui, souffla à son oreille un nom...

— Non... tu veux rire, n'est-ce pas, tu n'y crois pas ! fit Jacques la voix tremblante d'émotion, le visage illuminé de joie. Il plaisante, je suppose ? ajouta-t-il en se tournant vers Marie... Ah ! tenez,

vous me rendriez fou! Je vais me sauver. Aussi bien il est temps que je parte pour la gare.

En effet, le moment de se séparer était arrivé. Et ce moment fut triste. En se serrant une dernière fois la main sur le seuil du pavillon, ils s'efforçaient de se cacher mutuellement l'angoisse qui leur serrait le cœur.

Que leur apporterait le lendemain?

Deux heures après, l'express de Paris-Avricourt emportait Jacques à toute vitesse dans la direction de l'Est.

Enfoncé dans son coin, indifférent aux autres voyageurs, ses voisins, il jetait de temps en temps un coup d'œil par la fenêtre, dans la nuit noire. Il pleuvait à torrents; l'eau ruisselait des vitres. Lorsque, comme un ouragan, le train traversait les petites gares, leurs lumières, les feux rouges, les blancs, les verts, semblaient eux-mêmes courir, d'une allure folle, vers Paris. Sur les quais lavés comme à grande eau, passaient en lueurs fantastiques, les reflets des fenêtres éclairées des wagons. Aux arrêts, Epernay, Châlons, Bar-le-Duc, le vacarme de la pluie sur les verrières des halls couvrait presque les appels des employés; les voyageurs qui montaient étaient trempés.

Jacques se dit que, dans les Vosges, c'était sans doute une tempête de neige qui sévissait cette nuit-là. Il finit par s'endormir et ne se réveilla guère qu'au moment où l'express entrait en gare de Lunéville. Il y neigeait à gros flocons. A Raon-l'Etape où le train de Saint-Dié le déposa vers sept heures, il constata, à la faible clarté du jour qui commençait à poindre, que tout le pays était blanc.

— Si la neige tient, quelles belles parties de traîneau en perspective !

Puis avisant le chef de gare :

— Salut, monsieur Brignon ! fit-il, salut ! Où en sont les affaires, chez nous !

— Tiens c'est vous, monsieur Jacques ? répondit celui-ci. Vous êtes donc déjà en vacances? Eh bien vous verrez de jolies choses,chez vous ! Raon-les-Bois est plein de troupes... Ce matin encore, je suis avisé, par Lunéville, qu'il va m'arriver, en train spécial, un escadron de hussards. Ça va bien, ça va bien...

— Il y a donc eu du grabuge aux usines ?

— Il paraît que oui... Mais c'est surtout qu'on a peur !

Jacques s'informa si le train de Raon-les-Bois circulait encore, et ayant reçu l'affirmation qu'on partirait dans une demi-heure, avec une escorte de gendarmes, bien entendu, il se dirigea vers l'auberge voisine, à l'enseigne : Buffet-Restaurant de la gare.

En passant près des bâtiments de la petite vitesse, il vit, dans la cour, des chasseurs à pied qui se chauffaient autour de grands feux. L'un d'eux, en faction, le fusil sur l'épaule, allait et venait le long d'un hangar rempli de balles de coton.

A l'auberge, Jacques put se faire servir du café noir bouillant qu'il avala avec délices. Malgré l'heure matinale, il y avait déjà, dans la salle, quelques consommateurs, scieurs de long descendus à la ville pour des ventes de bois, marchands de bestiaux, charretiers du service de la petite vitesse, et les employés du train des usines.

Tous reconnurent le fils Jeandelize, comme on appelait Jacques, et le saluèrent. Il s'empressa de demander des nouvelles de la grève, mais il lui fut difficile d'apprendre quelque chose de précis. Les mieux informés, les employés du train, assuraient que les grévistes avaient attaqué et même blessé les quelques rares ouvriers qui cherchaient encore à entrer à la filature ou au tissage. Mais depuis l'arrivée de la troupe que les patrons avaient demandée en toute hâte, l'ordre semblait rétabli.

— L'ordre est rétabli ? fit le chauffeur de la locomotive, en haussant les épaules. Vous verrez ça, et vous m'en direz des nouvelles, lorsque, dans deux ou trois jours, il viendra de Paris les camarades qu'on attend ! C'est avec eux qu'on ira voir à parler chez les patrons, et selon comme ils répondront, on saura quoi qu'on aura à faire... voilà !

— Vous continuez à travailler, vous ? demanda Jacques.

— Ma fi, oui... jusqu'à demain ! s'écria le chauffeur en ricanant dans sa barbe, et puis, après... plus de chauffeur, plus de mécanicien, plus d'employés... le train pourra rouler tout seul, si ça lui plaît...

— Sans le chemin de fer, et avec des routes où qu'il y a un pied de neige, ça va être du joli pour ravitailler la troupe, fit observer un charretier. Et si alors, nous autres, on se met tous avec la grève, comment qu'on fera du pain, là-haut, sans compter tout le reste ??

Cependant, à son heure, le petit train, avec son escorte de gendarmes, avait fini par démarrer.

Faute de compagnons de route à qui causer, Jac-

ques mit sa tête à la fenêtre et regarda tomber la neige. Elle couvrait déjà tout le pays ; la forêt semblait plier sous son poids, et, toujours plus abondants, les flocons descendaient comme s'ils devaient l'ensevelir tout à fait. Des prés, des champs, de la route même, plus rien n'était visible, tout était nivelé, enfoui, mort sous le froid suaire. La petite rivière seule restait vivante, et faisait cascader de roche en roche ses eaux moirées. Une buée légère en montait. Les tourbillons frissonnants avaient beau s'acharner sur elle ; à peine l'avaient-ils touchée qu'ils disparaissaient engloutis dans ses remous.

Regardant plus haut, Jacques ne discernait plus le ciel ni le sommet des montagnes ; tout cela, dans l'atmosphère gelée, ne faisait plus qu'un seul fond, d'aspect livide. Puis il lui semblait qu'à suivre plus longtemps des yeux toute cette ouate passant devant la fenêtre du wagon, c'était celui-ci qui montait toujours plus haut devant la neige immobile. Il en éprouvait une sorte de vertige...

Mais on arriva.

Sautant lestement du train, Jacques remit son bulletin de bagage à un gamin qui se trouvait là, et sans s'arrêter autrement à regarder le poste de chasseurs du 10e bataillon qui gardait la station, l'arme au pied, il prit, à bonne allure, la direction de la maison paternelle.

Avec quelle joie exubérante ne se retrouva-t-il pas dans la bonne « grande chambre » avec la table d'études où maintenant les deux sœurs avaient leur place, la cage des canaris dans une fenêtre, la table à ouvrage et la bergère de sa mère dans l'autre, les livres de la bibliothèque, le tableau noir,

le coucou et le grand poêle de faïence qui rôtissait si bien les pommes autrefois !

Comme il se disait passablement transi, Rosette et Suzon, grandes et sages fillettes, lui avaient servi son café au lait tout près du feu, et maintenant, avec enthousiasme, elles lui faisaient des tartines.

— Le grand frère... monsieur l'Interne !... faisaient-elles en le saluant très bas ; puis elles l'admiraient : Quelle barbe, hein ? Mais pourquoi estelle si piquante ?

Sa mère avait mis sa chaise près de la sienne, et, de la main, s'appuyait sur son épaule comme pour bien se convaincre qu'il était là, son « grand » et qu'elle ne rêvait pas.

Père, comme toujours, était sorti avant le déjeuner, à six heures et demie déjà ; mais il allait rentrer d'une minute à l'autre. Et Mme Jandelize, à chaque instant, tournait la tête vers la fenêtre.

— Le voilà ! s'écria Suzon, en s'élançant en avant ; oh ! comme il est blanc ! On dirait le bonhomme Noël !

Puis les deux petites suivies de Jacques coururent à sa rencontre au corridor où, déjà, il retirait son manteau en secouant la neige qui le couvrait.

Ce fut ensuite, autour du grand poêle, un joyeux cercle de famille. On entourait Jacques, on le questionnait sur son voyage, sur sa santé, sur l'hôpital, sur M. Rabaud qui devait, croyait-on, venir avec lui. De son côté, Jacques posait des questions. Et avant tout : comment allait Willy ?

— Il t'attend... répondit le docteur. Si tu veux, nous irons chez lui avant midi. Tu me rejoindras

vers dix heures à l'infirmerie où il y aura de la besogne pour toi, si le cœur t'en dit...

— Des grévistes, des blessés?

— Oui, trois ouvriers... rien de grave, du reste : deux plaies de tête, et un bras cassé... les suites de la bagarre d'hier après-midi. Il y a eu d'autre part deux gendarmes assez mal arrangés, mais on les a ramenés à Saint-Dié.

Le docteur parlait d'une voix lente, distraite, comme si sa pensée était bien loin de ce qu'il disait. Il avait l'air triste ; son entrain ordinaire était tombé ; il tenait ses épaules courbées comme sous un poids trop lourd.

— Oui, Jacques, ajouta-t-il en passant la main sur son front, nous traversons un mauvais moment. Comment tout cela finira-t-il?

— Tu es inquiet, père?

Au lieu de répondre, le docteur s'était levé et annonçait qu'il avait à répartir, ayant de la besogne par-dessus la tête.

Vers dix heures, Jacques ayant déballé sa valise et s'étant débarbouillé, quitta à son tour la maison, se dirigeant vers l'infirmerie.

Dehors, l'aspect du village l'impressionna. Pas un habitant, surtout pas un seul ouvrier dans les rues ; en revanche de tous côtés des soldats, les uns en patrouille, d'autres en corvées de subsistance, mais le plus grand nombre occupés à débarrasser, avec des pelles, la chaussée de l'épaisse couche de neige qui la recouvrait.

— C'est pour la cavalerie, sans doute, songea Jacques.

Puis, ce silence! Il semblait que, même à l'inté-

rieur des maisons, les gens évitaient de parler haut. A l'ordinaire le sourd grondement des usines mettait partout une vibration de vie laborieuse; maintenant, là aussi, tout semblait mort; les hautes cheminées se dressaient dans l'air sans leur habituel panache de fumée ; la porte monumentale restait close.

Et passant devant l'école où toute une compagnie avait pris ses cantonnements, il vit des chasseurs qui déchargeaient un traîneau de paille pour le couchage dans les salles de classe. Il s'approcha et demanda à l'un d'eux si la troisième compagnie, capitaine Stern, était à Raon.

— Ils arrivent ce soir, répondit le chasseur. Comme ça, le bataillon sera au complet.

— Ça a donc chauffé avant-hier soir ici? demanda encore Jacques.

— Pfu, fit l'autre, avec un haussement d'épaules... On a surtout gueulé... et quand on gueule, on ne se fait pas de mal.

— Je suis du 10[me], moi aussi, de la classe de 1902. Pour aujourd'hui, je n'envie pas les camarades qui sont encore au service.

— Que ça soye ça ou autre chose, c'est toujours le sacré métier... que voulez-vous! fit observer philosophiquement le chasseur.

Puis, se reprenant, il ajouta:

— N'empêche pas que s'ils voulaient bien nous fiche la paix, les uns et les autres, ça ne serait pas dommage.

En arrivant à l'infirmerie, la bonne sœur le conduisit auprès de son père qu'il trouva occupé à faire le pansement d'un des ouvriers blessés. Près de lui, une bassine à la main, était Adda...

Jacques sentit le sang lui monter au visage.

Très pâle, dans son costume presque aussi simple que celui de la religieuse, et, comme elle, en tablier blanc, Adda leva les yeux et son regard rencontra le sien. Elle lui tendit sa main libre, et lui sourit.

— Nous vous attendions, Jacques, fit-elle.

C'était toujours sur sa figure le même rayonnement de douceur et de bonté, mais il s'y mêlait actuellement une expression de lassitude douloureuse dont Jacques fut frappé.

Il ne sut comment lui dire son bonheur de la revoir ; elle avait du reste bien dû le lire dans ses yeux. Il se borna donc à ce mot :

— ... Willy ?

— Nous irons chez lui, dans un instant, si vous voulez, lui répondit-elle.

— Nous avons du reste terminé ici, fit observer le docteur. Ma sœur, ajouta-t-il en s'adressant à la religieuse qui venait d'entrer, combien de lits vacants ?

— Quatre, monsieur le docteur.

— Bon, reprit celui-ci. D'ailleurs, au besoin, deux de nos blessés pourraient retourner chez eux.

Maintenant Adda et Jacques cheminaient côte à côte, allant vers le château. Le docteur, ayant encore à voir quelqu'un au village, les avait laissés prendre les devants.

Loin des maisons, sur la route non frayée, la marche dans la neige était difficile, surtout pour Adda qui, plusieurs fois, sur le point de trébucher, saisit machinalement le bras de Jacques.

— Appuyez-vous sur moi, dit-il.

— Merci, fit-elle à voix basse, et elle lui tendit sa main qu'il garda dans la sienne pendant qu'ils marchaient.

C'était à peu près les seuls mots qu'ils eussent échangés depuis qu'ils étaient sortis de l'infirmerie.

Quelques mots à peine... des banalités... Dans l'excès de leur émotion, ils ne pouvaient faire plus. Mais leurs cœurs frémissaient...

Pourtant lorsqu'ils eurent franchi la grille du parc, Jacques lui demanda si elle ne s'effrayait pas de circuler dans le village où elle devait forcément croiser des grévistes.

Non, elle n'avait pas peur ; d'ailleurs presque tous ceux qu'elle rencontrait la saluaient comme à l'ordinaire.

Cependant elle dut promettre à Jacques que les jours suivants, elle accepterait, pour plus de sûreté, qu'il l'accompagnât lorsqu'elle irait à l'infirmerie.

— Mon père va m'y passer le service pendant le temps de mon congé. C'est moi que vous aiderez, Adda... Vous serez mon interne... si vous le voulez bien...

Il lui sembla bien sentir dans sa main une légère pression... Pourtant, s'il s'était trompé?...

— Vous ne me répondez pas ? demanda-t-il en la regardant.

— Vous savez bien, fit-elle en levant ses yeux vers les siens, vous savez, Jacques, que j'accepte...

Puis comme ils avaient maintenant le château en face d'eux, Jacques montrant une fenêtre du premier étage dit :

— La chambre de Willy, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est là qu'il est... la chambre qu'il a

toujours eue ; il n'en a pas voulu d'autre ; pourtant, elle a peu de soleil et est assez incommode.

— Il nous avait dit, au Sanigant, que c'est là, dans « sa chambre » qu'il attendrait... je veux dire, qu'il...

— Qu'il attendrait quoi ?

— Qu'on puisse le transporter dans le Midi... fit Jacques un peu troublé. Pauvre Willy ! Parle-t-il encore d'aller à Cannes ?

En entrant au château, ils trouvèrent M. Steiner lui-même, qui, l'air très sombre et affaissé, arpentait le hall de long en large.

Il serra la main de Jacques, lui dit quelques mots de bienvenue où, évidemment, sa pensée n'était pas, puis il ajouta :

— Tu montes ? Tant mieux... Moi, j'en viens...

Puis avec un profond soupir il ajouta :

— Ah ! mon Dieu...

Devant la porte de la chambre, Adda fit à voix basse :

— J'entre la première, pour le prévenir...

Puis presque aussitôt elle reparut, faisant signe à Jacques qu'il pouvait avancer.

Et Jacques s'approcha... il était devant Willy.

La tête reposait sur les oreillers, un peu inclinée sur le côté et si pâle, si immobile, qu'on l'eût prise pour celle d'un mort sans l'éclat extraordinaire des yeux que l'auréole bleuâtre qui les cernait faisait paraître plus grands encore. Ah ! ces yeux aux pupilles béantes, ils disaient bien qu'ils ne voulaient pas s'éteindre, ils exprimaient bien l'épouvante des ténèbres qui s'avançaient, ils suppliaient qu'on leur laissât la lumière, la vie...

Jacques, malgré son sang-froid, ne put dissimuler une impression de saisissement.

— Willy, mon vieux Willy, dit-il en s'approchant les mains tendues.

— Jacques, fit la voix cassée et tremblante du malheureux, — une vraie voix de polichinelle, — je te fais donc peur ?

— Peur ? répondit Jacques en cherchant à rire. Non, mais j'ai été surpris... Ta barbe, sans doute, que tu as laissé pousser. Ça te change, tu sais ? Au reste, ça te va bien...

— N'est-ce pas ? Que veux-tu... ça m'embêtait de me faire raser au lit... Et toi, approche-toi donc que je te voie...

Jacques s'assit près du lit et prit la main que, faiblement, lui tendait Willy, une main très allongée, semblait-il, très blanche aussi, avec des veines bleuâtres et des doigts interminables, gonflés aux jointures.

— Eh bien, mon vieux, reprit Jacques, en faisant un nouvel effort pour prendre ce ton de familiarité qu'on affectionne entre amis, tu sais, je ne suis pas fâché d'avoir pu décrocher un congé de quinze jours. J'en avais besoin... On va se revoir, hé ?

— Ça sera chic ! répondit Willy avec un sourire affreux à voir. Presque entre chaque mot il fallait qu'il s'arrêtât pour reprendre haleine ; aussi Jacques voulait-il l'empêcher de parler ; mais du geste, il protesta, et s'adressant à sa sœur :

— Adda, fit-il, passe-moi de ma drogue. . Une merveille, ajouta-t-il en tournant les yeux vers Jacques... un truc de ton père... Un jaune d'œuf

cru battu dans du champagne auquel on ajoute un peu de ce flacon où il y a, paraît-il, de la morphine et de la spartéine... des choses en « ine », en tous cas fameuses, va... mais à dose homéopathique... On boit ça... c'est épatant !... Dix minutes après on est tout à fait sur le pont...

Lorsqu'il eut avalé la boisson qu'Adda lui avait préparée, il devint très animé. Il essaya même de soulever sa tête, mais, comme elle retombait sur l'oreiller, il poussa une sorte de grognement :

— Ça ne va guère, aujourd'hui, gémit-il.

Puis, fixant brusquement Jacques, il lui demanda :

— Et Rabaud ? Pourquoi n'est-il pas avec toi ?

A cette question inattendue, Jacques ne sut d'abord que répondre ; il balbutia presque, en cherchant à expliquer que leur ami n'attendait qu'un appel...

— Mais, je veux qu'il vienne, interrompit Willy d'un ton suppliant. Il doit même se hâter, s'il veut me trouver encore en vie ! Ne vois-tu donc pas que je suis mourant ?

Puis, cédant instantanément à une impression diamétralement opposée, il continua :

— D'ailleurs, il m'a promis qu'il viendrait... Avant mon départ pour Cannes il faut que nous causions... Oui... mon père se tourmente à propos de nos ouvriers... Etienne leur parlera... il arrangera tout... Adda, envoie-lui vite un télégramme... Dis-lui qu'il se mette chaudement, car on gèle dans ce pays,.. Ah ! les bois de l'Esterel... la mer !... Dire que bientôt je les verrai... Comme il y fera bon !

Il était encore en pleine divagation dans le sen-

timent simultané de sa perte et de son salut, lorsque le D[r] Jeandelize entra. Rien que sa présence suffit à le calmer.

Très doucement, mais avec autorité, il lui imposa silence, puis, lui ayant pris la main et tenant le pouls, il se mit à compter à mi-voix :

— Deux, trois, quatre.,. bien ! Et maintenant du calme ! Assez de bavardage avec Jacques ; je vais, du reste, l'emmener, car on nous attend à la maison pour le déjeuner. Ma petite novice, ajouta-t-il en s'adressant à Adda, un de mes jaunes d'œuf à deux heures et à quatre... C'est tout !

Pour faire accepter à Willy le départ de Jacques, il fallut lui promettre qu'il reviendrait dans la soirée ; puis Adda dut l'assurer qu'elle allait lui chercher immédiatement leur père qui devrait lui-même télégraphier à Etienne.

M[me] Steiner était maintenant dans la chambre et c'est à elle que Willy s'adressait, la suppliant de ne pas le laisser mourir sans lui avoir permis d'embrasser, encore une fois, son vieux, son fidèle ami. La pauvre mère, les larmes aux yeux, promettait tout ; il fallait même, pour le calmer, qu'elle prît l'engagement de laisser Etienne et Jacques les accompagner à Cannes ! A cette perspective, un sourire qui ressemblait plutôt à une crispation, tendait les lèvres desséchées du malade ; le mirage du Midi reparaissait devant sa pensée trouble, et rien n'était plus douloureux que d'entendre ce pauvre moribond parler des bonnes parties qu'ils feraient, tous ensemble, à Agay.

Dans l'escalier, le docteur questionna Adda :

— La température, ce matin ?

— Quarante degrés, à huit heures, répondit-elle à voix basse. Puis, comme elle les accompagnait jusqu'au traîneau arrêté devant le perron, elle prit la main que Jacques lui tendait, et lui dit :

— A cet après-midi, n'est-ce pas ?

Malgré l'amer chagrin qui les étreignait tous deux, il y eut, dans le regard qu'ils échangèrent, comme une flamme de joie.

Sans autre bruit que le carillon des grelottières, le traîneau glissait sur la neige, tandis que le Dr Jeandelize et son fils s'entretenaient de l'état où ils avaient trouvé Willy. Il pouvait passer d'une heure à l'autre, concluaient-ils.

Puis Jacques parlait de l'infirmerie dont, à sa grande satisfaction, il aurait le service pendant ses vacances, et, à ce propos, il faisait allusion, timidement, au dévouement d'Adda Steiner pour les malheureux, comme pour se rendre compte, par les réponses de son père, si celui-ci n'aurait peut-être pas deviné son amour secret pour elle. Mais le docteur, évidemment, ne savait rien des sentiments de son fils, car il se borna à louer les sérieuses qualités de la jeune fille, son intelligence des soins à donner aux malades, son adresse et son sang-froid dans les opérations et finit en concluant qu'elle ferait, sans doute, une excellente sœur de charité.

En traversant le village, il mit le cheval au pas à cause de l'encombrement de la route : les habitants, femmes, enfants, ouvriers désœuvrés par la grève, formaient, ici et là, des groupes qui, sur la place surtout, arrêtaient presque la circulation. On y discutait sur un ton très animé.

En face de l'église, devant la mairie et l'auberge Javel, c'était une vraie foule, bruyante et déjà énervée.

— Et pas un gendarme, pas un soldat, fit remarquer Jacques ; ils semblent être tous rentrés sous terre.

— C'est l'ordre du sous-préfet qui est arrivé ce matin avec de nouvelles instructions de Paris : dissimuler le plus possible la troupe, et ne la faire intervenir qu'à la dernière extrémité. En conséquence, on a donné contre-ordre aux hussards de Lunéville qui devaient arriver par le premier train, et on a renvoyé deux compagnies de chasseurs à Raon-l'Étape. Après tout, les grévistes sont assez calmes en ce moment. Mais il y a un point noir. C'est l'arrivée, annoncée pour ce soir, des délégués de Paris, des gaillards qui vont, sans doute, prendre la direction du mouvement et lui donner de l'allure...

A force d'interpeller les gens, la voix haute, le geste presque menaçant, pour qu'on lui livrât passage, le docteur, que tout le monde saluait, du reste, avait réussi à se dégager, et, un instant après, il arrêtait le traîneau devant la grille de sa maison.

Ce premier repas en famille après une séparation de tout un trimestre, au lieu de la gaieté qui aurait dû l'animer, fut presque morne. Comment pouvait-on se réjouir alors qu'autour de soi tout était angoisse et souffrance ? Le docteur étai-d'ailleurs pressé de reprendre ses courses, comme Jacques l'était d'aller voir ce qui se passait sur la place, puis de retourner au château. Aussi moins

d'une demi-heure ne s'était pas écoulé, que tous deux quittaient de nouveau la maison.

La neige avait cessé, mais en revanche, une bise glaciale venue du haut de la vallée, soufflait en tempête.

Jacques avait enfoncé jusqu'aux oreilles sa casquette de voyage, et, la pipe aux dents, il circulait sur la place de l'église, entre les groupes. Il voyait bien qu'un événement extraordinaire se préparait.

Une sorte de malaise, une impatience mêlée d'inquiétude courait la foule, comme, sur la mer, ces frissons du vent qui annoncent le gros temps.

Tous ces ouvriers, d'ordinaire si lents et apathiques, semblaient en pleine ébullition ; gestes et paroles avaient quelque chose de violent ; et les bouts de phrase qui, au travers du brouhaha général, arrivaient aux oreilles de Jacques, ne respiraient que haine et menaces. C'était surtout devant l'auberge de Javel que les passions semblaient surexcitées.

On se bousculait à la porte pour entrer, et comme la salle à boire était déjà bondée, les gens escaladaient les fenêtres grandes ouvertes malgré le froid, et s'y cramponnaient pour voir ce qui se passait. A chaque instant des cris, des applaudissements appuyés par le roulement formidable des sabots arrivaient à la foule du dehors qui y répondait de même sans trop savoir pourquoi, du reste.

Avisant un ouvrier qu'il connaissait particulièrement, Jacques lui demanda en désignant l'auberge :

— Dis-donc, Davy-Louis, qu'est-ce qui se passe là-dedans ?

— Ça, monsieur Jacques, c'est rapport au cortège de ce soir. On va aller, tant qu'on sera, chercher à la gare les camarades de Paris... Vous comprenez, on veut leur donner la conduite, et puis, peut-être bien, empêcher les gendarmes de leur mettre la main au collet, si des fois ça se trouvait comme ça qu'ils veuillent le faire...

Devant la mairie, les groupes étaient plus calmes ; beaucoup de femmes se trouvaient là avec leurs enfants grelottant de froid, s'imaginant peut-être que, s'il y avait une distribution de vivres ou d'argent, ce serait à la mairie qu'elle se ferait. C'était ce que l'une de ces malheureuses venait d'expliquer à Jacques.

— Ainsi donc, songea-t-il, déjà la misère se fait sentir ! Et il n'y a pas une semaine qu'on chôme !

Allant plus loin, Jacques s'arrêta à la poste, et, délibérément, y rédigea un télégramme à l'adresse d'Étienne pour le faire venir au plus vite.

— Après tout, se dit-il, a-t-il besoin, pour voir Willy, que monsieur Steiner l'y invite ?

Puis, retournant sur ses pas, il se rapprocha de l'auberge.

A ce moment, il fut croisé par deux individus qu'au premier coup d'œil il jugea étrangers à la localité : vêtus comme les ouvriers des villes, avec des façons de voyous et une tenue débraillée, ils lui firent, d'emblée, mauvaise impression.

L'un d'eux, le dévisageant d'un air provocateur, lança d'une voix goguenarde cette réflexion :

— C'est pas la place des bourgeois, ici !

Assez peu patient de sa nature, et particulièrement nerveux ce jour-là, Jacques s'arrêta net, et regar-

dant froidement l'homme entre les deux yeux, il lui dit d'un ton tranchant :

— C'est à moi que tu dis ça ?

A ces mots l'autre individu se mit à ricaner, et s'approchant de Jacques presque à le toucher, il lui dit :

— D'abord, quand on parle à la bonne société, on ne garde pas le brûle-gueule aux dents !

Et d'un revers de main, il fit tomber la pipe.

Affolé par cet outrage, Jacques bondit sur lui, le serrant au collet de toute sa force, tandis que, de son poing libre, il lui martelait furieusement la figure. Hurlant de rage et de douleur, le misérable n'arrivait pas à se dégager de l'étau qui l'étreignait. Mais son camarade vint à la rescousse, et se rua sur Jacques, sur qui coups de poing et coups de pied se mirent à pleuvoir.

Cependant, de tous les côtés de la place, on accourait. Une bataille ! Ils tuent le fils Jeandelize ! On se jetait entre les combattants, les prenant à bras-le-corps, se cramponnant à eux pour leur faire lâcher prise, au milieu d'un concert de cris et de vociférations.

Enfin Jacques put se dégager. Il était debout au milieu de la foule, un peu essoufflé, mais riant de satisfaction entre ses dents. De ces deux agresseurs qui lentement s'éloignaient, geignant et sacrant, l'un traînait douloureusement la jambe, l'autre avait le visage en sang. Après avoir expliqué aux ouvriers qui l'entouraient comment et par qui il avait été attaqué, puis les avoir remerciés d'être accourus à son aide, il jeta un coup d'œil sur sa personne.

— Aucun dommage, se dit-il ; un peu de neige aux habits, et c'est tout. Mais ma pauvre pipe !

Il se baissa pour en ramasser les débris qu'il considéra mélancoliquement :

— Une si vieille camarade ! Va tu auras les honneurs de l'incinération, ce soir, en famille...

Puis il reprit sa promenade.

En passant de nouveau devant la mairie, il rencontra le maître d'école qu'il connaissait depuis son enfance. Ils se serrèrent la main et se mirent à causer.

La place, maintenant, était noire de monde et toujours, par la grand'rue, débouchaient de nouveaux arrivants, tous des ouvriers ; leurs gros sabots criaient sur la neige ; saisis par le froid ils faisaient le gros dos, les mains dans les poches, la courte pipe en terre toute noire avec son couvercle de laiton, brûlant au coin de la bouche. Ils se portaient surtout vers la mairie où, disait-on, le sous-préfet était en conférence avec la municipalité et les chefs du syndicat.

— Il s'agit de la manifestation de ce soir, expliquait à Jacques le maître d'école ; le sous-préfet ne l'autorise qu'à condition qu'il n'y ait ni chants, ni cris, ni flambeaux, et surtout, pas le drapeau rouge, ce morceau d'andrinople cloué à une perche, qu'une bande de grévistes s'est amusée à promener, hier après-midi, par le village.

Ayant quitté la place, ils passèrent devant l'école.

— Ici, chez moi, loge toute une compagnie du 10e bataillon, reprit le maître d'école ; ces braves chasseurs n'y sont pas au large ; aussi leur tarde-t-il que la grève prenne fin. Les deux compagnies

qui gardent les usines sont plus à leur aise ; puis on leur laisse prendre toute la houille qu'ils veulent pour se faire des feux dans la cour.

Ils arrivaient à la grande porte en fer forgé où, en lettres d'or, brillaient les mots : « Steiner, Maréchal et Cie. »

Un poste de chasseurs s'y trouvait.

— Avec ce qu'il y a de troupe à la mairie et à la gare, on peut dire que nous sommes bien gardés, fit observer Jacques ; mais, Charlot, il faut que je vous quitte, car nous voici à l'infirmerie où j'ai affaire.

Plus tard, vers cinq heures, comme Jacques, après avoir pris le goûter à la maison avec sa mère et ses petites sœurs, se disposait à sortir pour aller au château, la bonne, toute hors d'elle, entra dans la chambre en criant :

— Les voilà, les voilà... ils vont à la gare !

Jacques courut à la grille, et, du pas de la porte, il regarda : en rangs épais tenant toute la largeur de la route, la foule passait, sombre procession de souffrances et de haines exaspérées, dont le défilé faisait à la fois peur et pitié. Un bec de gaz tout proche dont le vent secouait la flamme, projetait des lueurs affolées sur les masses noires qui lentement coulaient dans la nuit. Vers quels destins allait-il, ce pauvre troupeau, qu'aucun bon berger ne conduisait ?

Jacques regarda sa montre.

— Le train ne doit pas être loin, si toutefois il circule encore. Dans moins d'une demi-heure ils repasseront.

Et il décida d'attendre.

Il était rentré dans la maison où ses petites sœurs un peu effrayées lui demandaient si c'était la guerre, la vraie guerre avec « des vrais Prussiens » qu'on allait faire...

Ils en étaient encore à plaisanter ensemble, lui les taquinant sans cesse et elles faisant les petites mamans pour le punir de toutes ses farces, lorsque, de loin, de la direction de la gare, un sourd grondement monta vers le village.

En hâte, Jacques reprit sur le trottoir son poste d'observation. De là, à sa droite, il pourrait voir arriver le cortège, tandis qu'en face de lui, il ne perdrait rien de ce qui se passerait devant la mairie et l'auberge.

Sur la neige, les fenêtres éclairées des maisons, et surtout de l'auberge de Javel, où c'était un flamboiement, projetaient des reflets qui faisaient paraître encore plus noires les ténèbres environnantes. Il semblait à Jacques voir des baïonnettes luire dans le lointain. Et, sur tout ce décor tragique, passaient, avec des sifflements de serpents, les rafales glacées de la bise.

Puis, au tournant de la route, la tête du cortège apparut...

C'était une douzaine, peut-être, de solides gaillards en groupe compact, que l'immense cohue des grévistes suivait docilement sans autre bruit que celui de ses mille voix se mêlant en un murmure confus.

Mais avant qu'on débouchât sur la place, il y eut un arrêt, une minute d'hésitation ou de recueillement, puis, subitement, de la tête de la colonne, une voix vibrante s'éleva qui entonna le chant de

l'*Internationale*. Et ce fut alors comme si une secousse eût parcouru tous les rangs des grévistes, les soulevant dans une grande envolée de passion. Les yeux farouches, les poings crispés, ils lançaient à pleine gorge les refrains de la terrible chanson. Avec leur air un peu fou, ils étaient effrayants à voir.

Jacques, pourtant très de sang-froid, fut pris d'une poignante émotion. En ce moment, se dit-il, les meneurs en feraient tout ce qu'ils voudraient.

Lorsque les premiers manifestants passèrent devant lui, il reconnut un homme au milieu d'eux. Il lui cria de toute sa voix :

— Bonsoir, Girard !

L'autre se retourna et courut à lui :

— Bonsoir à vous, citoyen Jeandelize ! Eh bien, que dites-vous de cela ?

Mais déjà, sans attendre de réponse, il courait rejoindre les camarades. Pourtant Jacques eut encore le temps de lui lancer :

— Venez me voir demain matin, vers neuf heures, à l'infirmerie : Rabaud y sera !

— Entendu ! lui cria Girard en revenant à lui pour lui serrer rapidement la main ; puis il reprit son rang en tête de la colonne.

— Le malheureux ! se dit Jacques ; la tête va lui tourner ;.. si sa femme n'arrive pas à temps pour le calmer, il est dans le cas de faire des bêtises...

Cependant, sur la place où maintenant on s'écrasait, le cortège s'était arrêté au moment où s'éteignait le dernier refrain de l'*Internationale*.

Que se passait-il ?

Quelques personnes étaient sorties de la mairie et allaient au-devant des ouvriers.

Il sembla bien à Jacques distinguer un képi galonné d'argent ; c'était le sous-préfet évidemment, qui avait l air de parlementer avec eux. Il agitait les bras, il se démenait...

Ce fut long. Dans la foule on murmurait, on se bousculait pour avancer, et c'étaient, de tous côtés, des cris et des jurons.

Finalement il y eut, devant la mairie, d'autres voix qui essayèrent de dominer le bruit. On haranguait les grévistes, on cherchait à les calmer, sans doute... Qui ? Girard, Folliet ?

Puis ce fut comme un mot d'ordre qui courut dans les rangs, transmis de bouche en bouche ; et le résultat fut que, lentement, comme à regret, la foule se disloqua. Par petits groupes, les hommes quittèrent la place, rentrant chez eux. Une faible partie d'entre eux seulement, le bureau du syndicat, les meneurs de Raon escortant les délégués de Paris, entra chez Javel, et comme la place, maintenant, se vidait à vue d'œil, Jacques referma la grille :

— La suite à demain ! se dit-il, et il prit la direction du château.

VI

Le lendemain matin, longtemps avant l'aube, Jacques était à la gare de Raon-l'Étape, arpentant à grands pas le quai, en attendant l'arrivée du train de Lunéville.

Bien que le vent fût tombé, le froid piquait dur. Jacques allait et venait, battant la semelle et agitant les bras pour se réchauffer ; de temps en temps il entrait dans le bureau du chef de gare et approchait ses mains du brasier de la cheminée, tout en discutant avec le père Brignon sur les événements de Raon-les-Bois. Il avait dû, ce matin, prendre le traîneau de son père, la grève ayant gagné jusqu'aux employés du petit train des usines.

Quant à ce service, le chef de gare assurait qu'il serait rétabli dans la journée, par les soins de la Compagnie de l'Est.

— Les imbéciles qui l'ont abandonné, ajouta-t-il, n'ont pas pensé à celle-là... Tant pis pour eux ! Et ce pauvre monsieur Willy, comment va-t-il ? Très mal ? Ah ! malheur ! Tout tombe à la fois sur son père !

Cependant le train était annoncé. Ils retournèrent tous deux sur le quai où, deux minutes après,

Jacques recevait Étienne à la portière de son wagon.

— Gelé, hein, fit-il en riant, tandis qu'il lui secouait la main.

— Oui, passablement! répondit de même Étienne. Et aussitôt il demanda des nouvelles de Willy. Toujours causant, ils étaient arrivés au traîneau.

— Je n'ai que ces peaux de mouton à t'offrir, reprit Jacques; donc, boutonne-toi bien car nous allons prendre, sur la route, un bon petit coup de froid !

Pendant que Lisette, la vieille jument du docteur, les emportait de sa meilleure allure, Étienne continuait à questionner Jacques sur ce qui se passait à Raon. Ils avaient rendez-vous avec Girard à l'infirmerie, ce matin même ? Très bien ! Puis ils s'entretenaient de ce début si rigoureux de l'hiver. Dans bien des ménages le manque de salaires devait se faire cruellement sentir...

Cependant, on approchait. Bientôt, après le dernier tournant de la route, on distingua, dans les brumes du jour naissant, les silhouettes des hautes cheminées des usines, puis après un dernier effort, la brave Lisette s'arrêta, toute fumante, devant la grille du docteur.

Il avait été convenu entre eux que pendant qu'Étienne s'installerait dans la chambre, — une mansarde qui lui avait été préparée à côté de celle de Jacques, — celui-ci courrait au château prévenir les Steiner, surtout Willy; puis, il reviendrait prendre Etienne pour le conduire à l'infirmerie.

Mais avant tout, il fallait se réchauffer dans la bonne « grande chambre » où Mme Jeandelize atten-

dait son hôte, tandis que, des deux fillettes, l'une coupait, en pleine miche, le pain du déjeuner, et l'autre le disposait auprès des tasses. L'accueil que toutes trois lui firent lorsqu'il entra, cette bienvenue si cordiale, cette joie de le revoir qu'il lisait dans leurs yeux, puis le charme d'intimité de cet intérieur où les meubles eux-mêmes avaient l'air d'être de la famille, tout lui alla au cœur. Au déjeuner, il s'assit entre les deux petites, plaisantant, riant avec elles. Il leur demandait si elles moulaient encore des gâteaux dans le sable, et prétendait même — ce toupet ! — que c'était lui qui leur avait appris à en faire. Puis il s'informait des poupées, et d'une si drôle de façon — comme si elles étaient de petites personnes vivantes — que Rosette et Suzon en éclataient de rire. Ah ! qu'il était amusant et gentil, monsieur Etienne ! Et ainsi, à eux trois, ils étaient les meilleurs amis du monde.

Dans sa mansarde où il était monté après le déjeuner, Etienne attendit longtemps le retour de Jacques.

Enfin, peu après que dix heures eurent sonné à l'église, celui-ci revint. Il avait vu Willy qui venait de passer une assez bonne nuit, et ne se tenait plus d'impatience de revoir Etienne, puis il avait rencontré M. Steiner lui-même qui l'avait remercié d'avoir télégraphié — bon signe ! — et enfin Adda...

Comme c'était convenu entre elle et lui, il l'avait emmenée à l'infirmerie où elle l'avait aidé à faire les pansements.

Maintenant, la besogne terminée, il venait chercher Étienne. A eux trois, ils iraient ensuite chez Willy.

En l'entendant raconter qu'il avait conduit Adda à l'infirmerie, Etienne sourit, et d'un geste amical, lui tapota l'épaule.

Ils se mirent donc en route.

En traversant le village, Étienne fut frappé du calme qui y régnait. A part quelques habitants sur le pas des portes, et, çà et là, des soldats en corvée, on ne voyait personne.

Il en fit la remarque.

— Oui, dit Jacques, c'est en effet d'un calme surprenant. Mais il ne faut pas s'y fier. Des grévistes, les uns sont allés en forêt ramasser du bois mort, ou peut-être braconner, les autres sont à bricoler chez eux en attendant les ordres du syndicat pour l'après-midi. Car, il ne faut pas l'oublier, ils ne disposent ici d'aucune salle de réunion. Les communications du syndicat leur sont faites individuellement, à domicile.

A l'infirmerie, ils furent introduits dans le cabinet du docteur par Adda en personne.

Charmante dans son grand tablier blanc, on l'eût volontiers prise pour une novice, n'eussent été l'absence de toute coiffe sur sa magnifique chevelure blonde, et peut-être aussi, l'expression si tendre de son regard lorsqu'il rencontrait celui de Jacques.

Elle prit la main que lui tendait Etienne et la serra en souriant :

— Comme je vous suis reconnaissante d'être venu ! fit-elle. Lorsque, hier soir, Jacques nous a annoncé qu'il vous avait télégraphié, nous l'avons remercié du fond du cœur, tous, mes parents, Willy et moi ! Et, depuis ce moment, mon pauvre

frère et moi, nous comptions les heures ! Ah ! soyez le bienvenu ! Il va être si heureux !

Puis, s'excusant, elle disparut pour aller retrouver la sœur dans les salles. Mais comme à cet instant même, Girard sonnait à la porte, elle le reçut et l'introduisit à son tour dans le cabinet du médecin, puis elle se retira discrètement.

— Eh bien, Girard, fit Étienne lorsqu'ils se furent assis tous trois les pieds devant le feu, que faites-vous de bon par ici ?

— Nous avons vu, hier soir, Folliet et moi, les camarades du syndicat. Les malheureux ! Ils n'ont pas en caisse de quoi tenir huit jours; et nous ne leur apportons qu'un millier de francs ! Ils sont quinze cents... Calculez ! Si tous les syndicats du textile ne nous viennent pas en aide, nous sommes fichus! Voilà la vérité. Folliet est furieux; et de fait, notre retour à Paris ne sera pas triomphal. Tout cela vient de ce que nous sommes encore mal organisés. Il faudrait, une bonne fois, qu'il fût bien entendu que seule la Confédération générale du travail a le droit de décider des questions de grève. Une seule direction, une seule caisse pour tous les syndicats... Ce serait la richesse, l'union... donc la victoire. En dehors de cela on pourra bien faire un peu de bruit, çà et là, casser quelques vitres, quelques têtes même... et puis après ?

— Soit, repartit Étienne ; en principe, et pour l'avenir, vous avez raison. Mais le fait est là : la grève bat son plein ; qu'allez-vous faire ?

— Nous allons nommer tantôt une délégation chargée d'obtenir de Steiner et Maréchal la reconnaissance du syndicat et la réintégration des ou-

vriers congédiés. Si on nous accorde cela, le travail reprendra demain matin.

— Et si on vous le refuse?

— Alors...

Girard n'acheva pas, mais son geste découragé indiquait bien que, dans sa pensée, il n'y aurait plus qu'à laisser aller les événements à leur gré.

— Alors, au petit bonheur, hein ? s'écria Jacques. Et la troupe, Girard, tout un bataillon...

— C'est bien ce que le sous-préfet, un vilain petit pète-sec, nous a insinué hier soir... Mais on peut manifester contre les patrons et même leur faire peur, sans que les baïonnettes aient, pour cela, le droit de sortir.

— Leur ferez-vous vraiment peur, aux patrons? continua Jacques. Ils savent où vous en êtes ; à cette heure, il sont déjà au courant, je le parie, de tout ce que vous avez dit hier soir... chez Javel ! Vous savez ça, hein, Girard ?

Celui-ci le poing levé, s'écria :

— Oui, oui, nous le savons ! Pas plus tard que cet après-midi, nous allons nous occuper de ce monsieur. Et s'il n'arrive à se disculper, ce n'est pas moi qui voudrais être dans sa peau...

— Il y a, par ici, d'autres types dont vous devriez vous défier...

— Vous parlez de ceux qui vous ont insulté, hier, et que vous avez si bien reçus... Oui, on m'a raconté ça. Ce ne sont que de faux ouvriers, des pêcheurs en eau trouble... des rôdeurs qui viennent on ne sait d'où... ou simplement des agents provocateurs, à la solde du gouvernement, pour don-

ner à la troupe des prétextes à intervenir... connu, connu !

— Raison de plus pour les surveiller, car s'ils font un mauvais coup, c'est vous qui payerez les pots cassés.

— Soyez tranquille... On aura l'œil... Mais vous, monsieur Rabaud, qu'allez-vous faire pour nous ?

— Je verrai monsieur Steiner aujourd'hui même, répondit Etienne. Mais vous savez ce qui lui arrive : son fils est mourant. Que lui importe tout le reste ! Il n'est pas en état de m'écouter plus que vous. Reste son associé. Celui-là je chercherai à le voir aussi, je vous le promets.

— M'est avis, fit observer Jacques, que ce serait le moment d'aller là-bas ; on nous attend.

Puis, s'adressant particulièrement à Girard, il ajouta :

— Et c'est entendu, n'est-ce pas ? on respectera le château !

— Vous avez ma parole, monsieur Jeandelize. C'est donc la fin, pour ce gentil monsieur Steiner ? Ah ! misère !

Sur ces mots l'entretien prit fin. Girard s'en retournant à son auberge, Jacques alla chercher Adda chez la sœur, puis accompagnés d'Etienne, ils sortirent à leur tour.

Chemin faisant, Adda le questionna. Quel était donc cet homme auquel il avait donné rendez-vous ? Jacques le lui expliqua : Girard était en effet venu de Paris pour assister les grévistes, mais son action sur eux serait plutôt modératrice, Étienne et lui en avaient reçu l'assurance. En tous cas on pou-

vait compter sur lui pour empêcher les grévistes de marcher sur le château.

Pour avancer sur la route où la neige était haute, Adda dut de nouveau se tenir au bras de Jacques.

— On glisse tant ! fit-elle remarquer. J'aurais bien fait atteler le traîneau, mais — et ici sa voix s'embarrassa — nos gens n'osent plus se montrer au village.

— Vous l'osez bien, vous, mademoiselle Adda ! fit Étienne.

— Oh ! moi, je ne compte pas... Les ouvriers me prennent un peu pour une sœur de charité... rien de plus...

— Rien de plus ? fit Jacques avec véhémence ; ils vous aiment autant qu'ils vous respectent : voilà la vérité ! Quant à vous prendre pour une bonne sœur, j'espère que ni eux, ni personne ne saurait y songer !

— Pour ma part, je n'y songe pas, fit Étienne en souriant, car vit-on jamais sœur de charité au bras d'un docteur ?

— Oh, monsieur Rabaud !... protesta Adda toute confuse.

Elle protesta... mais n'en garda pas moins son bras passé à celui de Jacques ; peut-être même l'y appuya-t-elle avec plus d'abandon encore.

Etienne, pourtant, continua comme s'il n'avait pas entendu l'exclamation de la jeune fille.

— Et laissez-moi vous dire, mademoiselle Adda, quelle joie profonde me cause cette vue que j'ai là sous les yeux... Jacques, mon plus cher ami, mon frère, vous tenant par la main, et vous servant d'appui !

— Cette vue n'est que pour vous seul, monsieur Rabaud, fit Adda en ébauchant un faible sourire. Et comme nous voici presque à la maison, il est plus sage que nous marchions maintenant chacun de notre côté ; d'ailleurs les chemins, ici, sont bien frayés...

Et elle dégagea son bras.

Ce fut M. Steiner lui-même qui vint leur ouvrir lorsqu'ils arrivèrent en haut du perron. L'air sombre et défait, il s'avança et tendit la main à Etienne.

— Je vous remercie d'être venu, monsieur Rabaud, fit-il d'une voix qu'il s'efforçait de raffermir, Willy va être content...

Malgré qu'on l'eût préparé, avec les plus grands ménagements, à la visite d'Etienne, Willy ne l'eut pas plutôt vu penché vers lui qu'il fut pris d'un tremblement de tout son corps.

— Jacques... Adda... il se trouve mal ! gémit sa mère ; vite l'oxygène !

Lorsqu'il en eut respiré quelques bouffées, Willy rouvrit les yeux et fixant Étienne il murmura :

— C'est la fin... tu vois...

Sa voix n'était plus qu'un souffle, et pourtant, dans le silence qui régnait autour du lit, chaque mot scandé avec une peine infinie, s'entendait distinctement.

— Le curé... hier soir... ajouta-t-il ; tout est en ordre...

Et sa bouche crispée cherchait à sourire.

Puis, comme il regardait Adda, elle comprit :

— Tu as soif, n'est-ce pas ?

A la cuiller, elle lui donna à boire, puis essuya son visage couvert de sueur.

— Merci, fit-il faiblement.

Ce fut ensuite Étienne qu'il rappela des yeux.

— Tu restes ici jusqu'au bout... c'est promis... promis...

Et encore une fois il sourit.

— Oui, je reste auprès de toi, lui répondit Étienne en lui parlant de tout près et très lentement pour qu'il entendît bien. Avec toi je lutte... et je prie... Nous sommes tous autour de toi... ta bonne mère d'abord, puis Adda... Jacques... Regarde...

Mme Steiner, à bout de forces, ne cherchait plus à retenir ses larmes.

— Mais, Willy, mon enfant... tu sais bien que tu vas mieux... le docteur l'a dit ; ne me parle donc plus comme si tu voulais nous quitter... je t'en supplie... Ah ! tu me déchires le cœur !

— Pauvre maman ! reprit-il, ne pleure pas... Va, cela vaut mieux comme ça...

Il demanda encore :

— Quel jour sommes-nous ?

— Le 24... répondit Jacques.

— La veille de Noël, alors... Noël... c'est une belle date, hein, Étienne ? Ce soir... messe de minuit...

Cependant M. Steiner et le Dr Jeandelize venaient d'entrer. Celui-ci, presque aussitôt, demanda qu'on les laissât seuls, Jacques et lui, pour l'examen du malade.

Les autres passèrent donc dans la chambre à côté.

M. Steiner s'était jeté dans un fauteuil, et la tête dans ses mains, il gémissait :

— Ah ! c'est dur... c'est dur...

Puis, se relevant, il alla à Étienne qui se tenait à l'écart, et lui dit avec un effort visible :

— Nous ne sommes pas du même bord, vous et moi ; mais vous avez toujours été si bon pour mon fils, qu'il faut bien, monsieur, que je vous remercie... Et croyez-le... c'est sincère... c'est du fond du cœur...

Il aurait voulu en dire plus, mais l'oppression, un long sanglot refoulé, l'arrêta.

Sa pauvre femme intervint à son tour :

— Ah ! oui, fit-elle douloureusement, il vous aimait. Et puis, il faut encore que je vous raconte ceci : C'est lui qui le premier a parlé de faire venir un prêtre ; il a dit, comme en plaisantant, qu'il le faisait à cause de vous. « Je n'ai pas trop de religion », disait notre pauvre enfant, « mais ce que j'en ai, c'est à... » Il disait que c'était à vous qu'il le devait... Et notre vieux curé a bien vu qu'il était sérieux, et qu'il avait les sentiments d'un bon chrétien. C'est pour cela que nous vous aimons aussi, mon cher monsieur...

Et en disant cela, la malheureure mère éclatait en pleurs...

Cependant le docteur et Jacques ouvraient la porte.

— Eh bien ?... firent en même temps, en un même cri d'angoisse, les parents de Willy.

— Il va encore... fit le docteur à voix basse ; le cœur se défend...

Puis, comme pour répondre plus directement à la pensée de tous, il ajouta :

— Ce n'est pas encore pour aujourd'hui.

On retourna auprès de Willy. Sous l'influence

d'une piqûre faite par Jacques, il semblait assoupi. Tous le regardèrent longtemps sans proférer une parole ; puis ils repassèrent dans la seconde chambre, où l'on se consulta.

Finalement, on se mit d'accord ainsi : Étienne et Jacques resteraient à déjeuner au château, de façon à pouvoir accourir à la moindre alerte, et plus tard, dans l'après-midi, le docteur repasserait.

A table, la conversation fut, pour commencer, plutôt pénible. Mme Steiner était restée auprès de Willy, toujours somnolent ; ce fut Adda qui dut se charger de présider le déjeuner ; mais, bien qu'elle y mît tout son courage, elle n'arrivait pas à remplir son rôle de maîtresse de maison. Elle s'en excusa, et après avoir avalé en hâte un morceau, elle monta pour prendre, auprès de Willy, la place de sa mère et permettre à celle-ci de manger à son tour.

Cependant le robuste appétit de M. Steiner triomphait de son état de prostration et, son vieux « corton » aidant, il se redressait. Si malheureux qu'on fût, il fallait bien vivre, sinon pour soi, dit-il, du moins pour les autres. Il s'informa auprès du domestique qui servait, si l'on avait pensé à réserver à Madame son déjeuner ; puis ayant appris qu'elle s'était fait monter quelque chose, il pria Étienne d'excuser le décousu du service.

— Tout est bouleversé ici, ajouta-t-il d'un air navré ; on ne s'appartient plus, on ne sait plus ce que l'on fait ; il me semble, par moments, que ma tête va éclater... Mon fils aîné, mon Willy, qui va mourir ! Oh ! mon Dieu !

Les larmes ruisselaient sur ses joues ; la main

tremblante, il porta à ses lèvres un nouveau verre de son fameux bourgogne, et l'avala d'un trait.

— Et pendant ce temps, reprit-il, que se passe-t-il aux usines ? Seront-elles encore debout demain matin ?

Etienne intervint pour l'apaiser. Pourquoi supposer que les grévistes auraient recours à la violence ? N'avaient-ils pas été jusqu'ici relativement calmes ?

— Ah ! je ne m'y laisse pas prendre à ce calme apparent, et, dès ce soir, tous mes domestiques vont être armés pour répondre à un premier assaut, en attendant la troupe. Quant aux affaires, mon beau-frère Maréchal s'en occupera. C'est lui qui recevra, aux bureaux, la délégation qu'ils ont décidé de nous envoyer, nous le savons. Et il la recevra bien... je vous en réponds. « Vous voulez notre réponse » ? leur dira-t-il, « eh bien, c'est non, non, et non ! » Voilà... C'est bien simple... et pour le reste, advienne que pourra !

Etienne se demandait s'il valait vraiment la peine de discuter avec M. Steiner dans l'état de fatigue et d'énervement où il le voyait, lorsque l'arrivée d'un télégramme fit diversion. Il était du bon M. Keregal qui annonçait que ses deux pensionnaires, Henry et Paul, partiraient le soir même pour Raon, suivant les indications reçues.

— Ils viennent en vacances, mes pauvres garçons, fit M. Steiner ; tristes vacances, que celles qu'ils auront ici !

Au café, pendant qu'il allumait son cigare, il se plaignit de nouveau de ses ouvriers. Mais, cette fois, Etienne, de propos délibéré, prit leur défense.

Avec cet accent de fermeté et aussi de persuasion qui imposait tant, il exposa leurs griefs, il s'efforça de montrer ce qu'il y avait d'admissible, de légitime même, dans leurs revendications.

En quoi la reconnaissance du syndicat pouvait-elle nuire à l'autorité, au prestige même des patrons ? Actuellement, MM. Steiner et Maréchal n'arrivaient plus à connaître individuellement tous leurs ouvriers ; ils ne pouvaient plus guère entrer en relations avec eux que par voie d'affiches dans les salles ; et ainsi, trop souvent, telle mesure d'ordre, tel règlement nouveau, qui, loyalement expliqués, eussent été admis sans difficulté par le personnel, devenaient, faute de ces éclaircissements, une source de conflits. Mais, que le bureau du syndicat, intermédiaire naturel entre les patrons et leurs employés, fût admis à se rendre compte par lui-même des différents aspects des questions en litige, et il n'en resterait bientôt plus une seule qui ne pût être solutionnée pacifiquement.

Dans l'intérêt même de l'industrie, un régime de paix assurée, de sécurité du lendemain était indispensable. On n'y parviendrait qu'en accordant au prolétariat les justes satisfactions qu'il réclamait.

— D'ailleurs, ajoutait Étienne, l'expérience en a été faite. Vous avez ici même, dans les Vosges, à X...-sur-Meurthe, une preuve que la reconnaissance du syndicat par les patrons ne nuit ni à leur autorité ni à la bonne marche de leurs affaires...

— Oui, oui, je sais... interrompit M. Steiner. En effet là-bas ils ont cédé... mais ils s'en repentiront avant qu'il soit longtemps. Quant à nous nous ré-

sisterons à outrance, nous ne capitulerons jamais... jamais !

Sa voix, à ces mots, avait pris un accent de décision irréductible. Il s'arrêta un instant, fumant son cigare comme avec rage. Mais ensuite il se calma et d'un ton de sarcasme il reprit :

— Mais à quoi bon nous mettre martel en tête? Dans une huitaine tout au plus, nos grévistes seront à bout de ressources et à notre merci. Ceci nous le savons pertinemmeut. D'ici là, patientons.

Il parlait encore lorsqu'un domestique entra et lui présenta, sur un plateau d'argent, une lettre qui venait d'arriver de l'usine.

— C'est de Maréchal, fit M. Steiner, en l'ouvrant. La délégation s'est présentée aux bureaux ; il a refusé de la recevoir. Bravo !

Puis reprenant le thème d'Étienne il se mit à le discuter avec passion. Il avait lu dans les journaux le compte rendu de la réunion publique aux « Mille Colonnes » ainsi que les extraits qu'ils avaient donné du discours d'Étienne, et il en conclut en s'écriant, les bras aux ciel :

— C'est de la démagogie, de l'anarchie pure !

Puis il s'en prenait aux grands usiniers de X...-sur-Meurthe qui, par leurs inconcevables concessions à leur personnel, avaient trahi la cause du patronat ; il souhaitait leur déconfiture, il l'annonçait, du reste, comme fatale à bref délai...

L'arrivée du D[r] Jeandelize mit fin à sa diatribe en le rappelant à la réalité douloureuse... Willy, là-haut...

Il poussa un profond soupir et d'une voix de nouveau languissante il dit :

— Ma femme et Adda sont auprès de lui... Si vous voulez, nous allons monter...

En traversant le hall il ne put se tenir de demander au docteur s'il ne se passait rien d'extraordinaire au village.

— La place est noire de monde, répondit celui-ci, on se bouscule, on crie beaucoup ; le préfet vient de quitter la mairie allant à l'usine : il va, paraît-il, parlementer avec monsieur Maréchal. Je sais, d'autre part, que si les grévistes tentaient de marcher sur le château, la troupe a reçu l'ordre de leur barrer le chemin. En somme la situation est assez critique.

M. Steiner haussa les épaules et ne répondit rien. D'ailleurs ils étaient à la porte de la chambre. Sans bruit ils entrèrent.

Assise près de son fils, Mme Steiner ne le perdait pas de vue, attendant qu'il remuât, si peu que ce fût, les lèvres ou les paupières, qu'il donnât un signe de vie quelconque... Lui parlerait-il encore ? Pourrait-il la voir s'il ouvrait les yeux ? Mais il ne bougeait pas. Son visage était livide. Adda devait, à chaque instant, essuyer avec son mouchoir la sueur qui l'inondait. Sur l'invitation de Mme Steiner, Étienne prit un siège près du lit, tandis que le docteur, sa montre à la main, cherchait à compter les pulsations.

—Essayez de lui parler, voulez-vous ? fit à voix basse Adda en s'adressant à Jacques.

Se penchant sur lui, la bouche à son oreille, Jacques appela :

— Willy... Willy... tu m'entends ?

Après que la question eut été répétée à voix

plus haute, les yeux lentement s'ouvrirent. Ils avaient encore tout leur éclat, mais ils semblaient sans expression, comme si ce n'était plus Willy qui regardait. Pourtant, à un mouvement très net des lèvres, on crut qu'il allait parler, mais presque aussitôt il retomba dans le coma, Et maintenant seul le petit bruit de râle que faisait sa respiration troublait le silence autour de lui. M. Steiner qui, dans l'embrasure de la fenêtre, parlait au docteur à voix basse, portait de temps en temps ses regards vers le lit, puis, précipitamment, les en détournait.

Il ne pouvait endurer ce spectacle. Aussi lorsque le docteur se retira s'empressa-t-il de le suivre.

M[me] Steiner et Adda d'un côté, Étienne et Jacques de l'autre restèrent donc seuls auprès du lit où maintenant la mort achevait son œuvre.

De temps en temps ils échangeaient un regard, un mot, puis l'horrible silence retombait sur eux, coupé seulement par le bruit, de plus en plus court, du râle aux lèvres déjà blanches de l'agonisant.

Une pendule sonna quatre heures.

Comme un voile de deuil, lentement, le crépuscule descendait...

Tout à coup, du village, arriva une étrange sonnerie de cloches, qui les fit tous tressaillir.

— Le tocsin ! murmura Jacques, et il courut à la fenêtre.

Là-bas, par-dessus les masses sombres du parc, une immense lueur d'incendie montait vers le ciel.

— C'est le feu... fit-il à voix basse ; je vais voir... je serai de retour dans un instant !

Et, après un rapide coup d'œil sur le lit, il disparut.

En traversant le hall, il vit M. Steiner qui, très animé, discutait avec les domestiques.

— C'est chez Javel ! cria-t-il à Jacques. Il y a une émeute sur la place... La troupe est attaquée...

Puis, revenant à ses gens, il leur cria :

— Fermez tout, les grilles du parc, les portes, les volets... chaînes de sûreté partout... les chiens lâchés... Et qu'on téléphone aux bureaux... Nous voulons des soldats... Allez, ne perdez pas une minute...

Complètement affolé, il faisait, à grands pas, le tour de la pièce, bousculant les sièges, gesticulant ou prenant sa tête à pleines mains.

Mais déjà Jacques était loin, courant autant que le lui permettait le mauvais état de la route. Il trébuchait dans la neige, puis se relevait pour repartir à perte d'haleine.

A mesure qu'il avançait, une clameur grandissante, coupée de coups de clairon et de cris éperdus, venait jusqu'à lui ; il voyait maintenant derrière la silhouette noire des toits et du clocher de l'église, les longs jets de flamme qui se tordaient dans les tourbillons de fumée.

Aux premières maisons du village, sur le pas des portes, des gens effarés, des femmes et des enfants surtout, regardaient vers la place, criant et gémissant comme si les flammes les menaçaient. Plus loin, il croisa des malheureuses qui, prises de panique folle, s'enfuyaient vers la forêt.

— On se bat... on se tue... Au secours !... faisaient-elles de leurs voix glapissantes.

Puis il déboucha sur la place où, tout de suite, il fut arrêté par la foule qui dans une bousculade insensée se poussait en avant, comme pour forcer un barrage. Entre le porche de l'église et l'auberge qui flambait, il semblait y avoir une mêlée ; des voix, des appels de clairon cherchaient à dominer le tumulte ; cris d'épouvante, cris de douleurs partaient de tous côtés. La pompe du village et celle des usines devaient être en batterie, car deux jets d'eau convergeaient vers le foyer de l'incendie ; mais à chaque instant ils s'arrêtaient ou bien s'égaraient sur la foule, comme si les pompiers étaient entravés dans leurs manœuvres. En effet, ils se trouvaient au beau milieu de la bagarre.

Jacques, à force de jouer des coudes, réussit à se frayer passage jusqu'à une borne adossée à une maison, juste en face de l'auberge. Aidé de ses voisins, des ouvriers qu'il connaissait, il put se hisser et se maintenir sur la borne. De là, il dominait la place et pouvait se rendre compte de ce qui se passait.

Devant l'auberge qui, par toutes ses fenêtres, vomissait des flammes, les pompiers, aidés de quelques hommes de bonne volonté, travaillaient vaillamment, mais l'eau, qu'on devait prendre assez loin, au canal, manquait à toute minute. On n'avait, évidemment, pas le monde qu'il fallait pour faire la chaîne des seaux pleins et des seaux vides.

Autour des pompes, grévistes, chasseurs à pied et gendarmes étaient si étroitement rapprochés que, çà et là, leurs rangs se confondaient. A coups de

crosse la troupe cherchait à se dégager et à refouler les ouvriers.

Jacques ne comprenait rien à ce qu'il voyait. Il se pencha vers ses voisins :

— Mais, sacristi, fit-il, savez-vous ce qui se passe, là-bas ?

L'un d'eux, qui avait pris position à côté de lui, sur la borne, et qui, pour ne pas tomber, se cramponnait à lui, expliqua ce qu'il avait vu à l'origine du conflit :

— J'étais là quand on a crié : au feu... Je sortais de l'auberge... Faut vous dire, monsieur Jacques, qu'avant tout ça, on avait découvert que Javel s'était vendu aux patrons, et que c'était de sa trahison que venait tout le mal... Et alors, fichtre, ça n'a pas été long... On l'a empoigné, on l'a amené au milieu de la salle... On lui a fait voir qu'on savait tout... qu'on avait les preuves de sa canaillerie... et je vous promets qu'on lui a mis le nez dedans, allez ! Il y en a qui voulaient le tuer sur place ; on criait : à l'eau ! à l'eau ! le vendu ! Et ce qu'on lui tapait dessus ! Puis, on l'a jeté dehors... On voulait le traîner au canal... C'est à ce moment qu'on á crié : au feu !

De ces explications, données au milieu du vacarme assourdissant qui régnait autour de lui, Jacques perçut à peine quelques bribes.

D'ailleurs, toute son attention était maintenant concentrée sur l'auberge dont le toit venait de s'écrouler au milieu d'une gerbe immense d'étincelles qui jaillit en bouquet de feu d'artifice. Et, comme si elle se fut trouvée à quelque fête publique, la foule salua d'une longue acclamation l'horreur de ce spectacle.

Le feu, pourtant, n'était pas éteint : à la lueur des flammes qui repartaient de plus belle dans des torrents de fumée rousse dont l'âcreté prenait à la gorge, Jacques distinguait, comme en plein jour, les combattants, grévistes d'un côté, soldats de l'autre, cherchant mutuellement à se refouler. Le sol durci par le gel n'offrait guère de projectiles aux ouvriers, à peine quelques débris de bois, des glaçons arrachés aux ornières, les restes du mobilier de l'auberge.

De leur côté, les chasseurs n'osant pas tirer — les officiers étaient là, les conjurant d'être calmes — ne pouvaient que jouer de la crosse. Derrière les premières lignes de soldats, Jacques voyait les représentants de l'autorité, le procureur de la République, le commissaire de police et le sous-préfet, reconnaissable à son képi galonné d'argent. Ils gesticulaient... On les entendait même crier, cherchant à dominer le tumulte.

— Mais, tonnerre ! reprit Jacques avec impatience, que veulent-ils donc tous ?

Son voisin, sur la borne, une fois de plus, le renseigna.

— On veut passer, fit-il d'un ton goguenard, et la troupe ne veut pas... Vous n'avez donc pas entendu qu'on criait : A l'usine ? C'est qu'il y a là, sous les hangars, deux cents balles de coton qui ne demandent qu'à flamber !

— Ils ont perdu la boule, ma parole ! fit Jacques en aparté.

C'est qu'en effet il songeait aux rasades d'eau-de-vie qui avaient dû se boire à l'auberge avant que le feu s'y mît... ou qu'on l'y mît...

Puis il murmura :

— Au moins, ils ne pensent pas au château...

A ses pieds, un ouvrier fit encore cette réflexion :

— Heureusement qu'il n'y a pas de cavalerie. Les hussards, paraît-il, ne viendront que demain... après qu'on aura réglé les comptes... Et il ricana.

A ce moment, un roulement de tambour partit du côté des soldats.

— Ils ont fini par dénicher l'appariteur avec sa caisse, dit le voisin de Jacques. Gare aux sommations !

Puis une voix claire et tranchante partit du groupe des messieurs, autour du sous-préfet.

— Ça y est... reprit l'ouvrier... ils vont faire parler la poudre... Ah ! malheur !

Mais, au moment où les fusils s'abaissaient, une clameur éperdue partit de la foule, et ce fut, en un instant, une indescriptible débandade dans toutes les directions... On s'écrasait, on hurlait... En un clin d'œil, devant l'auberge qui n'était plus qu'un brasier mourant, la place fut déblayée.

Jacques avait sauté de sa borne, et maintenant, il courait vers la ligne des chasseurs à pied, car il venait d'apercevoir, étendus sur la neige, des corps qui ne bougeaient plus... Des blessés... des morts, peut-être ? Il devait s'ouvrir un passage au milieu de la cohue des fuyards, et ce n'était pas facile. Un moment, il roula même sur le sol et faillit être piétiné.

Il était maintenant devant l'auberge, à deux pas de la troupe. Les pompes, mieux alimentées, noyaient les décombres.

Quant aux maisons voisines, à droite et à gauche, séparées heureusement de l'auberge par des jardinets, elles n'avaient, à aucun moment, été sérieusement menacées. De ce côté-là, donc, tout danger était conjuré.

Rapidement, les compagnies de chasseurs s'étaient déployées et achevaient de balayer la place. Pour pouvoir passer, Jacques dut crier :

— Service médical !

Il arriva ainsi à l'endroit, presque en face de la mairie, où soldats et grévistes en étaient venus aux mains. Cinq manifestants, tous civils, restaient sur le carreau. Près d'eux, officiers et fonctionnaires s'empressaient.

Jacques s'avança, se nomma, et aussitôt se mit à l'œuvre.

Il venait de relever un ouvrier qui n'avait eu qu'un étourdissement et qui, déjà, se tenait debout, lorsque le sous-préfet l'appela :

— Par ici, monsieur, s'il vous plaît, fit il d'un ton très alarmé. Voici un cas plus sérieux...

Jacques accourut.

Il ne distingua d'abord qu'une forme de femme agenouillée près d'un corps inerte, comme mort. La malheureuse essayait de le soulever, elle l'appelait à travers ses sanglots. Mais l'homme ne répondait pas. Sa tête ensanglantée retombait sur la neige rougie. Jacques se pencha.

— Voyons, ma bonne femme, laissez-moi faire...

Et comme celle-ci se retournait, il s'exclama, stupéfait :

— Madame Girard !

— Monsieur Jeandelize ! cria-t-elle, les bras sup-

pliants ; vous ici... Il est sauvé... Ah ! vous le sauverez, n'est-ce pas ? Il n'est pas mort... Ah ! ayez pitié de nous !

Jacques tenait entre ses doigts le poignet de Girard, cherchant le pouls.

— Il n'est qu'évanoui... rien n'est perdu...

Et comme ensuite il levait la tête, il aperçut son père lui-même qui, suivi des brancardiers de l'infirmerie, s'approchait.

— Ici, père, par ici ! fit-il en montrant du geste Girard.

Doucement, les hommes prirent le blessé, et l'étendirent sur la civière.

— Emportez-le, commanda le docteur.

Puis, ayant promené son regard autour de lui, il ajouta :

— Au suivant !

C'était le tour d'un homme, âgé déjà, et qui, ne pouvant plus se relever, geignait lamentablement.

— Jambe cassée, firent d'une seule voix le docteur et son fils.

Finalement, avec l'aide des personnes présentes, le sous-préfet, le médecin-major du 10e bataillon, le procureur de la République, le curé de Raon accouru, et d'autres, on put ramasser tous les blessés. Quatre d'entre eux, portés sur des civières ou soutenus par des hommes de bonne volonté, durent prendre le chemin de l'infirmerie.

En y arrivant, le Dr Jeandelize et Jacques retrouvèrent Mme Girard au chevet de son mari qu'on avait déjà couché et qui restait inanimé.

Ayant enfilé leurs longues blouses blanches, ils se mirent, aidés de sa sœur, à la besogne.

De tous, celui qui semblait le plus mal en point, était ce pauvre Girard. La figure en capilotade, il avait reçu, de plus, un coup de crosse au front, et c'était à celui-là, sans doute, qu'il devait son long évanouissement. Cependant, après un bon nettoyage, et un examen très attentif, il parut aux docteurs que le crâne n'était pas fracturé. Un sac de glace dont on le coiffa, et les sels qu'on lui fit respirer, rappelèrent enfin le blessé à la vie. Il poussa un profond soupir et entr'ouvrit les yeux.

— Allons, ma bonne dame, fit le docteur, en tapotant l'épaule de Mme Girard, votre mari s'en tire, vous le voyez... Et maintenant, cessez de l'embrasser et retirez-vous. Il lui faut un repos absolu.

Mais, avant qu'elle sortît, Jacques lui demanda comment il se faisait qu'elle se fût trouvée à Raon, ce jour-là.

Malgré l'émotion qui la serrait à la gorge, la brave femme s'expliqua :

— Vous pensez bien, mon bon monsieur Jeandelize, que mon mari n'était pas plus tôt parti, qu'il a fallu que je lui coure après... C'était plus fort que moi... Je suis donc arrivée à Raon ce matin même, et je me suis installée aussitôt dans sa chambre à l'auberge. J'ai de suite vu que ça irait mal... Il ne pouvait plus tenir les grévistes... Puis, il faut vous dire que l'affaire de ce Javel l'avait mis sens dessus dessous... Enfin... quoi... après qu'on a eu fini avec cet homme qui avait trahi, voilà que l'auberge a pris feu... à plusieurs endroits à la fois... Ah ! j'en sais long, là-dessus... Ils étaient deux, habillés presque comme des bourgeois... mais plus sales... Et des mines ! Ils entraient en courant dans les cham-

bres! Même ils m'ont poussée hors de la mienne en jurant, que c'était une horreur! Puis est venue la bataille sur la place... Mais j'ai eu beau défendre Girard, les coups pleuvaient sur lui. C'est qu'il était comme enragé, qu'on aurait dit un lion!

— Bien, madame Girard, bien!... fit Jacques. Ce que vous venez de me dire est très important. Tâchez de ne pas l'oublier... Rappelez-vous bien tout! Pour vous loger, sachez qu'il y a, près de la gare, une autre auberge où vous serez bien.

L'ayant ainsi congédiée, il revint vers son père et lui fit part de ce que Mme Girard lui avait raconté. Ce témoignage très important pour l'enquête à venir, établissait de la façon la plus nette la non participation des ouvriers de Raon à l'incendie de l'auberge Javel. Quant aux vrais coupables, le signalement qu'en avait donné la femme de Girard semblait répondre assez bien à celui des deux gredins que lui, Jacques, n'avait pas oubliés.

Tout cela pourrait être éclairci en temps et lieu.

Il n'avait, pour le moment, plus qu'un souci, celui de retourner au château le plus vite possible. Il lui prenait un serrement de cœur à la pensée de ce qui avait pu s'y passer pendant son absence.

Il abandonna donc à son père le soin de terminer les pansements des blessés, et après avoir serré la main de Girard, tout à fait réveillé maintenant, il sortit.

Sur la place, l'auberge achevait de se consumer en présence d'un assez fort rassemblement de curieux. A part le bruit que faisaient les gamins du village — ils étaient tous là, au premier rang, bien entendu — personne n'élevait la voix; on était

encore sous le coup de l'épouvante produite par les événements de la soirée. On se demandait quels nouveaux malheurs le lendemain réservait.

En entrant dans le hall du château, Jacques fut arrêté par M. Steiner qui guettait impatiemment son retour, afin d'avoir des nouvelles du village, des détails sur l'émeute.

— Willy? fit-il, en réponse à la question anxieuse de Jacques. Toujours là...

Et il poussa un douloureux soupir.

Jacques lui raconta ensuite, très brièvement, ce qu'il avait vu, ce qu'il savait; les autorités ne redoutaient, pour le moment, aucune nouvelle manifestation des grévistes.

— Mais, qu'ils viennent donc! reprit M. Steiner d'une voix grinçante de colère, qu'ils viennent donc mettre le feu chez moi... Il y a, aux communs, toute une compagnie de chasseurs qui les attend...

Ils montèrent ensemble.

Comme l'avait dit M. Steiner, Willy était toujours là.... assoupi, râlant faiblement.

Jacques s'en approcha et lui prit la main.

— S'il se réveillait, dit-il à voix basse, et s'il souffrait, je lui ferais une nouvelle piqûre; en ce moment, ce n'est pas nécessaire...

Puis, comme il était sept heures passées, Mme Steiner les renvoya tous à la salle à manger où le dîner les attendait. Pour elle, elle ne voulait rien prendre.

En descendant au rez-de-chaussée, Jacques s'était entretenu avec Étienne et Adda de la mauvaise tournure qu'avait prise la grève. Il espérait donc qu'on n'en reparlerait plus pendant le repas, car,

revenir sur cette question, disait-il, ne pouvait que mettre de nouveau M. Steiner hors de lui.

Mais ce fut précisément lui qui reprit ce sujet, sans autre but, peut-être, que de détourner, ne fût-ce qu'un instant, sa pensée d'une image autrement douloureuse pour lui.

A propos des blessés transportés à l'infirmerie, il s'écria :

— Et c'est encore nous autres, bonnes bêtes de patrons que nous sommes, qui mettons notre infirmerie, avec tout ce qu'elle coûte à notre bourse, avec les soins de notre personnel, à la disposition de gaillards qui, si on les laissait faire, mettraient le feu à nos maisons, puis nous empêcheraient d'en sortir !

Il avait appuyé sur le pronom possessif avec une insistance qui croissait comme son indignation.

— Oui, père, fit la douce voix d'Adda ; c'est vous, patrons bienfaisants, qui faites cela... et qui continuerez à le faire, j'en suis sûre...

— Tu en es sûre ? Eh bien, tu pourrais te tromper... interrompit M. Steiner avec violence.

— Je ne me trompe pas, père, car je te connais bien, reprit Adda en le regardant ; tu aurais été sur la place, ce soir, que tu aurais aidé toi-même à relever les blessés.

— Si tu t'y étais trouvée, toi-même, oui, il aurait bien fallu t'obéir... Ne me fais-tu pas marcher à ta guise ?

Le ton bourru qu'il affectait en disant cela était démenti par la tendresse qui se lisait dans ses yeux.

— Tu sors seule, ajouta-t-il, tu circules au milieu des ouvriers, nos ennemis...

— Seule ? Cette exclamation avait échappé à Adda, et elle en rougit.

— Ou avec Jacques... je sais... Enfin !

Et il poussa un soupir de résignation.

Après cet incident, la conversation était tombée. Un morne silence régnait dans la vaste salle à manger.

Machinalement, ils mangeaient. Ils sentaient qu'à cette table de famille la place de Willy resterait désormais inoccupée. Ils étaient accablés par le sentiment atroce que la Mort était là, qui rôdait par la maison, impatiente... inexorable... Tout à l'heure, lorsqu'ils seraient réunis pour la dernière fois autour du lit où Willy achevait de souffrir, elle entrerait, l'horrible Mort... et alors, il lui appartiendrait, et non plus à eux...

Mais, comme s'il eût deviné l'obsession qui les hantait, Etienne prit la parole et, avec force, leur rappela quel devait être pour le chrétien le sens de la mort. Celui qui croyait aux promesses de Dieu détournait sa pensée de la dépouille mortelle réservée à la terre et l'élevait vers le ciel. Alors, il pouvait dire avec l'apôtre : O mort, où est ton aiguillon, ô sépulcre, où est ta victoire !

A travers ses larmes, Adda, du regard, le remerciait.

Quant à son père, le tremblement de ses mains trahissait seul son émotion.

Pourtant, mais avec un grand effort, il finit par dire :

— Le paradis... oh ! oui... Mais nous, nous ne l'aurons plus, notre pauvre Willy ! Et c'est cela qui est dur !

Cependant, ayant fini de manger, ils remontèrent.

Vers onze heures, Willy bougea... Ses doigts et ses lèvres tremblèrent.

Ils se pressèrent tous autour de lui...

— Willy, mon enfant, regarde-moi ! supplia sa mère en lui prenant les mains.

Et alors, chose étrange, il ouvrit largement les yeux.

Il les porta autour de lui comme s'il cherchait...

— Il nous voit, s'écria Étienne, il nous reconnaît... Willy, la paix de Dieu soit avec toi !

Puis, les yeux se refermèrent ; un dernier râle, très léger, monta de la gorge et ce fut tout...

. . . .

Une heure plus tard, Jacques et Étienne, rentrant à la maison, suivaient la grand'route.

La lune s'était levée et des étoiles brillaient autour d'elle. Tout était blanc et silencieux.

Comme ils atteignaient les premières maisons du village, le chant des cloches appelant à la messe de minuit monta, lent et grave, vers le ciel.

VII

Ce fut dans une tourmente de neige que se leva le jour de Noël. Elle tombait à flocons si serrés qu'à dix pas les objets n'apparaissaient plus qu'en silhouettes indécises. Par moment les rafales de la bise la soulevaient en trombes affolées qu'elles lançaient contre les maisons. Devant celles-ci, des ombres s'agitaient, les habitants, sans doute, qui, à grand renfort de pelles et de balais, cherchaient à dégager leur porte. A peine les avait-on entrevus qu'ils disparaissaient de nouveau comme si, dans ses tourbillons, la neige les avait ensevelis.

D'une des fenêtres de la grande chambre, Étienne et les deux petites, Rosette et Suzon, regardaient, très intéressées, ce spectacle, en attendant le retour de Jacques et de son père, sortis ensemble bien avant qu'il fît jour.

Avec grand mystère, elles racontaient que le bonhomme Noël était venu, la veille, quand tout le monde dormait encore, et la preuve en était que la petite botte de foin et la jatte d'eau qu'elles avaient placées devant leur porte, avant de se coucher, pour l'âne qui portait les cadeaux, n'étaient plus là, à leur réveil. Puis, on leur avait défendu d'aller au bûcher, et elles devinaient bien pourquoi.. C'était là que, l'année précédente, Noël avait caché le sapin...

Mais comme Étienne affectait de prêter foi à cette histoire merveilleuse... elles se mirent à rire et à se moquer de lui... Les petites filles y croyaient, mais elles, qui étaient grandes, savaient bien que tout cela, c'était des farces...

— Alors, répartit Étienne avec le plus grand sérieux, si c'est des farces, pourquoi, mesdemoiselles, avez-vous mis la botte de foin et l'eau devant la porte ?

— Parce que... fit Rosette en se mordillant les doigts, parce que... Ah ! je sais !... parce que... s'il venait quand même !

Puis, Suzon le regardant attentivement lui dit :

— Il ne vient donc pas chez vous, le papa Noël ?

Puis, ayant réfléchi, elle fit elle-même la réponse :

— Vous êtes peut-être trop vieux ?

— Qui sait, reprit Étienne, s'il n'ira pas chez mon petit garçon ?

— Vous avez un petit garçon ? répartit-elle, d'un air émerveillé.

— Mais oui, j'en ai un, mademoiselle Suzon ! Si tu veux le voir, le voilà !

Et, tirant de son portefeuille une photographie, il la leur montra.

— Il est encore tout petit, fit observer Rosette, mais bijou quand même... Et cette dame qui l'a dans ses bras, qui est-ce ? Qu'elle est jolie !

— C'est son épouse, ma chère... déclara gravement Suzon en désignant Étienne.

Puis, elles revinrent à la neige : elles n'en avaient jamais vu autant : on en aurait jusqu'aux genoux, tout à l'heure, en allant à la messe... Quel plaisir ! Et on verrait, de tout près, l'auberge incendiée... La

veille, elles avaient bien vu les flammes sortir du toit, mais c'était si horrible, que leur maman les avait vite emmenées dans la chambre du fond, où elles avaient continué à crier et à pleurer. Elles demandèrent à Etienne s'il avait vu la bataille avec les soldats. Mais lorsqu'il leur eut expliqué qu'il était resté avec Willy, Rosette intervint :

— Il est au ciel, maintenant, n'est-ce pas ?

Etienne allait répondre, mais déjà Suzon l'avait prévenu :

— Sûr qu'il y est, va ! s'écria-t-elle avec conviction, puis elle ajouta :

— C'est lui que j'aimais le mieux de tout le monde !

— Moi, c'est Adda, fit Rosette d'un ton très décidé. Willy était trop taquin...

Subitement, elles dressèrent l'oreille : c'étaient bien les grelots de Lisette qu'on entendait.

— Oui, voilà le traîneau à la grille ! Mais, qu'ils sont tous blancs ! On dirait des bonshommes de neige, et un cheval de neige ! s'écriait Suzon en battant des mains.

Cependant, après s'être bien secoués devant la porte, le docteur et Jacques étaient entrés, et, peu d'instants après, toute la famille était assise devant les tasses fumantes du déjeuner.

Ils racontaient leur course : quatre kilomètres en pleine campagne, par la bourrasque qu'il faisait, pour aller voir, à une scierie, une femme en couches... voilà qui n'était pas drôle ! On ne reconnaissait plus la route ; sans Lisette, ils ne s'en seraient pas tirés. Et Jacques, s'adressant plus spécialement à Etienne, ajoutait :

— Mon père en fait tous les jours autant! Que dis-tu de cela?

— Je m'incline avec respect ! dit Étienne gravement.

Mais le docteur protesta :

— Il n'y a pas de quoi s'émerveiller. C'est affaire d'habitude. En somme, les bûcherons de nos forêts en font bien d'autres, pour les deux ou trois francs par jour que cela leur rapporte. Ah ! ce sont d'autres gaillards que nous !

Puis on causa de l'emploi de la journée : quelle besogne encore pour le docteur ! Heureusement que Jacques était là, et allait lui donner un coup de main. Car, et c'est là-dessus que Mme Jeandelize insistait, il fallait absolument que tous fussent présents à la maison, à cinq heures précises...

— Je sais pourquoi... chuchota Rosette en se penchant vers Étienne.

— Tu n'en sais rien du tout, petite curieuse, fit celui-ci, en lui pinçant l'oreille ; et tu verras bien, ce soir, que tu t'étais trompée... Puis, laissant la petite à ses protestations il s'adressa à Jacques :

— Je compte bien, lui dit-il, t'accompagner à l'infirmerie, pour y voir l'ami Girard. Puis je rentrerai pour voir mon courrier de Paris.

Ce ne fut pas sans peine que, luttant contre la neige, ils arrivèrent, Jacques et lui, à destination. Ils jetèrent, au passage, un coup d'œil aux ruines de l'auberge qui, parées de blanc, n'avaient plus rien de sinistre.

— Sais-tu, demanda Étienne, ce qu'est devenu ce Javel ?

— Il a disparu... mais n'en prends point souci :

à Saint-Dié, Epinal ou Nancy, il aura trouvé, sans peine, refuge assuré, et dans quelque temps il nous reviendra escorté des gens de loi, pour se faire rendre justice. Alors, malheur à qui tombera sous sa coupe !

Ils trouvèrent Girard, sa toilette déjà faite, en train de déguster un chocolat bien chaud que la bonne sœur lui avait apporté au lit. Malgré l'énorme turban d'ouate qui entourait sa tête, il avait l'air tout guilleret.

— Me voici déjà hors d'affaire, fit-il en leur tendant la main ; dès le tantôt, j'irai, avec votre permission, monsieur Jacques, rejoindre ma femme. Sans elle, je me faisais assommer ! Et elle ne vous a rien dit, bien sûr, des coups qu'elle a reçus ; elle en a pourtant attrapé un, en pleine poitrine, qui lui fait assez mal ! Voyez-vous, monsieur Rabaud, une femme pareille, pour un homme comme moi, c'est, j'ose le dire, une bénédiction !

— Oui, dites-le hardiment, déclara Étienne, car c'est la vérité ! madame Girard s'est montrée hier ce qu'elle est en toutes circonstances, une femme de cœur !

Puis il lui demanda des nouvelles de Folliet.

— Folliet ? répondit Girard, il a pris congé de moi hier soir. Il repartait, dare dare, pour Paris. Il va leur raconter, aux camarades, ce qui s'est passé, et leur expliquer que nous sommes tous les deux d'avis d'abandonner la partie pour cette fois-ci. Ç'a été trop mal engagé... Le mieux est d'en convenir et de reprendre le travail. Mais, tout cela, ce n'est que partie remise. Nous allons, à Paris, préparer un mouvement général qui englobera tout le textile de la région de l'Est, avec ce seul et unique mot d'ordre :

Reconnaissance des syndicats, et contrats collectifs ! Et, pour le coup, cela marchera, je vous le jure !

Il fallut ensuite procéder au pansement, ce qui ramena la sœur de charité dans la chambre.

— Mademoiselle Adda ne viendra sans doute pas ce matin, fit-elle.

Et comme Jacques parlait du décès de Willy Steiner, Girard intervint de nouveau :

— Encore un gentil garçon de moins ! Et c'est bien malheureux, car, tourné comme il l'était, il aurait fait un bon patron, un chef qui n'aurait voulu que du bien à son personnel ! C'est drôle, que ce monsieur Steiner, le père, si dur au pauvre monde, ait eu des enfants si compatissants ! C'est comme sa demoiselle ! Depuis que je suis ici, je n'entends que des louanges sur son compte. Tous les ouvriers de Steiner et Maréchal se mettraient à genoux devant elle. Comprend-on cela ?

— Vous considérez donc la grève comme terminée ? demanda Étienne.

— Ah ! quant à cela, je n'en sais rien... Pour aujourd'hui, pourtant, je suppose qu'on se tiendra tranquille. C'est fête ; puis après une bagarre comme celle d'hier, on veut pouvoir souffler un peu. Et je crois bien que, si après-demain Paris nous télégraphie l'ordre ou plutôt le conseil de nous en tenir là, on ne se fera pas prier... Il faudrait seulement que la troupe ne se montre pas ! C'est là le conseil que je donne !

Le pansement terminé, Jacques assura le blessé que dans quarante-huit heures il pourrait sortir, voyager. Mais que, d'ici là, il se tienne au chaud à l'auberge de la gare, et n'en bouge pas !

— J'en ferai la recommandation à votre femme, je vous en préviens ! ajouta-t-il.

Puis ils passèrent aux autres blessés. Tous en bonne voie déjà, ils n'avaient guère qu'une préoccupation : ne pas être impliqués dans l'incendie de l'auberge. Ce n'était pas parmi les ouvriers qu'il fallait chercher les incendiaires, ils le juraient bien fort ; ce n'était pas non plus à ceux qui avaient crié : A l'usine ! qu'il fallait s'en prendre. S'ils avaient poussé dans cette direction, c'était uniquement pour fuir la bataille qui commençait sur la place. Ils prenaient évidemment Étienne pour quelque juge enquêteur, et se défendaient. Mais lui, les ayant rassurés à ce sujet, et s'étant donné comme un de leurs amis, ils devinrent plus confiants. L'un d'eux, du reste, qui lisait les journaux, connaissait de nom et de réputation le citoyen Rabaud, celui-là même qui, en réunions publiques, avait si souvent défendu la cause des travailleurs. En une phrase qu'il tourna de son mieux, il le salua au nom du prolétariat Raonnais.

— Voyez-vous, fit-il ensuite avec un accent de détresse dont Étienne fut touché, par ici on est pauvre, que vous n'avez pas idée de ça ; moi qui suis fileur, je gagne, au grand plus, trois francs cinquante par jour, et j'ai six enfants ! Il n'y a presque plus de pommes de terre à la maison, et la soupe aux pommes de terre, c'est toute notre nourriture... Alors, vous voyez... les enfants qui ont faim, et la mère qui n'a rien à leur donner... Et pourtant, s'il le faut, pour la cause des travailleurs, on se serrera encore plus le ventre... et on tiendra bon...

Puis, s'excitant à mesure qu'il parlait, il se lança

dans la phraséologie banale des journaux qu'il lisait, déclamant avec emphase contre le patronat, dans une confusion de mots et d'idées à ne plus s'y reconnaître lui-même.

Étienne sourit, et doucement, comme s'il parlait à un enfant révolté, il lui dit :

— Votre cause est bonne, mon ami, et comme elle est en même temps celle des travailleurs de la France entière, elle finira bien par l'emporter. Mais pour cela il faut que vous preniez garde de ne pas la gâter par des actes de violence coupable. Ne faites rien qui puisse vous dégrader. Respectez en vous et le travailleur fort de son droit et le père de famille qui ne doit pas avoir à rougir de sa conduite devant ses enfants. Surtout défiez-vous de ceux qui vous poussent à la lutte uniquement pour vous perdre. Lorsque les coups commencent à pleuvoir ils disparaissent et on ne les revoit plus.

Puis, avant de se retirer il ajouta encore :

— Je vous enverrai de Paris de petits traités que vous lirez entre vous ; vous y verrez comment on peut conduire l'action sociale tout en restant un bon citoyen et un honnête homme.

Et, sur une cordiale poignée de main, il le quitta.

Cette idée de faire de la bonne propagande par le moyen de petits *tracts*, il y a longtemps qu'elle souriait à Étienne. Ces derniers mois, enfin, il s'était mis à l'œuvre et en avait écrit quelques-uns. Il se proposait de les soumettre à ses amis à la prochaine réunion du groupe et de pousser tel ou tel des membres les plus qualifiés pour cela à en rédiger aussi. Edictés avec goût, vendus par des colporteurs ou, mieux encore, par les adhérents des

Fraternités eux-mêmes, ils pourraient avoir, sur leurs lecteurs, une action plus durable que celle du journal, feuille volante qu'on jette aussitôt lue.

On se proposerait ainsi de venir en aide au prolétariat en prenant la défense de ses droits méconnus et en éveillant sa conscience au sentiment de ses devoirs.

— Je te vois déjà à l'œuvre, Jacques, ajouta-t-il comme ils quittaient l'infirmerie ; je te vois à la sortie des ateliers du quartier Necker ou à nos réunions publiques, criant de ta bonne voix : « Achetez mes brochures socialistes, à deux sous l'une dans l'autre ! Voici le *Bréviaire du bon syndiqué*... deux sous ! Voici la *Charte des travailleurs*... deux sous ! Voici le *Devoir social*... deux sous ! » Puis, plus tard, notre calendrier socialiste ! Ah ! celui-là, je le rêve un chef-d'œuvre, mais il faudra y donner tous nos soins, car en pareille matière rien n'est indifférent, et jusqu'au choix du papier et des caractères d'imprimerie, tout doit être mûrement considéré. Un bon almanach... quelle puissance ! Et nous aurons le nôtre, nous l'aurons !

Sur la place de l'église, ils se séparèrent, Étienne pour rentrer à la maison où son courrier devait l'attendre, et Jacques pour faire la visite des malades au village à la place de son père en course dans les environs.

Parmi les lettres qui attendaient Étienne sur sa table, s'en trouvait une de Marie qui, naturellement, fut lue avant les autres. Les nouvelles du pavillon étaient excellentes ; à Jeannot, la première dent qui, depuis un mois le taquinait, avait enfin percé, et maintenant il dormait sa nuit pleine sans

bouger d'un cheveu. Les parents étaient venus dans l'après-midi, pour le thé. Papa Cadillac aurait voulu, à son tour, partir pour Raon y porter la bonne parole, lui aussi, et Marie avait eu un peu de peine à l'en dissuader. Cependant il finit par admettre qu'enrhumé comme il l'était déjà, c'eût été folie d'aller se promener dans la vallée de Raon par un pied de neige et quinze degrés sous zéro. A part ses parents, Marie n'avait vu personne. Elle était restée chez elle, suivant heure après heure son Sten, et, elle pouvait bien en convenir, tremblant pour lui. Elle songeait aussi, avec douleur, à ce cher et charmant Willy, obligé de renoncer à la vie, lui qui l'aimait tant et qui l'avait eue si belle devant lui ! Quant à elle, Marie...

Etienne, arrivé à ce dernier paragraphe le lut et le relut avec attendrissement. Malgré les années qui avaient passé sur leur mariage, sa tendresse pour Marie était restée aussi vivace qu'au jour où, pour la première fois, il lui avait dit : Ma femme ! Les fils d'argent qui, aux tempes, parsemaient sa chevelure, n'enlevaient rien à l'éclat de jeunesse et de force qui rayonnait en lui. Aussi, avec quel élan de reconnaissance ne songeait-il pas au bonheur qui était le sien, à cet amour que le temps, loin de l'étioler, ne faisait que rendre mieux enraciné encore ! Marie s'était donnée sans réserve, acceptant avec joie tous les renoncements, le suivant dans son œuvre, l'y encourageant et veillant sur lui. Elle était comme sa seconde conscience, se disait-il, plus pure et plus clairvoyante que la sienne. Et en ce jour même où tant de tristesses l'entouraient, il sentait qu'elle était réellement au-

près de lui, relevant son courage et sa foi. Ce jour... Noël... comment se passerait-il au pavillon? S'il eût été à Paris, Marie et lui auraient, comme les années précédentes, convié les enfants pauvres du quartier à une petite fête autour du sapin traditionnel. Un bon goûter, une distribution de jouets et de vêtements chauds, puis une de ces allocutions familières qu'il aimait tant à faire aux petits, et la fête eût été complète, autant au moins pour eux deux que pour leurs invités. Cette année, en plus des enfants du quartier, il y aurait eu, à l'arbre de Noël, un nouveau venu... Marie l'aurait apporté dans ses bras, et peut-être qu'à la vue du beau sapin, il aurait poussé de petits cris de joie. Il semblait à Etienne qu'il voyait ses bonnes joues rouges briller aux lumières comme les pommes d'api suspendues aux branches vertes... Et à son tour, il l'eût promené autour de la table, le montrant à ses nombreux amis.

— Allons, Jeannot, fais une risette au père Philip...

A midi, Étienne se retrouva dans la grande chambre avec toute la famille Jeandelize, à la table du déjeuner. Jacques et son père rapportaient des nouvelles du village : les ouvriers auxquels ils avaient parlé n'étaient pas d'accord, mais il semblait bien que la majorité inclinait vers la reprise du travail ; on était las, les ménagères protestaient, les enfants criaient la faim, et c'était dur, à l'approche du jour de l'an, de n'avoir pas de quoi mettre un morceau de viande sur la table. Mais il fallait compter avec les partisans de la lutte à outrance, des enragés qui voulaient risquer le tout pour le tout. Et puis, ne savait-on pas que le camarade

Folliet, parti pour Paris, allait en revenir les poches bourrées d'argent ? Enfin, dernier argument, on voyait bien que, par la forte neige qu'il faisait, la troupe ne pouvait pas grand'chose. Les hussards restaient à Lunéville, les deux compagnies de chasseurs annoncées ne venaient pas... Il y avait donc moyen de tenter encore quelque coup, soit sur le château, soit sur les usines. En somme, concluait le docteur, les grévistes étaient partagés, ils hésitaient, mais ne se rendaient pas... Tout dépendait donc du hasard des événements. Or, qu'allait-il se passer ? Le lendemain dans la matinée, paraît-il, aurait lieu l'enterrement de Willy. Verrait-on, à cette occasion, l'apaisement se faire ou bien, au contraire, serait-ce le prétexte d'une nouvelle bagarre ? Quelques ouvriers, des anciens, de ceux qui n'avaient qu'à contre-cœur emboîté le pas derrière les turbulents, avaient fait dire au château que, selon l'usage du pays, ils se tenaient prêts pour porter le cercueil ; mais leur mandataire avait été éconduit, et cela avait produit une mauvaise impression au village. Le docteur blâmait M. Steiner en cette circonstance. Des ouvriers connus, estimés, marchant en tête du cortège et faisant en quelque sorte garde d'honneur autour des restes de Willy, eussent été pour les patrons, leurs familles et leurs invités une garde autrement sûre que les baïonnettes des chasseurs sur lesquelles M. Steiner, comptait sans doute. Cependant, comme le faisait remarquer Étienne, on ne pouvait pas faire aux grévistes l'injure gratuite de les croire capables de manquer au respect dû aux morts. Qui sait, au contraire, si le spectacle émouvant de

ce cortège funèbre n'aurait pas pour effet de faire tomber leur courroux ?

Après le café, Jacques et lui se mirent en route pour le château, où ils tenaient à faire une visite de deuil.

A la bourrasque de la matinée avait succédé le calme. Le ciel se dégageait ; l'air était plus doux ; mais il n'arrivait pas à amollir la neige qui criait encore sous le pas. En franchissant la grille du parc ils furent émerveillés des effets de neige sur les pelouses et les massifs. Sur les espaces découverts c'était une blancheur d'un éclat tel qu'on en était ébloui, tandis que, dans les sous-bois, les ombres se nuançaient de violet, de bleu et de rose d'une exquise douceur.

Les arbres, chênes et hêtres magnifiques, n'avaient pas un rameau qui ne fût engainé de givre. L'impression était celle d'une parure d'un luxe inouï, mais aussi d'une grande fragilité, car, à toute minute, s'en détachaient, dans un léger crépitement, comme des poignées de diamants et de perles. Le soleil, sur tout cela, faisait merveille ; il semblait que, si innombrables que fussent les gemmes précieuses aux rameaux des beaux arbres, il avait un rayon pour chacune d'elles.

Etienne et Jacques avançaient sans hâte, comme pour prolonger le plus possible leur ravissement. Etienne surtout pour qui ce spectacle était tout nouveau, ne pouvait s'en rassasier.

Cependant ils étaient arrivés au château. Le domestique qui leur ouvrit les introduisit directement dans le cabinet de travail de M. Steiner qu'ils trouvèrent à son bureau en train d'écrire. L'altération

de ses traits les frappa ; entre les rides profondes, la peau du visage se plaquait de taches violettes ; les paupières comme brûlées, tombaient sur les yeux las. Il se leva et sa haute stature parut une masse prête à crouler. Il toucha à peine les mains qu'on lui tendait, et désignant des sièges, il retomba sur le sien.

— Nous tenions à vous dire, mon ami Jeandelize et moi, fit Étienne avec émotion, combien nous sympathisons avec vous dans l'épreuve cruelle que vous traversez, vous et les vôtres. Nous nous mettons, du reste, à votre entière disposition pour toutes les démarches et...

— Je vous remercie, interrompit M. Steiner, mais c'est inutile. J'ai déjà tout réglé moi-même, cette nuit et ce matin. Les funérailles auront lieu demain à dix heures. Elles seront dignes de mon fils et du nom qu'il porte. On m'avait conseillé — le sous-préfet est venu exprès pour cela — de les faire sans aucun apparat, à la dérobée, pour ainsi dire, par crainte des grévistes. Eh bien, messieurs, voici ce que j'ai répondu : Je donnerai à la cérémonie tout l'éclat possible, et cela sans prendre le moindre souci de ce que pourrait en penser la canaille de ce village. Le char qui conduira mon pauvre fils à l'église puis... au cimetière, sera décoré de toutes les plantes de mes serres. Mes gens en livrée de deuil en feront le service. Tout le clergé de la paroisse le précédera... et nous, ses parents, ses frères et sœurs, toute notre famille et toutes nos relations invitées, nous le suivrons... Et personne ne nous protégera... Et sur tout le parcours du cortège aucun soldat ne se montrera... Et nous

verrons bien si qui que ce soit osera seulement bouger quand nous passerons !

A mesure qu'il parlait, sa voix devenait de plus en plus âpre, et ce fut avec des accents de colère et de défi qu'il lança sa dernière apostrophe.

Après un court silence, Etienne le regarda et lui dit avec un accent convaincu :

— Vous êtes dans le vrai, monsieur. Toute manifestation hostile à votre égard, serait, à ce moment, si odieuse, qu'on ne saurait en concevoir la possibilité ! Le deuil que vous conduirez vous protégera mieux qu'une armée. Il y a du reste un beau courage à l'affirmer comme vous venez de le faire.

— Oui, nous passerons, répéta le malheureux, et c'est Willy lui-même qui nous ouvrira la voie ! Puis, le jour suivant, les ouvriers nous trouverons prêts à leur répondre... Alors, le rôle de la troupe sera de nouveau de circonstance, sans doute, mais, tant pis pour eux !

— D'après ce que le docteur Jeandelize et Jacques ont entendu dire au village, ce matin, il semble que la majorité de vos ouvriers soit disposée à reprendre le travail. Eh bien, monsieur, pour arriver, d'un coup, à l'apaisement, je voudrais vous adresser une prière... Et si je me permets de le faire, c'est que je songe à Willy, à son âme si généreuse, toujours ouverte à la pitié ; c'est aussi que j'ai assez intimement pénétré sa pensée pour qu'en m'écoutant, ce soit presque sa voix que vous entendiez... Et je vous dis donc : ne permettez pas à votre ressentiment, si légitime qu'il vous paraisse, d'étouffer en vous toute commisération. Ne vous raidissez pas dans votre fierté outragée. Laissez

parler votre cœur. Et si vos ouvriers viennent à vous, accueillez-les avec bienveillance ! Je vous le demande au nom de Willy...

— Auquel vous aviez inculqué vos théories humanitaires... Oui je le sais... Il m'a lui-même parlé bien des fois comme vous le faites en ce moment... Ah ! certes, je reconnais sa voix... Et puis après ? Il faut encore s'entendre ! Que me veulent-ils ? Sur la question de la reconnaissance de leur syndicat, nous ne céderons jamais... Or, comme ils ne se sont mis en grève que pour cela...

— Il est possible qu'ils abandonnent cette revendication. En effet, elle ne peut aboutir que lorsqu'elle aura été sanctionnée formellement par un article additionnel à la loi de 1884. Reste alors la réintégration des ouvriers congédiés... Ah ! sur ce point, vous pouvez leur céder sans que ni votre prestige patronal ni vos intérêts ne soient compromis.

— Je n'ai pas attendu votre plaidoyer, monsieur Rabaud, pour discuter avec mon associé les mesures qu'il y aurait lieu de prendre pour amener la reprise du travail. Mais ces mesures, ce n'est pas aujourd'hui que nous pouvons les communiquer aux grévistes. Nous ne voulons pas qu'elles paraissent inspirées par la peur d'une manifestation, demain, aux obsèques de mon fils. Nous ne sommes pas des froussards, Maréchal et moi ! En tous cas, et pour mon compte, j'aimerais mieux voir tout sauter, nos maisons, nos usines, le village tout entier, plutôt que de céder à la menace. Cela, jamais, jamais ! Et ce sera là mon dernier mot.

Puis changeant de ton, il leur dit avec un accent de détresse profonde :

— Voulez-vous le voir, Willy? Il est là, dans le grand salon.

Sur son lit de parade, dans la verdure et les fleurs, il était couché, mains jointes, yeux clos, comme s'il était endormi. Plus aucune trace de souffrance sur ses traits ; ses lèvres s'étaient immobilisées dans un dernier sourire, comme si l'envolée de son âme se fût faite dans la joie ; les boucles de sa chevelure encadraient d'une ombre dorée la pâleur de marbre de son front. Dans la demi-obscurité de la pièce, les petites flammes des cierges scintillaient.

Deux sœurs de charité se tenaient en prière à son chevet ; à la tête du lit, Adda était assise. Ils s'approchèrent tous les trois, et sans échanger une parole, ils le regardèrent. Cependant, Adda s'était levée et allant à son père, elle avait passé son bras au sien et appuyait sa tête contre lui.

— Il est heureux, n'est-ce pas? fit-elle à voix basse, en tournant son regard vers Étienne.

— Oui, il l'est maintenant ! lui répondit-il de même.

— Tu entends, père... heureux... reprit-elle la voix presque étouffée par un sanglot.

Puis, tendant la main à Jacques qui, lui aussi, ne pouvait plus retenir ses larmes, elle la lui laissa un instant, comme si elle voulait, avant de la retirer, dire quelque chose... Mais elle ne put que balbutier :

— Merci, ô Jacques... Merci !... sans pouvoir aller plus loin.

Quant à M. Steiner, il paraissait ne rien entendre, le regard comme rivé sur le lit ; il poussa en-

suite un sourd gémissement, et, ayant baisé Adda au front, il sortit suivi d'Etienne et de Jacques.

Lorsque ces derniers furent de nouveau seuls dehors, ils résolurent de faire encore, avant de rentrer à la maison, une promenade dans la campagne. Ils y trouveraient, tous deux, un peu d'accalmie aux pensées qui s'agitaient en eux. Jacques avait la tête en feu, disait-il ; d'une poignée de neige qu'il ramassa, il se rafraîchit le front et les tempes, puis il se mit à parler de Willy, rappelant leur amitié qui remontait si loin dans le passé, et qui aurait duré sans un nuage si, un jour, une femme ne s'était pas mise entre eux... Ah ! celle-là... Jacques avait maintenant un remords dans sa vie ; il avait levé la main sur Willy ! Et ce souvenir lui était odieux ! Oserait-il jamais en faire l'aveu à Adda ? Pour Etienne aussi, ce retour vers les jours sombres du passé était pénible. Mais il insistait sur la réconciliation si complète qui avait suivi. Willy et Jacques avaient souffert en même temps jusqu'à en être égarés ; mais plus violente avait été la crise et plus doux en avait été le dénouement.

Ainsi causant, ils avaient dépassé les dernières maisons du village et se trouvaient en pleine campagne, suivant la route qui remontait la vallée. Il gelait dur, la neige portait.

Les rochers qui coupaient le courant de la petite rivière étaient couverts de gros glaçons. Au loin, les dômes blancs des montagnes s'étageaient jusqu'au massif du Donon perdu dans le brouillard.

— Dommage que nous n'ayons pas le temps de monter là-haut, fit Etienne. Te souviens-tu, Jacques, d'une partie que nous y fîmes, avec Willy,

il y a... il y a des années... C'était après votre bachot. Tu venais d'être recalé... tu n'étais pas loin de croire tout perdu ! Que tout cela est loin !

— Si je m'en souviens ! Je pourrais presque te dire mot pour mot certains propos que tu nous as tenus sur les dalles du Donon. Willy, du reste, ne les avait pas oubliés non plus. Et cette descente en pleine forêt, où nous avons failli nous perdre... Et les cerfs rencontrés... Et notre retour à Raon dans le break ! Tu me dis que tout cela est loin... ne te trompes-tu pas ? Il me semble que c'était hier !

— Pourtant, vous n'étiez alors que des enfants... Aujourd'hui, toi, tu es un homme, et Willy n'est plus ! Lorsque au lieu de ne considérer que l'heure présente souvent si longue à passer, on embrasse la vie par tranches plus larges, un cycle d'années, par exemple, on est effrayé de la rapidité avec laquelle le temps l'emporte. Entre hier et aujourd'hui, cela n'en finit pas ; entre notre entrée dans la vie, et notre sortie, il n'y a que la durée d'un songe ! Nous disparaissons... et que reste-t-il de nous ? Nous passons, et où allons-nous ? Si nous n'avions comme aboutissant que la tombe, notre sort serait intolérable ; mais, Dieu merci, nous avons d'autres horizons ! Et c'est ce qui donne à notre vie sa signification et sa valeur. De fait, nous ne mourrons pas... C'est effrayant à se dire, et c'est aussi consolant.

— N'est-ce pas la peur de la mort et du néant qui fait que l'homme s'attache à l'idée de la survie de l'âme ?

— Peut-être est-ce au contraire le sentiment que la mort ne termine rien et qu'après elle, en réalité, tout

recommence, qui nous rend sa visite si émouvante. S'il ne s'agissait que de n'être plus, nous en prendrions notre parti. Mais nous sentons bien qu'il s'agit d'autre chose...

— Si, au moins, l'on savait...

— Efforce-toi de saisir la notion chrétienne de Dieu — lui, le père, nous, les enfants — et tu sauras ! L'âme qui vit dans cette foi s'en remet à Dieu de son sort, en toute sécurité. Un enfant ne doute jamais de son père ; sa confiance persiste quand même il ne comprend pas. Ne disons donc plus : Ah ! si je savais ! mais plutôt : Que m'importe d'en savoir davantage !

Ils marchaient depuis près d'une heure déjà lorsqu'ils firent une halte. Du point où ils étaient arrivés ils voyaient plus bas, dans une buée lointaine, les toits blancs du village, son clocher et les hautes cheminées des usines. Plus loin encore, là où la vallée de Raon débouchait dans celle de la Meurthe, les derniers gradins des montagnes détachaient leurs pâles silhouettes sur un ciel sanglant.

— La nuit n'est pas loin, fit Jacques. Rentrons.

Au retour ils parlaient des obsèques du lendemain, se demandant quelle serait l'attitude des ouvriers.

— Quant à moi, fit Étienne, j'admire la crânerie de monsieur Steiner ; elle fera impression sur eux. Ce n'est pas un défi qu'il leur lance, mais ses droits qu'il affirme ; et cela impose toujours le respect. Je crois du reste à la fin de la grève ; et dans cette conviction j'ai fixé mon départ pour Paris à demain soir.

— Déjà ?

— Hé, mon cher, je vais être accablé de travail !

Et il énuméra tout ce qui l'attendait : sur son bureau une pile énorme d'épreuves à corriger, les derniers chapitres de son ouvrage ; puis son cours, le mardi suivant ; une conférence à Paris, une autre à Nîmes où il mettrait en mouvement la Fraternité qui venait de s'y fonder ; et tandis qu'il serait là-bas, une courte visite dans l'Ardèche, peut-être, puis encore le Groupe de Paris qu'il fallait pousser de l'avant... sans compter ses occupations ordinaires dans le quartier, visites à faire ou à recevoir, l'hôpital, la prison des jeunes détenus...

Quant à Jacques, il resterait à Raon jusqu'après les fêtes du nouvel an.

— Et, ajouta-t-il avec émotion, je suis décidé à ne pas retourner à Paris sans être fiancé à Adda.

— A la bonne heure ! voilà qui est parler ! Au point où vous en êtes, Adda et toi, l'intervention de vos parents s'impose ; mais je suis sans inquiétude... monsieur et madame Steiner, j'en suis certain, attendent ta visite ou celle de ton père...

— Adda pense aussi que cette démarche ne les surprendra pas trop... Et pourtant... qui sait ? Elle est riche, et moi, sans fortune...

— Sans fortune? Que me chantes-tu là? Avant qu'il soit longtemps, ta clientèle fera de toi un parti très enviable au point de vue de l'argent. Et si la dot d'Adda vous fait riches d'emblée, tant mieux ! Tous les médecins devraient avoir de quoi vivre, de façon à pouvoir exercer leur profession avec désintéressement et indépendance, ainsi qu'il convient à un tel sacerdoce. Donc, pas de scrupules de ce genre et... en avant !

— Ah ! cher ami, quand mon beau rêve me tra-

verse l'esprit, je me sens devenir fou... fou...

— Tant pis ! répartit Etienne en riant. Pourtant, ne le laisse pas trop voir, car nous voici maintenant au village. Nous allons donc fêter Noël chez vous, ce soir ?

— A cause de nos petites, oui. Tu comprends qu'on ne peut pas les priver de cette grande joie, encore que, ni mes parents ni moi n'ayons le cœur à nous réjouir en ce moment. Vois pourtant ce qu'est Adda : avant-hier, comme nous étions dans la chambre de Willy, elle m'a pris à part et m'a dit qu'elle espérait bien que Rosette et Suzon auraient leur arbre de Noël, malgré tout... Elle me l'a fait promettre... Que dis-tu de cela ?

— Cela ne m'étonne pas d'elle ; ne pense-t-elle pas aux autres avant tout ! Willy du reste aurait parlé comme elle, je n'en doute pas. Donc, vive le Noël des petites sœurs !

Lorsqu'ils entrèrent dans la grande chambre, ils trouvèrent Mme Jeandelize et la vieille bonne occupées à garnir le sapin... ce sapin mystérieux que le bonhomme Noël avait caché dans le bûcher... Il se dressait au bout de la table, tout fier, aurait dit Rosette, de voir qu'on le faisait si beau. A son pied, quelques rochers, de la mousse et une allée de sable aboutissaient à une grotte en paillis représentant l'étable de Bethléem. Tout à l'heure on tirerait de leur boîte les petits personnages qui devaient figurer sur la scène : l'enfant Jésus tout rose, ses parents agenouillés, l'âne et le bœuf inséparables, puis les trois rois mages, dont un nègre, leur chameau et enfin quelques moutons frisés avec leur vieux pâtre.

Pour le moment il s'agissait de fixer aux rameaux de l'arbre ces pommes d'api, ces mandarines, bonbons en sucre rouge, noix dorées, pâtisseries de ménage en forme de coqs, de poissons, de cœurs et surtout cette quantité de petites bougies qu'on voyait sur la table.

Etienne et Jacques offrirent leurs services ; mais Mme Jeandelize ne les accepta qu'après les avoir vus prendre une tasse de thé chaud. Mais alors ils se mirent au travail avec un tel zèle que bientôt il ne restait plus rien à accrocher.

La table fut débarrassée de ses cornets vides et sur la nappe blanche les cadeaux des petites furent exposés. Comme Jacques, Étienne ne les avait pas oubliées ; il descendit de sa chambre deux paquets portant la marque d'un grand magasin de Paris et les joignit à ceux de Jacques et des parents.

Quelques minutes avant cinq heures, le docteur fit son apparition :

— Suis-je exact, hein? s'écria-t-il gaiment; mais cela n'a pas été sans peine... Ouf! Et les petites... où sont-elles ?

— Elles attendent dans leur chambre, fit la mère...

— Alors, nous pouvons allumer? Bon ! Allons-y !

Lorsque tout fut prêt, Mme Jeandelize fit tinter une sonnette, et presque aussitôt on entendit des pas menus dans l'escalier...

— Les voilà ! s'écria Jacques, et il courut ouvrir la porte.

Elles entrèrent, se tenant par la main, émues et recueillies.

Devant leurs regards émerveillés le sapin se dressait ruisselant de lumière ; ses branches pliaient

sous le poids des fruits, des bonbons et des bougies.

Et elles restaient là, comme en extase...

Cependant Mme Jeandelize ayant posé la sonnette leur dit :

— Eh bien... allons... du courage...

Et alors, se tenant toujours par la main, en face de la crèche où reposait le petit Jésus, elles chantèrent de leurs voix douces que l'émotion faisait un peu trembler :

Mon beau sapin, roi des forêts
Que j'aime ta verdure !
Quand par l'hiver, bois et guérets
Sont dépouillés de leurs attraits,
Mon beau sapin, roi des forêts,
Tu gardes ta parure !

Puis, comme elles s'arrêtaient, leur mère réclama la seconde strophe.

Elles se regardèrent un instant comme pour se consulter, puis, avec un peu plus d'hésitation, elles repartirent :

Toi que Noël planta chez nous,
Au saint anniversaire,
Joli sapin, comme ils sont doux
Et tes bonbons et tes joujoux,
Toi que Noël planta chez nous
Par les mains de ma mère !...

— Bravo, les petites ! cria Jacques ; et maintenant, approchez-vous de la table, et ouvrez vos paquets !

Lorsqu'elles en furent à ceux d'Étienne, après en avoir dénoué les faveurs roses, elles se tournèrent vers lui.

— C'est de vous, ces belles boîtes à couleurs ? fit Rosette toute confuse...

— De moi, et de ma femme, oui, répondit-il.

— La maman de votre petit garçon, peut-être ? demanda Suzon...

— Exactement ! fit Étienne en riant.

— Ah ! je voudrais bien l'embrasser ! s'écria la petite avec véhémence...

— Mais, reprit Étienne, rien de plus facile, miss Suzon !

Et comme d'étonnement elle ouvrait des yeux tout ronds, il ajouta :

— Tu n'as qu'à m'embrasser moi, et je lui porterai ton baiser à Paris !

Un joyeux éclat de rire, et presque aussitôt, il les avait toutes deux à son cou.

A ce moment, la bonne entra avec un nouveau paquet qu'on venait d'apporter du château. Il y avait une enveloppe et une carte adressée à « Rosette et Suzon, de la part de leur grande amie Adda ». On l'ouvrit, et l'on en tira des fourrures, toquets et manchons, qui furent l'objet de l'admiration générale.

Très touchée, la bonne madame Jeandelize, de son mouchoir, se tamponnait les yeux ; son mari, Etienne, Jacques, tout aussi émus qu'elles, se taisaient.

Soudain, Rosette éclata en sanglots :

— Mais, qu'as-tu donc, chérie ? lui demanda sa mère, en la prenant à elle et en l'embrassant.

— Elle doit être si triste que Willy soit mort... répondit la petite d'une voix pitoyable.

— Sûr, qu'elle est triste ! fit Suzon à travers les

larmes qu'elle essuyait avec son tablier; mais, ajouta-t-elle de son ton d'habituelle décision, nous la consolerons... tous... tous...

Puis, les toquets sur la tête et les mains dans les manchons elles demandèrent qu'on leur permît de faire vite, vite, un tour au jardin... pour essayer... dit Rosette, ce qui leur fut accordé. Elles en revinrent enthousiasmées :

— Il est si chaud, mon manchon, déclara Suzon, qu'on croirait que la bête est encore dedans !

Enfin, plus tard, après qu'on leur eût donné largement le temps de se rassasier de la vue de tant de belles choses, leurs cadeaux, le sapin et ses bougies qui brillaient comme des étoiles... la crèche avec le petit Jésus si mignon, si bijou, disait-elles, il fallut bien se rappeler que l'heure du souper approchait. Déjà Jacques avait en main le long bâton portant l'éponge humide qui allait poursuivre de branche en branche les petites flammes et les éteindre sans pitié...

. . . .

Le lendemain, vers dix heures, tout le village était debout sur la route, attendant... Le temps était gris, toujours très froid. Quelques flocons de neige tourbillonnaient çà et là, sans arriver à se poser. De grand matin les jardiniers du château avaient, tant bien que mal, frayé la voie pour le cortège et y avaient jeté du sable. On était venu de loin voir ce grand enterrement ; des villages du haut de la vallée, il était descendu du monde ; le petit train était arrivé de Raon-l'Etape bondé ; même, par les sentiers forestiers, les habitants des fermes s'étaient mis en route, plusieurs d'entre eux ayant dû, pour arriver

à temps, partir par la nuit noire. Quant aux gens de Raon même, cultivateurs, boutiquiers, commerçants, et principalement ouvriers des usines, pas un ne manquait. Ces derniers s'étaient même presque tous endimanchés. Peut-être quelques-uns d'entre eux éprouvaient-ils confusément une sorte d'orgueil à l'idée qu'ils étaient, en somme, de cette puissante maison Steiner et Maréchal, qui, rien que pour un enterrement, mettait tout le pays à l'envers... Du reste, pas un militaire en vue. Où donc les cachait-on? pas même un simple gendarme sur la place. La brigade de Raon avait-elle disparu?

Un peu avant dix heures, le clergé sortit de l'église se rendant au château pour la levée du corps.

— Y en a-t-il, y en a-t-il des curés! se disait-on dans la foule; pour sûr, on en avait fait venir de Saint-Dié, peut-être même de plus loin. On racontait aussi qu'au train de neuf heures, l'organiste de la cathédrale de Nancy était arrivé avec tout un orchestre et des messieurs pour chanter.

Sur la place, dans les groupes, on regrettait l'auberge Javel qui n'était plus maintenant qu'un amas de poutres carbonisées sur des murs croulants. Cela faisait mauvais effet; puis, combien il eût été plus commode, par cette longue attente dans le froid, de n'avoir qu'un pas à faire pour boire la goutte!

Mais une rumeur courut au travers de la foule... Les voilà... Ils arrivent!

En un instant la chaussée fut libre, et toutes les têtes se penchèrent vers le haut de la rue par où le cortège devait déboucher. Les hommes avaient fourré leurs pipes en poche et déjà plusieurs avaient

porté la main à leurs casquettes comme pour se découvrir.

Puis, enfin, on vit quelque chose : un enfant de chœur venait d'apparaître portant haut la croix d'argent, et presque aussitôt après, sur deux rangs, la théorie des prêtres dont les voix palmodiantes scandaient la marche lente. Après eux c'était le corbillard traîné par des chevaux couverts de tentures noires ; il disparaissait presque complètement sous les palmes vertes et les fleurs blanches, couronnes et gerbes mélangées. De chaque côté, des messieurs en deuil tenaient en main des écharpes qui partaient de la voiture, un camion qu'on avait arrangé, cela se devinait.

Cette fois, toutes les têtes se découvrirent. Tout bas on se nommait ces messieurs : c'étaient, à droite, le fils Jeandelize, le camarade de ce pauvre garçon, puis son père, le fameux docteur du pays ; à gauche, on signalait M. Rabaud, le plus célèbre orateur de Paris, un ami des ouvriers, un socialiste de la bonne espèce... Etait-ce drôle de le voir là ! Puis un autre monsieur de Paris, ce maigriot, en long manteau, un professeur qui avait eu le fils Steiner en pension autrefois, et qui maintenant avait ses deux jeunes frères...

Après la voiture, sur deux rangs, les domestiques du château, en grande livrée noire... C'étaient eux qui porteraient le cercueil, puisqu'on avait refusé les ouvriers. Derrière eux, un espace vide, puis le grand patron lui-même, marchant seul, nu-tête, bien en avant des autres. Avait-il l'air déjeté !

Pourtant, de temps à autre, il relevait la tête et regardait à droite et à gauche la foule, ses ou-

vriers... les grévistes... Et ce n'était pas lui qui tremblait...

Ensuite, venait la famille, la dame du patron, à pied comme les autres, ses deux petits garçons à ses côtés, et aussi cette mademoiselle Adda que tout le monde aimait... Il n'y avait pas de maison pauvre où elle ne fût connue, pas de malheureux qu'elle eût jamais laissés sans secours... Honneur à elle ! Et l'on s'inclinait sur son passage. Puis le défilé continuait : on se montrait M. Maréchal et toute sa famille, des gens trop fiers, mêmes les enfants ; après eux, des personnages qu'on ne connaissait pas, des parents d'Alsace, de Paris ou d'ailleurs, des industriels de partout, des grands chefs, tous riches à ne pas même savoir ce qu'ils avaient et encore plus enragés à vouloir gagner davantage ; des amis et des connaissances à n'en plus finir.

Cependant, devant l'église où le cortège était entré, la voiture s'arrêta. De dessous les palmes et les fleurs, on tira le cercueil que huit hommes eurent de la peine à amener en haut des marches glissantes. Et le cortège le suivit tandis que les orgues se mettaient à jouer comme on ne les avait jamais entendues. C'était comme si elles aussi pleuraient...

A la suite des invités, la foule se poussa dans la nef qui, toute tendue de noir, faisait grande impression. Elle paraissait d'autant plus sombre que, dans le chœur, l'autel était illuminé comme aux grands jours. Il y avait même, aux quatre coins du catafalque, des espèces de torches qui donnaient une lumière d'un vert pâle qui n'était pas gaie à voir ; elle mettait, aux gens, des visages de spectres.

Et alors, cette musique ! Pendant tout le temps que dura la messe, elle continua ; l'orgue se mêlait aux violons, aux flûtes ou encore à des voix qui chantaient de si admirables cantiques qu'on en avait presque mal ! Des femmes pleurèrent ; plus d'un homme se moucha bruyamment. D'autres sortirent de l'église et pour donner le change sur leur émotion, se mirent à blaguer la cérémonie. On ne les écoutait pas ; l'unique souci de ceux qui avaient dû rester dehors était d'arriver à se caser à l'intérieur ; mais telle était la presse à l'entrée que, pour un homme qui sortait, il s'en présentait vingt ou trente qui se bousculaient pour prendre sa place.

Ceux qui n'avaient pas eu la chance de se faufiler dedans murmuraient :

— En voilà des embarras pour aller au cimetière ! Pour de pauvres bougres comme nous, on n'en fait pas autant !

Même, un individu, exaspéré de ne rien voir, de ne rien entendre, cria :

— Vive la grève !

Mais il n'eut pas d'écho. La grève ? Ah ! non. Plus de ça ! On en avait assez de crever de faim ! D'ailleurs, les Parisiens avaient lâché pied les premiers. Il n'y avait plus qu'à les imiter...

Enfin, la cérémonie se termina. Le cercueil fut rapporté à la voiture, et l'on repartit, comme on était venu, pour le cimetière.

Maintenant, près de la tombe toute blanche, sur laquelle le prêtre venait de dire les dernières prières, M. Steiner, sa femme, ses enfants étaient groupés. Ils regardaient ce trou dans lequel on venait de descendre Willy... Ils regardaient... ils attendaient...

Quoi ? C'était pourtant bien fini, c'était fini pour toujours. Il fallait le laisser-là.

Etienne, un peu à l'écart avec Jacques, sa main devant les yeux, semblait prier.

Cependant M. Steiner ayant pris le bras de sa pauvre femme l'entraînait. Il avait déjà fait quelques pas lorsqu'il s'arrêta et ramena son regard vers la fosse comme s'il voulait y retourner. Mais il se reprit et continua sa marche vers la sortie du cimetière.

Ses enfants le suivirent et, peu à peu, les assistants se retirèrent.

Il ne restait plus qu'Étienne et Jacques qui sortirent les derniers.

Lentement, ils se dirigèrent vers la maison.

Ils rattrapèrent, près des ruines de l'auberge, Mme Girard qui, revenant, elle aussi, de l'enterrement, retournait auprès de son mari ; et ils lui demandèrent comment il allait. Elle put heureusement leur dire qu'il était à peu près remis et qu'il comptait pouvoir se mettre en route le jour suivant.

— Il dit, ajouta-t-elle, qu'il n'y a plus rien à faire ici... Tant mieux, ah ! tant mieux ! Qu'on les laisse donc gagner leur pain, à ces pauvres ouvriers ! Ce n'est pas encore lui ni ses camarades qui leur apporteront le bonheur... Il y a trop de misères de toute espèce, de par le monde ; on n'en viendra jamais à bout !

Puis, lorsqu'ils furent de nouveau seuls, Jacques reprit les paroles de Mme Girard :

— ... Trop de misères de toute espèce... On n'en viendra jamais à bout !... N'a-t-elle pas mille fois raison cette brave femme ?

— Ah non ! s'écria Etienne, l'œil en feu, la voix vibrante ; non, certes, elle n'a pas raison ! Qu'il y ait trop d'injustice, trop de souffrance, trop de péché dans le monde, je le reconnais... Mais que nous devions désespérer d'y porter remède, non, non, je ne l'admettrai jamais ! Plus grand est le mal, plus grand doit être notre effort pour le combattre. Sans doute, devant l'immensité de la tâche, ce que nous pouvons faire a l'air bien misérable ; mais, qu'importe ! Les plus petites victoires comptent. Elles peuvent nous paraître insignifiantes alors qu'elles sont, peut-être, d'un grand prix. Qu'en savons-nous ? Ne laissons pas entamer notre foi ! Allons de l'avant courageusement, gaiement même, comme vont au feu les bons soldats ! Appelons à nous tous ceux que révoltent l'égoïsme et le mensonge. Ensemble, nous travaillerons au triomphe de la fraternité parmi les hommes ! Quelle tâche plus noble pouvons-nous ambitionner ?

Il s'était arrêté, le regard perdu loin devant lui, comme s'il voyait déjà lui sourire l'aurore du jour rêvé. Puis, appuyant son bras sur l'épaule de l'ami qui lui restait, il s'écria, la voix joyeuse :

— C'est cette œuvre qui sera — je le vois, Jacques... je le sens — l'œuvre des Fraternités de demain !

1907.

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER
le neuf mai mil neuf cent onze
PAR
Ch. COLIN
A Mayenne
pour
BERNARD GRASSET

m.

